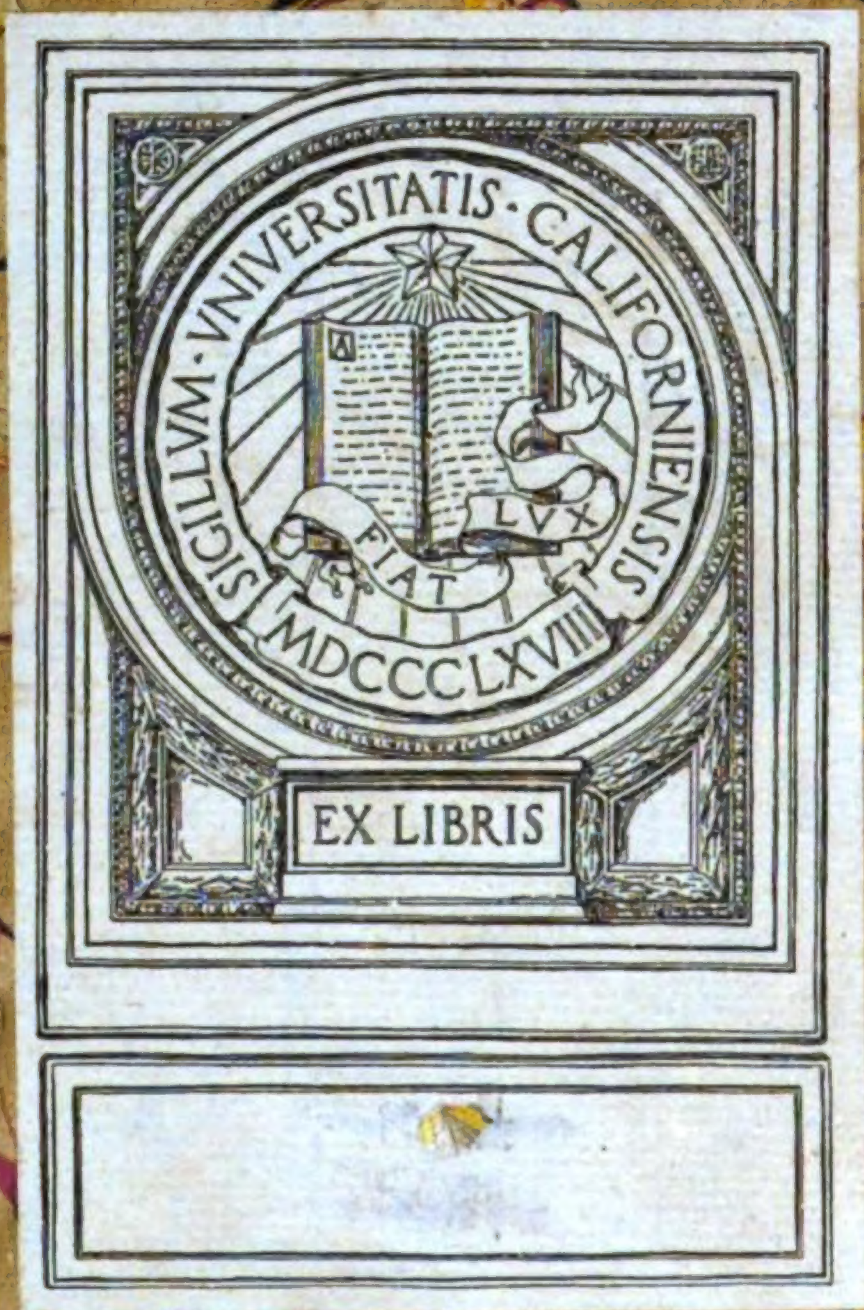
Histoire de la Bulgarie depuis les origines jusqu'à nos ...

Guérin Songeon



SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



Histoire de la Bulgarie

Il a été tiré de cet ouvrage :
trois exemplaires sur Japon impérial,
réservés,
et douze exemplaires sur Vergé d'Arches numérotés

R. P. GUÉRIN SONGEON

HISTOIRE DE LA BULGARIE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'A NOS JOURS

485 - 1913

AVEC UNE PRÉFACE DE

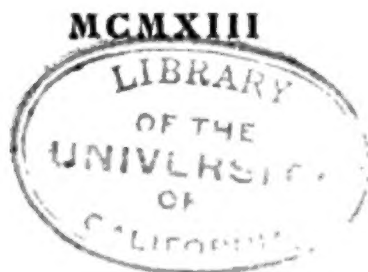
GUSTAVE SCHLUMBERGER

DE L'INSTITUT

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

11, RUE DE MÉDICIS — PARIS

MCMXIII



PRÉFACE

Le R. P. Guérin Songeon, connaissant l'amour passionné que je porte à l'histoire médiévale de la péninsule balkanique, m'a fait le grand honneur de me demander quelques mots de préface pour présenter la belle Histoire de la Bulgarie *qu'il publie aujourd'hui. Grâce aux longues années d'un studieux séjour à Philippopoli, où il s'est familiarisé avec les annales et la civilisation du vaillant peuple bulgare, le Père était admirablement préparé à mener à bien cette œuvre aussi difficile qu'utile. Son livre est destiné à la fois au grand public bulgare et oriental et au grand public occidental, surtout français. C'est ce dernier qui m'occupe plus particulièrement ici et auquel le volume du P. Songeon rendra les plus signalés services. En effet, chose étrange, il n'existait jusqu'à ce jour en France aucune histoire complète de la Bulgarie, et le monde savant ignorait presque cette race vigoureuse dont l'épopée guerrière fut si noble et qui est appelée à de si hautes destinées.*

Je viens de parcourir avec le plus vif intérêt les pages très nourries où le P. Guérin Songeon raconte en un style sobre et clair cette histoire mêlée de tant de douleurs, depuis la barbarie primitive, à travers les ardentes luttes séculaires contre Byzance et l'effroyable

oppression turque, jusqu'à la triomphante et toute récente résurrection. J'ai pris un plaisir extrême à mieux connaître les combats, les gloires et les malheurs de ce peuple fort et simple. Un tel ouvrage sera infiniment utile à nos érudits, à nos historiens.

La Bulgarie mérite certainement d'être mieux connue qu'elle ne l'est parmi nous. Elle a possédé de grands souverains qui ont souvent mis le puissant empire byzantin à deux doigts de sa perte et qui lui ont opposé durant une partie du moyen âge une résistance acharnée. Elle a eu plus tard assez de vitalité pour résister à une tyrannie de cinq siècles, tyrannie dont il est presque impossible en Occident d'imaginer la dureté. Elle a enfin tellement su souffrir et agir qu'elle a contraint l'Europe à permettre la guerre libératrice de 1878. Et le chemin brillant qu'elle a parcouru depuis cette époque, en dépit de graves et incessantes complications, laisse augurer pour elle, si elle demeure fidèle à sa dynastie et ne verse pas dans l'anarchie parlementaire, un magnifique avenir oriental.

Le travail entrepris par le P. Guérin Songeon présentait de très grandes difficultés, surtout en raison de la pénurie de documents slavo-bulgares concernant les premiers siècles de la monarchie du Balkan, et aussi à cause du parti pris, bien compréhensible d'ailleurs, des annalistes byzantins. Le Père a séjourné, je l'ai dit, de longues années en Bulgarie. Pour satisfaire au désir des Bulgares comme à celui des érudits d'Occident, il a tenté de débrouiller les origines si obscures de ce peuple. Il a étudié la population primitive de la Bulgarie et décrit la formation de la patrie bulgare comme on ne

l'avait pas encore fait. Un chapitre spécial a été consacré par lui à ces Slaves auxquels les Bulgares se sont incorporés, après les avoir conquis, à l'exemple des Francs vainqueurs de nos Gallo-Romains. Deux chapitres sont réservés à saint Cyrille, à saint Méthode et à leur œuvre. On sait que les célèbres apôtres n'ont évangélisé la Bulgarie que par leurs disciples, mais ils ont été et sont encore l'âme non seulement des pays proprement slaves, mais aussi des pays slavisés.

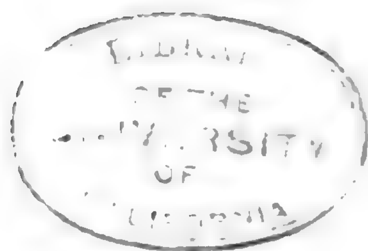
Je n'ai pas à insister sur l'intérêt considérable que présente pour les lecteurs français l'histoire de la Bulgarie dans le passé comme dans le présent. Les bandes glorieuses de la première Croisade, comme les armées régulières des Croisades suivantes, ont traversé le plateau de Sofia ainsi que la plaine de la Maritza. Tous les cœurs français ont battu à l'unisson des cœurs bulgares quand les troupes du « tsar libérateur » sont venues affranchir ce pays cruellement opprimé depuis le XIV° siècle. C'est en décrivant les luttes opiniâtres, si admirables, de la nationalité bulgare aux prises avec les grands basileis guerriers du X° siècle, c'est en racontant les hauts faits des bandes de Pierre Ier et de Samuel contre les armées de Nicéphore Phocas, de Jean Tzimiscès et de Basile II, que j'ai appris à estimer ce peuple énergique et fier. Je le répète, la nouvelle et vivante monarchie du Balkan est trop peu connue chez nous. L'excellent volume du P. Guérin Songeon contribuera puissamment à combler cette lacune et nous fera posséder à fond cette histoire si glorieuse dans sa rudesse initiale.

Que la Bulgarie soit bien persuadée qu'elle rencontrera toujours en France l'accueil le plus cordial ! Le

beau livre du P. Guérin Songeon est une sorte d'invitation pour la jeunesse bulgare à venir dans notre patrie et à s'y pénétrer de notre génie traditionnel et classique. Puisse cet ouvrage, qui a coûté à son auteur tant de labeurs et de soins, devenir comme un trait d'union entre la vieille France et la jeune Bulgarie! Je lui souhaite parmi nous le très grand succès qu'il mérite.

GUSTAVE SCHLUMBERGER,

Membre de l'Institut.



AVANT-PROPOS

Ce livre n'est pas un ouvrage d'érudition ou de littérature, mais une rapide esquisse politique et militaire. Mon but a été de retracer le plus familièrement possible, et à un point de vue bulgare, l'histoire de la Bulgarie. J'ai voulu redire aux patriotes du nouveau royaume combien ils ont raison d'être fiers de leur race et d'aimer les hommes dont ils descendent. J'ai eu comme objectif de leur rappeler qu'une nation est l'aboutissant d'une très longue série d'efforts, de douleurs, de dévouements, et que son existence est conditionnée par la tradition, c'est-à-dire par la continuité historique de la vie nationale.

Mais, tout en écrivant pour un public d'Orient bien déterminé, je me suis souvenu que la Bulgarie est encore peu connue en France, et mon livre a été composé de telle sorte qu'il puisse permettre au grand public français d'acquérir une suffisante idée d'ensemble des faits et gestes du peuple de Siméon.

Cet ouvrage, on le devine, n'a pu admettre des discussions serrées et de minutieuses dissertations ; cependant, il s'efforce d'atteindre partout à la précision, à l'exactitude ; et il a été élaboré dans le pays même, où d'heureuses circonstances m'ont retenu plusieurs

années. Je ne prétends pas avoir mis au point tous les événements du passé bulgare, car les sources n'en sont pas plus abondantes que limpides. La logique de l'historien a ici beaucoup à faire, et elle ne sait pas toujours, parmi les rares et vagues témoignages transmis, discerner ceux qui sont dignes d'engendrer la certitude.

La Bulgarie du moyen âge ne nous a laissé ni commentaires, ni chroniques, ni annales.

Sans Procope, Ménandre, Théophane, le Porphyrogénète, Léon le Diacre, Cédrénus, etc., les Bulgares ne sauraient pas grand'chose de leur histoire. Et ce qu'ils savent, en puisant dans ces écrits hostiles, est fréquemment sujet à caution.

Il serait donc souverainement injuste de reprocher à cette étude de n'être pas une synthèse définitive. On ne peut extraire une rédaction impeccable que d'une immense quantité de matériaux réunis avec science et conscience par les spécialistes. Il y a sans doute, en plus de l'histoire bulgare de Jiretchek, nombre de travaux excellents et que j'ai largement utilisés toutes les fois que j'en ai eu l'occasion, mais ce sont plutôt d'ordinaire des travaux d'approche et de détail [1]. Par suite, il ne m'était possible d'arriver qu'à une approximation. Je me suis attaché, en évitant tout

1. Outre Jiretchek, les lecteurs consulteront avec fruit Drinof, Zlatarski, Aprilof, Bourmof, Arguirof, Matof, Milarof, Bobtchef, Milétitch, Drandar, Chichmanof, le P. Martinof, Pypine. Xénopol; l'honnête Lebeau, que tout le monde décrie et que tout le monde pille; Schlumberger, Rambaud, le baron d'Avril, L. Léger, le colonel Lamouche, Queillé, L. De Launay, Bousquet, le P. Lapôtre et le P. Vailhé.

étalage d'érudition, à enchaîner les faits connus pour en découvrir les causes et les conséquences. Convaincu que l'histoire n'est pas une vulgaire table chronologique ou un banal inventaire, je me suis employé à mettre à jour la trame et le sens des événements, à expliquer les courants principaux du passé de la Bulgarie et à signaler les généralisations qui en découlent.

Les Bulgares ne me pardonneraient pas si j'avais ignoré qu'une histoire nationale doit être imprégnée des idées et des sentiments qui font une race et un pays. Ils ne sont pas hommes à renier leurs morts et à oublier que ce qui est doit reposer, pour être solide, sur ce qui fut.

Aussi n'ai-je pas craint de m'attarder un peu aux origines et de décrire tout à loisir la période de formation. De même, bien qu'ils n'aient pas évangélisé directement la Bulgarie, j'ai exposé par le menu la vie et l'œuvre des deux grands apôtres saint Cyrille et saint Méthode, qui ont joué dans l'histoire slavo-bulgare un rôle capital. Bref, j'ai tenté de faire revivre *toute* la Bulgarie.

Les lecteurs de France admireront la vitalité d'une race capable de ressusciter après cinq siècles de domination ottomane. Les Bulgares, surtout au XVIII[e] siècle et pendant la majeure partie du XIX[e], ont affreusement souffert. Et, avant d'être asservis par les Turcs, ils avaient déjà subi les plus dures épreuves ; placés entre les nomades du nord et cette Byzance que chaque khan et chaque tsar désira conquérir, ils avaient toujours eu contre eux non seulement les Byzantins,

mais encore les Hongrois, les Petchenègues, toutes les redoutables peuplades campées dans les Carpathes et le sud de la Russie. De là vient que leur histoire est si brisée. Ils la divisent généralement en cinq périodes : le premier empire, depuis le passage du Danube par Asparouch, dans l'année lunaire 659-660, jusqu'à la conquête grecque de 1019 ; le deuxième empire, de 1185 à 1396 ; la servitude sous les Osmanlis ; la renaissance et la libération ; la principauté et le royaume. Mais, quand on entre dans le détail, ces divisions paraissent bien sommaires, car, d'Asparouch à Jean Chichman III, la Bulgarie a dû se recommencer à tout instant.

Ces secousses perpétuelles ont trempé la nationalité bulgare et lui ont inspiré le besoin et l'amour de la continuité. Puisse le peuple de Boris réaliser toujours cette maxime éternelle que l'on croirait de saint Thomas d'Aquin et qui est cependant d'Auguste Comte : « Le progrès est le développement de l'ordre. »

Constantinople, 1912-1913.

LIVRE PREMIER

NOTIONS PRÉLIMINAIRES

HISTOIRE DE LA BULGARIE

CHAPITRE PREMIER

POPULATION PRIMITIVE DE LA BULGARIE

I. — La race et le pays. — Premiers habitants de la Bulgarie. — Les Illyriens. — Les Thraces. — Les Odryses. — Invasion des Celtes (280 av. J.-C.). — Conquête romaine. — Résultats de la conquête romaine. — Invasion des Goths. — Invasion des Huns. — Chute de l'empire romain.

II. — Costume et mœurs des Thraces. — Leur religion. — Leurs tombeaux. — Arts. — L'influence des Thraces. — Ce qui amena leur disparition. — Rôle de la Bulgarie dans les invasions.

I

La race et le pays. — De même que dans la composition de la France sont entrées la race celtique, la race latine et la race franque, de même le peuple bulgare résulte de la fusion intime de la famille thrace, de nombreuses tribus slaves et de la horde d'Asparouch. La source originelle est finno-turque. Quoique très divers, ces facteurs ont produit une nationalité homogène et bien tranchée que les Osmanlis n'ont pu dissoudre. La communauté de langue, de religion, de territoire et de gouvernement a créé un lien fraternel que les triomphes du

premier empire tsarien ont fortifié et que les souffrances sous la domination ottomane ont rendu indestructible.

Les Bulgares sont vigoureux et bien charpentés ; ils ont en général les pommettes un peu saillantes, la tête large du bas, les yeux souvent rapprochés et enfoncés sous l'arcade sourcilière ; leur aspect moyen est asiatique ; à côté de ce type asiatique, on rencontre aussi le type slave, qui a le teint, les yeux et les cheveux clairs. Le paysan forme la grosse majorité de la nation. Il est solide et rude. Malgré le travail considérable qu'il fournit, il est d'une extrême sobriété et se nourrit de pain accompagné d'oignon, d'ail ou de piment. Il ne se meut pas vite; mais, une fois lancé, c'est un soldat redoutable qui ne s'arrête plus et qui frappe terriblement fort. Il n'est pas souple aux améliorations ; mais il finit toujours par les accepter si on le raisonne posément. Sa qualité principale est une endurance allègre. Quand il s'agit d'un gain à réaliser, aucune fatigue ne le rebute ; prévoyant, il connaît les accumulations du « bas de laine » à la française. C'est le côté pratique et sérieux qui domine dans son caractère.

Par sa situation privilégiée, la nouvelle Bulgarie détient la prépondérance balkanique. Du haut de ses montagnes, elle domine la majeure partie de la péninsule, jouit des rades commerciales et stratégiques de deux mers et ouvre sur Constantinople sa tenaille robuste.

La Bulgarie du traité de Berlin se divisait en trois compartiments : le plateau de Sofia (Sardica, Sredetz) que surplombe le mont Vitoch (Scomius) ; la Bulgarie du nord, resserrée entre la mer Noire, le Danube (Danubius, Ister), et le Balkan (Hémus, Stara-Planina) ; la Bulgarie du sud, ou Thrace septentrionale, arrosée par la Maritza (Hèbre) et la Toundja (Tonsus), limitée par le Rhodope, le Balkan, la mer Noire, la haute vallée de l'Arda (Artiscus) et le vilayet d'Andrinople.

La Bulgarie ancienne avait des frontières très flottantes, qui variaient presque avec chaque kniaz ou chaque

tsar, et pivotaient en quelque sorte autour d'un point fixe comprenant le système du Balkan, la petite chaîne voisine et parallèle de la Sredna-Gora, les flancs du Rhodope, la terrasse danubienne du Mésie et la zone de Sofia.

Premiers habitants de la Bulgarie. — D'après des légendes grecques, les plus anciens habitants de la Bulgarie et de la péninsule balkanique seraient les Pélasges. Qu'étaient les Pélasges ? On ne saurait le dire. Ils ne sont connus que par leurs murailles cyclopéennes, formées de blocs énormes posés sans ciment. Ces constructions indestructibles témoignent d'une certaine civilisation.

La première race qui apparaisse avec certitude après les Hellènes sur le sol de la presqu'île est la famille thraco-illyrienne, rameau détaché du tronc indo-germanique. Quittant les monts d'Arménie, les Thraco-Illyriens vinrent se fixer dans les Balkans aux environs de l'an 1700 avant Jésus-Christ. Là, ils constituèrent deux branches. La branche occidentale comprenait les Illyriens et les Épirotes ; la branche orientale se composait des Thraces et des Macédoniens, auxquels se rattachaient les Gètes ou Daces.

Les Illyriens. — Les Illyriens s'établirent le long des rives de l'Adriatique, depuis le golfe d'Arta jusqu'à l'embouchure du Pô. Ils étaient divisés en tribus ennemies qui se faisaient une guerre implacable. Quelques-unes de ces tribus étaient très puissantes : c'étaient celles des Istriens, des Liburnes, des Dalmates, des Dardaniens, des Ardyéens, des Autariates et des Épirotes. Ces derniers ont eu avec Pyrrhus (272) leur heure de célébrité.

Au début du IVe siècle avant Jésus-Christ, un chef de clan, Bardylis, se mit à la tête d'une partie des Illyriens et conquit la moitié de la Macédoine. Mais Philippe et

Alexandre s'agrandirent à leur tour aux dépens de l'Illyrie et lui enlevèrent de nombreux territoires.

En même temps qu'elles luttaient contre les Macédoniens, les populations illyriennes devaient aussi tenir tête aux Celtes, ou Gaulois, qui les attaquaient par le nord et le nord-ouest. N'étant pas unies, elles furent vaincues. Il leur fallut ou s'enfuir dans les montagnes, ou se fondre avec la race conquérante. Les diverses tribus celtiques s'installèrent sans retard : les Boïens occupèrent la Bohême, à laquelle ils donnèrent leur nom ; les Taurisques choisirent la Styrie et la Carinthie ; les Scordisques, la Croatie et la Slavonie ; les Japodes, l'Herzégovine actuelle.

Quand l'empire macédonien s'effondra et que le torrent celtique se fut écoulé, les Illyriens reconstruisirent leur royaume. Par malheur, comme ils se livraient à la piraterie et ne cessaient d'opérer des descentes sur les côtes du sud de l'Adriatique, ces régions invoquèrent contre eux l'aide de Rome. Agron, leur souverain, et plus tard sa veuve Teuta furent battus et obligés de payer tribut. En 168, le roi Genthius s'étant allié à Persée (179-168) contre les Romains, ceux-ci s'emparèrent de Scodra, supprimèrent le royaume d'Illyrie et en firent une province romaine.

Quelques historiens pensent que les Albanais descendent des Illyriens et des Épirotes. Les Illyriens seraient les ancêtres des Ghègues, et les Épirotes, ceux des Tosques.

Les Thraces. — Les Thraces régnaient sur les contrées placées entre le Danube, la mer Noire, la mer Égée, le Strymon et la frontière illyrienne. Comme leurs frères des bords de l'Adriatique, ils se partageaient en tribus rivales. Les Gètes campaient dans la plaine qui va de l'Hémus au Danube et se préparaient à envahir les régions qui ont formé depuis la Transylvanie, la Bukovine, la Valachie, la Moldavie et la Bessarabie. A l'ouest, entre

le Danube et le Vitoch, en face des Dardaniens et des Autariates, s'échelonnaient les Triballes, les Mysiens, les Denselates, les Tilatéens, les Trères (autour de Sofia) et les Digères.

Les Besses, célèbres par leur bravoure et aussi par leur cruauté, s'étaient postés dans le bassin du Nestus (Mesta), les Rhodopes et la vallée supérieure de l'Hèbre. Ils couvraient de sanctuaires les hauts sommets ; et c'est ainsi que le Gueuz-Tépé portait un temple consacré à Dionysios. Ils étaient, chez les Thraces, les interprètes attitrés des oracles de Bacchus. De toutes ces tribus, ce fut la leur qui garda le plus longtemps sa personnalité. Vers l'an 400, lorsque les Besses se convertirent à la voix de l'évêque Nicétas de Remésiana (Bela-Palanka, en Serbie), ils exigèrent que leur langue devînt liturgique et ils n'admirent jamais le grec et le latin. Ils avaient pour capitale Bessapara (Batkounion, Batkoune, près de Tatar-Pazardjik) qui fut prise par M. Lucullus, cousin du vainqueur de Mithridate, en 76 après Jésus-Christ. Ils étaient fort industrieux. Ils exploitaient des mines de fer et procédaient avec habileté au lavage du sable de certaines rivières qui charriaient des paillettes d'or.

Les Odryses. — Les Odryses, l'une des plus remarquables tribus thraces, poursuivaient les Besses d'une haine toute particulière et essayaient en vain de les expulser des Rhodopes. Ils possédaient les rives de l'Artiscus (Arda) et la vallée inférieure et moyenne de l'Hèbre (Maritza). C'est le seul groupement thrace qui ait une suite de rois et qui ait tenté de donner aux autres tribus l'unité politique.

La dynastie odrysienne eut pour fondateur Térès (431 avant Jésus-Christ), qui étendit jusqu'à la mer Noire la domination de son clan. Son fils, Sitalcès (429), continua l'œuvre de conquête avec une patiente persévérance et finit par commander à toute la Thrace. Sa

puissance était telle qu'au moment de la guerre du Péloponèse on vit Sparte et Athènes solliciter humblement son alliance. Il périt en combattant les Triballes.

Sitalcès eut pour successeur son cousin Seuthès (424), qui fut aussi un grand monarque. Il régnait du Danube à la mer Égée et de la mer Noire aux monts de Serbie. Malheureusement, à sa mort, des compétitions se produisirent, et le royaume se trouva morcelé en tronçons qui eurent chacun leur roi. A partir de ce jour, les Odryses allèrent en s'affaiblissant, et ils furent réduits à quémander tantôt la protection d'Athènes contre les Macédoniens, tantôt celle des Macédoniens contre Athènes.

Cependant, de-ci de-là, certains de leurs souverains purent encore exercer la fonction royale : tel Cotys Ier (383-359), qui reconstitua un instant l'unité nationale et enleva aux Athéniens la Chersonèse de Thrace (presqu'île de Gallipoli). Mais Chersobleptès, son fils, commit l'imprudence de s'allier aux Athéniens contre Philippe (360-336). Battu après une lutte héroïque, il devint tributaire de la Macédoine et dut subir dans son royaume la présence continuelle de garnisons macédoniennes. C'est à cette date (342) que Philippe bâtit la ville de Philippopolis, sur l'emplacement de la primitive Eumolpias des Thraces. Du haut des mamelons de la citadelle, une petite armée surveillait sans cesse les Odryses toujours en révolte.

Alexandre (336-323) resserra encore cette sujétion. Il entreprit une grande campagne qui avait pour but de terrifier les Odryses, en même temps que de forcer les Triballes et les Gètes à reconnaître son autorité. Pendant son séjour dans la région du Danube inférieur (334), il reçut des offres de paix et d'amitié de la part des Gaulois établis depuis peu en Illyrie. Il accepta cette alliance et se servit des terribles Celtes pour dompter les populations thraco-illyriennes. Quand il mourut, son empire fut divisé. La Thrace échut à Lysimaque, l'un des meilleurs lieutenants du conquérant.

Invasion des Celtes (280 avant J.-C.). — Dès que les derniers débris de la puissance macédonienne eurent disparu, les Celtes résolurent de courber sous le joug le sud et l'est de la péninsule. Maîtres depuis le commencement du IIIe siècle du bassin de la Morava (Margus), ils entendaient piller tout l'Orient. Ils se mirent donc en marche vers la Thrace (280) en trois armées : la première, commandée par Cérétrius, ravagea la Thrace ; Bolg, avec la deuxième, pénétra en Macédoine par le nord-ouest et fut mis en déroute dans les plaines de l'Axius (Vardar actuel) ; Brennus, à la tête de la troisième, opéra son invasion par la Péonie (région du haut Vardar), fondit sur la Thessalie, l'Attique, et ne s'éloigna qu'à prix d'or du temple de Delphes. Les Gaulois se dispersèrent à travers la péninsule. Les uns remontèrent vers la Morava. D'autres s'engagèrent comme mercenaires dans les armées grecque, macédonienne ou épirote. D'autres enfin se retirèrent en Thrace pour fonder, entre la Stara-Planina et la Sredna-Gora, un empire (279) dont la capitale fut Thylé (Toulovo, près Kazanleuk). Cet empire s'écroula en l'an 213.

Conquête romaine. — Cette immense invasion gauloise avait épuisé la Thrace. Pourtant les Odryses n'avaient rien perdu de leur énergie et de leur sens pratique ; ils restaurèrent aussitôt leur vieille dynastie.

Lorsque vers 229 Rome entra en contact avec les tribus du rivage oriental de l'Adriatique et qu'elle prit pied sur la côte de Dalmatie, les Odryses comprirent vite à quels voisins ils avaient affaire. Ils s'allièrent aux Romains. Ceux-ci les employèrent à combattre les Macédoniens et à réprimer les peuplades voisines, en particulier les Besses. Pour les récompenser, Rome les aida par son argent et ses légions à étendre sur toute la Thrace leur royaume vassal.

Les insurrections ne s'en multiplièrent pas moins. Bien que durement châtiées, elles recommençaient toujours.

Licinius Crassus (29 avant Jésus-Christ), gouverneur de Macédoine, chassa de Thrace les Bastarnes, franchit l'Hémus, battit et tua leur roi Deldo au confluent du Cibrus (Tsibra) et du Danube ; l'année suivante, il enleva aux Besses le sanctuaire national de Dionysios et le confia aux Odryses. Les Besses et les Sauromates essayèrent de reprendre ce sanctuaire au roi Rhemetalcès ; ils furent défaits par M. Lollius et L. Caius (16 avant Jésus-Christ). En l'an 11, nouveau soulèvement ; L. Piso en eut vite raison et occupa la Macédoine. Ce ne fut que l'an 6 après Jésus-Christ que la Mésie devint province impériale. L'an 19, la Thrace fut partagée entre les divers membres de la famille du roi Rhescuporis, sous la régence de Trebellienus Rufus ; elle fut incorporée à l'empire, en l'an 25, par Poppœus Sabinus.

Résultats de la conquête romaine. — Les légions avaient mis plus de deux siècles pour soumettre les rudes populations thraco-illyriennes. Les côtes, surveillées par d'importantes forces militaires, avaient accepté rapidement l'occupation et s'étaient couvertes de villes florissantes. L'intérieur, défendu par de sauvages et turbulentes tribus, fit une résistance désespérée.

Si la conquête avait été difficile, en revanche la transformation du pays fut des plus promptes. La domination romaine, qui dura du Ier au IVe siècle, fit de la Thrace et de l'Illyrie des régions peuplées et heureuses. Les empereurs les divisèrent en provinces confiées à des gouverneurs actifs et bienfaisants. Ces gouverneurs couvrirent la péninsule d'un réseau serré de grandes voies stratégiques et commerciales. Ils construisirent partout des forteresses et des aqueducs. Ils mirent en valeur de nombreux centres miniers et exploitèrent des gisements d'argent, de cuivre et de fer, qui furent pour les habitants des sources de richesse.

De tous côtés surgirent des cités pleines de beaux édifices, de temples, de thermes, de basiliques, d'amphithéâ-

tres, d'arcs de triomphe, de colonnes, de statues. Les ports de la mer Noire, Tomi (Constantza), où fut interné Ovide, Callatis (Mangalia), Dionysiopolis (Baltchik), Odessos (Varna), Mesembria, qui a gardé le même nom, Anchialos (Anchialo), Deultum ou Develt (près de Bourgas), Sozopolis ou Apollonia (Sizopol) prirent une réelle importance et entretenaient un trafic considérable avec la Colchide, le Pont, la Paphlagonie, la Bithynie et la Tauride.

Bref, la civilisation romaine porta la Thrace et l'Illyrie à un très haut degré de prospérité. Les Albanais, cantonnés dans la vallée du Drin, échappèrent seuls à cette influence et demeurèrent barbares.

De tous les empereurs, c'est Trajan (98-117) qui a le plus vivement frappé les imaginations. Il est devenu dans la région sous-danubienne un souverain de légende, à la façon de Charlemagne. Tout ce qui reste de murailles, de bains et de voies romaines lui est attribué. Cela vient de ce qu'il a fait beaucoup pour le bien-être et le repos de ces contrées. Il a soumis et colonisé la Dacie (Roumanie), il a barré la Dobroudja (ou petite Scythie) au moyen d'un solide camp retranché qui permit plusieurs fois d'arrêter les envahisseurs du nord, il a multiplié les ouvrages de défense, il a élevé la célèbre porte qui a conservé son nom, il a jeté sur le Danube un pont gigantesque, il a bâti toute une série de villes fortifiées en face des principaux passages de la chaîne balkanique, Durostorum (Silistrie), Transmarisca (Toutrakan), Sexaginta Prista (Roustchouk), Novœ (Svichtov), Nicopolis (Nicopol), Ratiaria (Aktzar). Il a pacifié pour un temps assez long la Mésie et la Thrace, régions fertiles mais trop souvent bouleversées et malheureuses.

Invasion des Goths. — Les Daces étaient un peuple guerrier, agriculteur et habile à travailler les métaux. Trajan les soumit en l'an 106. Les colons qu'il laissa chez eux sont considérés comme les ancêtres des Rou-

mains actuels. Il organisa leur pays de la même façon que la Mésie et la Thrace. Il y fit pénétrer les institutions de Rome et cette robuste langue latine qui devait être par la suite l'instrument de la propagation du Christianisme.

Cette conquête de Trajan marqua l'apogée de la puissance romaine dans la presqu'île balkanique. A partir du IIe siècle, des peuples germaniques s'avancèrent vers les frontières de l'empire ainsi qu'un océan dévastateur. Pendant que les Marcomans, les Quades, les Vandales, les Gépides et les Burgondes, après avoir chassé les Celtes, mettaient à feu et à sang le pays qui correspond à la Bavière actuelle, à la Bohême et à la Hongrie, les Goths, descendus de Scandinavie, s'établirent brusquement en Dacie. Fixés dans cette Dobroudja qui fut toujours le poste avancé des barbares, ils ravageaient avec méthode la Mésie, la Thrace et la Macédoine. Au cours d'une de leurs fructueuses incursions, ils s'emparèrent de Philippopolis, et, près d'Odessos, à Abrytos, écrasèrent les Romains dans un combat où l'empereur Dèce et son fils trouvèrent la mort (253).

Les Goths, qui se convertirent vers 341, formèrent un double royaume : celui des Visigoths, reconnu par les Romains, comprit la Transylvanie, la Valachie, la Moldavie et la Bessarabie ; celui des Ostrogoths s'étendit du Dniester au Dniéper.

Obligés de s'enfuir devant les Huns, les Visigoths firent demander par leur évêque, Ulphilas, la permission de se réfugier sur les terres de l'empire. Valens (364-378) déclara qu'il la leur accorderait s'ils consentaient à passer à l'arianisme. Ulphilas se laissa circonvenir, et les Visigoths devinrent Ariens. Après quoi ils purent franchir le Danube et pénétrer en Thrace au nombre d'un million. Valens, que cette multitude inquiétait, voulut ensuite s'en débarrasser par la famine. Aussitôt les Visigoths reprirent les armes et infligèrent à l'empereur une sanglante défaite, au soir de laquelle il fut brûlé vif dans

une chaumière où il s'était caché (378, bataille d'Andrinople).

Théodose (379-395) eut la sagesse de donner à leurs chefs des présents, des pensions. Il les prit à sa solde. Il leur confia non seulement la garde du Danube et du Balkan, mais encore la surveillance de toute la péninsule. A sa mort, ils désolèrent affreusement la Thrace, la Macédoine, l'Attique et le Péloponèse, sous la conduite d'Alaric. Puis, attirés par le beau ciel et par les richesses de l'Italie, ils quittèrent la presqu'île pour n'y plus revenir.

Invasion des Huns. — A leur arrivée dans les Balkans, les peuples germaniques avaient rencontré partout de ferventes chrétientés. Depuis le Ier siècle, le christianisme s'était répandu sur les rives de l'Adriatique, de la Save, du Danube, et il y avait trouvé de chauds adhérents. D'après la tradition, saint Marc avait évangélisé Aquilée ; saint Luc avait prêché en Dalmatie ; saint Andronic, disciple de saint Paul, avait été le premier évêque de Sirmium (près de Mitrovitza, en Croatie). Grâce à son organisation admirable et grâce principalement au Christianisme, l'empire romain serait peut-être parvenu à s'assimiler les peuplades germaines d'Orient ; d'autres hordes, asiatiques celles-là survinrent et rendirent impossible cette œuvre de transformation.

Les Huns venaient des âpres plaines qui se déroulent entre le Don et la mer Caspienne. En 375, il se ruèrent sur leurs voisins, les Ostrogoths, et les subjuguèrent. Puis ils saccagèrent toutes les villes du plateau danubien et de la Pannonie (Hongrie).

En l'an 447, à la mort de Roas ou Rona, l'autorité suprême échut à Attila. Le farouche conquérant commença par dévaster horriblement la Pannonie, la Mésie, la Thrace et la Macédoine. Il s'abattit ensuite sur l'Occident comme un cyclone. Il fit deux formidables expéditions en Gaule et en Italie. Il mourut bientôt dans son campement,

entre le Danube et la Theiss (Tisza). Ses peuplades, incapables désormais de se défendre contre les Goths et les autres tribus germaniques, repartirent vers le Don et la Caspienne (453).

Chute de l'empire romain. — Avant de mourir, Théodose (379-395) partagea l'empire entre ses deux fils. Arcadius (395-408), l'aîné, reçut l'Orient, c'est-à-dire l'Asie, l'Égypte et les trois quarts de la péninsule balkanique ; c'étaient tous les pays où l'on parlait grec. Le plus jeune, Honorius (395-423), eut l'Occident, y compris la Pannonie et la Dalmatie ; c'étaient les pays où l'on parlait latin.

L'empire d'Occident ne dura guère ; il fut conquis par Odoacre et les Hérules en 476.

L'empire d'Orient, considérablement amoindri par les conquêtes slaves, survécut dix siècles encore, sous le nom d'empire byzantin.

Les tribus germaniques et les hordes d'Attila ne laissèrent pas dans les Balkans de traces sérieuses ; elles n'y créèrent ni un empire, ni une civilisation ; elles ne surent qu'y détruire la magnifique culture romaine. Seuls, les Slaves devaient y fonder quelque chose et réussir à traverser les siècles.

II

Costume et mœurs des Thraces. — Selon Hérodote, les Thraces portaient une coiffure de peau de renard, une tunique recouverte d'un manteau bariolé, des brodequins de cuir de cerf, une javeline, un petit bouclier et une courte épée. Ils aimaient fougueusement la guerre, la chasse et les rapines. C'étaient des hommes braves et hardis. Leur férocité à l'endroit de l'ennemi était proverbiale. Ils faisaient grand commerce d'esclaves et ven-

daient même parfois leurs propres enfants. Ils étaient polygames. Ils possédaient le droit de vie et de mort sur leurs femmes et sur leurs fils et filles. Ils méprisaient le travail manuel et auraient cru déchoir s'ils ne s'étaient pas adonnés à l'ivrognerie. Cependant ce dédain pour le labeur n'était pas général, non plus que le penchant à boire. Plusieurs tribus s'occupaient, avec intelligence et avec activité, de l'élevage du bétail, de l'agriculture et de l'exploitation des mines.

Leur religion. — Les Thraces croyaient à l'immortalité de l'âme, et cette croyance explique leur intrépide bravoure et leur mépris de la mort. Le trépas de l'un d'entre eux était une fête ; l'enterrement se célébrait avec des chants d'allégresse et se terminait par des orgies en l'honneur de celui qui venait d'être délivré de l'existence et jouissait enfin d'une parfaite félicité. Par contre, la naissance d'un enfant était un jour de pleurs ; à cette occasion, tous les parents et tous les amis se réunissaient pour énumérer, en gémissant, les misères de cette vie.

Les chefs honoraient Hermès ; le peuple réservait ses hommages à Dionysios, Arès et Artémis. Les Thraces sacrifiaient à leurs dieux des victimes humaines.

Leurs tombeaux. — Le mort était brûlé sur un bûcher. Ses cendres et celles du bûcher, séparées du sol par une pierre plate ou un lit de pisé, étaient recouvertes de plusieurs couches de pâte argileuse. Alors on plaçait autour de la tombe des vases funéraires, des branchages et du blé. Le tout était ensuite soumis à l'action du feu ; et quand la flamme avait durci l'enveloppe extérieure de ce petit monticule, on élevait au-dessus une butte de terre destinée à le protéger.

Ces *tumuli*, dus, les uns aux Thraces, et les autres à leurs prédécesseurs inconnus, parsèment les plaines de la Maritza, de la Toundja et de la Dobroudja. Le savant P. Jérôme Frassier, assomptioniste, a été l'un des pre-

miers à étudier de près les *moghili*. Après lui est venu M. Degrand, consul de France à Philippopoli, qui a montré leur caractère réel de nécropole et a reconstitué les cérémonies de l'ensevelissement.

Arts. — Les Thraces pratiquaient le tatouage. Ils sculptaient grossièrement sur les parois des rochers (château de Krali-Marko, sommets du Balkan et des Rhodopes) des serpents, des ours et autres animaux. On a cru longtemps que là se bornait leur connaissance des arts. Mais les figurines et les vases recueillis dans les tombeaux à incinération, dont beaucoup sont d'origine thrace, ont souvent quelque valeur plastique. Les Odryses ont laissé des monnaies, d'une fort belle facture, qui trahissent l'influence grecque. Les Besses étaient de bons métallurgistes et d'excellents forgerons ; ils travaillaient avec goût le cuivre, le fer, l'argent et l'or.

L'influence des Thraces. — Les Thraces quittaient volontiers leur pays pour aller se mettre au service d'une puissance étrangère et contenter ainsi leur passion de la lutte et leur amour du pillage. Ils étaient très recherchés comme mercenaires, à cause de leur endurance et de leur intrépidité. C'est en partie grâce à eux qu'Alexandre le Grand soumit la Grèce, l'Asie Mineure et la Perse ; que Pyrrhus, le roi d'Épire, faillit s'emparer de l'Italie ; que Byzance put repousser pendant longtemps la multitude de barbares qui l'assaillait de tous côtés. Les Thraco-Illyriens ont fourni à l'Empire des généraux célèbres, tels Bélisaire et Aétius. Ils lui ont aussi donné de nombreux empereurs : entre autres, Maximin le Thrace (235-238). Aurélien (270-275), Probus (276-282), Galère (305-311), Constantin le Grand, né à Nich (306-337), Gratien (375-383).

Ce qui amena leur disparition. — Une chose devait forcément amener leur disparition : c'était leur indivi-

dualisme. Ils avaient en horreur l'ordre et la discipline. Ils auraient été invincibles, dit Hérodote, s'ils avaient eu un Chef unique et avaient accepté l'autorité d'un Roi. Les Odryses le comprirent et voulurent imposer leur souverain aux peuplades voisines. Ce royaume, un instant concentré et fort, se morcela bien vite. Les Thraces n'étaient donc pas en mesure de durer. Leur émiettement les livrait à tous les envahisseurs qui se présentaient. Ils ne vécurent de la même vie et ne furent gouvernés par les mêmes lois que pendant la trop courte domination romaine.

Rôle de la Bulgarie dans les invasions. — De tout temps la Bulgarie a été la route naturelle des nomades du nord. Placée entre la Russie glaciale, la froide Germanie et cette Byzance enchanteresse qui était la clef des rives gracieuses et douces de la Méditerranée, elle devait voir passer non seulement les barbares mais encore tous ceux qui venaient repousser les barbares. C'est ainsi qu'elle a été tour à tour conquise par les Hellènes, les Scythes, les Thraces, les Gaulois, les Daces, les Sarmates, les Bastarnes, les Goths, les Huns, les Avares, les Slaves, les Bulgares, les Turcs, et occupée par Darius, par Philippe, par Alexandre, par les Romains et les Byzantins. Ce double courant, déterminé par les déplacements brusques et incessants des envahisseurs septentrionaux, a fait du peuple bulgare un mélange de races nombreuses. Il a fait en même temps de la Bulgarie un perpétuel champ de bataille.

CHAPITRE II

LES SLAVES

Origine des Slaves. — Dispersion des Slaves. — L'arrivée dans la péninsule balkanique. — Mode des invasions slaves. — Byzance en péril. — Efforts de Justinien Ier (527-565) — Les Avares subjuguent les Slaves. — Le second empire des Huns. — Révolte des Slaves de Carinthie. — Koubrat et les Avares. — Les Croates et les Serbes. — Les Sclavénies. — Le christianisme dans les Balkans. — Religion des Slaves. — État physique et moral des Slaves. — La famille. — Le mir et le volost. — Agriculture, industrie, commerce. — L'anarchie slave.

ORIGINE DES SLAVES. — Les Slaves étaient divisés en deux groupes principaux. A l'est, vers le Dniéper, c'étaient les Slaves orientaux, d'où sont sortis les Russes, les Serbes, les Croates, et les Slovènes. A l'ouest, sur la Vistule et l'Elbe, c'étaient les Slaves occidentaux : Polonais, Tchèques, Moraves, Slovaques, et d'autres peuplades aujourd'hui disparues. Les Slaves orientaux et les Slaves occidentaux ne constituaient qu'une seule et même race, ils pratiquaient le même paganisme et suivaient les mêmes traditions. S'ils se sont séparés, c'est parce que les uns furent conquis par l'Église grecque et subirent l'influence byzantine, tandis que les autres se rallièrent à l'Église romaine et à la civilisation occidentale.

Les Slaves étaient entourés de voisins appartenant à des souches différentes : les Letto-Lithuaniens et les Germains, installés dans la région de l'ouest ; les Finnois,

dans la région du nord et du nord-ouest; et enfin les Turcs, dans la région de l'est. Ils ne les soumirent point par la force; ils les absorbèrent par une longue et lente immigration. Fractionnés en tribus, peu soucieux de se battre, ils préférèrent pénétrer pacifiquement parmi leurs voisins, de manière à les couper en massifs isolés et à les rejeter insensiblement aux extrémités de la Russie.

Dispersion des Slaves. — Comme tous les barbares, les Slaves ne purent résister à l'attirance des déplacements. Les uns allèrent occuper les contrées de l'Elbe et de l'Oder que les Germains venaient d'abandonner. Les autres, concentrés d'abord dans la Russie méridionale, autour de Kief, partirent coloniser le nord et l'ouest, où erraient des populations hétérogènes et sans consistance. D'autres, débordant de tous côtés par-dessus les Carpathes, envahirent peu à peu la Hongrie supérieure, la basse Autriche, la Valachie, la Moldavie et la Transylvanie.

L'arrivée dans la péninsule balkanique. — Les Slaves se répandirent probablement dans la province de Dacie sous le règne de Trajan (98-117). Lorsque, grâce à leur système d'infiltration sourde, ils se trouvèrent en nombre suffisant, ils entreprirent d'expulser les Daces romanisés. Devant cette poussée, Rome s'alarma et résolut d'éclaircir les rangs de ces tribus encombrantes. A la suite de plusieurs victoires remportées par Carus, Dioclétien et Galère, vers la fin du IIIe siècle, une de ces peuplades, les Carpi, qui a donné son nom aux Carpathes, fut transplantée tout entière sur la rive droite du Danube, en Mésie et en Thrace. C'était le premier jalon slave posé dans la presqu'île par la main même de Rome.

Mode des invasions slaves. — D'ordinaire, les Slaves ne s'avançaient pas seuls, ils se joignaient à d'autres barbares plus hardis et plus entreprenants. C'est pourquoi, quand ils voulurent piller à leur tour la péninsule,

ils firent alliance, ainsi que les Bulgares, avec les Huns.

Pendant l'hiver de 498 à 499, l'armée coalisée apprit que les flottilles romaines en station sur le Danube étaient prises dans les glaces. Elle traversa aussitôt le fleuve, mit en pièces les troupes du commandant de l'Illyrie et ne regagna les Carpathes que gorgée de sang et de butin. Elle prit l'habitude de faire chaque année une de ces expéditions. Les Huns et les Bulgares, qui étaient cavaliers, passaient facilement le Danube; les Slaves qui étaient fantassins, se servaient des barques étroites que les Gépides, préposés par l'empire à la garde du fleuve, leur fournissaient moyennant une pièce d'or par tête.

Partout où ces hordes se montraient, il ne restait plus âme vivante. La plupart des habitants étaient emmenés en captivité; les autres étaient empalés, ou avaient le crâne brisé à coups de bâton, ou périssaient dans leurs maisons incendiées.

Byzance en péril. — A plusieurs reprises, dans les dernières années du v[e] siècle et au commencement du vi[e], les bandes slaves, bulgares et hunniques, parcoururent la somptueuse banlieue de Byzance. C'est alors (512) que le basileus Anastase (491-518) fit construire un mur de vingt pieds de haut. Ce mur, d'une longueur de dix-huit lieues, partait de la Propontide (Marmara), contournait Constantinople et aboutissait au Bosphore. Il préserva Byzance pour quelque temps, mais n'empêcha pas les Huns, les Bulgares et les Slaves de saccager la Grèce jusqu'aux Thermopyles et l'Illyrie jusqu'à l'Adriatique (517).

Efforts de Justinien I[er] (527-565). — En 540, les Slaves, les Bulgares et les Huns, ne trouvant pas d'obstacles à leur marche, s'éparpillèrent dans toute la presqu'île et en ramenèrent 120.000 prisonniers. Justinien, désespéré, tenta un vaste effort de défense. Il releva toutes les forteresses du Danube, il créa de nombreuses citadel-

les dans la haute et la basse Mésie, il fortifia la Dobroudja et fit construire çà et là des enceintes crénelées propres à recevoir les paysans et leurs familles. En même temps, il envoya parmi les barbares d'habiles émissaires chargés de les désunir en semant l'or à pleines mains.

Pour se garantir du côté des Gépides, qui, las de leur rôle peu rémunérateur d'alliés, voulaient s'emparer du territoire de la Save, il appela les Lombards campés sur le plateau de Bohême (551). Ceux-ci furent de rudes voisins pour les Gépides. Ils ne se montrèrent guère plus doux pour les provinces qu'ils avaient mission de protéger. Ils ne songèrent en rien à défendre l'empire, lorsque, dans l'hiver de 558 à 559, les Huns, les Bulgares et les Slaves profitèrent du mauvais état de la muraille d'Anastase pour dévaster de nouveau la campagne de Constantinople.

Les Avares subjuguent les Slaves. — Au moment où Byzance était à deux doigts de sa ruine, survint une nation hunnique, celle des Avares, qui procura un peu de tranquillité au basileus en détournant sur elle l'attention des Gépides, des Bulgares, des Huns du Danube et des Slaves. Mais cette tranquillité n'était que momentanée, car chaque peuple en mouvement déplaçait d'autres peuples ; ceux-ci se lançaient contre leurs voisins immédiats : et, finalement, tous ces flots tumultueux, se heurtant les uns les autres, venaient forcer les frontières de l'empire d'Orient.

Partis des environs de la mer Caspienne et de la Volga, les Avares soumirent les Slaves de la Galicie actuelle. Sous la conduite du terrible Baïan, ils franchirent les Carpathes et conquirent la Moravie et la Bohême. Les plaines de la Hongrie devinrent le siège de leur puissance. Les Slaves durent leur payer tribut, leur fournir des soldats et aussi se laisser transplanter d'une région à l'autre.

Le second empire des Huns. — Assuré de la soumission et du concours des Slaves terrorisés, Baïan se joignit aux Lombards afin d'exterminer les Gépides (567). Une fois cette race détruite, les Lombards inondèrent l'Italie ; les Avares prirent possession de Sirmium et exigèrent du basileus une pension annuelle de 80.000 pièces d'or. Le second empire des Huns était fondé (573).

Imitant les Slaves, les Bulgares se reconnurent tributaires. Les Avares se servirent des uns et des autres comme d'un instrument de conquête. Ils prenaient par exemple 10.000 ou 15.000 Slaves et les poussaient devant eux sur un point du territoire grec où ils devaient s'établir et se défendre. Ce premier noyau grossissait rapidement et devenait une colonie dépendant de Baïan. De la sorte, les Avares couvrirent la haute Mésie de Slaves et la basse Mésie de Bulgares, se ménageant ainsi des points d'occupation et de repère. Ils permirent même à une nuée de Slovènes, descendus de Transylvanie, de ravager la Thrace jusqu'à Constantinople, à condition de partager le butin.

Vers 580, maîtres de toutes les villes du Danube, ils soumirent tout le pays situé au nord d'Andrinople et assiégèrent Thessalonique, malgré l'énergie du général byzantin Priscus. Baïan n'eût pas tardé à emporter d'assaut Constantinople si la peste ne s'était déclarée dans son armée. Il mourut en 603. Ses sujets, un instant déconcertés, ne se ressaisirent que trop tôt. Ils s'allièrent au roi des Perses, Chosroès, et vinrent cerner avec lui la *Ville gardée de Dieu*. Les Antes [1], les Slovènes, les Bulgares et les Avares avaient développé leurs lignes de la Marmara au Bosphore. Les Perses avaient pris position à Chalcédoine (juillet-août 626). Byzance paraissait

1. Les peuples connus dans la haute antiquité sous les noms de Hénètes, Vénètes, Vénèdes, plus tard sous ceux de Vindèles, Vindéliciens, Vandales (?) et Vendes, étaient peut-être de race slave. Le nom des Antes ne serait qu'une altération de celui des Vénètes ou Hénètes. Certains pensent que les Vénètes sont des Gaulois.

perdue. Pourtant après une série d'attaques violentes mais mal conduites, les Avares se replièrent en désordre sur Andrinople.

RÉVOLTE DES SLAVES DE CARINTHIE. — Impuissant à empêcher par les armes un retour des coalisés, l'empereur Héraclius (610-641) décida d'interposer, entre les Avares et lui, une barrière de petits États-tampons. Il jeta son dévolu sur les Slaves, qui étaient ignominieusement exploités par leurs vainqueurs. A la guerre, dit Amédée Thierry, le Slave était le chien de chasse qui dépistait et traquait l'ennemi pour le Hun. Placé en première ligne pendant l'action, c'était lui qui soutenait le choc ; après la victoire, il n'avait aucune part au butin. La saison des pillages terminée, les Avares prenaient leurs quartiers d'hiver dans les villages slovènes et s'y comportaient en bêtes féroces.

Sous l'inspiration du basileus, les tribus de Carinthie, moins résignées que les autres et moins apathiques, se révoltèrent en masse. Un Franc, nommé Samo, venu chez elles pour affaires de commerce, les groupa, se mit à leur tête, battit les Avares, repoussa les Austrasiens, et, avec l'appui d'Héraclius, fonda sur le haut Danube un royaume slave (630.)

KOUBRAT ET LES AVARES. — Ce royaume ne pouvait durer. Quand mourut le grand politique et le grand organisateur qu'était le marchand Samo, l'édifice tout entier s'écroula, et l'anarchie régna de nouveau parmi les Slaves.

Devant l'heureux coup de force des tribus de Carinthie, les Bulgares s'étaient dit que les Avares n'étaient pas inébranlables. Leur roi, Koubrat, ne voulait plus supporter d'être toujours traité en vassal, et jamais en allié. D'ailleurs, il était en mesure de leur résister. Son royaume de la Volga était puissant. Il avait de nombreux feudataires sur les bords de la mer Noire et de la mer Caspienne ; il commandait, en outre, à maintes colonies

bulgares échelonnées en Dacie, en Mésie et en Pannonie. Il demanda en conséquence que le chef de l'empire, le khan, fût choisi tour à tour parmi les Avares et parmi les Bulgares. Ces réclamations n'eurent naturellement aucun succès.

Les Bulgares du Danube prirent alors les armes, mais furent vaincus (635). Au même moment, plutôt que de rester sous le joug des Avares, 10.000 Bulgares de Pannonie s'expatrièrent chez les Francs Austrasiens. Le roi Dagobert les fit massacrer dans la crainte d'une invasion. A la nouvelle de ce désastre causé par la tyrannie des Avares, Koubrat envoya une ambassade à Constantinople et sollicita l'amitié d'Héraclius. Le basileus lui décerna sur-le-champ le titre de patrice et le chargea de contenir les Avares du côté de l'Orient.

Les Croates et les Serbes. — Pour arrêter de front les Avares, Héraclius avait demandé le concours de deux peuplades slaves, les Croates et les Serbes.

Les Croates habitaient le revers septentrional des Carpathes. Exposés aux attaques continuelles des Germains, ils avaient répondu avec empressement à l'appel du basileus. Héraclius leur abandonna la Dalmatie, en leur laissant le soin d'en expulser les Avares (vers 635). La métropole chrétienne de la province, Salone, avait été détruite par les Huns, et tous ses prêtres massacrés. Le pape Jean IV (640-642) envoya un missionnaire du nom de Martin, avec tout l'or qu'il fallait pour racheter les prisonniers, secourir les victimes et rebâtir les églises. Les Croates se firent baptiser. Ils jurèrent même à Jean IV de ne jamais envahir le territoire d'autrui et de vivre en paix avec tous leurs voisins.

La cession de la Dalmatie aux Croates attira les tribus serbes des bords de l'Elbe. Un de leurs chefs reçut de l'empereur une partie de la province de Thessalonique et fonda la colonie de Servia. Mécontent de son lot, il revient en arrière. Chemin faisant, il se ravisa, demanda

pardon, et obtint les plaines de la Drina et de la Bosna, l'Herzégovine et le Monténégro d'aujourd'hui, ainsi que le haut plateau de Rascie (sandžak de Novi Pazar). Les Serbes gardèrent leurs princes particuliers sous la souveraineté byzantine. Rome les convertit aussitôt et les civilisa, comme elle avait converti et civilisé les Croates.

Les Sclavénies. — Pendant que les Avares traversaient la péninsule à la manière d'une trombe, les Slaves laissaient derrière eux, à chaque randonnée, une multitude de colons. Les colons profitaient de l'extrême morcellement des tribus thraco-illyriennes pour se glisser entre elles et s'emparer des bons endroits. Ils furent bientôt si nombreux que les Grecs prirent l'habitude de désigner les provinces de Scythie, de Mésie, de Dardanie, de Macédoine et d'Épire sous le nom générique de Sclavénies, Sclavinies ou Slavies.

Au début du v[e] siècle, on comptait déjà une grande quantité de Slaves parmi les hauts fonctionnaires byzantins. On vit même au vi[e] siècle, deux Slaves, d'Üskub ou de Kustendil, Justin I[er] (518-527), un porcher arrivé à Constantinople pieds nus et le sac au dos, et son neveu, Justinien I[er] (527-565), un jeune gars de même allure, s'asseoir avec gloire sur le trône des basileis. Ce pullulement fut pour l'empire une source d'embarras très graves. Les Sclavinies du centre de la péninsule envoyèrent leurs guerriers assiéger Thessalonique quatre fois en six ans (de 675 à 681). Les troupes de Byzance étaient toute l'année en marche dans les Balkans et n'avaient pas plus tôt châtié un groupement slave qu'un autre se mettait à exécuter des razzias sur un point éloigné. Force fut à Justinien II (685-695) d'entreprendre une campagne en règle. Vainqueur, il contraignit 30.000 prisonniers à servir l'empire dans le thème (division militaire) de Serrès en Macédoine, et il en transplanta 30.000 autres dans le thème de l'Opsikion, autour de Nicée.

Le Christianisme dans les Balkans. — Les basileis collaboraient activement à la propagande chrétienne. Ils satisfaisaient ainsi les aspirations de leur piété, et, en même temps, les intérêts de leur politique. Par leurs soins, l'évangélisation des tribus balkaniques faisait d'immenses progrès. Malheureusement, les descentes des Avares, des Slaves et des Bulgares semèrent de ruines les chrétientés de la presqu'île. Plusieurs peuplades retournèrent au paganisme. Les fidèles virent leurs prêtres tomber sous les coups des sauvages du nord. L'organisation ecclésiastique fut brisée, les édifices du culte furent pillés.

Héraclius essaya de réparer ces ruines et de prévenir de nouveaux désastres. Il ne pouvait compter sur le clergé de Constantinople, qui, soit absence de zèle pour la cause du Christ, soit excès de haine pour des vainqueurs chaque jour plus envahissants, ne songeait guère à régénérer l'âme de ces peuples nouveaux. Mais l'empereur sut utiliser l'armée et en faire un foyer de conversions. Les Slaves aimaient à combattre sous les drapeaux du basileus, en qualité de mercenaires grassement payés. Vivant avec des soldats chrétiens, dans des villes presque entièrement chrétiennes, ils abandonnaient rapidement l'idolâtrie. De retour dans les Sclavénies, ils transmettaient la foi à leur famille. Et, ainsi les chrétientés se multipliaient dans les Balkans.

Religion des Slaves. — La croyance à l'existence d'un Dieu suprême dominait au début leur religion ; cette notion n'avait pas tardé à s'obscurcir. Comme les Grecs, les Romains et les Asiatiques, ils se mirent à adorer la nature dans toutes ses manifestations. Leur panthéon comprenait : Svarog, dieu du ciel et de la lumière ; Dajdbog, dieu du soleil et du feu ; Volos, le protecteur des troupeaux ; Péroun, le dieu du tonnerre ; Stribog, le dieu du vent ; Siva, déesse de la vie universelle ; Moréna, déesse de la mort et de l'hiver ; Don Ivanovitch, Dniéper-Koro-

lévitch et Dounaï, trois fleuves divinisés ; le Vodiany, esprit des eaux ; le Lekii, esprit des bois ; le Domovoï, génie de la maison ; les Roussalkas, ou naïades. En outre, chaque tribu possédait ses divinités locales, et chaque famille ses dieux lares. Certains oiseaux, parmi lesquels l'épervier et le hibou, avaient un caractère sacré.

C'est à cause de la survivance de ce panthéisme informe et vague que le Christianisme se réduisit longtemps pour les Slaves à des pratiques purement extérieures et à des superstitions grossières. D'ailleurs, le moujik d'aujourd'hui est souvent à demi païen ; sa piété, ses chants, ses contes et ses traditions demeurent imprégnés d'idées et de sentiments polythéistes ; sa confiance dans les charmes magiques, sa crainte du mauvais œil, sa foi dans les songes, son respect pour le premier imposteur venu, et le faible qu'il garde à l'endroit des sectes bizarres, sont des restes évidents du paganisme des premiers âges.

Les chefs de famille et de tribu remplissaient l'office de prêtres. On sacrifiait des animaux (surtout des bœufs) que l'on brûlait sur le sommet des montagnes ou à l'ombre des chênes consacrés. Les sorciers et les magiciens présidaient ces cérémonies et indiquaient comment se rendre les dieux favorables ; ils exerçaient sur les âmes un grand empire.

Les solennités se rapportaient toutes aux phénomènes naturels. Les plus importantes de l'année étaient celles du solstice d'hiver et du solstice d'été. A la fête du printemps, les jeunes filles et les jeunes gens fabriquaient un mannequin de paille représentant Moréna, la déesse de la mort et du froid, et le jetaient à l'eau en chantant.

Les Slaves croyaient à la vie future, mais ils la regardaient comme la simple continuation de celle-ci ; et c'est pourquoi ils entouraient le défunt d'une quantité d'armes, d'instruments, de bijoux, de grains de blé et de lin. On immolait, sur le cadavre, des serviteurs et des femmes esclaves. Dans certaines tribus, l'épouse se brûlait elle-même sur le bûcher qui consumait son mari.

État physique et moral des Slaves. — Les Slaves étaient grands et robustes, ils avaient un visage régulier, des yeux gris ou bleus, des cheveux châtains ou blonds. Ceux qui se trouvaient en contact avec le Finnois avaient une face plate, les yeux petits, les pommettes proéminentes. Le trait principal du caractère des uns et des autres était la mobilité et l'outrance. Ils manquaient d'égalité d'humeur, d'unité de vues et d'esprit de suite. Ils étaient, comme leur climat, portés aux extrêmes. Ils passaient en un rien de temps de la torpeur à l'activité, de la douceur à la colère, de la soumission à la révolte, de la sensiblerie à la férocité. Mais ils étaient fort hospitaliers et recherchaient les étrangers; ils avaient même le droit de voler pour mieux recevoir l'hôte que le hasard leur envoyait ; ceux qui fermaient leur porte au voyageur devenaient l'objet du mépris général et finissaient toujours par être assassinés.

Ils allaient aux combats à pied, la tête et la poitrine nues. Ils avaient pour armes des pics, de larges boucliers, des arcs en bois, des flèches empoisonnées. Rompus à toutes les ruses, ils savaient rester des journées entières blottis sous les racines d'un arbre, ou ramper parmi les herbes comme des reptiles, ou se tenir sous l'eau de longues heures, avec un roseau dans la bouche pour respirer. Pour eux la guerre était avant tout une chasse. Ils ne consentaient jamais à se battre dans un ordre fixe et à coordonner leurs mouvements avec ceux de l'ensemble. Ils n'avaient d'autre tactique militaire que celle de l'embuscade.

Après la bataille, ils se distinguaient par leur cruauté et imaginaient des tortures atroces. Ce sont eux, dit-on, qui inventèrent le supplice du pal. Ils avaient l'habitude de laisser leur chemin garni d'une double rangée de pieux effilés sur lesquels se tordaient les corps agonisants de leurs ennemis.

LA FAMILLE. — La constitution de la famille slave était toute patriarcale. Le père régnait en souverain dans sa maison; le fils adulte et marié demeurait soumis à l'autorité paternelle jusqu'à ce qu'il eût lui-même des enfants en âge d'homme. La propriété restait indivise entre les enfants ou les frères; chaque membre de la communauté y avait un titre égal. Le chef de la maison possédait tout pouvoir pour l'administration des biens. Dans les affaires importantes, il devait prendre l'avis de ses parents ou associés.

La famille rurale vivait agglomérée; les fils mariés ne quittaient pas le foyer, et travaillaient en commun sous la direction du père. La séparation et les partages n'avaient lieu que lorsque l'enclos devenait trop étroit pour le nombre des habitants. Quand le père venait à manquer, il était remplacé par le plus âgé des membres de l'association.

LE MIR ET LE VOLOST. — Le *mir*, ou commune, ou tribu, n'était que la famille agrandie. Il se composait d'un certain nombre de foyers. Toutes les décisions étaient prises dans l'assemblée des chefs de maison. La terre était la propriété collective de la communauté; chaque homme, ou chaque ménage, en recevait une part égale dont il était l'usufruitier et non le possesseur; il n'avait en propre, d'une manière fixe et permanente, que sa cabane et son enclos. Chaque tribu avait une enceinte fortifiée (*grad*) qui servait de retraite ou de point d'appui en cas de guerre.

Les tribus les plus rapprochées formaient quelquefois un *volost*, ou canton. Le volost était gouverné au petit bonheur par un conseil composé des anciens de chaque commune. L'un de ces anciens devenait, par élection, chef du volost, et ne détenait qu'une autorité nominale.

AGRICULTURE, INDUSTRIE, COMMERCE. — Les Slaves aimaient les travaux des champs. Leur culture préférée

était celle du blé et du millet. Ils se servirent de bonne heure de la charrue et de la bêche. Ils excellaient dans l'élève du bétail et dans l'éducation des abeilles. Ils fabriquaient de la bière et de l'hydromel.

Ils savaient travailler le fer, l'or, l'argent, le cuivre et le plomb. Les outils et les armes sortis de leurs forges avaient de la réputation dans tout l'Orient. Ils façonnaient des poteries et tissaient des vêtements. On dit même qu'ils connaissaient le verre.

Ils avaient peu d'aptitudes pour les échanges et abandonnaient le commerce aux étrangers.

L'anarchie slave. — Les Slaves avaient l'instinct de l'anarchie. Ils répugnaient à toute idée d'ordre et d'organisation. Ils ne se confédéraient et ne choisissaient un chef suprême que dans les moments de danger; mais ce chef, n'étant jamais sûr du lendemain, ne pouvait se lancer dans une entreprise de longue haleine. Ils ne voulaient pas d'une autorité stable et effective, incarnée dans un monarque héréditaire, garant de l'avenir. Ils n'avaient aucune notion de l'intérêt national. Leur habitude de soumettre à l'élection toutes les hautes charges du volost faisait dépendre le bien public tout entier du goût, des caprices et des calculs de chacun. Cet esprit démocratique d'incohérence et de morcellement les livrait à tous leurs voisins. Ce furent les conquérants Varègues, frères de nos Normands, qui apportèrent aux Slaves de Kief cette idée du pouvoir personnel et dynastique sans lequel la Russie n'aurait jamais pu devenir une nation.

LIVRE II

LA FORMATION DE LA PATRIE BULGARE

CHAPITRE PREMIER

LES BULGARES. LEURS PREMIÈRES INVASIONS

1° LES BULGARES : Leur origine. — Leur apparition. — Mœurs, caractère, costume. — Manière de combattre. — Habitations. — Gouvernement. — Religion.
2° PREMIÈRES INVASIONS BULGARES: La Bulgarie Blanche. — La Bulgarie Noire. — Incursions sous Justinien Ier. — Le raid de 540. — Alliance avec Zabergan. — Domination des Avares. — Premier essai d'unité bulgare.

I. — LES BULGARES

LEUR ORIGINE. — Les Bulgares sont d'origine finno-turque et ont leur berceau dans l'espace compris entre les chaînes de l'Oural et de l'Altaï.

La race finnoise, sœur de la race turque et de la race mongole, possédait la plus grande partie du territoire de ce que nous appelons aujourd'hui la Russie. Elle comportait de nombreux groupes : les Livers et les Esthes, ancêtres des habitants actuels de la Livonie septentrionale et de l'Esthonie ; les Suomi occupaient et occupent encore la Finlande d'où ils chassèrent les Lop, ou Lapons, leurs frères ; les Permiens habitaient sur la Dvina et la Kama ; les Samoyèdes, sur le littoral du nord ; les Tchérémisses, sur la rive gauche de la Volga ; les Tchouvaches, dans les gouvernements de Kazan et de Nijni-Novgorod ; les Mordves, au centre du bassin de la Volga.

Ces groupes furent repoussés par les Slaves vers la

Baltique et l'Oural, mais ils se mêlèrent à leurs conquérants et leur laissèrent une empreinte dont maint visage russe porte encore la trace. Leurs qualités d'intelligence et de caractère étaient la solidité, la patience, l'énergie, la persévérance. Relégués sur des terres ingrates, scindés en d'innombrables tribus, les Finnois ne purent pas parvenir à un développement original. Ils eurent une part considérable dans les invasions de la fin de l'empire romain : les Huns et les Avares étaient en effet d'extraction finnoise. Leur situation géographique et leur isolement les a empêchés d'avoir dans la suite un rôle historique. Pourtant quelques-uns d'entre eux, comme les Bulgares, les Magyars, les Finlandais, furent plus favorisés par les circonstances et acquirent assez vite une consciente nationale. C'est la force de résistance et la belle vitalité finnoises qui ont permis aux Bulgares de vivre et de durer à travers les cinq siècles de la très lourde oppression phanariote et ottomane.

Le rameau turc était voisin du rameau finnois. Les Turcs sont les représentants d'une des principales branches du tronc ouralo-altaïque et ont eu pour point de départ le Turkestan. Il semble que les Tatares puissent être rangés parmi les Turcs, au même titre que les Osmanlis. Quoi qu'il en soit, les Turcs et les Finnois se rencontrèrent et se fondirent si complètement que dans certaines peuplades il était impossible de distinguer les deux éléments. Cependant, chez les Bulgares, le sang finnois paraît l'avoir emporté.

Leur apparition. — Lorsque les Bulgares passèrent d'Asie en Europe, ils choisirent pour demeure la région qui s'étend entre le Don et la Volga. Ce dernier fleuve leur devrait son nom (Bulgares, Voulgars, Volga). Il est appelé, en effet, Etel, Etil ou Athil, dans tous les idiomes tartares et dans les langues des peuples qui habitaient ses bords avant l'arrivée des conquérants. De plus ce nom d'Etel, d'Etil ou d'Athil, se trouve dans la Géogra-

phie arménienne attribuée à Moïse de Khoren (VIIIe siècle ?) et dans tous les auteurs arabes et persans qui vivaient du IXe au XIe siècle.

Les historiens occidentaux mentionnent les Bulgares pour la première fois à la fin du Ve siècle, au moment où, longeant le Pont-Euxin, ils marchèrent vers le Danube dans l'intention d'envahir la Thrace. Mais il est bien certain qu'ils avaient pris une part active aux entreprises des Huns et des Slaves. La ruine de la puissance hunnique, l'émigration ou la disparition presque totale des tribus gothiques facilitèrent singulièrement leur entrée dans la péninsule. Le départ de Théodoric (455-526) pour l'Italie, où il fut suivi d'à peu près toute sa nation, dégarnit complètement la frontière danubienne et permit aux Bulgares de se mettre à leur aise. C'est à partir de ce moment qu'ils attirent l'attention des chroniqueurs d'Occident.

Leur existence remonterait beaucoup plus haut dans les écrivains orientaux. D'après Saint-Martin, continuateur et annotateur de la célèbre *Histoire du Bas-Empire* de Lebeau, il résulterait d'un récit du légendaire Moïse de Khoren que, plus d'un siècle avant notre ère, sous le règne du roi Arsace Ier, qui occupa le trône d'Arménie de l'an 129 à l'an 116, une nombreuse et redoutable colonie bulgare, chassée de son pays par des guerres civiles, vint s'établir, sous la direction d'un certain Vound ou Vanand, dans la province de Pasen, au nord de l'Araxe arménien.

Ce témoignage concorde avec celui du pseudo-Zacharie le Rhéteur, qui, vers 570, parle des Bulgares comme fixés dans la région du Caucase depuis un temps immémorial.

A l'exemple de tous les peuples barbares qui se succédaient dans le sud et le sud-est de la Russie actuelle, ils allaient et venaient de droite à gauche, attendant qu'une trouée leur fournît l'occasion de s'approcher des Balkans et de Byzance. Leur apparition jeta les Thraco-Illyriens et les Grecs dans une terreur aussi profonde

que celle dont ils avaient été saisis à l'arrivée des Huns au IVe siècle. Les chroniqueurs byzantins ne parlent d'eux qu'avec horreur. On prit l'habitude de les nommer les « Maudits de Dieu ». Cette appellation devint l'épithète ordinaire ou plutôt le synonyme de Bulgare.

MŒURS, CARACTÈRE, COSTUME. — Les Bulgares avaient les vertus et les défauts des peuples barbares. De taille moyenne, forts, vigoureux, ils possédaient une bravoure à toute épreuve et affrontaient la mort en riant. Ils observaient l'hospitalité envers les étrangers. Entre deux expéditions, ils menaient une vie de rudes et tenaces travailleurs. En revanche, ils étaient grossiers et cruels. Ils pratiquaient la polygamie et traitaient durement la femme, qui ne pouvait même pas s'asseoir à la table du mari. Ils forçaient la veuve à monter sur le bûcher de son époux. Ils prodiguaient la torture et la peine de mort pour le moindre délit. Les enfants et les parents du condamné étaient exécutés en même temps que lui. Selon la vieille coutume scythique, ils sciaient en deux le crâne de leur ennemi et le prenaient comme coupe.

Les femmes se couvraient le visage, à la façon des Turques. Les hommes étaient coiffés du turban et se rasaient la tête. Hommes et femmes portaient des pantalons très larges dans le genre des *poutours* d'aujourd'hui.

Les Bulgares se nourrissaient principalement de viande et ne mangeaient de légumes qu'en cas de famine.

MANIÈRE DE COMBATTRE. — Les Bulgares n'étaient jamais plus heureux que lorsqu'ils partaient à la guerre. Ils n'entreprenaient aucune expédition sans s'être auparavant livrés à des incantations et sans avoir consulté les présages. Leurs sorciers les accompagnaient partout. Les Byzantins croyaient naïvement que ces sorciers, placés au milieu de l'armée pendant la bataille, avaient l'art

de fasciner les troupes adverses et de les abuser par des visions fantastiques.

Les Bulgares étaient d'héroïques soldats. Ils se poignardaient plutôt que de se rendre. Ils pouvaient soutenir une lutte ininterrompue de trois ou quatre jours sans prendre la moindre nourriture. Nul chez eux n'arrivait au commandement qu'après avoir tué un ennemi de sa propre main. Ils combattaient d'ordinaire à cheval. Leur armement se composait d'un arc énorme, de longues flèches empoisonnées et d'un coutelas de cuivre rouge.

Ils n'aimaient pas les batailles rangées. Dès que l'armée byzantine apparaissait, ils se précipitaient sur elle en brandissant leurs armes et en poussant des cris sauvages. Rien n'échappait à leurs rapides escadrons, plus légers et plus destructeurs que les sauterelles des steppes. Sur leur passage, les moissons étaient brûlées, les vergers détruits, les maisons rasées. Munis d'un filet qu'ils balançaient de leur main gauche, ils le jetaient en passant avec une adresse merveilleuse. Quand ils avaient emmaillotté leur victime, ils lançaient leur monture au galop et traînaient le filet contre terre, au moyen d'une courroie attachée à l'arçon de la selle, jusqu'à ce que le corps du malheureux prisonnier s'en allât en morceaux.

Leur camp avait pour défense une impénétrable haie d'épines, soutenue par deux rangées parallèles de solides pieux. De loin en loin, l'enceinte était percée d'étroites portes. Si, malgré la surveillance exercée jour et nuit, quelqu'un se sauvait par la haie ou par l'une des portes, les sentinelles se donnaient aussitôt la mort. La discipline militaire était extrêmement sévère. La moindre négligence dans le service était punie par la peine capitale. Le même sort attendait ceux qui reculaient sur le champ de bataille ou ceux qui désobéissaient. Lorsque les chefs concluaient un traité, ils juraient sur un sabre nu et sacrifiaient des chiens. L'étendard était une queue de cheval.

Habitations. — En dehors du temps de guerre et des époques de migration, les Bulgares habitaient dans des cabanes disséminées sur de vastes espaces et cachées comme des tanières. Ils s'installaient généralement auprès d'une forêt bordée de pâturages ; la forêt leur servait de refuge en cas de surprise, et les pâturages leur permettaient d'entretenir de nombreux troupeaux. Les hommes et les enfants prenaient soin du bétail. A leurs moments libres, les femmes tissaient une étoffe de poils de chèvre et en confectionnaient des habits et des tentes.

Gouvernement. — A l'encontre des Slaves, les Bulgares avaient le culte de l'ordre et de l'autorité. Le pouvoir était concentré dans les mains d'un prince ou khan. Le prince avait autour de lui un conseil de six boyards, choisis parmi les plus influents. Il trouvait dans cette forte aristocratie héréditaire le point d'appui qu'il lui fallait pour faire face à ses innombrables voisins du steppe. Cette organisation militaire lui permettait en outre de tirer toutes les tribus de leur isolement et de les unir dans une œuvre commune dont il était l'âme.

Religion. — Les Bulgares étaient à la fois monothéistes, dualistes et polythéistes. Monothéistes, ils croyaient à un Dieu tout puissant, créateur du ciel et de la terre. Dualistes, ils regardaient la vie comme la lutte de deux principes opposés, ils admettaient un dieu du bien et un dieu du mal. Polythéistes, ils personnifiaient les forces de la nature et les transformaient en autant de divinités, les unes bienfaisantes, les autres malfaisantes. Bref, leur religion était un chaos.

Leurs premiers hommages allaient au Péroun des Slaves, le dieu de la foudre et de la guerre. Ils lui offraient des sacrifices toutes les fois qu'ils partaient en expédition. Ils lui élevaient partout des statues. Ils le représentaient avec une tête d'argent, une barbe et des mous-

taches d'or. Les fêtes qu'ils célébraient en son honneur étaient les plus belles de l'année.

Ils adoraient aussi, mais moins fervemment, Bielbog, le maître suprême, le père de tous les êtres, le dieu de la lumière, le roi du jour, le distributeur de toutes sortes de bienfaits; en un mot, le principe du bien. Ils redoutaient fort les vengeances de Térène, le dieu de l'ombre, le roi de la nuit, l'auteur de toutes les misères d'ici-bas, c'est-à-dire le principe du mal; ils multipliaient les victimes pour l'apaiser et l'empêcher de nuire. Le dieu Sviatobide se tenait aux quatre points cardinaux; il pouvait tout voir du midi au septentrion, de l'Orient à l'Occident; il savait tout ce qui se passe dans l'univers; il renseignait les autres divinités sur les paroles et les actions qu'elles avaient à récompenser ou à punir. Le dieu du temps se nommait Soure; on le fêtait surtout au renouvellement de l'année. Koled était le dieu de l'hiver et de l'intimité familiale.

Après ces dieux, venaient Giva, déesse de la fécondité; Moréna, déesse de la mort; Lada, déesse de l'amour; Lélia, déesse de la miséricorde; Gorska-Diva, déesse des bergers et des forêts. Enfin cette mythologie, qui est slave en grande partie, se terminait par un cortège de divinités inférieures dont le culte a résisté fréquemment au Christianisme : esprits des eaux, lutins des bois, sirènes, génies du foyer, fées, etc.

Les Bulgares avaient une grande foi dans les sortilèges et les maléfices. Ils recouraient à la science du magicien ou à l'expérience des sorcières dans toutes les calamités publiques ou privées. Ils leur faisaient sans cesse prononcer les formules d'enchantement et d'exorcisme destinées à conjurer les périls dont les menaçaient les êtres et les dieux méchants. Le devin avait la première place dans toutes les assemblées et était le personnage le plus considéré du clan.

II. — PREMIÈRES INVASIONS BULGARES

La Bulgarie Blanche. — Pendant que les peuplades slaves s'émiettaient dans l'anarchie, les Bulgares, grâce à leur gouvernement aristocratique, allaient peu à peu vers l'unité qui donne la force. Tout en étant purement défensive et établie en vue de repousser les attaques des voisins turbulents du steppe, leur hiérarchie féodale se prêtait aussi à une guerre de conquête et d'expansion. Ils s'étaient tellement multipliés sur les rives du Don et de la Volga, qu'ils durent songer à s'étendre. Ce leur fut chose facile. Rattachés les uns aux autres par un lien solide sous la main d'un même roi, ils triomphèrent sans peine des tribus émiettées qui les environnaient. La grande Bulgarie, ou Bulgarie Blanche, devint de la sorte un royaume aussi étendu que redouté.

C'est à ce moment-là que se fit jour dans l'esprit des Bulgares le projet qui devait rester l'idée directrice de leur histoire : prendre Constantinople et commander à l'Orient. « A la ville des Césars ! » tel était leur cri de ralliement. Ce fut avec ce cri qu'un de leurs souverains, Libertem, à la fin du ve siècle, les entraîna sur les rives du Palus-Méotide (mer d'Azov) et leur fit franchir le Borysthène (Dniéper). Ils étaient précédés d'une telle renommée d'épouvante que le basileus, le faible Zénon (474-491), se crut aussitôt perdu. Plus courageux, Théodoric, gouverneur de Thrace depuis 473, se porta rapidement à leur rencontre. Il eut la chance de les battre auprès du Borysthène et même de blesser leur chef qui ne lui échappa que par la fuite. Cette première invasion bulgare eut lieu en 485[1].

1. Certains paragraphes de cette subdivision font double emploi avec ce qui a été dit des invasions slaves, mais il a paru préférable de les maintenir pour que ce chapitre sur les origines bulgares forme un tout et pour qu'il ne soit plus possible de confondre les Slaves et les Bulgares.

La Bulgarie Noire. — Les Bulgares de Libertem ne se découragèrent pas. Ils laissèrent repartir l'armée gothico-byzantine et s'établirent tranquillement sur la rive nord-est et nord-ouest du Pont-Euxin. Cette colonie s'appela Bulgarie Noire. Ils en sortirent l'an 499, sous le règne d'Anastase (491-518), et, de concert avec les Slaves et les Huns, recommencèrent la lutte contre les Byzantins. Les circonstances leur étaient des plus favorables (514). Vitalien, général slave au service de Byzance, venait de se révolter et invitait les barbares à se joindre à lui. Ils se rendirent en hâte à cette convocation. Sous les ordres de Vitalien, ils se jetèrent sur les troupes du basileus et les écrasèrent. Ils se disposaient à mettre le siège devant Constantinople lorsque Anastase demanda la paix.

Elle fut très avantageuse pour Vitalien, pour les Sclavénies et pour l'armée des Huns. Elle ne le fut pas moins pour les Bulgares, puisqu'un article du traité les autorisait à se fixer en Dacie (515).

Beaucoup d'entre eux prirent cette province comme pied-à-terre et contractèrent dès lors l'habitude d'envahir régulièrement l'empire grec et de le dévaster à peu près chaque fois jusqu'en pleine banlieue de Constantinople. Les empereurs s'efforcèrent de se les attacher par des présents, des privilèges et des titres. Ils permirent à un grand nombre d'entre eux d'émigrer en Mésie, en Thrace et en Macédoine. Ils en attirèrent beaucoup d'autres dans leur armée et les employèrent avec succès contre les Goths, en Italie, contre les Vandales, en Afrique, et contre les Perses, en Asie. Mais, après un certain temps, ces colons et ces mercenaires revenaient toujours dans la Bulgarie Noire, afin d'y reprendre leurs expéditions lucratives et d'essayer de conquérir Byzance.

Incursions sour Justinien Ier. — Le règne de Justinien (527-565) fut marqué par de fréquentes invasions bulgares. Dès son avènement, le basileus vit fondre sur la Do-

broudja et la Thrace les farouches boyards (nobles). Ils furent repoussés. Ils revinrent quand même peu de temps après. Battus une seconde fois, ils regagnaient le Danube à toute bride, lorsqu'ils s'aperçurent que les légions de Justin et de Badurius, joyeuses de leur victoire, avaient rompu les rangs et marchaient en désordre. Sans hésiter, ils chargèrent les Byzantins, pénétrèrent de toutes parts dans les bataillons débandés et se mirent à donner la chasse aux officiers en les enlevant avec leur filet. Ils jetèrent ainsi leurs lacs sur trois des généraux de l'armée ennemie : Constantin, Godilas et Akoum. Godilas réussit à trancher les mailles du filet et à fuir. Constantin se racheta au prix de mille pièces d'or. Akoum, guerrier hun converti au christianisme, fut emmené en captivité et mourut après d'épouvantables tortures (538).

Le raid de 540. — De toutes leurs courses à travers la péninsule, la plus dévastatrice fut peut-être celle de 540. En compagnie des Antes et des Huns, ils s'éparpillèrent dans toute la presqu'île, pendant que l'armée d'Orient se trouvait en Italie où elle luttait contre les Goths. Il forcèrent trente-deux châteaux en Illyrie et allèrent même promener leurs ravages sur les côtes d'Asie Mineure. Une autre bande saccagea la Grèce. Les Bulgares repartirent ensuite en Dacie et en Bulgarie Noire, chargés de dépouilles et escortés de 120.000 prisonniers byzantins.

Alliance avec Zabergan. — Au cours de l'hiver de 558 à 559, les Bulgares, ainsi que les Slaves, lièrent partie avec des hordes hunniques, fixées autour du Palus-Méotide et commandées par le khan Zabergan.

L'armée n'eut aucune peine à franchir le Danube, qui était gelé. Elle traversa rapidement les gorges de l'Hémus, les plaines de Thrace et alla dresser son camp à cinq lieues des remparts de Constantinople. Cette brusque apparition jeta les Byzantins dans un trouble ex-

trême. L'argenterie, les reliquaires et les ornements sacerdotaux des églises des faubourgs furent immédiatement transportés en ville. Bientôt, on vit les Huns et les Bulgares cavalcader sous les murs, fouiller les villas et transformer en écuries les portiques de marbre. Justinien confia alors la défense de la cité au vieux Bélisaire. Impatients de se mesurer avec le célèbre général les barbares partirent au galop vers Constantinople, croyant surprendre l'ennemi ; mais il tombèrent dans une embuscade préparée par Bélisaire et subirent une sanglante défaite.

Ils s'éloignèrent le lendemain, en traînant derrière eux une multitude de captifs que l'empereur dut racheter des deniers publics.

DOMINATION DES AVARES. — A la fin du VI[e] siècle, les Avares s'incorporèrent les débris des premiers Huns et relevèrent le trône d'Attila en Pannonie. Après avoir ruiné les Balkans et effrayé toute l'Europe, ils devaient succomber en 799 sous l'épée glorieuse de Charlemagne (768-814) et des Francs, qui étaient toujours à l'avant-garde de la chrétienté.

Dès leur arrivée sur le Danube, le monde byzantin trembla. Leur chef, Baïan, eut vite réduit les Slaves en servitude. Il contraignit les Bulgares à conclure avec lui une alliance qui ressemblait fort à un servage et faisait d'eux de simples agents de conquête.

PREMIER ESSAI D'UNITÉ BULGARE. — Koubrat ou Kourt, roi des Bulgares de la Volga, mit fin à cette sujétion. Ce souverain à poigne sut fondre les tribus de Dacie avec celles de la Volga et faire régner la paix parmi elles. Il en résulta un tel accroissement de force pour la jeune monarchie que le basileus Héraclius (610-641) traita bientôt Koubrat en allié et le combla d'honneurs. Le roi barbare en profita pour jeter les bases d'une organisation politique et administrative par laquelle il comptait réaliser pleinement l'unité bulgare. La mort l'arrêta dans

l'exécution de ce beau dessein. Lui disparut, l'anarchie fit son œuvre et démembra le vaillant royaume.

Le P. Vailhé dit que Koubrat fut conduit aux fonts baptismaux par Héraclius. « Vers l'an 618 ou 619, écrit le savant byzantiniste en se basant sur un texte du patriarche Nicéphore, le prince des Huns vint à Byzance avec les principaux chefs de son peuple et leurs femmes, et là ils reçurent le baptême. Or, ce chroniqueur identifie toujours dans la suite les Huns avec les Ounogoundoures et avec les Bulgares; de même, Théophane et Constantin Porphyrogénète. En faut-il davantage pour conclure que ce prince anonyme des Huns est le souverain des Bulgares, Kourt, qui régnait à ce moment? »

Koubrat est monté sur le trône entre le mois de novembre 578 et le mois de novembre 579 (année lunaire); il est mort entre février 637 et janvier 638.

CHAPITRE II

LE DÉMEMBREMENT DU ROYAUME DE KOUBRAT ET LA FONDATION DE LA MONARCHIE DANUBIENNE (640-660).

1° Royaume de la Volga : Coup d'œil général. — Lutte avec les Russes. — Domination des Tatares et des Mongols. — Derniers sursauts. — Le village de Bolgary.
2° Le Royaume de Pannonie (640-893) : Les Bulgares chez les Avares. — Guerres avec les Francs. — La ruine.
3° La principauté de Bénévent (640-?).
4° Le royaume du Danube : Asparouch en Bessarabie et en Mésie (640 — 659-660). — Situation des Slaves. — Slavisation des Bulgares. — L'œuvre royale d'Asparouch et de ses deux successeurs anonymes.

En mourant, le sage et valeureux Koubrat avait conjuré ses cinq fils de rester unis et d'éviter un partage qui serait funeste au royaume. Ces hommes d'un sang impétueux ne tardèrent pas à se séparer violemment. Le premier, Batbaïas, ou Basian, se maintint dans la résidence paternelle des bords de l'Etel ou de l'Araxe (Volga). Le second, Cotrague, traversa le Tanaïs (Don) et s'établit sur la rive droite de ce fleuve ; son domaine retourna peu après à la couronne. Le troisième, Asparouch, passa le Borysthène (Dniéper), le Tyras (Dniester), et s'installa en Bessarabie vers 640. Le quatrième, dont le nom est demeuré inconnu, gagna la Roumanie et élut domicile le long de la Theiss. Le cinquième, Altsek, ou Alzéco, con-

duisit d'abord sa troupe au nord-est de l'Italie et descendit ensuite, à Bénévent.

I. — ROYAUME DE LA VOLGA

Coup d'œil général. — Le royaume de la Volga, ou Grande Bulgarie, allait des monts Oural aux sources du Don. Les Bulgares s'étaient choisi cette région dès leur arrivée d'Asie et avaient soumis toutes les tribus qui l'occupaient. Ils bâtirent la plupart de leurs villes près de la Volga, qui devint de la sorte une voie commerciale importante. La plus active et la plus peuplée de ces villes était Bolgrad. ou Bolgary, la capitale.

Quand le Christianisme s'introduisit dans le sud de la Russie, les Bulgares de la Volga furent des premiers à se convertir. Malheureusement, leur commerce les mettait en relations continuelles avec les Musulmans d'Asie. Un certain nombre d'entre eux apostasia pour passer à l'islamisme, qui ne pouvait que plaire à ces natures grossières et sauvages. Cette minorité entraîna peu à peu le peuple et tous les seigneurs vers le mahométisme. Cette volte-face se produisit entre 920 et 950 ; elle arrêta le développement intellectuel et l'expansion matérielle de cet État puissant.

Lutte avec les Russes. — Les Russes, originaires, d'après les uns, de la Suède, et, d'après les autres, des environs du Dniéper, n'ont d'histoire qu'à partir du IXe siècle. Avant de conquérir, ils subirent d'abord eux-mêmes deux conquêtes : celle des Varègues, qui les fondirent en un corps de nation ; celle des Byzantins, qui se les attachèrent par les liens d'une foi commune. Olga, reine de Kief, avait été baptisée en 956 ou 957 ; toutefois, sa conversion était passée presque inaperçue. Ce fut l'empereur Vladimir (972-1015)qui catéchisa le peuple par la force ; sur son ordre, les Kiéfiens précipitè-

rent Péroun dans le Dniéper et s'y plongèrent ensuite eux-mêmes, tandis que, de la rive, les prêtres byzantins prononçaient sur eux la formule du baptême.

Aussitôt après, Vladimir commença une série d'expéditions contre les tribus païennes du sud. Un de ses généraux, nommé Dobrina, vainquit des Bulgares. Il s'ensuivit un arrangement que les guerriers de la Volga auraient conclu en ces termes pittoresques : « Lorsque la pierre se mettra à nager et que le houblon se noiera, alors seulement nous romprons avec les Russes. »

Domination des Tatares et des Mongols. — Bulgares et Russes n'en continuèrent pas moins de se battre jusqu'à l'arrivée des Tatares-Mongols de Gengis-Khan, conduits par Souboutaï. Cette invasion, plus turque que mongolique, s'ouvrit par la victoire de la Kalka (petite rivière se jetant dans la mer d'Azov), où six princes du sang et soixante-dix boyards trouvèrent la mort (1224).

Après ce coup de foudre, les Tatares-Mongols repartirent vers l'Orient sans profiter de leur triomphe. Ils revinrent en 1236 et avaient à leur tête Baty, neveu du khan suprême des Mongols, Oktaï, l'un des quatre fils de Gengis-Khan. Baty conquit en courant le royaume bulgare. Bolgrad fut livrée aux flammes et ses habitants passés au fil de l'épée.

Derniers sursauts. — Maîtres de la Russie, les Tatares-Mongols envahirent la Hongrie et la Moravie, semant autour d'eux un effroi indicible. Par bonheur, la nouvelle du trépas d'Oktaï, mort en Chine, rappela Baty d'Occident. D'ailleurs, les Tatares-Mongols ne se sentaient pas à l'aise dans ces régions coupées, accidentées, et partout hérissées de forteresses imprenables. Ils reprirent le chemin des grandes plaines de Scythie et s'y fondèrent un puissant empire, la Horde d'Or (de *orda*, tente), qui s'étendait de l'Oural et de la Caspienne au delta du Danube. Ils tinrent pendant deux siècles la Russie en ser-

vitude. Du moins ils laissèrent à chaque peuple sa constitution, ses lois et ses chefs ; ils se contentaient d'astreindre tous les souverains à payer un tribut écrasant et à fournir un nombreux contingent militaire.

A l'avènement du rassembleur de la terre russe, Ivan III (1462-1505), l'empire de la Horde d'Or était déjà complètement dissous. Sur ses débris s'étaient élevés plusieurs États. L'ancienne Bulgarie de la Volga avait été remplacée par le royaume de Kazan. Les Tatares-Mongols s'y étaient mélangés avec les Bulgares et y avaient reconstitué un centre important de commerce. Inquiet de cette renaissance, Ivan III, en 1467 et 1469, ordonna deux expéditions contre cette nouvelle Bulgarie. En 1487, lorsque la Horde d'Or eut totalement perdu sa suprématie, les voïvodes moscovites (chefs de guerre) s'emparèrent de Kazan, heureux de pouvoir massacrer en même temps des Mongols et des Bulgares. A dater de ce jour, Ivan III ajouta à ses titres celui de prince de Bulgarie.

Cependant le royaume de Kazan put encore se maintenir un peu plus d'un demi-siècle. Il était tantôt sous l'influence de la Russie et tantôt sous celle du khan de Crimée. L'influence moscovite l'emporta en 1552. Ivan le Terrible enleva la ville de Kazan, en égorgea tous les habitants et mit des Russes à la place. Cette victoire fut le signal du triomphe définitif des Slaves sur les races finno-mongoliques qui leur avaient si longtemps disputé la Russie.

Le village de Bolgary. — Ce village, nommé aussi Ouspenskoé, est situé dans le gouvernement actuel de Kazan, district de Spassk, à quelques verstes de la Volga. Il occupe l'emplacement de l'antique capitale de Koubrat. On y voit encore des débris de remparts et de tours.

II. — LE ROYAUME DE PANNONIE (640-893).

Les Bulgares chez les Avares. — Les Bulgares, qui étaient partis avec le quatrième fils de Koubrat, stationnèrent un certain temps en Bessarabie, à côté des bandes d'Asparouch ou Ispérikh. Lorsqu'ils virent Asparouch se disposer à passer en Mésie, il se dirigèrent vers la fertile Pannonie. Les Avares leur firent meilleur accueil qu'à leurs prédécesseurs, car ils avaient beaucoup perdu de leur puissance et sentaient qu'ils avaient besoin de ménager les nouveaux venus. Les Bulgares se fixèrent donc auprès d'eux et purent se développer tout à leur aise à travers les belles plaines de la Theiss. Ils y fondèrent de nombreuses villes.

Ils vivaient sous le régime féodal. Chaque clan obéissait à un chef, lequel dépendait lui-même du roi. Se sachant en pays hostile, les vassaux et le suzerain étaient si unis qu'ils devinrent rapidement la terreur de leurs voisins et qu'ils soumirent les Slaves, toujours divisés, des provinces environnantes. Mais les Avares prirent ombrage de ces agrandissements. Une guerre eut lieu qui se termina par la défaite et la soumission des Bulgares.

Guerres avec les Francs. — Après s'être annexé la Saxe et la Bavière, Charlemagne avait dirigé ses armes contre les Slovènes de la Carniole, de la Styrie, de la Carinthie et du Frioul. Slaves, Bulgares et Avares confédérés tentèrent en vain de l'arrêter. Qu'étaient ces barbares en face du premier monarque de la chrétienté? L'empire de Charlemagne s'étendait de l'Èbre à la Vistule, de l'Océan à la mer Adriatique et de la mer Adriatique aux montagnes de Bohême. Les habitants de ces vastes contrées étaient ou sujets directs des Francs, ou peuples vassaux. Aussi le royaume avaro-bulgare était-il

serré, comme dans une tenaille, par la Bavière, la Thuringe, l'Italie et le duché de Frioul.

A la suite d'une irruption des Avares et des Bulgares dans la province d'Aquilée et en Bavière, Charlemagne résolut de soumettre la Pannonie. La première expédition n'eut qu'un demi-succès (791). Mais une deuxième campagne, entreprise en 796, réussit pleinement. Le *ring* royal, fait d'enceintes concentriques, fut pris avec toutes ses richesses. Le khan demanda le baptême et jura fidélité à l'empereur des Francs. En 1799, les Avares rompirent leur serment de vasselage. Cette fois, Charlemagne fut impitoyable, il extermina les Avares et partagea leurs pays en comtés. Quant aux Bulgares, ils se réfugièrent en Transylvanie et en Mésie ; le conquérant leur enleva toutes les principautés slovènes dont ils étaient suzerains.

La ruine. — Les Avares abattus, Slaves et Bulgares crurent qu'ils pourraient se rendre maîtres de la marche d'Autriche et de la Bohême. Charlemagne envoya contre eux une armée qui les châtia durement. Ils reprirent bientôt le cours de leurs dévastations et rentrèrent peu à peu dans leurs anciennes frontières. En 802, ils donnèrent la main aux Bulgares de Mésie et fusionnèrent avec eux sous l'autorité de Kroum. De cette union aurait pu sortir un immense empire bulgaro-slave qui aurait profondément modifié la destinée de l'Europe orientale. L'arrivée des Hongrois au cœur de l'organisme naissant anéantit toutes ces espérances. L'invasion des Magyars (893) et la chute de la Moravie fut pour les Bulgares de Pannonie un coup mortel. Un de leurs plus influents roitelets, Menmarot, qui commandait dans l'est et le sud de la Hongrie actuelle, céda devant l'exacte et savante discipline de cette nation formidable venue de la Russie orientale. Les Bulgares de la Theiss ne pouvaient songer, pas plus que les Slaves, à dominer leurs vainqueurs ; car ceux-ci, par leurs qualités intellectuelles, leur vigueur

physique, leur nombre et leur patriotisme, étaient garantis contre toute tentative d'absorption. Ceux qui ne voulurent pas se magyariser n'eurent plus qu'à rejoindre leurs frères du bas Danube.

III. — LA PRINCIPAUTÉ DE BÉNÉVENT (640-?)

Le cinquième fils de Koubrat, Altsek, avait conduit sa troupe vers l'Italie septentrionale et avait planté sa tente dans la Pentapole de Ravenne. Son histoire est très obscure. On sait seulement qu'il combattit dans les rangs des Lombards (681), alors en guerre avec Byzance. Il leur fut d'un si grand secours qu'il en reçut comme récompense la permission de se fixer à Bénévent. Son petit Etat vassal ne garda aucune relation avec les États de Pannonie et du Danube. Il perdit peu à peu sa nationalité et s'italianisa complètement.

IV. — LE ROYAUME DU DANUBE

Asparouch en Bessarabie et en Mésie [1]. — Aux environs de 640, Asparouch, ou Ispérikh, vint se cantonner dans les marais de la Bessarabie actuelle. Retranché là comme dans une forteresse, il harcelait, à l'est, les Avares, et, au sud, les Byzantins. Les chroniqueurs grecs disent que la fondation du nouvel État bulgare a eu lieu sous le règne de Constantin Pogonat, entre les années 668 et 685. En réalité, le fait s'est passé un peu plus tôt. A en croire les calculs chronologiques que vient d'établir un savant anglais, M. Bury, d'après une ancienne

1. Du Ier au IVe siècle, ce que nous appelons aujourd'hui la Bulgarie du nord se nommait la Mésie inférieure. Du IVe au VIIIe siècle, cette région comprenait la Dacie ripuaire (province de Vidin), la Petite Scythie (Dobroudja), et, au milieu, la Mésie IIe. Pour plus de commodité, au cours de cette histoire, nous avons toujours désigné sous le nom de Mésie toute la Bulgarie du nord.

inscription, Asparouch est passé en Mésie entre le 29 mai 659 et le 16 mai 660 [1].

C'est donc bien à tort que les chroniqueurs byzantins Nicéphore et Théophane mettent aux prises Constantin IV Pogonat (668-685) et l'auteur de la monarchie danubienne, puisque celui-ci est mort en 660. C'est contre le successeur anonyme du troisième fils de Koubrat que le basileus en question tourna tous ses efforts. Sentant qu'il avait affaire à des partenaires particulièrement dangereux, il ne négligea rien de ce qui pouvait lui donner la victoire. Il voulait à tout prix arriver à bout de cette invasion qu'il jugeait redoutable et empêcher ce royaume de s'installer dans l'empire. En conséquence, il leva une grande armée et courut en Mésie, pendant qu'une flotte considérable longeait la côte ouest de la mer Noire et allait mouiller devant le delta du Danube.

Les Bulgares ne se troublèrent pas ; ils rentrèrent dans leur camp, décidés à ne combattre qu'au moment choisi par eux. Pendant ce temps, les troupes du basileus se morfondaient et s'énervaient. Une attaque de goutte ayant obligé Constantin à s'éloigner vers Mesembria, son départ fit croire à une fuite. Aussitôt une terreur panique saisit les légions qui se débandèrent et se sauvèrent dans toutes les directions. Alors le khan bulgare, libre de ses mouvements, prit Varna sans coup férir (679). Pogonat comprit qu'il ne lui restait plus qu'à traiter avec son ennemi ; il renonça à ses droits sur la Mésie, et s'engagea en outre à payer au vainqueur un tribut annuel.

Situation des Slaves. — La population slave de la péninsule n'était pas arrivée à constituer une nation. Dans la Dobroudja habitaient les Sévériani ; le long du Danube, les Branitcheski, les Koutchevani, les Timotchani, les Morovani ; au sud du Balkan, les Zagortsi, les Dro-

1. Voir l'appendice I.

govitchi, les Moratsi ; en Macédoine et en Épire, les Sakoulati, les Brziatsi, les Smoliani, les Stroumiani, les Rüntkini, les Voïnitchi : en Hellade et dans le Péloponèse, les Miltsi, les Yezertsi, les Velotsitchi. Les vaillants Bulgares soumirent en un tour de main ces tribus divisées à l'infini qui ne surent pas se grouper devant l'envahisseur et lui faire face. Ils se conduisirent d'abord à leur égard en ennemis acharnés. Le sentiment du danger modifia leurs dispositions. Ils se dirent que Byzance ne tarderait pas à reprendre l'offensive et qu'ils seraient bien embarrassés si les Slaves venaient à se lever en masse contre eux. Ils s'en rapprochèrent donc peu à peu et finirent par les traiter en alliés.

Slavisation des Bulgares. — A ce contact, il se produisit un phénomène semblable à celui dont la Gaule avait été le théâtre lors de l'installation des Francs. Les bandes finno-turques d'Asparouch se mêlèrent tellement aux vaincus qu'elles en prirent insensiblement les mœurs et les coutumes. Elles abandonnèrent même leur ancienne langue.

L'œuvre royale d'Asparouch et de ses deux successeurs anonymes. — Résolus à ne plus jamais reculer de la région de l'Hémus et du Danube, les Bulgares restèrent sans trêve sur le pied de guerre. Ils fixèrent leur capitale à Aboba, dont l'antique prospérité est attestée par les fouilles fructueuses de MM. Ouspenski et Chkorpil. Il se créèrent une armée régulière d'après le modèle de l'armée byzantine. Des forteresses se dressèrent dans tous les cols par où le basileus aurait pu tenter de s'introduire en Mésie ; c'est ainsi que Pernik et Prékop devinrent des centres de défense absolument inattaquables. Un corps de troupes gardait la frontière en toute saison.

Telle fut l'œuvre d'Asparouch et de ses deux successeurs immédiats. Ces grands souverains étendirent leur

royaume de la mer Noire à la Morava bulgare, sous les yeux de Byzance atterrée. Tout barbares qu'ils étaient, ils avaient une politique calme, réfléchie et patiente. Comme les Capétiens, ils ne cessaient d'arrondir leur « pré carré ».

Justinien II s'effraya de tant de bonheur et d'habileté. Il déchira brutalement le traité de paix signé par Constantin Pogonat, et fit passer en Thrace ses meilleurs cavaliers d'Asie (688). Les Bulgares, qui n'étaient pas encore rompus à la tactique léguée par Rome aux stratèges byzantins, furent battus dans une première rencontre ; mais ils jurèrent de se venger, Ils suivirent de près l'armée victorieuse, la devancèrent dans les défilés des Rhodopes, l'y enveloppèrent et en firent un horrible carnage. Ce triomphe, dû à la ténacité du khan, acheva de cimenter l'unité nationale. Dès la fin du VII[e] siècle, les tribus nomades de la Volga étaient pour toujours enracinées dans le sol de la Mésie et formaient un corps organisé, prêt à tenir en échec pendant cinq cents ans l'autorité impériale.

Asparouch prit le pouvoir au cours de l'année 640 et mourut entre le 17 mai 660 et le 6 mai 661. Son premier successeur régna de 660-661 à 687-688 ; le deuxième, de 687-688 à 696-697.

CHAPITRE III

L'ŒUVRE DE LA MONARCHIE HÉRÉDITAIRE ET L'ŒUVRE DE LA MONARCHIE ÉLECTIVE (696-802).

Bulgares et Byzantins. — Terbel (696-697 — 719-720). — Profits réalisés. — Bataille et siège d'Anchialo (708). — Nouvelle intervention de Terbel (711). — Les Bulgares délivrent Constantinople (718). — Gouvernement de Terbel. — La féodalité politique et la royauté. — Kormisoch (743-744 — 759-760). — Guerres avec Byzance. — La guerre civile. — Teletz (759-760 — 763-764). — Vinek (763-764 — 770). — Boïan (770-772). — Téléric (772-777). — Châtiments des traîtres (775). — Essai de reconstitution. — Kardam (777-802). — Conclusion.

Bulgares et Byzantins. — Toutes les invasions précédentes n'avaient été que des tourbillons de sable poussés par le vent. La gloire d'Asparouch est d'avoir fixé les peuplades qu'il conduisait et d'avoir fondé la monarchie bulgare.

Cette double tâche lui fut singulièrement facilitée par la position lamentable de Byzance. De 632 à 644 les Musulmans avaient enlevé à l'empire grec l'Arabie, la Palestine, la Syrie, l'Égypte et la Cyrénaïque. Leurs escadrons parcouraient l'Asie Mineure et poussaient jusqu'au Bosphore. Leurs navires sillonnaient la Propontide sans que personne osât leur donner la chasse. Fait plus grave encore, toutes les races étaient aigries contre le gouvernement de Constantinople et son autorité politico-religieuse ;

elles se réjouissaient de l'abaissement de leurs maîtres et saluaient avec joie les guerres civiles ou les révolutions de palais qui ensanglantaient si souvent le trône des basileis.

Cet état de choses rendait les Bulgares redoutables et faisait d'eux, parfois, les arbitres de la situation. Quand Byzance essayait de se les attacher et composait avec eux, ils se voyaient accablés d'humbles hommages et de présents magnifiques. Quand Byzance s'avisait de les combattre, ils la mettaient en coupe réglée et ne lui laissaient ni trêve, ni repos, même s'ils n'étaient pas victorieux.

Terbel (696-697 — 719-720). — Terbel marcha sur les traces du hardi fondateur de la Bulgarie danubienne et eut la même habileté vigoureuse et prévoyante. Aussi bon politique que bon général, il tira un parti excellent de l'anarchie qui régnait à Constantinople.

Justinien II (685-695 ; puis 705-711) avait été détrôné par un patrice, nommé Léonce (695-698), et s'était vu relégué dans la Chersonèse Taurique (Crimée). Léonce lui-même fut bientôt renversé par un autre usurpateur, Tibère III (698-705). Sur ces entrefaites, Justinien s'était enfui chez le khan des Khazares, qui habitait la région du Palus-Méotide.

Le khan voulut le livrer à Tibère contre une forte somme d'argent ; Justinien put se sauver ; il se réfugia auprès de Terbel et lui promit sa fille avec la moitié des trésors de l'empire s'il l'aidait à reconquérir sa couronne.

Terbel ne se fit pas prier. Il réunit une armée de 15.000 hommes, et, en compagnie de Justinien II, se dirigea vers Constantinople à marches forcées. La nuit qui suivit leur arrivée sous les murs, un traître les introduisit dans la ville (705). Léonce et Tibère eurent la tête tranchée ; au patriarche Callinique (694-706) on creva les yeux. La plupart des partisans des deux usurpateurs furent jetés à la mer, enfermés dans des sacs. Les repré-

sailles revêtirent un tel caractère de sauvagerie que Terbel lui-même se demandait comment les Byzantins et leur basileus osaient appeler les autres peuples *Barbares*.

Profits réalisés. — Le roi bulgare, en retour de ses services, reçut la province de Zagorie. Il ne se contenta pas de ce cadeau. Dans le dessein de prouver à son protégé le mépris qu'il lui inspirait, il l'appela impérieusement à une conférence, étendit par terre son large bouclier, entoura ce bouclier de son fouet, et ordonna au basileus de couvrir d'or tout ce cercle. Il exigea, de plus, que Justinien remplît la main droite de chaque soldat bulgare avec des pièces d'or et la main gauche avec des pièces d'argent.

Le chroniqueur Nicéphore rapporte que Justinien fit présent à Terbel d'un manteau de pourpre et lui octroya le titre de césar. Ce n'était là qu'un titre purement honorifique. Chez les Romains, à partir d'Adrien, on le donna au successeur désigné. Chez les Byzantins, avant le xe siècle, on le conférait à l'héritier présomptif du trône, ou à quelque personnage de la famille impériale, et parfois à des étrangers. Certains historiens, sous prétexte que tsar vient de césar, ont déclaré que Justinien avait accordé à Terbel la dignité d'empereur ou de tsar; mais césar, à Byzance, n'a jamais signifié empereur; c'est le mot *basileus* ou *autocrator* qui a ce sens. Le souverain bulgare s'appelait *khan*. Aucun doute n'est plus possible là-dessus.

Ce titre de *khan* est une contraction de celui de *khakan* ou *khagan*, autrefois en usage dans toutes les tribus turques et mongoliques de la haute Asie. En se slavisant, les chefs du peuple bulgare, sans perdre le moins du monde la dénomination de *khan*, prirent l'habitude de se faire nommer en même temps, à la slave, *knès* ou *kniaz*, c'est-à-dire princes (les Serbes disent : *kral*). Les Byzantins traduisaient ce terme de *knès* par celui d'*archôn* ; et c'est ainsi qu'ils désignaient les chefs des Magyars, des Khazares, des Petchenègues, etc.

Boris, que les historiens français du ixe siècle appellent *khakan*, devint pour les Byzantins, après sa conversion, *ar-*

chôn « par la grâce de Dieu ». Siméon fut le premier à se nommer *basileus*, et, s'il mena rude guerre contre les Grecs, ce fut surtout pour les forcer à lui reconnaître ce titre de *basileus* ou de *tsar* qu'il avait pris sans leur autorisation. Il semble qu'il ait eu le temps, avant de mourir (927), d'obtenir de Rome le sacre royal, la couronne, la bénédiction pontificale, et, pour son Église, le titre de patriarcat, car, suivant les idées alors en cours à Byzance et en Bulgarie, il ne pouvait y avoir de *basileus* sans patriarche et de patriarche sans *basileus*. Byzance, malgré le mariage du fils de Siméon, Pierre, avec une princesse grecque (928), lui refusa le titre de *basileus* jusqu'en 945, et jusqu'à cette date se contenta de l'appeler « cher enfant spirituel de l'empereur, *archôn* par droit divin de la très chrétienne nation des Bulgares ». Si Pierre I[er] fut *basileus* à partir de 945, c'est sans doute parce qu'il ne prit pas parti pour la dynastie des Lécapène et n'augmenta point les embarras de Constantin VII (912-959) dans la lutte que celui-ci eut à soutenir contre cette famille toute-puissante à Constantinople et dans l'empire. (Cf. S. Vailhé : *Formation des Églises orientales*, et A. Rambaud : *L'empire grec au X[e] siècle*).

Bataille et siège d'Anchialo (708). — Dès qu'il se crut en mesure de secouer la tutelle du monarque danubien, l'empereur Justinien II déclara la guerre. Il envoya toute sa cavalerie en Thrace, avec ordre de gagner au plus vite Anchialo, où lui-même se rendrait à la tête de la flotte. Averti par ses espions, Terbel se porta sur les hauteurs qui environnent cette ville. Aussitôt que les escadrons byzantins parurent, il lança contre eux sa vaillante armée. Les Grecs soutinrent d'abord le choc d'une façon très ferme. Le découragement les saisit lorsqu'ils se furent aperçus combien mauvaise était leur position. Ils se constituèrent prisonniers. Les Bulgares les dépouillèrent alors de leurs armes, leur enlevèrent chevaux et bagages et les chargèrent de lourdes chaînes.

Quant à Justinien, il se rembarqua trois jours après son arrivée, et alla porter sa honte à Constantinople.

Nouvelle intervention de Terbel (711). — Un patrice[1], l'Arménien Vartan, avait été exilé en Chersonèse. Il y leva l'étentard de la révolte et fut proclamé empereur sous le nom de Philippique (711-713). Terbel dépêcha à Justinien II 3.000 de ses meilleurs soldats. Suivi de ce qui lui restait de légions et de ces 3.000 Bulgares, le basileus avança vers le Pont-Euxin sans beaucoup d'espoir. En route, il apprit que son concurrent venait d'entrer à Constantinople. Il eut beau s'indigner, les troupes ne partagèrent pas sa colère. Voyant qu'elles n'avaient plus rien à attendre de lui, elles le firent mourir.

Terbel ne voulut pas avoir travaillé sans aucun salaire. Il s'arma soi-disant pour venger Justinien II. En réalité, il n'avait d'autre but que de parcourir l'empire et de se payer lui-même. Il traversa toute la Thrace, en pillant, en brûlant, en tuant. Il ne revint sur ses pas que lorsque son armée fut encombrée de butin. Il rapportait de cette expédition un bon traité qui élargissait considérablement sa frontière au sud de la Stara-Planina et cédait à la Bulgarie tout le territoire compris entre Bourgas et la Toundja supérieure. De plus, un arrangement commercial très avantageux avait été conclu. Le tout se couronna par une alliance offensive et défensive, dont Terbel comptait bien se servir pour intervenir aussi souvent que possible dans les affaires byzantines (716).

Les Bulgares délivrent Constantinople (718). — Sous Léon l'Isaurien (717-741), les Arabes vinrent bloquer Constantinople. L'empereur avait triomphé dans plusieurs sorties, il avait battu deux fois la flotte sarrasine, mais l'armée musulmane s'obstinait à ne pas quit-

1. Le magistériat, le patriciat et le proconsulat étaient les dignités les plus hautes de l'empire, après celles de curopalate, de nobilissime et de césar, réservées aux membres de la famille impériale. Le rectorat était une des grandes charges militaires. Le grade le plus élevé dans l'armée de terre était celui de domestique des scholes.

ter la rive d'Asie, et chacun croyait que le dernier jour de l'empire d'Orient était arrivé. Terbel ne manqua pas de se présenter avec son armée. Reçu à Byzance comme un sauveur, il franchit hardiment la Propontide et força les Arabes à lever le siège. Il leur aurait tué 22.000 hommes. Constantinople célébra dignement cette victoire et compara son libérateur aux plus illustres héros de l'antique Rome.

Gouvernement de Terbel. — Terbel n'était pas seulement un grand capitaine ; c'était aussi un parfait administrateur et un législateur expérimenté. Il organisa énergiquement son royaume et lui donna de sages lois. Le soin de la justice l'attira d'une manière toute spéciale. Jusque-là, l'État ne s'était occupé que des crimes contre la communauté ; si un attentat particulier se produisait, c'était à la victime ou à ses parents d'en poursuivre la vengeance ; Terbel institua des tribunaux d'un fonctionnement analogue à celui des tribunaux byzantins. En tout et partout, il se montrait ferme et éclairé, n'ayant d'autre souci que celui du bien public. Sans doute, il était cruel et ne respectait aucun serment, à moins que ce serment ne servît ses intérêts. Mais il n'était ni plus sanguinaire ni plus déloyal que Justinien II ou Léon III. Il fut du moins ce que ne furent pas beaucoup de souverains byzantins : un chef prudent et laborieux qui sut fortifier et agrandir son domaine.

La féodalité politique et la royauté. — C'est grâce au régime féodal que la Bulgarie avait pu se maintenir en Mésie. Les populations disséminées du steppe s'étaient ralliées autour des boyards et avaient formé sous cette défense et cette protection des groupes capables de durer. De leur côté, les boyards, associés et fédérés entre eux, avaient trouvé dans cette concorde la force et la puissance. Au-dessus d'eux, le roi, chef suprême, détenait le pouvoir central et veillait à la conservation de l'unité de l'Etat bulgare.

Cette organisation sociale n'était pas parfaite, mais elle constituait un immense progrès sur l'anarchie dans laquelle vivaient les clans d'autrefois. Elle avait aidé les Bulgares à repousser les agressions de la plupart des autres tribus du désert. Elle les avait à maintes reprises protégés contre les violences de l'étranger. Elle avait toutefois le grave inconvénient de disperser l'autorité et de rendre difficile une mobilisation générale et rapide. Asparouch n'était parvenu à jeter toutes ses bandes ensemble sur l'empire d'Orient que parce qu'il avait une main de fer et que cette invasion était voulue de tous les seigneurs. Le volontaire et souple Terbel put lui aussi exercer tous ses droits royaux et empêcher la féodalité d'amener la dissolution.

Eux disparus, les boyards limitèrent le plus possible les moyens d'action du khan ; ils devinrent à peu près indépendants ; ils divisèrent la patrie créée par Asparouch et Terbel en une multitude de petites patries qui exposaient la nation au danger d'une conquête. Si Byzance n'avait pas été occupée tout entière à de vaines disputes théologiques, à de honteuses fêtes de cirque et à d'incessantes révolutions de palais, elle aurait supprimé sans peine la Bulgarie. Les seigneurs ne pensaient pas comme le roi à l'intérêt général. Il s'en fallut de très peu que leur ambition et leur égoïsme ne fussent la ruine de l'édifice que les premiers khans avaient lentement et laborieusement élevé.

Kormisoch (743-744 — 759-760). — Le nom du souverain qui régna de 719-720 à 729-730 est absolument inconnu. De 729-730 à 743-744, ce fut Sevar qui porta la couronne ; avec lui s'éteignit la dynastie d'Asparouch, ou dynastie douloïde, qui avait donné à la Bulgarie des souverains remarquables. Un boyard, du nom de Kormisoch, s'empara du trône. Ce fut le signe d'une guerre civile longue et sanglante. Deux partis étaient en présence : celui des Bulgares, qui voulait combattre à ou-

trance l'empire grec et bulgariser de plus en plus les indigènes ; celui des Slaves, qui demandait une part d'influence dans le gouvernement et était partisan de l'alliance byzantine. Chacun de ces deux groupes désirait un khan à sa dévotion et travaillait par les armes à confisquer le pouvoir.

Au milieu de ces luttes de factions, Kormisoch, le fondateur de la dynastie d'Oukil, dépouillé de toute autorité, vivait au jour le jour, sans être à même d'exercer la fonction royale. La Bulgarie allait-elle s'arrêter en pleine croissance et dépérir ?

Guerres avec Byzance. — L'entente entre les Bulgares et les Byzantins dura jusqu'en 755. Elle fut rompue parce que les boyards avaient affaibli le pays et que le basileus savait ses alliés profondément divisés. Constantin V Copronyme (741-775) se mit à élever des forteresses dans tout le nord de la Thrace ; il peupla la région sud du Balkan d'une foule d'émigrés syriens destinés à barrer la route aux Bulgares. Ceux-ci demandèrent des explications et firent remarquer que ces mesures agressives ne respectaient pas les clauses du traité de paix. L'empereur ne voulut rien entendre. Ce dédain maladroit provoqua dans le peuple et chez les boyards un violent sentiment de colère qui entraîna tous les Bulgares ensemble sous le commandement du prince et rétablit pour un instant l'unité nationale.

Cette suspension momentanée de l'anarchie seigneuriale et cette concentration de l'autorité dans les mains d'un chef unique eurent pour résultat immédiat de rendre à la Bulgarie ses forces d'attaque. L'armée se précipita sur les forteresses byzantines et détruisit le plus grand nombre d'entre elles. Puis Kormisoch parcourut de long en large la Thrace, ne laissant derrière lui que la désolation et la mort. Il ne s'arrêta qu'à la fameuse muraille d'Anastase. Il l'eût franchie si la division n'avait

pas reparu dans ses troupes. Obligé alors de battre en retraite, il fut poursuivi par Constantin Copronyme et complètement défait.

En 759, le khan envahit de nouveau la Thrace. Il surprit l'ennemi à Vérégaba (Tchalikavak), au nord de Karnobat, et n'eut qu'à tuer. Seulement, par suite du manque de patriotisme des boyards, il ne put pas tirer de cette victoire tout le profit voulu. Il lui fut impossible de continuer la lutte, car les seigneurs, craignant une restauration du pouvoir royal, refusèrent leur concours et repassèrent le Balkan, à la grande joie des Byzantins.

La guerre civile. — A la suite de cette campagne inachevée, on accusa Kormisoch d'être favorable aux Grecs et d'avoir conclu avec eux un accord secret. Ce bruit, habilement répandu, fit éclater une sanglante révolution au cours de laquelle la famille royale fut massacrée, à l'exception d'un prince, nommé Vinek, gendre du roi, qui put s'enfuir à Constantinople où il demanda le baptême et où il reçut le nom de Sabinus.

Les boyards s'entendirent pour que le souverain n'eût désormais qu'une condition dépendante et ne fût plus qu'un soliveau. Ils eurent recours au système électif. De cette façon, le roi devint un simple dignitaire élu, dont l'action et le prestige étaient nuls. Qu'arriva-t-il ? C'est que, n'étant plus héréditaire, la royauté bulgare fut soumise aux influences des partis et se vit dans l'impuissance de lutter contre les causes d'affaiblissement et de dissolution multipliées comme à plaisir par les seigneurs. Le principe de l'élection ouvrit une ère de luttes acharnées qui ralentirent pour longtemps la marche en avant de la Bulgarie.

Le choix des boyards tomba sur Téletz, l'un des plus jeunes d'entre eux. Les fidèles de Kormisoch ne ratifièrent pas ce choix, et, au nombre de 208.000 (Slaves pour la plupart), ils s'exilèrent en Asie Mineure dans le

thème [1] de l'Opsikion, plutôt que de servir le souverain qu'un clan prétendait leur imposer.

Téletz (759-760 — 763-764). — Téletz était le prisonnier de ses électeurs. Afin de leur plaire en leur procurant une occasion de piller copieusement, et aussi afin de consolider sa couronne, il déclara tout de suite la guerre aux Byzantins. Ceux-ci possédaient de nombreux espions dans l'armée bulgare ; ils savaient en outre qu'ils pouvaient compter sur les partisans du prince Vinek. C'est pourquoi ils accueillirent avec transport la nouvelle que le khan venait de franchir la frontière. Pendant que leur flotte allait s'installer aux bouches du Danube, ils expédiaient à Anchialo 25.000 hommes. Téletz se dirigea vers le même point, suivi de 20.000 hommes. Malgré des prodiges de bravoure, il fut piteusement battu ; son armée manquait de cohésion et avait perdu l'habitude d'obéir (30 juin 762).

Une bonne moitié des Bulgares resta sur le champ de bataille. L'autre moitié servit au triomphe de Constantin Copronyme et périt ensuite dans les plus affreux supplices. Naturellement, ceux qui étaient demeurés attachés à la cause de Kormisoch reprirent le dessus et s'empressèrent de mettre à mort Téletz et ses amis. Ils reconnurent Vinek comme roi.

Vinek (763-764 — 770). — Le premier soin de Vinek, ou Sabinus, fut de traiter avec Constantin Copronyme auquel il devait le sceptre. N'étant que l'élu d'un groupe, il eut alors contre lui tous les groupes rivaux. Sur son refus de renoncer à cette alliance byzantine rendue malheureusement nécessaire par l'état de faiblesse du royaume,

1. C'est au VIII[e] siècle que s'introduisit dans l'empire byzantin le système de divisions où les diocèses et les provinces du IV[e] siècle étaient remplacés par les thèmes. Ce mot de thème s'appliquait à la région et au corps de troupes qui la gardait. Les thèmes avaient à leur tête des stratèges, à la fois généraux et gouverneurs.

les seigneurs se réunirent et poussèrent le peuple à la révolte. Le roi ne se sentit pas assez fort pour résister. Il se réfugia à Mésembria, d'où il fit voile vers Constantinople. Il n'y était pas encore arrivé que déjà un autre souverain, aussi instable que lui, recevait le pouvoir de la main des boyards.

Boïan (770-772) [1]. — Cependant la Bulgarie était tellement épuisée par ses luttes intérieures et extérieures que les grands vassaux permirent au nouveau souverain, Boïan, de faire des propositions de paix. Le roi se rendit lui-même à Constantinople. Après l'avoir abreuvé d'affronts en présence de Sabinus et de la cour, le basileus parut accepter ses offres ; il était bien décidé à ne pas tenir parole ; et il ne rassura Boïan que pour mieux le tromper. En effet, il envahit bientôt après le royaume danubien, trouva tous les passages ouverts et triompha sans difficulté. Puis, frappé soudain d'une folle panique, il retourna à Constantinople, ayant répandu des flots de sang et n'ayant pas gagné un pouce de terrain.

Il revint la saison suivante. Cette fois, il faillit avoir la Bulgarie comme tombeau. Sa flotte, qui transportait les fantassins, fut surprise par une terrible tempête en face d'Anchialo et sombra presque tout entière. Sa cavalerie, privée de l'appui de l'infanterie, ne put livrer aucune bataille décisive et reprit le chemin de Constantinople sous les flèches des Bulgares.

Néanmoins la situation du royaume restait toujours précaire. La Bulgarie, telle que l'avaient faite les boyards, était à la merci d'un coup de main bien dirigé. Quoiqu'il eût été une première fois indignement dupé par le basileus, Boïan dut pourtant reprendre les pourparlers. Il se

1. Entre Vinek et Boïan a probablement régné Oumor (770), protégé byzantin, qui fut rapidement expulsé. A Boïan, succéda Tokt, son frère, qui ne fit que passer sur le trône. Les chroniqueurs byzantins ont embrouillé comme à plaisir ce qui concerne ces deux rois.

disait que, s'il n'obtenait pas la paix, il obtiendrait au moins un peu de répit et en profiterait pour essayer de remettre sur pied le pays. Mais les factions étaient incapables de reconnaître la justesse des calculs très sages que le sentiment de la responsabilité royale avait inspirés à ce souverain de hasard. Une émeute eut lieu, et Boïan céda la place à un autre, un certain Téléric, ou Tsérig.

Téléric (772-777). — Dès son avènement, Téléric eut à faire face à un immense danger. A l'annonce de la crise qui avait renversé Boïan, Constantin Copronyme s'était dépêché d'envoyer une armée en Thrace et une flotte sur la rive occidentale de la mer Noire. Dans les précédentes expéditions, Anchialo avait été le point de concentration des Byzantins; enhardis, ils décidèrent de se réunir à Verna. Les préparatifs étaient terminés et la campagne allait s'ouvrir, quand Téléric, épouvanté, demanda la paix (773).

Chatiments des traîtres. — Le basileus entretenait plusieurs espions au sein du Grand Conseil. Le khan comprit qu'il ne pourrait rien faire pour le pays tant qu'il n'aurait pas découvert et puni les boyards félons qui vendaient à Byzance tous les secrets de l'État. Voici quelle ruse il imagina pour arriver à ses fins : il écrivit à l'empereur une lettre où il lui dépeignait la situation désespérée du royaume et lui disait qu'il en avait assez de régner sur des vassaux toujours en rébellion ; il ajoutait qu'il serait heureux de se réfugier, comme Sabinus, à Constantinople ; en conséquence, il priait le basileus de lui indiquer quelques hommes fidèles, capables de l'aider dans son entreprise. L'empereur ne vit pas le piège et remit au roi la liste de ses affidés. Téléric n'eut plus qu'à les arrêter et à les exécuter jusqu'au dernier. Furieux d'avoir été ainsi joué, Constantin Copronyme marcha sur les Balkans. En route, il tomba malade. On se mit en

devoir de le ramener à Constantinople ; il mourut avant d'y arriver (septembre 775).

Essai de reconstitution. — Tranquille pour un instant du côté de Byzance, Téléric résolut de rendre à la royauté sa fonction de gardienne de l'ordre. Les rivalités des boyards avaient ruiné le pays, et la misère régnait partout. Les champs n'étaient plus cultivés, faute de bras. Les lois avaient disparu ; il n'y avait plus aucune sécurité pour les biens et pour les personnes ; il n'y avait plus de garantie contre les excès de la féodalité.

Téléric possédait la sagesse et l'expérience nécessaires pour calmer les souffrances communes et refaire une Bulgarie forte et solidement unie. Il lui fallait d'abord s'imposer en souverain aux seigneurs et affranchir l'autorité royale de leur tutelle néfaste. Dès qu'il se mit à l'œuvre, il rencontra des oppositions si furibondesqu'il jugea bon de se retirer à Constantinople. Byzance était alors gouvernée par un empereur juste et clément, Léon IV (774-780). Malgré les guerres passées, Léon IV ne vit que le malheur de Téléric ; il accueillit le roi déchu à bras ouverts, le fit baptiser, le nomma patrice, lui donna comme épouse une princesse de sa famille et le garda auprès de lui en qualité de conseiller.

Kardam (777-802). — Le successeur de Téléric conclut avec la régente Irène, mère de Constantin VI (780-797), un traité de paix qui resta en vigueur jusqu'en 789. Il mit à profit cette trêve pour panser les blessures de la Bulgarie et réorganiser l'armée.

A la reprise des hostilités (791), la victoire se déclara tout de suite pour les Bulgares. Les troupes byzantines, battues en plusieurs rencontres, quittèrent la haute Thrace. Elles y reparurent dès que Constantin VI eut commencé à régner. Elles ne furent pas plus heureuses. Kardam s'empara même de la caisse militaire et des équipages de l'empereur (792).

Sa puissance permit d'intervenir en faveur du royaume de Pannonie, alors attaqué par les Francs. Il combattit avec lui pendant toute la durée de la guerre contre Charlemagne (791-796). C'est de cette époque surtout que datent, entre les Bulgares du Danube et ceux de la Theiss, les relations étroites qui devaient aboutir sous le règne de Kroum à une fusion temporaire.

Conclusion. — Du temps d'Asparouch et de ses premiers successeurs, la monarchie bulgare était héréditaire et possédait le pouvoir personnel. Par le fait même, elle était forte et indépendante. Le roi, chef national, pouvait discipliner les sauvages habitants du steppe et étouffer l'anarchie barbare. C'est grâce à la prépondérance de l'autorité royale qu'Asparouch parvint à faire plier Byzance et à fonder la Bulgarie. Terbel continua son œuvre et donna au pays une puissante cohésion ; ses efforts constants et vigoureux établirent l'unité dans les limites du territoire conquis.

Avec Kormisoch, la monarchie devint élective. Elle devint par là même inhabile à dominer la situation et à diriger les destinées du peuple bulgare. Le monarque élu était l'obligé des boyards, ses électeurs omnipotents. Il montait sur le trône et en descendait au gré des partis. Aussi la politique intérieure et la politique extérieure manquaient totalement de suite et se trouvaient livrées sans cesse aux influences byzantines. Personne n'était plus là pour défendre l'intérêt général. Les empereurs grecs gagnaient à prix d'or les seigneurs et se servaient d'eux pour alimenter des discordes perpétuelles qui empêchaient la Bulgarie de s'étendre et d'englober la Thrace.

Si Kroum n'était pas venu reconquérir le terrain perdu par la royauté élective et la féodalité, la Bulgarie n'aurait pas tardé à se dissoudre et à disparaître.

CHAPITRE IV

RESTAURATION DU POUVOIR ROYAL ET AGRANDISSEMENT DE LA BULGARIE (802-852). KROUM ET OMORTAG.

I. Kroum (802-815) : Son avènement. — Son triomphe sur les Avares. — La pensée de son règne. — Législation. — Début des guerres de Kroum avec Byzance (809). — Prise de Sofia (809). — La situation à Constantinople. — Nicéphore veut prendre sa revanche (811). — Kroum dans les défilés du Balkan — Mort de Nicéphore (25 juillet 811).— Résultats de la victoire des Bulgares. — Bataille d'Andrinople (813). — Kroum devant Constantinople (813). — Mort de Kroum (13 avril 815). — Jugement d'ensemble.
II. Omortag (815-830?) : Le successeur de Kroum. — Le khan sauve Constantinople (823). — La puissance bulgare. — Persécution des chrétiens. — La succession d'Omortag (830 ?-852).

I. — KROUM (802-815).

Son avènement. — Kroum était souverain des Bulgares de Pannonie au moment de la grande lutte contre Charlemagne. Il tint tête pendant quelque temps à l'armée franque et lui infligea même plusieurs défaites partielles. Mais il se rendit compte très vite qu'il ne lui était pas possible d'arrêter tout seul ce fleuve en marche. Il appela donc à son secours les Bulgares du Danube et les pressa de se joindre à lui, s'ils ne voulaient pas voir les Francs

conquérir toute la péninsule. Son cri d'alarme fut entendu. De nombreux renforts lui vinrent de Mésie et permirent à son peuple de ne pas subir le sort des Avares.

Cette campagne lui valut un prestige considérable et le rendit populaire dans la région de l'Hémus. Il conçut le projet de fondre les deux royaumes de la Theiss et du Danube. Il savait que la royauté faible et instable des successeurs de Kormisoch ne répondait plus à ce besoin de protection et d'unité que ressentait la foule. Les boyards adjugeaient la couronne au concurrent qui serait le plus empressé à la dépouiller de ses dernières prérogatives. Les agents byzantins opéraient à leur aise en Bulgarie et entretenaient à prix d'or ce précieux état d'anarchie qui avançait plus qu'une armée les affaires du basileus. C'était, à bref délai, la chute irrémédiable du royaume.

Ainsi, quand Kroum se présenta, la foule l'accueillit comme un sauveur et lui fit une réception enthousiaste. Les seigneurs, sentant qu'ils avaient devant eux un homme de tête et de poigne, gardèrent la plus stricte réserve. Et il put s'installer tranquillement en Mésie (entre 802 et 807).

Son triomphe sur les Avares. — Depuis que Charlemagne avait soumis la Hunnie, les Avares se trouvaient astreints à la dure condition à laquelle ils avaient condamné si longtemps les Bulgares et surtout les Slaves. A chaque instant, des bandes, entraînées par le désir de la vengeance et l'amour du pillage, se jetaient sur leurs villages et les mettaient à sac. Les uns se réfugièrent dans les provinces franques. Les autres se retranchèrent dans des marais ou dans de hautes vallées. A la fin, ils s'entendirent tous pour exécuter un retour offensif et tenter d'expulser les Bulgares de Pannonie. Kroum accourut et donna aux envahisseurs une leçon qu'ils n'oublièrent jamais. Ils lui rendirent d'ailleurs un grand service en lui fournissant l'occasion de s'affirmer vigoureusement et de montrer qu'il tenait une solide épée.

La pensée de son règne. — Kroum était violent, cruel et cupide ; sa mauvaise foi, sa fourberie et sa duplicité n'avaient pas de bornes. Mais il a été l'un des plus infatigables ouvriers de la royauté bulgare. Il jugea que, pour relever le pays, il fallait d'abord relever l'institution monarchique ; et c'est à cela qu'il s'employa en premier lieu. Il voulait être autre chose que le conducteur d'une bande de boyards indisciplinés ou que le chef d'une nation ayant ses assemblées souveraines. Les seigneurs tendaient de plus en plus à exclure le roi de toute participation aux affaires publiques. Lorsqu'ils virent avec quelle fermeté Kroum travaillait à la restauration royale, ils courbèrent la tête et se rangèrent à l'ordre. Le peuple, lui, approuvait bruyamment le khan et le soutenait dans sa lutte contre cette oligarchie batailleuse, qui était devenue malfaisante depuis qu'elle n'était plus contenue et réglée par un maître.

Pour rendre la royauté impuissante, les boyards l'avaient rendue élective; Kroum rétablit le principe de l'hérédité. Le monarque redevint la personnification de la patrie et le ressort essentiel de la vie nationale. Bientôt, la situation de la Bulgarie s'améliora; les guerres civiles disparurent; la paix régna partout; les frontières s'élargirent; l'extension et la prospérité du royaume marchèrent du même pas que les progrès de l'autorité monarchique. Les Bulgares recommencèrent à être la terreur des Byzantins.

Législation. — On dit qu'au lendemain de sa victoire de Pannonie, Kroum, étonné de la prompte défaite des Avares, fit venir devant lui les chefs de la nation et leur demanda ce qui les avait rendus si faciles à subjuguer : « Prince, répondirent-ils, la cause de notre chute est celle qui ruine tour à tour les plus puissants empires ; l'intrigue et la délation ont éloigné du pouvoir les hommes habiles et probes ; l'injustice et la corruption ont pénétré dans les tribunaux ; les charges, les dignités et les faveurs sont devenues vénales ; la débauche, le vin,

les voluptés, ont affaibli nos corps et abruti nos esprits ; enfin, nous étions vaincus par nos mœurs avant de l'être par vos armes. »

Frappé de cette réponse, Kroum rassembla le peuple et promulgua une série de lois pénales dont quelques articles ont été conservés :

1° Si quelqu'un en accuse un autre, je m'assurerai d'abord de sa personne, et, après un mûr examen, s'il est convaincu de calomnie, il sera mis à mort.

2° Personne ne recevra à sa table un juge taxé d'injustice et de rapine, sous peine de confiscation de ses biens.

3° A cause des méfaits de l'ivrognerie, on arrachera toutes les vignes du royaume.

4° Si un homme est réduit à l'indigence et qu'il soit convaincu de vol, il aura les jambes rompues ; il ne lui sera pas même permis de mendier ; pour la première fois, ceux du même état que lui se cotiseront afin de rétablir sa fortune ; quiconque refusera de contribuer à cette œuvre d'humanité sera privé de ses biens ; si celui qui a été secouru dans son infortune retombe une seconde fois dans l'indigence par sa faute, il faut le laisser mourir.

Ce code rigoureux était le seul qui pût produire quelque impression sur les natures primitives auxquelles Kroum avait à commander. Les habitudes et les passions d'un peuple encore sauvage aux trois quarts exigeaient des sanctions complètement dépourvues de douceur. Avec son esprit pratique et sa volonté robuste, le farouche monarque appliqua ces sanctions d'une manière intégrale. Il parvint de la sorte à transformer en assez peu de temps la vie sociale bulgare et à maintenir les seigneurs dans l'obéissance.

Début des guerres de Kroum avec Byzance (809). — Les Byzantins furent les premiers à ressentir les effets

de la vigueur que les règlements draconiens de Kroum donnaient aux Bulgares.

L'empereur Nicéphore Ier (802-811), averti que des mouvements de troupes avaient lieu dans les Balkans, fit passer en Thrace plusieurs bataillons d'Asie et leur ordonna de se cantonner sur les bords du Strymon. Quand ils furent installés, il envoya 1.100 livres d'or pour la paye des soldats. Le kniaz, mis au courant par ses espions, intercepta la caisse, investit ensuite le camp des Grecs, tua le commandant ainsi que la plupart des officiers, et enleva tous les bagages.

Prise de Sofia (809). — Sofia portait chez les Romains le nom de Sardica, Sardique ; les Slaves l'appelèrent Srédetz et les Byzantins Triaditza. Placée au point d'intersection des deux routes naturelles qui conduisaient à Byzance et à Thessalonique, cette grande cité avait une telle importance stratégique et commerciale que Constantin (306-337) aurait songé à y transporter la capitale de l'Empire. En 344, il s'y tint un concile de cent soixante-dix évêques, convoqué par les empereurs Constance (337-361) et Constant (337-350) pour mettre fin à l'hérésie arienne. Sardica fut pillée et brûlée par Attila. Justinien Ier (527-565) rétablit ses fortifications. Elle ne devait se relever complètement de ses ruines que sous Samuel.

Kroum guettait Sardica depuis longtemps. Sitôt l'armée de la Strouma écrasée, il s'élança dans les Rhodopes et réussit à s'emparer de la ville par ruse. Il massacra les 6.000 hommes qui la gardaient et fit passer la plupart des habitants au fil de l'épée. Il voulait que rien ne restât de cette citadelle qui était le centre des opérations byzantines dans le nord-ouest de la péninsule.

La perte de Sofia fut un coup très sensible pour Byzance. Nicéphore annonça qu'il allait réparer ce désastre. Il partit de Constantinople avec une belle armée et entra en Bulgarie, incendiant tout sur son passage. Tandis que

les Grecs se livraient au pillage, Kroum parut soudain derrière eux. A sa vue, les légions prirent la fuite vers Andrinople (fin de 809 et commencement de 810).

L'empereur était resté presque seul et ne s'était échappé qu'avec peine. Peu à peu, cependant, ses officiers le rejoignirent. Seulement, comme il paraissait vouloir punir leur lâcheté, beaucoup d'entre eux l'abandonnèrent pour se donner aux Bulgares. Parmi ces transfuges, on remarquait l'Arabe Euthyme, très versé dans la mécanique. Ce savant s'était fait chrétien, et le basileus l'avait élevé à l'un des plus hauts grades militaires. Un jour que l'Arabe réclamait sa solde, Nicéphore, pour toute réponse, le fit battre de verges. C'est pourquoi, à la première occasion qui se présenta, Euthyme offrit ses services à Kroum. Il enseigna aux Bulgares l'art de construire des machines de guerre et d'assiéger méthodiquement une ville.

Les traditions de la discipline romaine avaient jusque-là conservé l'avantage aux armées impériales quand elles étaient commandées par un général valeureux. Les leçons d'Euthyme et des autres officiers déserteurs apprirent aux soldats de Kroum à dominer leur fougue et à se prêter docilement à l'exécution d'un plan étudié et mûri. Désormais, les Byzantins eurent devant eux un ennemi non moins habile à profiter de leurs fautes qu'à leur en faire commettre.

La situation a Constantinople. — Dans le but de dissimuler sa honte, l'empereur usa d'un mensonge qui le déshonora encore plus que sa déroute. Il manda au Sénat de Constantinople qu'après avoir défait les Bulgares, il avait célébré la fête de Pâques dans le palais de Kroum et qu'il aurait certainement repris Sofia si ses troupes n'avaient pas refusé de lui obéir. Informés de cette imposture, les soldats se révoltèrent, mirent leurs tentes en morceaux et entourèrent Nicéphore en l'accablant d'injures et de malédictions. Le basileus demanda

pardon et amadoua les mécontents avec de belles paroles. De retour à Constantinople, il les fit cerner à Saint-Mamas, les condamna au fouet et au bannissement.

A la suite de cette campagne, l'empereur décida d'établir à demeure sur la frontière slavo-bulgare un corps d'infanterie et un corps de cavalerie qui n'en partiraient jamais et dont la postérité formerait une garde toujours en armes. Ces soldats furent choisis dans toutes les provinces et reçurent l'ordre de vendre leurs biens et de se transporter avec leur famille dans les contrées sud du Balkan. Ce fut pour ces malheureux une extrême douleur de se voir arrachés de leur patrie. Toutes les villes, toutes les campagnes retentissaient d'imprécations contre le basileus. On appelait les Sarrasins et les Bulgares.

Nicéphore veut prendre sa revanche (811). — La défaite que Nicéphore avait subie deux ans auparavant lui était restée sensible. Résolu à se venger, il quitta Constantinople au mois de mai 811 avec son fils Staurace et une armée nombreuse, mais sans discipline et mal organisée. Quoiqu'il accablât l'empire d'impôts destinés à l'armement des troupes, il obligeait les soldats à s'équiper à leurs frais, et les soldats ne portaient souvent pas autre chose que des bâtons et des frondes.

Kroum ne s'attendait pas à cette irruption et il demanda la paix. Nicéphore refusa de l'écouter. A ses officiers qui le suppliaient de ne pas s'engager témérairement dans ce pays montagneux, il répondait : « Je ne sais si c'est Dieu ou le diable qui m'entraîne ; je cède à un pouvoir auquel je ne puis résister. » Les premières journées furent assez heureuses. Les Bulgares, submergés par le nombre, se contentaient de massacrer l'ennemi en détail, sans oser l'attaquer de front.

Kroum dans les défilés du Balkan. — Kroum envoya dire qu'il était prêt à se soumettre à telles conditions qu'on voudrait lui imposer. Nicéphore rejeta dédai-

gneusement ces propositions. Alors, le khan, désespéré, se jura de faire périr l'empereur et son armée ou de mourir lui-même avec ses sujets. A sa voix, un mouvement profond remua l'âme nationale. Tous les hommes valides accoururent en masses serrées. Par des sentiers détournés, il les conduisit dans le Balkan. Les Grecs étaient campés dans une plaine entourée de remparts de rochers, entre Karnobat et Choumen. Kroum donna l'ordre de fermer toutes les gorges et tous les passages d'alentour, au moyen de gigantesques abatis d'arbres. Les Bulgares travaillaient avec tant d'ardeur qu'en deux jours et deux nuits les Byzantins furent environnés d'un mur infranchissable.

Mort de Nicéphore (25 juillet 811). — Nicéphore finit par s'apercevoir qu'il était complètement cerné. Affolé, il courait de droite et de gauche, sans savoir à quel parti se résoudre. « Nous sommes perdus, criait-il ; il nous faudrait des ailes pour sortir d'ici. » Dans la nuit du 25 juillet, les Bulgares mirent le feu aux abatis, et, entrant par une des gorges, la seule qu'ils avaient laissée libre, ils se ruèrent sur les légions. Ce fut un épouvantable carnage. Des escadrons de cavalerie rabattaient de tous côtés les fuyards et les perçaient de flèches. Les rares Byzantins qui parvenaient à échapper aux soldats s'asphyxiaient dans les flammes. Nicéphore lui-même fut tué. Auprès de lui tombèrent des patrices, des ministres et tous les officiers du palais. Kroum fit planter la tête du basileus au bout d'une pique et la donna en spectacle pendant plusieurs jours. Après quoi, le crâne fut doré intérieurement et enchâssé dans une monture en argent. Le roi s'en servit comme d'une coupe dans un festin qu'il offrit quelque temps après aux boyards et à des princes slaves.

Résultats de la victoire des Bulgares. — Homme de bon sens et de décision, Kroum sut retirer de ce triom-

phe des fruits abondants. Son objectif principal était la conquête de ces villes de la mer Noire sans lesquelles il ne pouvait être tranquille dans son royaume. Il commença par Anchialo et Develt qui ne lui opposèrent qu'une faible résistance.

La rapidité de son succès bouleversa la cour de Constantinople. Michel Rhangabé (811-813), l'usurpateur du trône de Staurace, le fils de Nicéphore, se mit en marche pour arrêter les progrès du kniaz. Arrivé à mi-route d'Andrinople, il rebroussa chemin, parce qu'il sentait que son armée n'était pas sûre.

Cette retraite redoubla l'audace de Kroum. Il occupa tout le nord-ouest de la Thrace et tout l'est de la Macédoine. Il courut ensuite assiéger Mesembria. Cependant, comme il aurait bien voulu jouir en toute sécurité de ses nouvelles possessions, il envoya proposer la paix à l'empereur aux conditions suivantes : « 1° Une partie de la Thrace supérieure sera cédée à la Bulgarie; 2° chaque année, le Trésor byzantin expédiera au khan pour 50 livres d'or de pourpre et autres étoffes précieuses; 3° tous les prisonniers et tous les fuyards des guerres précédentes seront remis aux officiers bulgares; 4° les marchands du royaume auront passage libre dans tout l'empire, tandis que les négociants de Constantinople ne l'auront pas dans les contrées du Balkan. » Le basileus jugea trop onéreux ce traité et il congédia l'ambassadeur bulgare, du nom de Dargamère.

Pendant ces délibérations, Kroum avait pressé le siège de Mesembria. L'Arabe Euthyme le secondait avec zèle et présidait au sapement et à l'éventrement des murailles. Au bout de quinze jours la ville se rendit. Les Bulgares y trouvèrent des monceaux d'or et d'argent, et, ce qui n'était pas moins appréciable, trente-six tubes d'airain pour lancer le feu grégeois, ainsi qu'une énorme quantité de matières toutes préparées. La chute de Mesembria fit grand bruit, car par sa situation, ses richesses et

ses arsenaux, ce port de guerre était un des boulevards de Constantinople (812).

Bataille d'Andrinople (813). — Sur les instances du Sénat et du peuple, Michel Ier Rhangabé réunit toutes les forces de l'empire. Il prit avec lui Léon l'Arménien, commandant en chef des troupes d'Asie, et vint camper aux portes d'Andrinople. Kroum avait une armée bien inférieure en nombre, mais de beaucoup supérieure par l'endurance et la cohésion. C'est pour cela qu'il n'hésita pas à se placer en face de ses adversaires et à les braver.

Après plusieurs jours d'atermoiement de la part des Byzantins, la bataille s'engagea, le 22 juillet, sous un soleil de feu. Au premier choc, les Bulgares plièrent. Tout à coup, Léon l'Arménien, craignant que l'empereur ne fût victorieux, se retira en entraînant ses bataillons asiatiques. A ce spectacle, les soldats du kniaz retrouvèrent tout leur courage et enfoncèrent les bataillons qui restaient. Ce fut alors dans les rangs grecs un sauve-qui-peut général. Tous les chemins étaient jonchés de casques, de cuirasses et de cadavres. Les survivants se refugièrent dans Andrinople. Léon se fit proclamer basileus. Michel lui remit son diadème, son manteau de pourpre, sa chaussure écarlate et alla s'enfermer dans un monastère des Iles-des-Princes (Marmara).

Kroum devant Constantinople (813). — Quelques jours après le couronnement de Léon V l'Arménien (813-820), le khan arrivait brusquement sous les murs de Constantinople. Là, pour se rendre Péroun favorable, il offrit des sacrifices d'hommes et d'animaux, se lava les pieds dans la mer, se versa de l'eau sur la tête, puis aspergea ses compagnons au milieu d'acclamations bruyantes. Il assura son camp contre les sorties des Grecs au moyen d'un fossé profond muni d'une palissade. Mais il s'aperçut rapidement que son entreprise n'avait pas beaucoup de chances d'aboutir, car il manquait de machines de

guerre, et, en outre, ne pouvait empêcher Byzance de se ravitailler par la Marmara (l'ancienne Propontide) et le Bosphore. On négocia. Le roi promit d'accorder la paix, pourvu qu'on lui payât un tribut annuel, qu'on lui fournît un assortiment d'habits de parade et qu'on lui permît de venir à cheval planter sa lance dans la Porte Dorée.

Prêt à tout pour se défaire de son ennemi, Léon V l'invita aimablement à une conférence en dehors de la ville. Il fut convenu que chacun des monarques ne serait suivi que de six personnes déterminées à l'avance. Entre temps, le basileus avait posté trois soldats dans une masure, avec ordre de tirer sur le souverain bulgare au signal qui leur serait donné. La conférence s'ouvrit. Kroum, descendu de cheval, s'était assis par terre. Bientôt, remarquant qu'il se passait quelque chose d'anormal, il enfourcha sa monture et partit au triple galop. La rapidité de sa fuite ne l'empêcha cependant pas de recevoir plusieurs blessures.

Justement irrité de cette perfidie, le roi incendia tous les édifices d'alentour. Les églises, les palais, les monastères devinrent la proie des flammes. Les Bulgares égorgèrent tous leurs prisonniers. De Constantinople au Pont-Euxin, la campagne fut transformée par eux en désert. Ils se tournèrent ensuite vers les rives de la Marmara et y commirent les mêmes ravages. Une douzaine de villes rasées, des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants tués, des centaines de villages détruits, toute la plaine de Thrace dévastée : voilà ce que valut à l'empire le guet-apens que Léon V avait organisé.

De plus, Kroum, insatiable de vengeance, s'empressa de rejoindre son frère (?) Omortag, qui assiégeait Andrinople. La ville dut se rendre à discrétion et la moitié de ses habitants se vit emmenée dans le Balkan. Et ce n'était pas encore tout. L'hiver suivant, 30.000 cavaliers bulgares revinrent en Thrace, forcèrent la riche cité d'Arcadiopolis (Lulé-Bourgas) et firent 50.000 prisonniers

qu'ils entraînèrent en Bulgarie avec leur mobilier et leur troupeaux.

MORT DE KROUM (13 avril 815). — Cette course n'était que le prélude d'une expédition plus importante. Kroum s'était promis de prendre Constantinople et de mettre lui-même à mort l'empereur. Il avait appelé sous les armes tous ses sujets bulgares, valaques, slaves et avares. Il avait fait construire d'innombrables machines de guerre et réuni d'énormes approvisionnements que devaient transporter 5.000 chariots traînés par 10.000 bœufs.

A l'annonce de ces préparatifs effrayants, Léon V envoya des espions sur les lieux. Ce qu'ils racontèrent à leur retour augmenta encore l'effroi des Byzantins. La capitale se sentait perdue. Mais le terrible conquérant mourut le 13 avril 815, rendant le sang par la bouche, les narines et les oreilles. Constantinople respira.

JUGEMENT D'ENSEMBLE. — A Kroum revient l'honneur d'avoir dégagé la royauté bulgare du régime électif qui mettait le pays à la merci des factions et à la merci des Byzantins. Grâce à lui, le roi ne fut plus un simple boyard sans autorité; il redevint vraiment le chef suprême. Les petits souverains féodaux furent dépouillés de leurs plus hautes prérogatives et se subordonnèrent au kniaz. Le kniaz put alors agir efficacement pour le bien public, soit par l'emploi des armes, soit par l'action des lois.

Kroum dota le royaume des organes essentiels de gouvernement; il imprima un certain essor à l'agriculture, au commerce, à l'industrie; il fit de la Bulgarie un État prospère et cohérent. Sans doute, ce n'était pas encore la civilisation. Pourtant les traits brutaux de cette société barbare se modifiaient peu à peu. L'Église allait pouvoir pétrir la rude nation du Balkan, et, de tous ces êtres farouches, faire des hommes et des chrétiens.

II. — OMORTAG[1] *(815-830 ?)*

Le successeur de Kroum. — Kroum eut pour successeur son frère (?), Omortag, qui avait été son meilleur auxiliaire, tant sur les champs de bataille que dans le gouvernement intérieur du pays. C'était à la fois un vaillant général, un habile administrateur et un fin diplomate. Sa grande preoccupation fut de consolider l'œuvre du règne précédent et d'amener les Byzantins à cesser toute revendication au sujet des territoires conquis. Il y réussit. Il convint avec Léon l'Arménien d'une trêve de trente ans. Dans le serment par lequel les deux souverains confirmèrent le traité, le basileus jura sur les dieux bulgares et exigea d'Omortag qu'il prît à témoin de sa bonne foi le Dieu des chrétiens.

Le khan sauve Constantinople (823). — En 820, Léon V mourut sous les coups des partisans d'un des plus hauts dignitaires de l'empire, Michel le Bègue (820-829). Ce nouveau prince, ignorant et grossier, fut vite pour les Byzantins un objet de dégoût. Le Cappadocien Thomas, son général le plus expert, crut pouvoir mettre ce mécontentement à profit, et, prenant les armes, se déclara le vengeur de Léon ; 80.000 Sarrasins qu'il avait défaits se réunirent à lui pour assiéger Constantinople. A la vue du croissant qui brillait à côté des aigles, tous les habitants se précipitèrent aux remparts et luttèrent avec intrépidité. Thomas donna inutilement cinq ou six assauts. On lui aurait tout de suite ouvert les portes s'il s'était présenté seul, mais on repoussait l'allié des Arabes.

En dépit de ces revers, il continuait opiniâtrement le

1. Des chroniqueurs donnent pour successeurs à Kroum un certain *Doucom*, qui aurait été désigné par Léon V, à la fin de 815. Ce Doucom aurait été remplacé par *Ditzengus*, *Tzocus* ou *Troïus*. D'autre part, Constantin Porphyrogénète déclare formellement qu'à Kroum succéda Omortag, ou Mortagon.

siège. Soudain, Omortag parut à la tête d'une armée et avertit la Cour qu'il venait sauver Constantinople. Ces offres de service firent trembler l'empereur; il remercia le kniaz de tant de bienveillance et lui dit qu'il espérait se débarrasser de son ennemi sans avoir besoin de recourir à autrui. Omortag déclara que sa qualité d'ami et d'allié lui faisait un devoir rigoureux de soutenir Byzance.

Il secourut donc Michel II malgré lui. Son intervention jeta Thomas dans une grande perplexité. Le général rebelle se disait que, s'il divisait ses troupes, il ne pourrait ni poursuivre le blocus et résister aux sorties, ni tenir en respect les escadrons danubiens. Il prit le parti d'abandonner les murailles et de marcher sur le khan avec toutes ses forces. La bataille fut pour lui un désastre. Il y perdit ses meilleurs soldats. Il ne rallia le reste qu'après qu'Omortag, fier de sa victoire et chargé de butin, eut rejoint la route de Mésie.

La puissance bulgare. — Quoiqu'il ne perdît aucune occasion de saigner l'empire, Omortag affecta toujours de ne pas avoir de politique agressive à l'endroit des Grecs. D'autre part, les basileis ne nourrissaient aucune illusion sur la nature de ses sentiments, mais ils étaient trop faibles pour le prendre de haut avec lui et ils préféraient fermer les yeux le plus possible.

Libre du côté du sud, le roi porta ses efforts vers le nord-ouest où s'avançaient des adversaires redoutables. Lothaire, fils de Louis le Débonnaire (814-840), avait reconstitué la frontière conquise par Charlemagne en Orient et donné la Carinthie, les pays entre la Save, la Drave, l'Enns et la Leitha, à des comtes francs. Ces comtes cherchaient à s'agrandir et semblaient décidés à limiter l'extension de la puissance bulgare. Omortag entra en lutte et eut le bonheur de les vaincre.

Sa prépondérance balkanique fut dès lors incontestée. De nombreuses tribus slaves de l'ouest le reconnurent comme souverain. Celles qui refusaient d'accepter le vas-

selage furent soumises aux plus mauvais traitements. Les vaincus prirent leur revanche en slavisant leurs vainqueurs. Les uns et les autres s'habituèrent si rapidement à faire cause commune qu'Omortag put s'intituler à juste titre « roi des Slaves et des Bulgares ».

Ce fut lui qui fonda Preslav, entre le 6 juin 821 et le 26 mai 822 [1].

PERSÉCUTION DES CHRÉTIENS. — « Le pays que les Bulgares avaient conquis en deçà du Danube, fait remarquer le P. Vailhé, était chrétien depuis plusieurs siècles. Dans la Scythie, la Mésie inférieure et l'Hœmimont, on ne comptait, lors de leur arrivée, pas moins de huit diocèses grecs, une métropole avec cinq évêchés suffragants et deux archevêchés autocéphales. A la frontière occidentale, dans la région annexée par Kroum, Omortag et leurs successeurs, on rencontrait les provinces ecclésiastiques de Dacie, Dardanie, Prévalitane et Macédoine, soumises à la juridiction patriarcale de Rome et qui, à elles toutes, renfermaient bon nombre de sièges épiscopaux, comme Sofia [2], Nich, Uskub, etc. »

1. Voir à ce sujet l'appendice II.

2. La ville de Sofia devrait son nom actuel à une petite église byzantine dédiée à la Sagesse divine, l'Aghia Sophia, et c'est au XVI[e] siècle qu'on aurait cessé de l'appeler Triaditza. Pour d'autres, les Grecs auraient donné à la cité bulgare le nom de Sofia à cause des *Schopes*, ancienne population qui l'entoure et dont on fait tantôt une branche thraco-illyrienne, tantôt une colonie petchenègue, tantôt une des tribus d'Asparouch. Il se pourrait en effet que Sofia soit une corruption de *Schope* (Sope, selon la prononciation grecque). Sophia, la sagesse, porte l'accent sur l'i, tandis que la ville de Sofia est accentuée sur la première syllabe. On retrouve souvent dans l'histoire ce phénomène de la transformation d'un nom propre de région, de ville ou de peuple en un autre nom propre qui lui ressemble (peu ou prou) et qui a pour les vainqueurs un sens tout différent. C'est ainsi que les Turcs ont appelé Kartal (aigle) le port byzantin de Karta, situé sur la rive nord de la Marmara. La ville schope a probablement subi le même sort de la part des Grecs, tout-puissants en Bulgarie sous la domination ottomane.

Le voisinage des Francs, des Serbes et des Slaves en général, presque tous chrétiens, exerçait une salutaire influence sur l'esprit des Bulgares. D'ailleurs, chacune des campagnes heureuses de Kroum avait été suivie de transplantations de captifs grecs qui apportaient leur croyance au nouveau royaume. Le Christianisme gagnait de jour en jour. Omortag essaya vainement de parer au danger qui menaçait le culte national. Il supplicia Manuel, archevêque d'Andrinople, et trois autres prélats, avec trois cent soixante-quatorze chrétiens (vers l'an 818). Sa rage païenne fut impuissante à enrayer les progrès de la foi.

La succession d'Omortag (830 (?)-852). — Il est impossible de savoir à qui Omortag transmit la couronne. D'après Constantin Porphyrogénète, ce serait à un fils du nom de Pressiam. D'après Théophylacte d'Ochrida, le frère de Kroum aurait eu trois enfants : Nravota ou Voïn, Svinitza et Malomir ; c'est ce dernier, idolâtre, fanatique et persécuteur, qui aurait régné ; selon le même chroniqueur, Nravota avait été converti par un prisonnier byzantin, et fut, pour ce fait, assassiné par Malomir, qui s'empara du trône. Il se pourrait, comme l'a indiqué le P. Vailhé, que les rivalités funestes des membres de la famille royale au VIII[e] siècle et pendant la première moitié du IX[e] aient eu pour cause les deux tendances chrétienne et païenne qui se partageaient la Cour et le royaume.

LIVRE III

L'ENTRÉE DE LA MORAVIE
ET DE LA BULGARIE
DANS LA CIVILISATION CHRÉTIENNE

CHAPITRE PREMIER

SAINT CYRILLE (827-869) ET SAINT MÉTHODE (825?-885)[1].

Le Christianisme chez les Slaves de la péninsule, du Ier au IXe siècle. — L'emprise germanique. — Conversion de la Grande Moravie. — Premières années de Cyrille et de Méthode. — Mission chez les Khazares. — Départ pour la Moravie (863). — Rapports avec le clergé allemand. - Voyage à Rome (867). — Mort de Cyrille (février 869). — Contraste entre les deux frères. — Méthode, archevêque de Moravie et de Pannonie (869). — Furieuse opposition de l'épiscopat allemand (870-873). — Jean VIII délivre Méthode emprisonné en Souabe (873). — Nouvelles difficultés, nouveaux triomphes (873-879). — Méthode est accusé d'hérésie (879). — Victoire de l'apôtre (printemps de 880). — Approbation papale de la liturgie slave (printemps de 880). — Confirmation des pouvoirs de Méthode (juin 880). — Odieuse machination de Wiching (juin-juillet-août 880). — Mort de Méthode (6 avril 885).

Le Christianisme chez les Slaves de la péninsule, du Ier au IXe siècle. — Les contrées de l'Europe orientale ont été évangélisées dès le Ier siècle. Une tradition slave affirme que la bonne parole a été portée dans les Balkans

1. Si cette histoire ne devait être lue qu'en Occident, les deux chapitres qui vont suivre auraient été résumés en deux pages. Mais tous les Bulgares et tous les Slaves, même ceux dont les pays n'ont pas été évangélisés directement par saint Cyrille et saint Méthode, veulent connaître en détail la vie et l'œuvre de leurs grands apôtres. Exigence bien légitime.

par saint Paul et son disciple Andronic. Pendant les grandes persécutions, la presqu'île eut de nombreux martyrs et vit les chrétientés se multiplier. A la suite de l'invasion des Huns, les hiérarchies de la Pannonie, de la Mésie et de la Dacie disparurent presque en entier. Les Avares et les Bulgares continuèrent cette œuvre de destruction. Le Christianisme gardait ses adeptes ; seulement, les évêchés s'éteignaient les uns après les autres et le troupeau n'avait plus de pasteurs.

Un évêque d'Aquitaine, saint Emmeran, partit en 649 pour les plaines du Danube. Jaloux, les Bavarois résolurent d'empêcher ce missionnaire de se faire l'apôtre des Slaves et des Avares ; ils l'arrêtèrent et finirent par l'assassiner (652). Trente ans plus tard, un évêque austrasien, Rupert, prêcha dans les deux Pannonies avec succès. Mais, hélas ! la reflorescence chrétienne n'avançait que lentement ; d'abord, parce que de nouvelles tribus païennes descendaient sans cesse du nord ; ensuite, parce que les missions venant d'Occident étaient détestées cordialement des Slaves, car la plupart d'entre elles avaient pour but de les placer dans la dépendance religieuse de l'Allemagne et de les lui incorporer peu à peu, ou de les soumettre à une lourde vassalité.

L'emprise germanique. — Quand Charlemagne eut abattu la nation des Avares, il s'occupa très activement de la propagation du Christianisme dans la Norique (basse Autriche) et la Pannonie (Hongrie). Il munit ces contrées d'une organisation ecclésiastique complète. L'évêque de Salzbourg, Arnt, fut investi de la juridiction sur les terres récemment conquises ; tous les prélats des pays slaves relevèrent de lui.

En 806, l'évêque de Passau, Urolf, se démit de son siège pour se consacrer à la conversion des peuples de la Slave, de la Drave et de la Theiss. Il institua chez eux des écoles et des couvents. De concert avec le prince Moïmir, qui voyait là un excellent moyen de se sous-

traire à la prépondérance allemande, il leur donna une hiérarchie régulière et locale dont la direction échappait au siège de Salzbourg. Il avait tous les encouragements du pape Eugène II (824-827). Mais il mourut en 829, et le fruit de son labeur ne lui survécut pas.

Conversion de la Grande Moravie. — Grâce aux conquêtes de Charlemagne et à la création du nouvel empire d'Occident, les Allemands possédaient un solide début d'unité nationale et avaient sur les Slaves une avance marquée de civilisation. Dalminzes, Abodrites, Linones, Sorabes, Wiltzi, Sinsli, Bohêmes et Moraves, tous les riverains de l'Elbe et du haut Danube pliaient sous le poids de la domination germaine. A peine Moïmir eut-il essayé de vouloir poser les fondements d'un royaume slave que Louis le Germanique entra dans ses États, l'en déposséda et remit le pouvoir à Rastislav, ou Rastiz, neveu du roi. Il décida qu'une partie de la Moravie appartiendrait au spirituel à l'évêque de Passau, et l'autre à l'évêque de Salzbourg (846).

Rastislav avait précédé son peuple dans la voie du Christianisme. Ses sujets répugnaient à quitter le vieux culte des ancêtres pour une religion qui était celle de leurs pires ennemis. Cependant, la foi chrétienne les pénétrait par degrés. Au bout de dix-sept ans de règne, en 863, Rastislav entreprit de donner à l'évangélisation des Moraves une impulsion énergique et uniforme. Une victoire remportée sur Louis le Germanique lui avait rendu la liberté de ses mouvements ; il en profita pour fortifier son indépendance politique en écartant les évêques de Salzbourg et de Passau.

De même que tous les Slaves, il se trouvait en contact avec deux centres différents : Rome et Constantinople. Le schisme n'avait pas encore éclaté. Pourtant Byzance était déjà en pleine décadence. Les Grecs s'étaient habitués à regarder le pouvoir spirituel comme l'envers du pouvoir temporel. Pour eux l'Église était subordonnée à

l'État. L'ingérence du gouvernement dans les affaires de la religion leur paraissait une pratique légitime. Il y eut à Constantinople et dans tout l'empire un Christianisme officiel qui fut, à l'exemple de ses maîtres, tantôt orthodoxe, tantôt arien, nestorien, eutychien, monothélite ou iconoclaste. Le basileus établissait ou abolissait, élevait ou abaissait à son gré les évêchés et les métropoles. Le patriarche n'était que l'ombre de l'empereur. Au lieu des apologistes, des martyrs et des pontifes d'autrefois qui résistaient fièrement à César, on ne voyait plus que des prélats courtisans. Comme auprès du souverain l'Occident passait toujours pour terre impériale révoltée et que Constantinople se croyait la tête du monde, ces prélats n'avaient d'autre préoccupation que de combattre la suprématie ecclésiastique des papes et de faire de Byzance la « nouvelle Rome ». Peu leur importait l'unité de l'Eglise ! Ils ne cherchaient que les satisfactions de leur jalousie.

Par malheur, Rome n'était pas en mesure de lutter contre l'œuvre séparatiste de Byzance. Malgré tout son zèle, elle ne pouvait envoyer aux Slaves que des missionnaires de France ou d'Italie. Or, ceux-ci ne savaient pas la langue. Force fut donc de recourir aux prêtres de Bavière. Mais ces derniers ne venaient que comme l'avant-garde de l'armée germanique. Et les Slaves prirent l'habitude de ne voir l'autorité papale qu'à travers l'invasion allemande ; ils se figurèrent que romain était synonyme d'allemand.

Cette fâcheuse confusion éloigna la Moravie de Rome et la poussa vers Constantinople. Rastislav et deux autres grands chefs slaves, Swatopluk et Kocel, s'adressèrent à Michel III (842-867) et lui demandèrent des missionnaires pouvant instruire les tribus dans leur parler natal. « Notre peuple, écrivirent-ils au César byzantin, a renoncé au paganisme et accepté la loi chrétienne ; nous n'avons pas de maître qui puisse nous prêcher la vérité dans notre langue ; envoie-nous-en un. »

PREMIÈRES ANNÉES DE CYRILLE ET DE MÉTHODE.—Méthode et Constantin (plus tard Cyrille) étaient originaires de Thessalonique, la seconde métropole de l'empire et l'une des meilleures écoles de l'Orient pour s'initier aux langues et aux mœurs des pays balkaniques. On a peu de détails sur leur famille et l'on ignore si elle était grecque ou slave. Leur père, officier de haut grade, venait immédiatement après le stratège.

A la mort du père, l'aîné, Méthode, obtint le commandement d'une Slavinie de Macédoine. Constantin fut enlevé à sa famille et à sa ville par le logothète Théoctistos (grand chancelier), qui cherchait un jeune mentor pour le petit basileus Michel III. C'est donc à Byzance, en compagnie du futur souverain et sous les maîtres les plus fameux de ce temps, qu'il étudia la philosophie, les mathématiques, l'astronomie et la musique. Il eut Photius pour professeur de dialectique.

Tandis que l'impératrice-mère Théodora lui destinait les premières charges de l'empire, il se fit ordonner prêtre et sollicita le titre de bibliothécaire du patriarcat, près de Sainte-Sophie (844). Il se retira un beau jour dans un monastère des bords de la Marmara. Longtemps, toutes les recherches pour le retrouver furent inutiles. Au bout de six mois, on découvrit sa retraite et il dut accepter une chaire de philosophie à Constantinople.

C'est pendant son professorat qu'il fut délégué par Michel III dans une ville du khalifat de Bagdad, afin d'y soutenir contre les Musulmans une argumentation publique sur la doctrine du Christ.

Ceci se passait en 851. Le vaillant controversiste n'avait alors que vingt-quatre ans.

MISSION CHEZ LES KHAZARES. — A son retour, Constantin se réfugia dans un monastère du mont Olympe de Bithynie, où son frère, dégoûté du monde, s'était fait moine depuis plusieurs années déjà.

Quelque temps après, arrivèrent à Constantinople des

ambassadeurs des Khazares, peuple touranien établi sur les bords du Don et en Crimée. Ils étaient en quête d'un théologien capable d'éclairer leur nation que la propagande juive et la propagande musulmane se disputaient. Sur un désir de l'empereur, les deux frères acceptèrent les âpres labeurs de cet apostolat lointain. Cette mission fut particulièrement glorieuse pour eux. Non seulement ils gagnèrent à la foi chrétienne et à l'alliance avec l'empire un royaume puissant, mais ils ramenèrent les restes d'un martyr illustre, le pape saint Clément, que la persécution de Trajan avait exilé et noyé à Cherson.

Départ pour la Moravie (863). — Lorsque les députés de Rastislav, de Swatopluk et de Kocel se présentèrent à Constantinople (863), l'empereur et son conseil furent d'avis que c'était à Constantin et à Méthode qu'il fallait confier cette entreprise d'une importance exceptionnelle. Les deux frères ne se crurent pas en droit de refuser ce nouveau fardeau. Instruits et expérimentés, ils avaient de bonnes armes pour lutter contre l'épiscopat germanique. Ils en ajoutèrent sur-le-champ une autre qui allait leur donner une supériorité décisive et devenir pour les Slaves l'instrument de la culture intellectuelle et la sauvegarde de la nationalité.

Jusque-là il n'existait encore aucun système d'alphabet propre à figurer les sons particuliers aux langues slaves. Il manquait à ces peuples l'art de retenir et de répandre par des signes écrits les idées et les sentiments que chaque génération lègue aux générations futures. Constantin et Méthode comblèrent cette lacune. En quelques semaines, ils élaborèrent un excellent procédé d'écriture et l'appliquèrent sans tarder.

Ils partirent dès qu'ils eurent entre les mains le début de l'Évangile de saint Jean, traduit et transcrit en lettres slavonnes[1]. Le basileus les avait chargés de nombreux

1. D'après une tradition.

présents et d'une lettre pour Rastislav. Ils emportaient avec eux le corps de saint Clément. Peut-être avaient-ils déjà formé le dessein de visiter Rome, et ils n'ignoraient pas que ce trésor serait pour eux la meilleure des recommandations.

Ils arrivèrent en Moravie au commencement de l'année 864. L'accueil qu'ils reçurent n'était pas fait pour les décourager. Des rives du Danube aux plus hautes vallées de la Morava, ce fut un long cri de joie. Des églises s'élevèrent et se remplirent de fidèles comme par enchantement. Le peuple accourait en foule aux mystères divins célébrés dans sa langue. Il se laissait docilement façonner aux mœurs et aux idées chrétiennes. Il se prêtait à tout ce que Rastislav exigeait en vue d'assurer l'avenir politique et religieux du pays. Et Rastislav fut transporté de bonheur en voyant Constantin et Méthode grouper une élite de jeunes gens, afin de les former pour le sacerdoce et de fonder un clergé national.

Rapports avec le clergé allemand. — La Moravie étant placée sous la juridiction de Salzbourg et de Passau, les évêques de ces deux villes n'attendaient qu'une occasion d'intervenir. Elle leur fut offerte par une défaite de Rastislav. Violemment, ils demandèrent compte aux apôtres de toutes leurs innovations. Et ils avaient beau jeu, car la situation des missionnaires byzantins n'était rien moins que régulière.

Si, en Orient, la liturgie et la prédication admettaient l'arménien, le syriaque, le géorgien, le copte, etc., beaucoup d'Occidentaux étaient persuadés qu'on ne pouvait louer officiellement Dieu que dans les trois langues de l'écriteau de la croix, le latin, le grec et l'hébreu. En introduisant une nouvelle langue liturgique sans autorisation, Constantin et Méthode s'étaient mis en défaut.

Mais voici que le pape lui-même les invita gracieusement à se rendre à Rome. Saint Nicolas Ier (858-867) se méfiait des accusations passionnées venues d'Allemagne

et il cherchait à s'édifier par lui-même sur ce qui se passait. Il portait d'autant plus d'intérêt à cette question qu'il voulait faire de la Moravie et de la Bulgarie une barrière contre les empiétements du patriarcat grec.

Voyage a Rome (867). — Constantin et Méthode s'acheminèrent vers Rome avec les reliques de saint Clément et leur traduction des Livres Saints (867). En Italie, ils apprirent la mort du pape qui les avait appelés. Dès qu'Adrien II (867-872), le successeur de Nicolas Ier, fut informé de leur arrivée, il alla au-devant d'eux, suivi d'une multitude de notabilités, et reçut triomphalement le précieux dépôt apporté de Chersonèse.

Tout marcha au gré des deux frères. Ils furent conviés à célébrer les divins mystères à Saint-Pierre, à Sainte-Pétronille, à Saint-André, à Saint-Paul. La liturgie slavonne fut hautement approuvée. Adrien II voulut déposer lui-même les Livres sacrés sur l'autel de l'église Sainte-Marie Majeure et assister à la messe dite en langue slavonne. Le lendemain, il faisait procéder à l'ordination des disciples moraves ; Méthode était élevé au sacerdoce avec quelques-uns d'entre eux ; les autres devenaient diacres. En donnant à Constantin le caractère épiscopal, le pape lui imposa le nom de Cyrille, pour lui indiquer qu'il devait servir de trait d'union entre le monde slave et le monde romain, comme Cyrille d'Alexandrie avait fait entre Rome et l'Orient.

Mort de Cyrille (février 869). — Au moment de repartir, Cyrille tomba malade et sentit que son âme s'en allait. Il revêtit l'habit monacal et attendit tranquillement la mort. « Mon frère, disait-il à Méthode, nous avons été jusqu'ici comme deux bœufs attelés à une même charrue ; je termine ma vie et je touche au milieu du sillon. Tu aimes, je le sais, ton monastère du mont Olympe ; ne va pas, par amour de la solitude, abandonner notre mis-

sion ; cette entreprise assurera mieux ton salut. » Il expira le 14 février 869.

Le pape fut vivement affligé. Il ordonna qu'on rendît au défunt les mêmes honneurs qu'aux pontifes romains et que tout le clergé assistât aux funérailles. La cérémonie terminée, Méthode réclama le corps de son frère pour l'emmener, selon le désir de leur mère, à la *laure* où ils avaient jadis vécu. Adrien y consentit. Mais toute la ville de Rome déclara qu'elle entendait garder les reliques de l'apôtre. Le pape se vit contraint de céder à ce mouvement populaire. Il décida d'enterrer Cyrille à Saint-Pierre, dans le tombeau qu'il s'était préparé à lui-même. Forcé d'abandonner son projet, Méthode obtint du moins que le cher mort fût déposé dans l'église de Saint-Clément.

Contraste entre les deux frères. — Les deux frères se complétaient admirablement. Cyrille avait une nature fine et délicate. Il lui en coûtait de s'arracher aux joies de la science et de la prière. Par contre, une fois lancé, le doux contemplatif devenait un apôtre impétueux. Son âme dépensait sans compter les forces du corps. Il avait besoin d'être contenu ; et c'est à quoi s'employait Méthode, avec la tendresse passionnée d'une mère.

Méthode, bien que lettré lui aussi, était surtout un homme d'administration et de gouvernement. Durant plusieurs années, il avait occupé la première magistrature d'un district des Sclavénies ; il avait retiré de ce séjour au milieu des Slaves une connaissance parfaite de leur langue, de leur caractère et de leurs mœurs. Après la mission chez les Khazares, il était devenu *higoumène* d'un monastère de la côte mysienne, et cette charge avait encore développé ses éminentes qualités de chef. Le trait le plus saillant de sa physionomie morale était la fermeté. Il disait un jour à ses contradicteurs allemands, acharnés à le convaincre : « Vous vous heurtez à un roc ; votre cervelle s'y brisera. » Dans la même dispute, sur l'obser-

vation qu'il était tout en nage, il riposta par ce cruel apologue : « On demandait à un philosophe ancien : Pourquoi criez-vous ainsi ? — C'est, répondit-il, que je viens de discuter avec des idiots. » Cette énergie et cette ténacité indomptable le prédestinaient au maniement des peuples à convertir.

MÉTHODE, ARCHEVÊQUE DE MORAVIE ET DE PANNONIE (869). — En donnant la consécration de sa suprême autorité à l'usage liturgique de la langue slavonne, Adrien II portait un terrible coup à l'influence germanique. Il voulait, par l'introduction de ce rite national, émanciper les Slaves de la domination religieuse allemande, auxiliaire d'une pesante domination politique. La mort de Cyrille ne retarda que de fort peu de temps l'exécution du plan conçu par le Saint-Siège.

L'attrait du nouveau culte avait gagné de proche en proche les tribus de la Slavie. Lorsque Kocel, roi de Pannonie, sut ce qui se passait à Rome, il manifesta le désir de posséder les mêmes privilèges que son voisin de Moravie. L'affaire ne traîna pas. Adrien II appela Méthode à l'épiscopat et lui attribua pour diocèse la Pannonie et la Moravie. Voici en quels termes il l'accrédita auprès de Rastislav, de Kocel et de Swatopluk : « Pénétré d'une triple joie, nous avons résolu, après y avoir mûrement réfléchi, d'envoyer dans vos contrées notre fils Méthode et ses disciples. Cet homme, parfait d'intelligence et pleinement orthodoxe, vous instruira de la manière que vous avez demandée, interprétant les livres sacrés en votre langue, ainsi que tous les offices ecclésiastiques et la messe, la liturgie et le baptême, comme Constantin le Philosophe l'a commencé avec la grâce de Dieu et à l'aide des prières de saint Clément. Conservez, cependant, cette coutume de lire à la messe d'abord l'épître et l'évangile en latin, puis en slave, afin que s'accomplisse la parole de l'Écriture : « Que toutes les langues louent Dieu ! » et cette autre : « Tous célébraient en des langues diver-

« ses les grandeurs de Dieu, selon que l'Esprit-Saint le « leur inspirait. »

« Si quelqu'un des docteurs ou des disciples que je vous envoie, se détournant de la vérité, avait l'audace de vous enseigner autre chose et de blâmer les livres écrits dans votre langue, qu'il soit excommunié et livré au jugement de l'Église jusqu'à ce qu'il se soit corrigé. Car ce sont des loups et non des brebis. Il faut les reconnaître à leurs fruits et les éviter. »

Furieuse opposition de l'épiscopat allemand (870-873). — Le ministère épiscopal de Méthode s'ouvrit sous d'assez tristes auspices. Dans le courant de l'été de l'année 869, l'antique forteresse de Velehrad, la gloire et le rempart de la Moravie, tomba aux mains des Allemands. En 870, Rastislav fut livré à la vengeance teutonne par son neveu, Swatopluk, et chargé de chaînes. L'apôtre lui-même se vit entraîné, avec le noble fondateur de la Moravie chrétienne, sur la terre de Souabe.

Pour dissimuler cette persécution sauvage sous une apparence de jugement canonique, une sorte de concile fut tenu en présence de Louis le Germanique (850-875). Imperturbable au milieu de la meute de ses ennemis, Méthode démontra que sa province relevait directement du Saint-Siège et que personne n'avait à parler d'usurpation. Ses contradicteurs, selon le témoignage de Jean VIII (instructions à Paul d'Ancône), lui répondirent à coups de poings et de soufflets. Ermenrich de Passau, étant entré dans la salle armé d'une cravache, se précipita vers l'archevêque de Pannonie et chercha à le cingler au visage (lettre de Jean VIII).

Jean VIII délivre Méthode emprisonné en Souabe (873). — On était alors en plein hiver. Méthode, abandonné dans une prison ouverte à tous les vents, subit un martyre d'autant plus dur qu'aucune protestation n'arrivait du dehors. A Rome, on ne savait rien. L'Allemagne

empêchait toute nouvelle de parvenir au Saint-Siège et avait enfermé les disciples les plus dévoués du captif.

Au printemps de 873, un des prisonniers, le moine Lazare, réussit à s'évader et il courut avertir le pape. Jean VIII (872-882), qui n'avait que quelques mois de pontificat, ne connaissait pas la liturgie slavonne. A son jugement, il ne convenait d'employer que le latin et le grec. Au légat, Paul d'Ancône, qu'il fit partir immédiatement pour la Bavière, il donna l'ordre d'interdire l'usage liturgique du slave et de réserver cette langue pour la prédication.

Mais il fut révolté de l'attitude inhumaine des évêques allemands et de la condamnation qu'ils avaient prononcée contre toutes les règles. Il leur enjoignit de s'abstenir de tout ministère sacré tant qu'ils n'auraient pas remis Méthode en liberté. Dans une lettre indignée, il les invitait à venir à Rome, au cas où ils voudraient poursuivre la cause ; il excommuniait Ermenrich et le traitait de « bête féroce ». L'illustre apôtre fut aussitôt relâché. Ses persécuteurs n'eurent garde de se présenter au tribunal du pape.

Nouvelles difficultés, nouveaux triomphes (873-879). — Ces trois ans de détention avaient gravement éprouvé la santé de Méthode. Il reprit quand même son travail en Pannonie. Malheureusement, Kocel vint à mourir, et ses États furent annexés à la Bavière. Pour prévenir un retour offensif de l'épiscopat germain, Jean VIII écrivit à Carloman, duc de Carinthie, de laisser l'archevêque remplir librement les fonctions qui lui avaient été confiées par le Saint-Siège ; il informa aussi le duc de Slavonie, Muntimir, que sa province restait sous l'autorité spirituelle du grand convertisseur ; il menaça des châtiments les plus sévères ceux qui contesteraient les prérogatives territoriales de l'archevêque de Moravie et de Pannonie.

A ce moment Méthode eut le bonheur de donner le

baptême au prince de Bohême, Borivoï, et d'introduire chez lui l'alphabet et la liturgie slaves. Cet événement si consolant ne fit qu'activer les haines germaniques. Les Allemands se jurèrent de ruiner le saint dans l'esprit de Jean VIII, et de lui enlever ainsi son unique soutien.

Méthode est accusé d'hérésie (879). — Tout en croyant expressément que le Saint-Esprit procède à la fois du Père et du Fils, l'archevêque, comme tous les Byzantins de son temps et du reste comme les Romains, n'ajoutait pas à l'énoncé officiel du Symbole la formule *Filioque*. Ses ennemis en prirent occasion pour le déclarer hérétique et pour essayer d'indisposer le pape contre lui. En outre, sans se douter qu'ils préparaient à la liturgie slavonne une éclatante et décisive consécration, ils firent savoir à Rome que l'ordre de revenir au grec et au latin était demeuré lettre morte (879).

En effet, fort de la permission précédemment accordée par Adrien II, et convaincu que la disparition de la liturgie slavonne serait la ruine de l'Église morave, Méthode avait continué à chanter la messe dans la langue nationale des Slaves. Il attendait une occasion d'éclairer le pape à ce sujet et de lui montrer qu'une pareille défense pouvait anéantir en quelques jours les fruits d'un apostolat de dix ans.

Victoire de l'apôtre (printemps de 880). — Il semblait que Méthode dût succomber sous cette double imputation. Son cas était d'autant plus complexe que Swatopluk réservait toute sa bienveillance et toutes ses faveurs aux Allemands, maltraitait le clergé slave, et prêtait l'oreille à toutes les accusations dont l'archevêque était l'objet. Il chargea un prêtre, nommé Jean, de porter plainte à Rome en son nom. Mais, ne se trouvant pas suffisamment renseigné et ne voulant pas condamner l'archevêque sans l'avoir entendu, Jean VIII pria l'accusé de venir s'expliquer.

Méthode obéit avec joie. Il arriva dans la Ville Sainte au printemps de 880. Il n'eut aucune peine à prouver que sa foi était bien celle de l'Église catholique. Il fit voir au pape qu'en lui soutenant que la langue slave était trop grossière pour convenir à la majesté du culte divin, les Allemands l'avaient induit en erreur. Indigné de ces honteuses manœuvres, Jean VIII voulut publier le plus hautement possible l'innocence de l'archevêque.

Approbation papale de la liturgie slave (printemps de 880). — Voici en quels termes Jean VIII signifia au prince de Moravie, Swatopluk, que rien dans la foi ni dans la doctrine ne s'opposait à ce que l'on chantât la messe en slave :

« Nous approuvons complètement les lettres slaves inventées jadis par Constantin le Philosophe. Nous approuvons qu'on chante en langue slave les louanges de Dieu. Nous ordonnons qu'on raconte dans la même langue les bienfaits et les actes du Christ Notre-Seigneur ; car l'autorité des Écritures nous apprend à louer le Seigneur non pas seulement en trois langues, mais en toutes...

« Cela ne fait aucun tort à la foi ou à la doctrine de chanter la messe en langue slave, ou de lire le saint Évangile, ou les leçons divines du Nouveau et de l'Ancien Testament bien traduites et bien interprétées, ou de chanter les autres offices dans la même langue ; car celui qui a fait les trois langues principales, à savoir : l'hébreu, le grec et le latin, a créé aussi toutes les autres pour sa louange et pour sa gloire. Nous demandons seulement que dans toutes les églises de votre pays, l'Évangile, par respect pour la langue latine, soit lu d'abord dans cette langue, puis ensuite traduit en slave au peuple qui n'entend pas le latin, ainsi que cela se fait dans quelques églises. »

Confirmation des pouvoirs de Méthode (juin 880). — Au cours de la même lettre, le pape disait à Swatopluk :

« Ayant trouvé Méthode orthodoxe dans toutes les doctrines et fonctions ecclésiastiques, nous l'avons envoyé pour régir de nouveau l'Église de Dieu qui lui a été confiée : nous vous ordonnons de le recevoir de bon cœur, comme votre propre pasteur, avec l'honneur et le respect qui lui sont dus. En vertu de notre pouvoir apostolique, nous lui avons confirmé le privilège de son archevêché, l'y maintenant à perpétuité avec la grâce de Dieu...

« Nous ordonnons que les prêtres, diacres et clercs de tous ordres, Slaves ou d'une autre nation (*c'est-à-dire Allemands*), qui se trouvent dans les limites de notre empire, soient soumis et obéissants, en tout, à Notre frère, votre archevêque, et ne fassent rien sans l'avoir consulté. Que si quelques esprits rebelles ou désobéissants entreprenaient de faire schisme ou scandale, et ne se corrigeaient pas après un premier et un second avertissement, nous ordonnons, en vertu de notre autorité, qu'ils soient chassés de vos églises et de votre pays comme semeurs de zizanie, suivant les instructions que nous lui avons confiées, et que nous vous adressons. »

Odieuse machination de Wiching (juin-juillet-août 880). — L'avenir de la liturgie slavonne paraissait assuré. Et pourtant, enveloppé dans une série d'intrigues dont l'épiscopat germanique porte devant l'histoire toute la responsabilité, Jean VIII venait de créer lui-même l'instrument qui allait détruire son propre ouvrage. Cédant aux pressantes sollicitations de Swatopluk et d'Arnolf, le nouveau duc de Carinthie, il avait accordé la consécration épiscopale au prêtre allemand Wiching. Il avait érigé pour lui un évêché à Nitra, dans la Pannonie, en insistant avec une sorte d'énergie prophétique sur l'obéissance et la soumission absolue que le nouvel évêque devrait à son métropolitain. Sans le savoir, il donnait à l'archevêque des Moraves, pour collaborateur et suffragant, son plus redoutable adversaire.

Tandis que Méthode (juin 880) s'en revenait par de

longs détours afin d'éviter la Carinthie et la marche danubienne, où les Allemands n'auraient pas manqué de le retenir et peut-être de l'assassiner, Wiching, l'agent secret d'Arnolf en Moravie, traversait rapidement la Souabe, à la recherche de Swatopluk. Comprenant parfaitement que le triomphe du slavisme liturgique et disciplinaire ruinait à jamais l'influence teutonne, il avait fabriqué une lettre pontificale qui dénaturait toutes les décisions prises par Jean VIII, proclamait l'apôtre coupable d'hérésie et condamnait toute son œuvre. L'archevêque était encore au beau milieu des marais pannoniens que déjà le faussaire remettait à Swatopluk le document apocryphe. Le prince tomba d'emblée dans le piège et ne voulut même pas regarder la pièce authentique envoyée quelque temps après par Méthode.

Le saint eut recours au grand médiateur. Voici la réponse de Jean VIII, datée du 23 mars 881 :

« A Méthode, archevêque pour la foi. Approuvant le soin et la sollicitude pastorale que tu montres à gagner les âmes des fidèles au Seigneur notre Dieu, et, voyant que tu es un sectateur zélé de la foi orthodoxe, nous nous réjouissons beaucoup dans le Seigneur et ne cessons de lui rendre des louanges et des grâces immenses, afin qu'il t'enflamme de plus en plus dans ta mission, et, pour le bien de la sainte Église, t'arrache avec clémence à toutes les adversités. Mais, ayant appris par tes lettres les divers accidents et mésaventures qui te sont arrivés, nous en avons éprouvé la plus grande tristesse. »

Puis le pape déclarait nettement n'avoir pas envoyé d'autres instructions en Moravie que celles contenues dans la lettre emportée de Rome par l'apôtre :

« Aucune autre lettre, disait-il en termes formels, n'a été expédiée à Swatopluk. Nous n'avons rien ordonné ni en public ni en secret à l'évêque (Wiching). Nous n'avons pas décidé que tu eusses autre chose à faire que ce que nous avons dit. Cesse donc de douter, ne t'afflige pas des diverses tribulations que tu as souffertes en diverses cir-

constances. Si Dieu est avec toi, qui sera contre toi ? »

Il terminait en invitant Méthode à venir à Rome avec Wiching, pour qu'il lui fût possible d'instruire le procès de ce dernier et de le châtier. L'archevêque ne put se rendre aussitôt à cette convocation, car, au moment où elle lui parvint, il était sur le point d'aller visiter l'empereur Basile Ier (867-886). Se trouvant abondamment justifié, il pria le pape de vouloir bien remettre à une date ultérieure le débat contradictoire et de l'autoriser à ne pas retarder son voyage à Byzance. Quant à l'infâme Wiching, il ne souffla mot et repassa prudemment en Carinthie. Il savait qu'il lui serait difficile de se tirer de la moindre discussion avec un logicien de la force de Méthode. Il savait aussi que l'inflexible Jean VIII ne se laisserait arrêter par aucune considération politique et lui infligerait une punition retentissante.

A la fin de chaque hiver, les guerriers des tribus slaves se réunissaient pour traiter des intérêts politiques et religieux de la nation. C'est dans une de ces grandes assemblées que l'archevêque démasqua l'imposture ; il lut la lettre authentique adressée à Swatopluk et la réponse qu'il venait de recevoir de Jean VIII ; et les Moraves, qui s'attendaient d'un instant à l'autre à entendre prononcer l'expulsion de leur Père aimé, lui firent une splendide ovation.

Mort de Méthode (6 avril 885). — Trois ans après que Méthode eut confondu Wiching en présence de tous les chefs de Moravie, Swatopluk, spontanément, offrit à l'empereur Charles le Gros (885-887) l'hommage de vassalité. C'était livrer pieds et poings liés le jeune empire slave et rouvrir la porte à toutes les entreprises germaniques. Dès lors, Wiching, qui avait été excommunié par son métropolitain, sentit qu'il pouvait préparer sa rentrée et renouer la trame de ses intrigues. Le terrain lui devenait de jour en jour plus favorable. A Rome, les témoins des falsifications commises disparaissaient les uns

après les autres, emportés par la fluctuation des partis. L'intrépide Jean VIII était mort en décembre 882. Ses conseillers avaient été écartés. Plus personne n'était là pour dénoncer les actes du parti allemand et renseigner le nouveau pape sur la liturgie slavonne et les institutions moraves.

Mais le saint restait toujours sur la brèche et empêchait ses ennemis d'agir. Les souffrances de toute nature qu'il avait endurées pour la cause de Dieu donnaient à ses derniers travaux une fécondité extraordinaire. Son prestige rayonnait à travers toutes les Sclavénies. Son cercle d'action atteignait la Croatie, la Bulgarie, la Bohême et la Pologne. La Moravie entière accourut quand il annonça qu'il allait consacrer à Brünn une église dédiée à saint Pierre et à saint Paul ; les foules semblaient deviner que c'était là le couronnement de sa vie.

Lorsque la fin approcha, ses prêtres le pressèrent de se choisir un successeur. Il désigna le Morave Gorazd.

Le matin du 4 avril 885, il put encore se rendre dans sa cathédrale. Il prêcha ; il bénit le prince, le clergé, le peuple, et dit à ses disciples : « Veillez, mes enfants, jusqu'au troisième jour. »

En effet, trois jours après, le 6, il s'éteignit, terrassé par vingt ans de labeurs inouïs, et se demandant avec angoisse si l'orage allemand n'allait pas saccager ses superbes moissons.

CHAPITRE II

L'ACTION DE SAINT CYRILLE ET DE SAINT MÉTHODE

I. — LES DISCIPLES DE MÉTHODE

Gorazd. — Méthode avait désigné Gorazd comme son successeur « parce que, disait-il, il était orthodoxe et savait le latin ». Étant Morave, Gorazd devait rapidement devenir populaire. Sa connaissance du latin lui permettrait de surveiller les manœuvres de Wiching et de se défendre à Rome. Son orthodoxie, enfin, était si évidente qu'il serait difficile de le calomnier et de lui prêter des hérésies. Il réunissait donc toutes les conditions voulues pour remplacer le glorieux archevêque et diriger avec succès les deux cents prêtres, diacres et sous-diacres dont se composait le clergé de Moravie.

Mais les circonstances étaient on ne peut plus défavo-

rables au développement de l'Église slave. Le parti allemand était redevenu prépondérant à la cour de Swatopluk. Chose plus grave encore, le pape Étienne V (885-891) venait de prendre des décisions diamétralement opposées à celles de Jean VIII et d'Adrien II. Il proscrivait la liturgie slavonne et il ramenait les Moraves à un latinisme rigoureux. Pour ce faire, il s'appuyait sur la lettre de Jean VIII à Swatopluk, lettre qui fixait précisément le contraire !

Que s'était-il passé ? C'est que Wiching entretenait à Rome de nombreux émissaires et était parvenu à corrompre plusieurs scribes pontificaux. Par l'entremise de ceux-ci, il avait soustrait les actes de Jean VIII et leur avait substitué ses ignobles mensonges de 880. Les pièces étaient si habilement truquées qu'Étienne V les crut authentiques et se basa sur elles pour interdire aux nouvelles chrétientés slaves l'usage de leur langue maternelle dans la liturgie sacrée [1]. Habitué à ces prodiges d'astuce et d'hypocrisie, Méthode aurait eu vite fait d'ôter une seconde fois le masque à l'ennemi teuton. En dépit de ses hautes qualités, Gorazd n'avait pas la même expérience ; il ne sut point empêcher Swatopluk de reconnaître Wiching et de l'appeler au trône archiépiscopal.

Gorazd et ses amis furent jetés en prison, puis condamnés à l'exil et conduits par des soldats jusqu'au Danube. Ils se réfugièrent en Bulgarie. Parmi les principaux fugitifs, on remarquait Clément, Nahum, Sava et Angelar. Ce dernier mourut bientôt.

Destinées de l'Église de Moravie. — Moïmir II, fils de Swatopluk, désireux de rétablir l'Église morave, s'adressa au pape à cet effet. Jean IX (898-900) envoya en Moravie trois dignitaires de l'Église romaine, l'archevêque Jean, les évêques Benoît et Daniel, en les priant

1. Voir, sur cette falsification impudente, la lumineuse dissertation de A. Lapôtre, dans l'*Europe et le Saint-Siège à l'époque carolingienne.*

d'examiner l'état du pays et de lui en rendre compte. Ces commissaires furent si satisfaits de leur enquête qu'ils consacrèrent immédiatement un métropolitain et trois évêques suffragants, tous indigènes, tous disciples de Méthode.

Cette réorganisation de l'Église morave mit en fureur les prélats allemands de Salzbourg, de Freïsingen, d'Eichsstadt, de Ratisbonne et de Passau. Ils rédigèrent et expédièrent (900) à Jean IX un factum où ils revendiquaient âprement le droit de juridiction et le droit de dîme sur les Moraves ; ils supprimaient complètement le magnifique apostolat de saint Cyrille et de saint Méthode, et semblaient même ignorer que ces deux apôtres eussent existé ; ils allaient jusqu'à prétendre que le pape avait commis une usurpation en s'occupant des affaires ecclésiastiques de Moravie et de Pannonie.

Ils disaient textuellement : « L'évêque de Passau, autant qu'il l'a voulu et dû, est toujours entré dans ces provinces ; il y a fait avec pleine autorité tout ce qu'il avait à faire, et nul n'a osé lui résister en face. Nos comtes ont exercé leur juridiction sur ce pays, y ont levé tribut, et nul ne leur a tenu tête. Mais plus tard, excités par le démon, les Moraves ont commencé à haïr le christianisme, à refuser toute obéissance, à nous faire la guerre, à lutter contre nous d'une manière acharnée, de sorte que, l'évêque ni les prédicateurs n'ayant plus d'entrée dans ces régions, ils ont fait tout ce qui leur a plu. »

Ils ajoutaient : « Bon gré, mal gré, les Slaves nous seront soumis : *sive velint, sive nolint, regno nostro subacti erunt.* » C'est déjà la maxime sauvage de Bismarck : la force prime le droit.

L'arrivée des Magyars trancha la question. Les Bavarois s'enfuirent. La jeune patrie morave, qui s'était élevée si rapidement à la civilisation chrétienne et qui avait causé de l'ombrage à l'Allemagne, disparut brusquement comme un météore.

II. — ORIGINE DE LA LITURGIE SLAVE

Grecque ou latine ? — Parmi les Slaves d'aujourd'hui qui ont les offices en langue slavonne, les uns se servent des caractères glagolitiques et les autres des caractères cyrilliques. Mais on discute beaucoup pour savoir si les deux saints ont traduit la liturgie byzantine ou la liturgie romaine.

Ceux qui prétendent que Cyrille et Méthode ont copié la liturgie latine présentent les arguments suivants :

Il y avait plusieurs siècles que la Croatie, la Pannonie et la Moravie avaient reçu le rite romain. La hiérarchie était installée depuis soixante-quinze ans, lorsque Rastislav demanda des missionnaires au basileus Michel (842-867). La population n'aurait pas toléré qu'on changeât l'ensemble des cérémonies et des prières dans lesquelles le christianisme lui avait été apporté. Si une pareille révolution avait eu lieu, l'histoire la mentionnerait. Or, les papes, dans leurs lettres, ne parlent que de l'emploi de la langue ; ils n'auraient pas permis l'adoption du rite grec au moment même où Constantinople travaillait à la séparation ; en tous cas, ils auraient au moins signalé ce changement. Les évêques germains font grief à Méthode d'avoir introduit une nouvelle langue liturgique. Comment auraient-ils laissé introduire le baptême par immersion, le pain levé, la simultanéité du baptême et de la confirmation ? Comment n'auraient-ils pas protesté ?

Les partisans du système opposé répondent ainsi :

L'administration des sacrements et la célébration des offices devaient être d'autant plus agréables à Rastislav et à son peuple qu'elles différaient plus de celles du clergé germanique. La lettre du pape Jean VIII, qui défend à Méthode l'usage de la langue slave, autorise formellement l'usage de la langue hellénique. De ce que l'Évangile était lu en latin, on ne peut conclure que la liturgie byzan-

tine ait été abandonnée. Enfin, certains manuscrits glagolitiques du xe siècle sont conformes à cette dernière liturgie. Il est vrai que d'autres fragments de la même époque portent une forte empreinte de latinisme et contiennent la traduction de nombreux propres de messes romaines.

D'après la première solution, les disciples de saint Cyrille et de saint Méthode, en s'installant chez les Bulgares qui étaient de rite byzantin, ont traduit en slavon la liturgie locale et n'ont fait de la sorte qu'appliquer le système de leurs maîtres. La liturgie des Slaves orientaux et septentrionaux ne procéderait donc pas des deux apôtres, mais de leurs continuateurs.

Un fait indiscutable, c'est que la Thrace, la Macédoine, la Bulgarie et à peu près toute la Serbie, évangélisées par des missionnaires grecs, suivirent dès leur conversion le rite byzantin. Au contraire, l'Albanie supérieure, une partie de la Dalmatie, l'Istrie, l'Esclavonie, la Croatie, la Hongrie, la Carinthie, la Styrie, la Carniole, la Moravie, la Pologne proprement dite et la Bohême, ont reçu primitivement et ont conservé le rite romain; ce sont des immigrations postérieures qui ont amené des populations de rite byzantin dans quelques-unes de ces contrées.

III. — L'ŒUVRE LITTÉRAIRE ET PHILOLOGIQUE DES DEUX SAINTS

BIENFAITS DE CETTE ŒUVRE. — La mission apostolique de Cyrille et de Méthode a été, sans contredit, le plus grand événement de la seconde moitié du IXe siècle. Elle a transformé le centre de l'Europe, elle a discipliné des multitudes de barbares, elle en a saisi les forces mal réglées et débordantes pour les consacrer au Christ. Là, comme partout, l'introduction du christianisme a été le point de départ du progrès intellectuel; là, comme partout, la foi a donné à la raison une merveilleuse puis-

sance. Et cela est si vrai que, chez les Slaves, l'histoire des lettres a marché dans les pas de l'histoire religieuse et a grandi avec elle. Les deux apôtres n'ont pas seulement converti les peuples des rives du Danube ; ils leur ont de plus fourni une écriture usuelle et une langue littéraire.

Qu'il soit bibliothécaire ou professeur de philosophie, qu'on l'envoie faire des conférences dans le khalifat de Bagdad ou en Chersonèse, Cyrille se révèle comme l'un des hommes les plus savants de son temps. On lui avait donné le surnom de Philosophe. Sa connaissance approfondie de la théologie et son beau talent de parole avaient fait de lui une sorte de controversiste officiel.

Son œuvre écrite est comprise tout entière dans les traductions scripturaires, composées en collaboration avec Méthode et leurs disciples. Ce grand ouvrage fut entrepris à Constantinople. Après avoir inventé l'alphabet slave, il se mit à traduire les Évangiles, en commençant par celui de saint Jean. Il exécuta le même travail pour les principaux livres liturgiques grecs.

Sans avoir la réputation de son frère, Méthode était cependant un excellent écrivain. On lui attribue l'adaptation slave d'un recueil de droit ecclésiastique et d'une Vie des saints. Il serait, en outre, l'auteur d'une grammaire hébraïque.

L'œuvre littéraire et philologique des deux missionnaires est le complément de leur apostolat. Le but qu'ils ont poursuivi est exclusivement religieux. Mais, du même coup, ils ont fait entrer la langue slave dans la littérature et ont formé l'instrument dont des millions d'hommes se servent pour la transmission de la pensée. En élaborant un vocabulaire et une syntaxe à l'usage de ces peuples, ils leur ont apporté une même manière de juger et de sentir, ils ont établi entre eux l'union des esprits, ils ont éveillé la conscience nationale. Ils possèdent cette auréole peu commune d'avoir créé un langage type et ouvert l'histoire intellectuelle d'une grande race.

IV. — LE SLAVON

Son rôle parmi les langues slaves. — Les langues slaves forment un groupe à part dans la famille des langues indo-européennes. La première impulsion littéraire leur a été donnée au IXe siècle par saint Cyrille et saint Méthode.

Les deux savants ont commencé leurs traductions dans l'idiome des Slaves de la péninsule. Malgré quelques provincialismes, le texte qu'ils écrivaient à Constantinople était parfaitement compris du peuple auquel il s'adressait. Aidés de Bulgares comme Clément et de Moraves comme Gorazd, ils éliminèrent bientôt les tournures spéciales qu'ils avaient héritées de Thessalonique; ils écartèrent de même les formes les plus rudimentaires des dialectes du Danube et de la Theiss. Ils firent évoluer la parole pauvre et imprécise de ces populations ignorantes. Des racines, ils tirèrent de nombreuses familles de mots qui expriment toute une série d'idées. Ils choisirent les termes les plus expressifs et les combinaisons de phrases les plus correctes. Et c'est ainsi qu'ils arrivèrent par degrés à construire une langue fort belle, capable de porter la pensée et d'enfanter des chefs-d'œuvre.

Le slavon (nommé aussi slave ecclésiastique, slave liturgique, paléo-slave, paléo-bulgare, paléo-slovène) a été un agent d'unification. Mais, employé chez les divers peuples slaves, il a subi très vite l'influence des prononciations locales, et, tout en régnant sur la langue populaire de chaque territoire, il s'est laissé peu à peu pénétrer par les idiomes particuliers. Il s'est divisé successivement en plusieurs langues : la bulgare, la russe, la serbe, la roumano-slave (caractères cyrilliques) et la croate (caractères glagolitiques).

De bonne heure, on se servit de l'écriture et de la langue d'église pour les ouvrages profanes; ce fut le germe

de trois langues littéraires : le bulgare, le serbe et le russe. La langue civile russe s'est séparée définitivement de la langue religieuse sous Pierre le Grand. En Serbie la scission a été accomplie par Vouk Stéphanovitch Karadjitch. La langue littéraire bulgare est restée longtemps dans une demi-dépendance moscovite; elle ne s'est formée qu'au XIXe siècle; elle renferme trois éléments : bulgare national, russe et slavon.

V. — *LA QUESTION DES ALPHABETS*[1]

Les Slaves possèdent deux alphabets. Le premier est appelé glagolitique. Le deuxième porte la dénomination de cyrillique ou gréco-slave. Leurs signes graphiques diffèrent; l'ordre et le nom des lettres sont les mêmes.

Le glagolitique. — Certains philologues attribuent aux caractères glagolitiques une origine albanaise. D'autres les font dériver de la cursive grecque du VIIe ou VIIIe siècle, tandis que le cyrillique correspondrait à l'onciale grecque du IXe siècle. Quelques-uns croient que ces lettres proviennent en grande partie des barres et des entailles qui servaient d'écriture aux anciens Slaves. Tout le monde est d'accord pour dire que cet alphabet n'est pas un produit national, mais a été composé par des savants. Il est aussi décoratif qu'incommode. Ses créateurs avaient surtout en vue les manuscrits liturgiques et juridiques qui devaient être écrits avec soin et ornés.

On distingue deux sortes de glagolitsa : l'une à forme ronde et l'autre à forme carrée. La première, ou bulgare, se rencontre plus particulièrement en Bulgarie, en Macédoine, au mont Athos, à Ochrida. La seconde, ou croate,

1. Consulter J. Sedlacek. *Dictionnaire de la Bible*, pp. 1799 et sq. — H. Bourgeois. *Le Muséon*, vol. X, n° 1. — Baron d'Avril. *Saint Cyrille et saint Méthode*. — Louis Léger. *Cyrille et Méthode*.

est répandue en Croatie, sur le littoral dalmate et dans les îles.

Au moyen âge, le glagol était très employé chez les Slaves du sud et chez les Bulgares; il l'était beaucoup moins chez les Bohêmes et les Russes. Étant d'une lecture et d'une écriture difficiles, il fut rejeté au deuxième plan par la concurrence de l'alphabet cyrillique. A partir du XIVe siècle, les Yougo-Slaves furent les seuls à s'en servir. Aujourd'hui encore, il est en usage dans nombre de paroisses catholiques de la Croatie, de la Dalmatie et de l'Istrie.

Une tradition sans fondement fait remonter la glagolitsa au dalmate saint Jérôme.

Les Slaves occidentaux voient en elle le premier alphabet slave et pensent que la cyrillica n'en est que le perfectionnement. Cyrille aurait substitué le système phonétique au système idéographique jusqu'alors usité, en gardant la dénomination des signes primitifs slaves et en rangeant les lettres d'après l'ordre grec.

Les adversaires de cette opinion pensent que la glagolite fut imaginée chez les Slaves du sud et de là se répandit en Bulgarie; elle serait l'œuvre d'un disciple immédiat des deux apôtres qui aurait pris pour base les runes slaves et l'alphabet cyrillique, tout en s'efforçant de dissimuler ses emprunts[1].

MANUSCRITS GLAGOLITIQUES. — Les plus anciens manuscrits glagolitiques sont :

1° Deux fragments du Xe siècle, découverts à Prague en 1855. Ils renferment des chants réservés aux Matines des fêtes et trois antiennes du Dimanche de la Passion;

1. « La majorité des historiens slaves est disposée, aujourd'hui, à admettre que l'alphabet glagolitique (de *glagol*, son, mot) était celui dont se servait Cyrille; il serait sorti de l'écriture cursive grecque, telle qu'elle était usitée au IXe siècle. Un disciple de Méthode, saint Clément, le simplifia, et la forme nouvelle reçut à tort le nom de cyrillique. » E. DENIS, dans l'*Histoire générale*, de Lavisse et Rambaud, tome I, p. 711.

2° Un évangéliaire dit d'Assemani (xe siècle), venu de Saint-Clément d'Ochrida. Bibliothèque du Vatican ;

3° Un tétraévangélion, c'est-à-dire les quatre évangiles (xie siècle), au monastère Zographos, du mont Athos ;

4° Le Codex Marianus (xe siècle) du couvent de Marie, mont Athos, contenant les quatre évangiles ;

5° Le psautier du mont Sinaï ;

6° Les fragments glagolitiques de Kief (xie siècle) ;

7° L'évangéliaire de Reims. La partie glagolitique porte la date de 1395 et vient de Bohême. A la suite des guerres hussites, ce manuscrit échoua on ne sait comment à Constantinople et fut acquis par le cardinal de Lorraine qui en fit présent à la cathédrale de Reims (1574). On le prit pour un manuscrit copte et syriaque ayant appartenu à saint Jérôme. Les rois de France, pendant deux siècles, prêtèrent serment, à leur sacre, sur cet évangéliaire.

Le cyrillique. — L'alphabet nommé cyrillique contient des lettres grecques, au nombre de vingt-quatre, et des caractères spéciaux, au nombre de quatorze. Ceux qui croient à l'antériorité du glagol disent que ces quatorze lettres sont tirées de l'alphabet glagolitique. Les autres font remarquer que Cyrille était l'un des premiers philologues de son temps ; il savait non seulement le grec et le latin, mais encore les langues sémitiques, et peut-être le gothique ; il avait sous la main plusieurs alphabets et il les a combinés ; il a utilisé d'abord les lettres grecques, les plus connues dans les Balkans ; puis, les lettres grecques ne se prêtant pas à la transcription de certaines lettres slaves, notamment des chuintantes, il a fait appel aux langues sémitiques, à l'arménien, au phénicien.

Une hypothèse donne pour auteur au cyrillique le bulgare Clément, auxiliaire des deux apôtres. Si cette hypothèse n'a jamais été confirmée, elle n'a, par contre, jamais été infirmée. D'après elle, quand les disciples de Méthode, expulsés de Moravie, arrivèrent de Mésie et en Dardanie, ils apportaient avec eux le glagol. Or, Bulgares récem-

ment convertis et Slaves christianisés de vieille date, tous usaient de l'alphabet grec, tant dans les prières que dans les rapports officiels et juridiques. Voyant cela, les nouveaux venus réservèrent la glagolitsa pour l'écriture sacrée et se mirent en devoir d'approprier l'alphabet grec aux sons slaves. Ils demandèrent au glagol, ou à la source du glagol, de rendre les sons slaves que ne pouvaient traduire les lettres helléniques. Seulement, ils modifièrent quelque peu les formes empruntées à la glagolite, afin de ne pas introduire de disparate dans un alphabet purement grec.

Manuscrits cyrilliques. — Les plus anciens manuscrits cyrilliques sont :

1° L'évangile d'Ostromir, écrit en 1057, pour le posadnik (maire) de Novogorod;

2° Un Praxapostolarion (Actes des Apôtres) du xii[e] siècle, trouvé à Saint-Clément d'Ochrida;

3° L'évangile de Sabbas ou évangéliaire du prêtre Sabbas;

4° Un psautier fait pour Jean Assen (xii[e] siècle) par Joseph Tihota, au monastère de Ravno.

Dans de nombreux manuscrits, une partie est en caractères cyrilliques et l'autre en caractères glagolitiques.

La plupart des passages cyrilliques conservent des lettres glagolitiques, parfois des mots entiers, voire toute une ligne.

Fait capital, dans les palimpsestes, c'est toujours le cyrillique qui a été superposé au glagolitique.

Sort ultérieur des deux alphabets. — Lorsque le schisme oriental fut consommé, les caractères cyrilliques prévalurent dans les pays liés à Byzance, c'est-à-dire en Serbie et en Bulgarie. La Ruthénie les admit au x[e] siècle et la Moscovie au xii[e].

Le glagol ne demeura en vigueur que dans les contrées slaves romaines, la Croatie, la Dalmatie et l'Istrie.

VI. — RÉSUMÉ. — PORTÉE DE L'ACTION DE SAINT CYRILLE ET DE SAINT MÉTHODE

Saint Cyrille et saint Méthode occupent une place d'honneur dans les annales slaves. Ils ont la gloire incomparable d'avoir initié tout un groupe ethnique à la vie religieuse, morale et intellectuelle. Aujourd'hui encore, 120 millions d'hommes se servent d'alphabets dérivés de celui qu'ils ont si heureusement créé.

Tout en faisant œuvre chrétienne, ils faisaient, à leur insu, œuvre politique. Ils renforçaient la communauté de race par la communauté de foi; ils créaient un centre commun de traditions, de coutumes et d'idées ; ils préparaient un grand empire qui aurait emprunté sa civilisation non à Byzance, mais à Rome, et qui aurait barré la route au pangermanisme et au mahométisme. L'esprit anarchique des Sclavénies et l'invasion hongroise ont ruiné les projets du noble et hardi Rastislav. Les intrigues allemandes ont eu aussi une grande part dans cet insuccès. C'est sous Charlemagne qu'a commencé à se manifester la haine qui pousse les uns contre les autres Germains et Slaves. Dès lors, on voit poindre cet effort tenace de germanisation qui se poursuit toujours en Orient et qui a transformé l'existence de Cyrille et de Méthode en un véritable martyre. L'Allemagne ne montra tant d'acharnement contre les apôtres que parce qu'elle sentait combien leur action était panslave.

La jeune nation morave était, en effet, le noyau d'une fédération qui serait devenue puissante et aurait attiré à elle tous les groupements voisins. Au nord, les Slaves arrivaient à la ligne de l'Elbe ; ils la dépassaient même dans son cours supérieur, avec les Sorabes et les Bohêmes. Au sud, ils étaient répandus de la mer Noire à l'Adriatique et descendaient jusqu'au cœur de la Macédoine et du Péloponèse.

Les missionnaires apportaient précisément à ces agglo-

mérations séparées un principe de développement et d'unification. Si les Slaves de l'est, avec Boris et Siméon, ne s'étaient pas laissé entraîner dans l'orbite des patriarches grecs et avaient su se joindre aux Slaves de l'ouest, les uns et les autres, grâce à saint Cyrille et à saint Méthode, auraient pu voir ce duel de deux races se terminer en leur faveur.

CHAPITRE III

LE RÈGNE DE BORIS (852-888)

Succès matériels. — Le plan bulgare. — La sœur de Boris. — Le passage de saint Cyrille et de saint Méthode (863). — La légende du peintre Méthode. — Motifs de la conversion de Boris. — Le baptême (864-865).—Émeute et répression.—Hésitations entre Rome et Constantinople. — La mission romaine (866-867). — Byzantinisation de l'Église bulgare (867-870). — Accord inutile (877). — L'exil des disciples de Méthode (886). — Saint Clément. — Sincérité religieuse de Boris.— Vladimir (888-893).— Ce qu'il faut penser du kniaz Boris.

SUCCÈS MATÉRIELS. — Dès son avènement, Boris, fils de Pressiam ou de Svinitza, se révéla tel qu'il devait être pendant tout le cours de son long règne : l'homme d'une idée fortement conçue, un chef d'esprit avisé et ferme, un roi profondément national.

A la vérité, il débuta par des campagnes malheureuses contre les Croates et les Serbes. Mais on savait qu'une fois bien installé sur le trône, il effacerait cet échec dans une revanche éclatante, et on le traita comme un vainqueur plutôt que comme un vaincu. Il obtint de nombreuses cessions territoriales à l'est et à l'ouest. Pour les compléter, il rouvrit la guerre aussitôt qu'il en eut l'occasion. Il put s'emparer, d'un côté, du pays s'étendant jusqu'à la Save, et, de l'autre, de la Macédoine septentrionale, y compris Ochrida (ou Achrida), ainsi que d'une portion du littoral de la mer Noire, au sud-est du Balkan.

LE PLAN BULGARE. — Avec un pareil prince à leur tête, les Bulgares pouvaient travailler à devenir le centre d'attraction de la péninsule balkanique. Ils ne rencontraient plus qu'une faible résistance chez les Serbes. Maîtres de toute la Roumanie actuelle, de la Transylvanie et de la région située entre la Tisza et le moyen Danube, ils avaient poussé des pointes audacieuses jusque dans la Pannonie supérieure, et ils n'avaient plus qu'à se rabattre sur la Croatie pour achever le cercle d'un vaste royaume. Boris semblait être le souverain destiné à réaliser ce plan magnifique.

La Bulgarie se laissa détourner de ce rôle. Au lieu de se développer parallèlement à l'Orient byzantin et de ne l'attaquer qu'après avoir terminé la concentration slave, elle voulut le renverser de prime abord, et elle lâcha ainsi la proie pour l'ombre. Il arrivait aux Bulgares ce qui était arrivé à tous les barbares. Byzance les fascinait. Ils copièrent ses mœurs, s'affublèrent de ses titres, et ne rêvèrent plus que de la Corne d'Or. Ils avaient sous la main un grand empire slave. Ils le dédaignèrent et ne songèrent qu'à supplanter l'empire byzantin. Or, si l'empire byzantin n'avait plus aucune force d'expansion, il gardait pourtant une vigueur de résistance dont les Bulgares ne devaient jamais triompher complètement.

LA SŒUR DE BORIS. — En 853, voyant que Byzance était gouvernée par une régente, Boris déclara brusquement la guerre. Théodora (842-856) répondit : « Si vous entrez sur mes terres, j'irai au-devant de vous ; j'espère la victoire ; si je suis vaincue, vous aurez honte de n'être vainqueur que d'une femme. » Cette énergie le surprit et lui plut. Il consentit à traiter.

Au cours des négociations, dit une légende, l'impératrice offrit à Boris telle somme d'argent qu'il voudrait pour la rançon d'un saint moine nommé Koupharas, depuis longtemps prisonnier en Bulgarie. Le roi convint d'en faire un échange avec sa sœur. Elle avait été prise

au berceau trente-huit ans auparavant, sous le règne de Léon l'Arménien, et était retenue à la cour de Constantinople, où elle avait reçu le baptême. De retour auprès de son frère, elle ne cessait de lui parler du Christ, elle le pressait instamment de renoncer aux idoles. Ses prières eurent d'autant plus de succès que le moine Koupharas avait déjà jeté dans l'esprit du souverain quelques semences de christianisme. Le grain germa très vite et promit une abondante récolte.

Une chose certaine, c'est qu'il y avait toujours eu, à la Cour et dans les villes bulgares, depuis Vinck et Téléric, un assez nombreux parti chrétien. Boris résolut de s'appuyer sur ce parti pour régner.

Le passage de saint Cyrille et de saint Méthode (863). — Il est probable qu'en se rendant en Moravie à l'appel de Rastislav, les deux frères firent une station chez les Bulgares. Le pays était préparé à les bien recevoir puisqu'il contenait beaucoup de chrétiens. Les apôtres en profitèrent sans doute pour y prêcher l'Évangile durant quelques semaines.

Légende du peintre Méthode. — Boris hésitait encore ; il redoutait quelque révolte de ses boyards, plus entêtés que jamais dans leurs superstitions. C'est alors qu'il chargea un certain Méthode, l'un des meilleurs peintres de cette époque, de décorer un appartement de son palais. L'artiste imagina d'exécuter une grande fresque représentant le jugement dernier et les supplices des réprouvés. L'explication de ce tableau glaça d'effroi le khan et il commença aussitôt à craindre Dieu.

Motifs de la conversion de Boris. — Le roi s'appuyait sur un domaine de plus en plus étendu. Il avait son armée, son trésor, ses impôts permanents, sa hiérarchie de fonctionnaires. Tout en ayant à compter avec l'esprit d'insubordination des boyards, il possédait de sérieux

moyens d'action et il disposait de ressources qui l'autorisaient à former de grands desseins.

Mais il voyait que ses sujets restaient ignorants et barbares ; il voyait que leurs mœurs violentes les mettaient dans une regrettable infériorité vis-à-vis des autres groupes balkaniques, tous déjà plus ou moins policés. Il avait assez observé autour de lui pour sentir combien la mythologie du steppe était enfantine et grossière. Il ne pouvait demander au paganisme de transformer l'activité sauvage et dévastatrice de sa nation en une activité réglée et féconde. Et il songeait à recourir au christianisme, qu'il remarquait être la religion de tous les peuples civilisés.

D'autre part, il lui fallait assurer l'avenir de son royaume par des alliances solides. Avec qui s'allier ? Les pays d'alentour étaient soumis à la loi du Christ, et Boris avait l'intelligence trop sagace pour ne pas se rendre compte qu'il risquait de rester toujours à leurs yeux un ennemi commun. Son bon sens lui montrait tout le péril de la situation où il se trouvait. D'un jour à l'autre, les Francs, les Moraves, les Byzantins pouvaient se coaliser ; et alors c'en serait fait de lui ; son empire disparaîtrait comme avait disparu celui des Avares.

La question était donc à la fois religieuse et nationale. Deux choses lui devenaient claires : le christianisme et la civilisation ne faisait qu'un, tandis que le paganisme entretenait la barbarie. Le seul moyen d'empêcher le royaume de perdre son rang et sa puissance était de le diriger vers l'Église et d'entrer dans la famille européenne.

Le baptême (864-865). — C'est à la fin de l'année 864, ou au commencement de l'année 865, que Boris reçut le baptême de la main d'un évêque byzantin, Joseph. Il eut pour parrain le basileus Michel III. D'où le nom de Michel qu'il prit alors.

Émeute et répression. — Selon les usages du temps, Boris ordonna solennellement à ses sujets de partager

ses nouvelles croyances. Il avait bien chargé des missionnaires de parcourir le plateau du Danube ainsi que les plaines de l'Hèbre, pour y annoncer officiellement l'Évangile; mais cette propagande n'agissait guère sur les dures cervelles des robustes campagnards du Balkan et du Rhodope. Boris se vit exposé à être abandonné des siens et à perdre l'héritage de ses ancêtres. La nécessité des faits l'obligea de se servir de la force et d'imposer le christianisme. La foule céda.

Par contre, quelques boyards résistèrent bruyamment. Sous leur inspiration, une grave révolte éclata qui avait pour but de renverser Boris et de lui substituer un païen. Le khan, alerte et vigoureux comme toujours, se mit à la tête de sa garde et étouffa l'insurrection dans le sang des principaux meneurs. Il extermina ainsi cinquante-deux familles, et, du même coup, se débarrassa des membres les plus turbulents de la noblesse.

Hésitations entre Rome et Constantinople. — Boris avait eu un bien triste parrain. Michel III, surnommé l'Ivrogne, se livrait aux plus folles dépenses et aux plus frénétiques débauches. Aux remontrances respectueuses que lui adressa le patriarche Ignace (847-858 ; 867-877), il répliqua par une sentence de déposition et d'exil. Délivré de ce gêneur, il lui chercha un successeur plus facile. Son choix tomba sur Photius (858-867 ; 877-886), grand écuyer et premier secrétaire. C'était un homme instruit, aimable, élégant et fourbe. En six jours, on lui donna coup sur coup les différents ordres, et il fut proclamé patriarche.

Photius cherchait comment obtenir la confirmation pontificale. Il atermoya vingt-quatre mois. Au bout de ce temps, comme les partisans d'Ignace ne désarmaient pas, il écrivit au pape pour soutenir qu'il n'avait été élu que malgré ces protestations. Nicolas Ier refusa catégoriquement de le reconnaître. Trompés, intimidés ou corrompus, les deux légats porteurs de la réponse passè-

rent du côté de Photius et prononcèrent contre Ignace la déposition et l'excommunication. Le pape n'accepta pas ces décisions ; un concile romain les réforma ; et Photius fut à son tour déposé et excommunié.

C'est à ce personnage qu'au lendemain de son baptême Boris réclama un archevêque, des évêques et des prêtres Il n'en obtint que quelques missionnaires. Les Byzantins ne tenaient pas à voir se constituer si près d'eux une hiérarchie qui les aurait exclus de la Mésie et de la Thrace.

Déçu de ce côté, le roi envoya une ambassade à Rome, afin qu'il pût se procurer ce que Constantinople n'avait pas voulu lui concéder (mois d'août 866). Sa démarche n'avait rien de désintéressé. Il était ancré dans cette idée toute byzantine qui faisait du pape, des patriarches et des métropolites, de simples officiers de la cour impériale, ou plutôt des domestiques. Pour lui, comme pour les Grecs, l'Église était subordonnée à l'État en qualité d'humble servante. Il croyait que les dignités hiérarchiques dans l'Église découlaient en droite ligne de la place occupée dans l'État. Il devait donc posséder, lui aussi, un siège patriarcal. Il pensait y avoir droit, puisque, d'après les théories venues de Byzance, ce n'était pas l'Église qui était le centre du christianisme dans chaque pays, c'était le Palais. Il voulait, à l'exemple de son impérial voisin, avoir son patriarche, c'est-à-dire, comme on l'entendait à Constantinople, un fonctionnaire chargé de le couronner et de l'environner de tout l'éclat et de toute la pompe des cérémonies ecclésiastiques.

La mission romaine (866-867). — En cédant, saint Nicolas (858-867) aurait trahi ses devoirs. Soucieux de ne rien brusquer, il évita la question de principe, sur laquelle aucune entente n'était possible ; il essaya d'amener peu à peu Boris à d'autres vues et il eut l'art de déjouer ses calculs politiques sans le blesser.

Une mission partit de Rome ayant à sa tête deux évê-

ques, Formose de Porto et Paul de Populania[1]. Elle devait gouverner l'Église bulgare jusqu'au jour où serait nommé un archevêque, dont l'investiture par le pallium appartiendrait au Saint-Siège. Formose avait une vue si nette des choses et mettait une telle ardeur dans l'exercice de son ministère épiscopal que Boris conçut pour lui une véritable affection. Il le laissa organiser à son gré la chrétienté naissante et couvrir la Bulgarie d'un admirable réseau ecclésiastique. Ce vaillant apôtre établit dans les campagnes des temples en même temps que des pasteurs à demeure fixe. Son action morale rayonnait d'un bout à l'autre du pays. Sans doute, il ne put empêcher le paganisme de se maintenir dans une multitude de superstitions rurales ; sans doute aussi, il ne voyait pas souvent ses farouches convertis mettre leur vie d'accord avec leur croyance ; mais il communiquait aux Bulgares une très vive chaleur de foi et il corrigeait tout doucement l'âpreté de leurs mœurs finno-turques. Il fit si bien qu'au bout de quelques mois les statues de Péroun et les arbres sacrés n'eurent plus de fidèles. Boris en ressentit une telle joie qu'il lui permit de renvoyer tous les prêtres venus de Constantinople, et de remplacer partout le rite byzantin par le rite romain.

A force d'admirer Formose, Boris fut pris d'une irrésistible envie de l'avoir pour archevêque. Il se disait : Cet homme a tant de prestige, il exerce tant d'influence par son savoir et son zèle qu'avec lui l'Église bulgare pourra s'élever au premier rang et éclipser l'Église de Constantinople. En conséquence, il écrivit à Rome qu'il

1. En même temps que saint Nicolas envoyait à Boris Formose de Porto et Paul de Populania, il résolvait, dans ses *106 Réponses*, une série de questions dogmatiques, morales et disciplinaires que lui avait posées le kniaz. Ces *Réponses*, claires, précises et pratiques, si différentes de la dissertation de métaphysique adressée par Photius au souverain bulgare, nous renseignent à merveille sur les mœurs et coutumes des nouveaux convertis. Voir l'appendice III.

le voulait à tout prix comme chef suprême de sa hiérarchie ecclésiastique.

Mais le pape, malgré l'affection qu'il portait au kniaz, ne pouvait l'autoriser à se créer une Église indépendante et à briser ainsi l'unité chrétienne. Pour couper court à ces tentatives particularistes qui méconnaissaient si gravement le caractère universel de l'Église du Christ, Nicolas Ier rappela Formose (novembre 867).

Byzantinisation de l'Église bulgare (867-870). — Formose parti, Boris réclama comme archevêque Marin, cardinal diacre envoyé par le pape à Constantinople et que le kniaz avait eu l'occasion de connaître pendant son voyage. Le nouveau pape, Adrien II (867-872), répondit qu'il était inutile d'insister davantage et de solliciter de lui quelque chose qu'il n'était pas en son pouvoir d'accorder (869). Cependant, Michel III avait été assassiné par Basile le Macédonien (867-886), et Photius s'était vu chassé de son patriarcat Ignace revint à Constantinople, et un concile, tenu en 869, sous la présidence des légats pontificaux, le confirma dans sa charge.

La paix était rétablie, quand Boris, mécontent, remit tout en cause. Ses députés parurent devant le concile et exigèrent qu'on décidât une fois pour toutes si la Bulgarie relevait de Rome ou de Constantinople. Dans une réunion extra-conciliaire (mars 870), les Grecs, appuyés par Basile Ier, décidèrent, sans s'occuper de l'opposition des envoyés du pape, que la direction ecclésiastique de la Bulgarie serait dorénavant du ressort de l'évêque de Constantinople. Le principal motif invoqué fut que, l'administration de l'Église n'étant qu'un rouage de celle de l'État, il n'appartenait pas aux Romains de posséder la moindre juridiction sur les terres du basileus.

Les Bulgares, qui avaient reçu le christianisme de Constantinople, n'étaient pas à même de voir ce qu'il y avait d'absurde et de tyrannique dans cette mainmise du pouvoir temporel sur le pouvoir spirituel ; ils admettaient

naïvement l'ingérence du souverain dans le domaine de la foi et de la conscience ; ils se souvenaient qu'ils avaient fait partie de l'empire byzantin, et ils croyaient que par là même ils dépendaient de Constantinople. Aussi les missionnaires latins durent-ils se replier sur l'Italie. L'archevêque Joseph et une dizaine d'évêques grecs prirent officiellement possession de l'Église bulgare au nom du patriarche Ignace.

Accord inutile (877). — Le pape Jean VIII (872-882) somma Ignace de venir s'expliquer à Rome. Sur son refus, il fit partir pour Byzance deux légats qui avaient mission d'excommunier et de déposer le patriarche s'il ne rappelait pas de Bulgarie les prêtres grecs. Ignace mourut en octobre 877. Le rusé Photius se réconcilia d'abord avec l'empereur en lui insinuant qu'il serait un auxiliaire souple, puis avec le pape en lui promettant de terminer le différend bulgare à la satisfaction de Rome. Jean VIII le confirma. Et, chose surprenante, Photius tint parole. A dater de ce jour, la Bulgarie cessa de figurer sur les listes épiscopales du patriarcat byzantin.

Boris affecta d'ignorer cet accord survenu entre Rome et Constantinople. Ce n'est pas qu'il fût complètement satisfait de sa hiérarchie grecque, vu que le chef de cette hiérarchie n'était pas revêtu de la dignité patriarcale. Mais il ne pardonnait pas à Rome de lui avoir enlevé son cher Formose. Il savait de plus que le pape n'admettrait jamais ses idées d'autonomie religieuse. Il savait aussi qu'il pouvait espérer réussir du côté de Constantinople, car on y était loin d'avoir la même fermeté dans les questions de principes.

L'exil des disciples de Méthode (886). — Expulsés de la Moravie, les disciples de Méthode entrèrent en Bulgarie au nombre d'environ 200 (886). Ils furent accueillis avec empressement par Borita, stratège bulgare de Belgrade. Sachant bien que Boris désirerait connaître et

garder dans son royaume de pareils hommes, ce fonctionnaire les lui amena. Le roi les reçut à bras ouverts.

De 870 à 886, la Bulgarie avait été évangélisée par des missionnaires grecs. Le kniaz fut heureux de pouvoir confier son peuple en majorité slave à un clergé slave dirigé par Gorazd.

Photius venait d'être destitué par Léon le Philosophe (886-912), et enfermé dans un monastère. Le nouveau patriarche, Étienne, fut agréé de Rome, et n'eut garde, par conséquent, de blâmer Boris d'avoir offert un asile aux prêtres moraves que le pape protégeait et aimait.

Saint Clément. — Gorazd avait été promu métropolitain. A sa mort, il fut remplacé par Clément, qui eut le titre de Velitsa. Le nouvel archevêque devint vite influent. Son zèle lui fit acquérir une véritable armée de disciples et de collaborateurs : il en compta bientôt 3.500. Le jour, il instruisait les enfants, il leur apprenait à lire et à écrire en slave ; la nuit, il traduisait ou composait pour eux des ouvrages de religion. De ces élèves, il formait des sous-diacres, des diacres et des prêtres.

Quand les séminaristes lui en laissaient le temps, il prêchait à la foule en langue slavonne et lui expliquait les grandes vérités. Il élevait des églises. Il bâtit un monastère en l'honneur de saint Pantaléïmon.

Malgré ce labeur écrasant, il trouvait le moyen de produire une quantité de petits livres de vulgarisation, dont les uns mettaient les dogmes du christianisme à la portée du peuple, tandis que les autres lui enseignaient l'alphabet, le vocabulaire et les règles du slave. Comme ses confrères, il était versé non seulement dans la théologie et la philosophie, mais encore dans les lettres et les sciences. En tout et partout, il se montrait digne de son maître bien-aimé, saint Méthode.

Sincérité religieuse de Boris. — Le khan ne s'était pas converti uniquement parce qu'il enviait à Byzance

la pompe de son culte officiel et qu'il désirait voir les cérémonies de sa cour toute rudimentaire rehaussées par la présence d'un patriarche et d'évêques couverts d'étoffes d'or et de soie. Il n'avait pas non plus simplement pour but de se mettre au niveau des puissances européennes.

Il semble bien que Boris était vraiment pénétré par les rayons de la vérité divine. Il n'était pas faux ; il était divers. Sa conversion fut sincère ; la sincérité n'exclut pas tout calcul. Le peuple a fait de lui un saint ; mais c'est un saint d'une espèce à part. Un historien, A. Lapôtre, a dit avec raison que « le christianisme de Boris sentait plus le steppe que l'évangile ». Il est certain, en effet, qu'un vieux chrétien n'aurait pas égorgé des femmes et des enfants dont les maris et les pères n'avaient pas voulu abandonner le paganisme. Cette cruauté ne lui était pas particulière ; elle se retrouvait chez tous les barbares nouvellement baptisés, et souvent même chez les basileis. Au surplus, sa dureté ne l'empêchait pas d'avoir une nature humble et religieuse. Fréquemment, après avoir employé sa journée à distribuer de grands coups de lance, le soir venu, il se revêtait d'un sac et se glissait dans les églises pour y passer la nuit en prière, à genoux sur les dalles. A la fin même, laissant le fardeau du pouvoir à son fils aîné, Vladimir, il se rasa la tête et se fit moine (888).

Vladimir (888-893). — Ce Vladimir avait des goûts tout différents. C'était un débauché et un ivrogne. Naturellement, il préférait la religion d'Asparouch et regrettait le temps où l'on buvait dans le crâne évidé d'un ennemi.

Soutenu par les boyards, qui étaient ravis de travailler à l'anéantissement de la royauté et à l'émiettement de la Bulgarie, il entreprit de ruiner l'Église de Gorazd et de détruire tout ce que son père avait construit. Celui-ci, du fond de sa cellule, eut vent de ce qui se tramait. Il mit bas le froc, donna la chasse à Vladimir et lui

creva les yeux. Après quoi, il proclama souverain son plus jeune fils, Siméon, en l'avertissant qu'il serait traité comme son frère s'il prenait le même chemin. Puis, l'âme en repos, il regagna le monastère pour remettre son cilice et reprendre sa prière interrompue. Il y mourut le 2 mai 907.

Ce qu'il faut penser du kniaz Boris. — Ce demi-barbare est un des plus grands rois qui se soient assis sur le trône de Bulgarie. Il eut un règne glorieux et fécond. Sa volonté est toujours allée au but que son génie lui montrait. Il a puissamment contribué à faire de la Bulgarie une nation croyante. Il a bien mérité de l'Église et de l'humanité.

Mais, quand il a fixé à son empire un point de départ chrétien, il n'a pas compris qu'il fallait éviter Byzance. En s'orientant vers Constantinople et en lui donnant la direction supérieure de son organisation ecclésiastique, il tournait le dos d'une façon définitive aux Slaves de l'ouest et brisait le lien par lequel ils étaient tout prêts à se rattacher à lui. Cette divergence religieuse, qu'il introduisit sans en soupçonner les conséquences, rendit impossible désormais la constitution de la formidable monarchie bulgaro-slave entrevue par lui dans les premières années de son règne.

LIVRE IV

L'APOGÉE DE LA ROYAUTÉ BULGARE (893-927)

L'ANARCHIE ET LA RUINE (927-972)

CHAPITRE PREMIER

SIMÉON LE GRAND (893-927)

L'homme et le roi. — La politique de Siméon. — Une guerre de commerce (893). — Léon le Philosophe appelle les Magyars (893). — Siméon appelle les Petchenègues (894). — Conséquences de cette intervention des Magyars et des Petchenègues. — Vingt ans de paix. — Causes de la rupture. — La guerre de l'an 913. — Campagne de 914. — Préparatifs byzantins. — Bataille d'Anchialo (917). — Siméon se proclame *autocrator* (921). — Le tsar reparaît devant Byzance (fin de 921). — Réconciliation de Rome et de Constantinople (923). — Réussite des intrigues byzantines. — Siméon et les Serbes. — Ce qu'il advint de l'entente de Siméon avec les Arabes (923). — L'attaque suprême (924). — Victoires en Serbie et défaites en Croatie (926-927). — Mort de Siméon (927). — Puissance et étendue de l'empire bulgare. — Siméon et l'hellénisme. — La littérature ecclésiastique. — Constantin. — Jean l'Exarque. — Le pope Grégoire. — Le moine Chrabr. — Valeur de cette littérature. — Rôle de l'Église dans la société bulgaro-slave, de 893 à 927. — Appréciation générale sur le règne de Siméon.

L'homme et le roi. — Siméon, né en 864, s'essayait à la vie monastique lorsque Boris lui confia le commandement du peuple bulgare. Il ne ressemblait en rien à son frère aîné, Vladimir. Élevé à Byzance, formé aux lettres dans la grande école impériale de la Magnaure, il avait reçu une éducation parfaite et possédait une vaste culture. L'éloquence de Démosthène le passionnait, non moins que les syllogismes d'Aristote. Sa belle intelligence était mise en valeur par une volonté robuste.

Son savoir et ses mœurs le différenciaient tellement de ses compatriotes qu'on l'avait surnommé le demi-grec, l'*Hémiargos*.

Capitaine de grande allure, il s'est créé une Bulgarie puissante et respectée. S'il était médiocre diplomate, en revanche il avait le sentiment profond de sa tâche royale. Son génie audacieux, sinon toujours très pratique, ne connaissait ni l'hésitation, ni la peur. Parmi les souverains bulgares, c'est lui peut-être qui a fait le plus vaillamment et le plus magnifiquement son métier de roi.

La politique de Siméon. — La passion qui éclatait en lui, c'était celle de servir la Bulgarie. Sa politique intérieure et extérieure n'avait d'autre but que la grandeur du pays. Il s'appliqua sans cesse à rendre l'autorité plus vigoureuse. Il mit tous ses soins à dominer les éléments anarchiques d'opposition et de discorde dont les boyards gardaient le dépôt. Il sut assurer à son royaume la sécurité; il sut lui maintenir une existence indépendante et lui conquérir les contrées qui font partie de sa sphère naturelle d'expansion.

Mais son état d'esprit byzantin l'a parfois conduit hors de la voie des vrais intérêts bulgares. La splendeur des monuments de Constantinople, les merveilles artistiques, les délicatesses de la table et du vêtement, avaient enivré le jeune homme nourri jusque-là dans les palais rustiques de la Mésie. Il avait été surtout impressionné par les éblouissantes réceptions de la cour, par la pompe inoubliable des processions à Sainte-Sophie en l'honneur de l'autocrator, par la richesse flamboyante des costumes impériaux. Ce prestigieux appareil, qui environnait le basileus d'une majesté surhumaine et le transformait en une sorte de divinité, avait séduit Siméon au delà de toute mesure. Il ne concevait pas que la dignité royale pût différer de celle qu'il avait vue fonctionner sur les rives de la Corne d'Or. Il se condamnait à graviter autour de

Byzance, au lieu de se faire un idéal à lui. Il fut trop byzantin et pas assez bulgare.

Une guerre de commerce (893). — Selon la remarque d'Alfred Rambaud, la première guerre entre Siméon et l'empire grec eut pour cause un conflit économique et fut provoquée par une lutte de tarifs. La Zagorie de Thrace, que s'était fait céder le kniaz Boris, comprenait les ports d'Anchialo, de Mésembria, de Sozopolis et de Bourgas. Tous ces ports étaient devenus florissants et leurs navires allaient se décharger aux quais mêmes de Constantinople, à l'endroit dénommé « entrepôts bulgares ». Une intrigue d'eunuques impériaux, gagnés par deux marchands grecs furieux de la concurrence des barbares, fit transporter les « entrepôts » à Salonique. Les vaisseaux de Siméon avaient donc à franchir le détroit des Dardanelles, à contourner deux presqu'îles, celles de Gallipoli et de la Chalcidique, pour aller débarquer leurs marchandises dans la métropole de la Macédoine. Et une fois là, ils étaient en butte à toutes sortes d'avanies douanières.

Siméon se plaignit. Il ne reçut aucune satisfaction. Comme l'avenir commercial de la Bulgarie était en jeu, il recourut immédiatement aux armes. Léon VI le Philosophe (886-912) lança contre lui le stratège Procope. La rencontre eut lieu dans la Thrace de l'ouest, à Bulgarophygos. Les Grecs furent taillés en pièces et Procope tué. Le roi fit couper le nez à tous les prisonniers et les renvoya au basileus (893).

Léon le Philosophe appelle les Magyars (893). — A la vue de ces malheureux, Léon, altéré de vengeance, pria un de ses patrices, Nicétas, de courir chez les Hongrois pour les inviter à traverser le Danube et à se jeter sur la Bulgarie.

C'était une imprudence colossale que d'ouvrir la porte à des barbares de cette envergure.

A l'exemple des Huns, leurs congénères, les Hongrois

n'avaient d'autre demeure que des chariots, et se nourrissaient de gibier ou de laitage. Malgré la rigueur du climat, ils vivaient demi-nus. Ils avaient la tête toujours rasée. Ils égorgeaient les prisonniers, ils en buvaient le sang et leur mangeaient le cœur. Les femmes tailladaient le visage de leurs enfants pour les accoutumer aux blessures.

Les Magyars combattaient sur leurs montures petites, rapides et infatigables. Les flèches étaient leurs armes favorites. Dans les batailles, ils ne formaient qu'une seule masse, séparés par de légers intervalles, avec une réserve. Ils étaient fertiles en ruses de guerre, embuscades, fuites simulées, retours imprévus. Ce qui, par-dessus tout, les rendait redoutables, c'est qu'ils savaient obéir à leurs chefs et qu'ils avaient la ferme résolution de s'établir dans les pays dont ils feraient la conquête [1].

Venus de l'Oural au nombre d'un million, ils campèrent provisoirement sur le Dniester. La richesse de l'Europe les éblouissait. Aussi Nicétas fut-il le bienvenu. Ses offres répondaient à leurs plus chers désirs. Ils ne se contentèrent pas de promettre d'attaquer les Bulgares, ils donnèrent même des otages pour garantir l'exécution du contrat.

Pendant que ses troupes marchaient vers les Balkans, Léon le Philosophe fit parler d'accommodement à Siméon, afin de l'amuser. Le roi, soupçonnant quelque artifice, emprisonna l'ambassadeur et se mit en campagne.

1. L'invasion hongroise fut arrêtée un moment, dans l'ancienne Dacie Trajane, par les voïvodats bulgaro-roumains qui se partageaient le pays depuis la chute de l'empire des Avares et formaient la Bulgarie transdanubienne. Il y avait d'abord la principauté de Menmarot ou Menoumorout, située au nord du Banat de Temesvar. Venait ensuite le duché de Glad, dans le Banat de Temesvar. Le troisième voïvodat était celui de Gelu, dans le nord de la Transylvanie. Le quatrième était celui de Kéan, dans le sud de la Transylvanie. Ces petits États vassaux, gouvernés par des dynasties bulgares, rendirent au peuple roumain, dit M. Xénopol, l'organisation politique et sociale que les fréquents passages de barbares avaient complètement détruits.

A peine s'était-il ébranlé du côté du sud, qu'on lui apprit l'irruption des Hongrois. Il revint sur ses pas. Les Magyars avaient déjà repassé le Danube, chargés de butin. Dès qu'ils virent Siméon, ils voulurent retraverser le fleuve. Les barques byzantines qui les portaient ne pouvaient accoster, car le roi avait barré avec de solides chaînes de fer l'unique endroit abordable. Alors un pilote grec, sous une pluie de flèches, entreprit à lui tout seul de démolir l'obstacle, et il y réussit. Les Hongrois bondirent aussitôt sur la rive et attaquèrent les Bulgares. Ils furent vainqueurs. Siméon s'enfuit à Silistrie et s'y enferma. Il assista, impuissant, aux horreurs qui suivirent cette défaite. Quant aux Magyars, ils ne se retirèrent que lorsqu'ils furent rassasiés de pillages et de massacres (893).

SIMÉON APPELLE LES PETCHENÈGUES (894). — Siméon, cependant, ne perdit pas la tête et demanda tout bonnement la paix au basileus. Celui-ci, qui croyait avoir abattu son adversaire, retira son armée et sa flotte. Tandis que les négociations traînassaient à l'orientale, Siméon travaillait en diligence à réparer ses forces ; et pour être plus sûr de la revanche, il s'entendit avec les Petchenègues, les ennemis jurés des Hongrois, qui erraient en ce moment dans les steppes du bas Dniéper.

Le jour où l'ambassade grecque se présenta fièrement à Preslav pour la signature du traité, le souverain fit mettre tout ce monde aux fers et partit chercher les Magyars dans leur pays. Secondé par les féroces Petchenègues, il anéantit leur établissement du Pont et les força de se sauver dans les Carpathes, d'où ils gagnèrent la Moravie et la Pannonie.

Se retournant ensuite contre les Byzantins, il les battit près de l'actuel Eski-Baba. Glorieux de sa victoire, il manda sans retard à l'empereur qu'il n'avait de paix à espérer qu'après lui avoir rendu tous les prisonniers de l'année précédente, qu'après s'être engagé à payer un tri-

but régulier, et à concéder au commerce bulgare le traitement de la nation la plus favorisée. Le basileus accepta tout (894).

CONSÉQUENCES DE CETTE INTERVENTION DES MAGYARS ET DES PETCHENÈGUES. — Boris avait eu d'abord l'intention de prendre pied dans la vie occidentale, et, par l'annexion des Serbes, des Croates, des Moraves et des Pannoniens, de se constituer un immense empire au centre de l'Europe. Malheureusement, il n'avait pu ni résister aux charmes de Byzance, ni comprendre quel rôle il lui était loisible de jouer comme père et défenseur des Sclavénies.

Avec Siméon, la tentation et le danger byzantin grandirent encore. La marche vers l'ouest fut abandonnée. L'action du roi s'orienta nettement du côté de la Propontide.

En s'unissant à la Moravie et à la Pannonie, la Bulgarie serait facilement venue à bout des Magyars; elle les aurait empêchés de s'introduire comme un coin de fer dans l'armée slave et de la diviser pour toujours. Chassés du Dniester, les Hongrois se dirigeaient vers le Danube et la Save pour aller fermer la frontière de l'ouest par où les Bulgares avaient gardé le contact des Moraves et des Carinthiens. Au nord, les Petchenègues, tout en étant des alliés, constituaient un grave péril et opposaient un mur infranchissable à tout essai d'élargissement dans cette direction.

Ce double voisinage refoulait d'une façon définitive les Bulgares dans la péninsule balkanique et les vouait à un décevant tête-à-tête avec Byzance.

VINGT ANS DE PAIX. — L'invasion des Magyars et la lutte contre les Grecs avaient laissé la Bulgarie dans un assez triste état. Le bon sens et la bonne volonté de Siméon reconstruisirent la patrie en quelques années. Par son gouvernement à la fois laborieux, énergique et économe, le roi refit tout ce que le malheur des temps avait

ruiné. Il rétablit les finances. Il présida au développement de l'agriculture et du commerce. Grâce à sa remarquable intelligence administrative, il accrut rapidement la fortune publique et les fortunes particulières. Sa force royale devint considérable, il avait en main toutes les forces de la Bulgarie.

Il releva Preslav, ou Pereïaslavets, de ses cendres ; il l'orna de monuments somptueux. Jean l'Exarque, dans la préface de son *Tableau de la Création*, fait de la citadelle du monarque une description enthousiaste :

« Celui qui, arrivant de loin, entre dans la première cour de la résidence du roi, reste surpris ; lorsqu'il approche des portes, sa surprise se traduit en questions multipliées. Pénètre-t-il dans la cour intérieure, il voit, des deux côtés, de splendides bâtiments construits en pierre, revêtus de bois polychromes. Il aperçoit de hauts palais, des églises, avec des sculptures et des peintures sans nombre ; au dedans, tout resplendit de marbre, de bronze, d'argent et d'or, avec un tel éclat qu'on ne sait où aller chercher des points de comparaison. Car l'étranger, dans son pays, n'a peut-être vu que de misérables huttes couvertes de chaume. D'admiration, il demeure muet, comme pétrifié. Que s'il lui est donné de contempler le prince, quel spectacle ! Ce souverain trône en vêtements brodés de perles ; il a des colliers de monnaies à son cou, des bracelets aux poignets ; il porte une ceinture de pourpre. A ses côtés, siègent des boyards en habits étincelants. De retour chez lui, l'étranger, si on l'interroge, répond : « Je ne sais comment vous raconter « tout cela ; vos yeux seuls pourraient vous donner l'i« dée d'une telle splendeur. »

On était émerveillé que le roi imitât le basileus. Byzance, à ce moment, n'était pas pour les Bulgares l'ennemie détestée ; ils ne voulaient la conquérir que parce qu'ils l'aimaient. Et, de fait, la Ville et la Cour se les assimilaient et les transformaient à leur gré. Elles les recevaient presque incultes et sauvages, elles les ren-

daient au Balkan lettrés, savants, habiles ministres, souples fonctionnaires. Mais, si elles les disciplinaient par leur cérémonial minutieux, si elles les imprégnaient de science administrative et diplomatique, elles les corrompaient jusqu'aux moelles, elles les dégrossissaient parfois tellement qu'elles les réduisaient à rien. Le Palais Sacré et ses intrigues, l'Hippodrome et ses passions, étaient pour des demi-barbares la plus pernicieuse des écoles.

Causes de la rupture.— Obsédé par le souvenir des féeries qui avaient enchanté sa jeunesse, Siméon avait demandé à maintes reprises le sacre impérial et l'octroi du titre de basileus. L'orgueil byzantin n'admettait pas qu'un souverain bulgare devînt l'égal de l'autocrator. En vain le monarque du Balkan avait-il pris sa seconde femme dans la haute société de Constantinople ; en vain travaillait-il à civiliser son peuple : il ne récoltait que des quolibets. On l'appelait en riant « le merle imitateur qui se fatigue à siffler des airs grecs ».

Loin de la décourager, ces rebuffades exaspéraient son ambition. Sa fâcheuse éducation byzantine ne lui permettait pas de s'attacher à un autre idéal politique. Ses maîtres lui avaient persuadé que Byzance était ici-bas l'unique dispensatrice de l'autorité tsarienne. On lui avait répété sur tous les tons qu'il n'y avait pas de pouvoir légitime sans la bénédiction patriarcale. Il ne croyait pas qu'on pût être roi si l'on ne portait point les bottes rouges et les hauts-de-chausses vermeils. Puisqu'on ne voulait pas lui accorder la couronne et la chlamyde bénites, il les conquérrait à grands coups d'épée.

La guerre de l'an 913. — L'empereur Léon le Philosophe mourut en 912. L'héritier, Constantin VII Porphyrogénète (912-959), n'avait que six ans. Son oncle Alexandre, homme ignorant et débauché, gouverna pour lui. Il remplit son conseil de charlatans et d'astrologues.

Quand les ambassadeurs de Preslav vinrent lui offrir leurs félicitations, il les cribla d'injures, car il était ivre. Siméon, ravi de cette offense, se préparait avec allégresse à la guerre lorsqu'il apprit la mort d'Alexandre. Une hémorrhagie, due à un excès de boisson, avait mis fin, au bout d'un an, à ce règne honteux. Avant de trépasser, le régent avait eu le temps de donner pour tuteurs à son neveu sept personnages munis de toutes sortes de tares intellectuelles et morales. Ce choix favorisait merveilleusement l'offensive bulgare. Comme il fallait s'y attendre, une guerre civile éclata dans Byzance. Il y eut des milliers de tués. Le sang coulait à torrents.

A la nouvelle de ces troubles, Siméon précipita sa marche en avant. Son armée investit Constantinople. Depuis le palais des Blaquernes jusqu'à la Porte-d'Or, on voyait scintiller au soleil une forêt de lances. La ville était plongée dans la consternation. Les assiégeants poussaient des clameurs de triomphe en attendant le signal de l'assaut. Seul Siméon restait soucieux. Avec la sûreté de coup d'œil qui le caractérisait, il avait constaté tout de suite qu'il lui serait impossible d'enlever ces épaisses murailles.

Il eut l'heureuse idée d'écrire à l'empereur qu'avant de s'emparer de la cité il désirait épuiser tous les moyens de conciliation. Les tuteurs accueillirent avec transport ces ouvertures inespérées. Pour flatter l'amour-propre du roi, ils invitèrent ses deux fils Michel et Pierre à venir aux Blaquernes s'asseoir à la table impériale, en compagnie du petit monarque. Puis, à l'issue du banquet, le patriarche Nicolas se rendit à l'Hebdomon, hors les murs, où Siméon s'était arrêté. Alors celui-ci s'étant incliné humblement, le patriarche récita sur lui des prières destinées à lui donner l'illusion d'un vrai sacre, prit sa propre coiffure et l'en couronna. Après cette comédie, il fut stipulé que Constantin Porphyrogénète épouserait la fille du souverain bulgare. Enthousiasmé à la pensée de voir le sang byzantin couler dans les veines de ses

petits-enfants, Siméon se montra très coulant sur les conditions de l'accord et se retira sans difficulté.

Campagne de 914. — La paix ne dura que quelques mois. Le petit empereur redemandait toujours sa mère Zoé, bannie par Alexandre; et ses tuteurs l'exaucèrent. En entrant au palais, l'impératrice chassa les régents, prit la direction des affaires et déchira le traité de fiançailles.

Siméon rouvrit incontinent les hostilités. Après avoir ravagé une grande partie de la Thrace, il se présenta devant Andrinople au mois de septembre. Cette ville fortifiée l'aurait arrêté très longtemps s'il n'avait gagné à prix d'or le commandant arménien de la garnison. Du reste, dès que l'armée eut tourné les talons, le même gouverneur rendit la place à Zoé pour une somme non moins élevée.

En quittant Andrinople, Siméon alla parcourir la Macédoine, la Thessalie et l'Épire. Aucun stratège ne troubla cette promenade. On eût dit un propriétaire qui visitait ses domaines.

Préparatifs byzantins. — Léon le Philosophe s'était servi des Hongrois; Zoé eut recours aux Petchenègues. Ces barbares de souche finno-turque s'étaient avancés jusqu'en Podolie et en Bessarabie. Aussi braves que cruels, ils étaient la terreur de leurs congénères. Les Magyars refusaient de s'allier aux Grecs toutes les fois qu'il s'agissait de combattre ces hommes redoutés. Les Bulgares ne pouvaient attaquer l'empire s'ils les avaient contre eux. Les Russes étaient l'objet d'agressions continuelles de leur part et ils les craignaient singulièrement.

Byzance était donc tranquille du côté des Hongrois, des Bulgares et des Russes lorsqu'elle était parvenue à s'assurer l'aide des Petchenègues. Mais ils vendaient cher leur concours. Zoé dut leur verser d'énormes quantités d'argent. Moyennant quoi, ils s'engagèrent à passer le

Danube et à tomber sur les Bulgares dès qu'on le leur dirait.

De plus, l'impératrice, toujours pour faire face à Siméon et se débarrasser de tous ses autres ennemis, signa une paix humiliante avec les Arabes. Elle leur paya un tribut annuel de 22.000 pièces d'or.

Bataille d'Anchialo (917). — Ces deux questions réglées, Zoé transborda en Europe toutes ses troupes d'Asie. Jamais on n'avait vu pareille armée. L'impératrice distribua aux soldats la paye de la campagne entière. Elle mit à leur tête le valeureux Léon Phocas, assisté de Constantin l'Africain, tacticien habile. Avant le départ, elle inspecta elle-même les légions. L'aumônier du palais l'accompagnait, portant en ses mains une relique de la vraie Croix ; il fit jurer à tous les défenseurs de Byzance de vaincre ou de mourir.

Six jours après, on atteignit l'adversaire près d'Anchialo. La bataille eut lieu le 20 août 917. Les Grecs, très supérieurs en nombre, enfoncèrent les Bulgares dès le premier choc. Mais un accident futile leur enleva la victoire. Le général Léon Phocas, accablé de soif, était descendu de cheval à côté d'une fontaine. Sa monture s'enfuit au travers des bataillons byzantins. Les soldats crurent leur chef tué. Quelques escadrons tournèrent bride aussitôt. Siméon, qui se retirait en bon ordre, s'aperçut de ce trouble. Il revint au combat et n'eut plus qu'à massacrer. Les meilleurs officiers grecs périrent dans la mêlée, et, parmi eux, Constantin l'Africain.

Quelques historiens attribuent ce désastre à une autre cause. D'après eux, pendant la lutte, Léon Phocas apprit que Romain Lécapène, commandant de la flotte, venait de faire voile vers Constantinople dans le dessein d'usurper la couronne ; bouleversé par cette nouvelle, il aurait donné le signal de la retraite ou plutôt de la débandade.

SIMÉON SE PROCLAME AUTOCRATOR (921). — A la faveur d'une de ces révolutions de palais si fréquentes à Byzance, Romain Lécapène se fit couronner empereur-adjoint (919-944), relégua Zoé dans un monastère et maria sa fille à Constantin Porphyrogénète. Cet événement contraria très fort Siméon. Le roi du Balkan espérait toujours que le basileus deviendrait son gendre et lui ouvrirait les portes de Constantinople. Il jura de détruire le trône qu'on voulait soustraire à son influence, et alors, fièrement, il s'intitula : *empereur et autocrator de tous les Bulgares et Grecs*, qualification qui fut celle de ses successeurs jusqu'en 1393.

Inquiète, Byzance se ravisa et changea de méthode. Elle renonça désormais à contrecarrer violemment les désirs du monarque et elle se promit même de les flatter par de menues faveurs ne tirant pas à conséquence. Et c'est pourquoi, à quelque temps de là, Siméon reçut les trois propositions suivantes : une de ses filles épouserait l'un des fils de Romain ; ou bien il se marierait lui-même à la fille du régent ; et, en outre, on lui payerait régulièrement tribut. Mais, comme on ne parlait pas de la reconnaissance du titre de basileus, le roi répondit qu'il continuerait la guerre et enlèverait Constantinople.

LE TSAR REPARAIT DEVANT BYZANCE (fin de 921). — Au lendemain de ces offres, Siméon prit le chemin de Constantinople dans le but d'exécuter des razzias. Il fit tomber dans une embuscade un gros détachement byzantin envoyé en reconnaissance et l'extermina. Mis en belle humeur par ce succès, il repartit chercher son armée et l'amena tout entière dans la banlieue.

Romain Lécapène tenta une sortie. Ses soldats s'avancèrent prudemment le long de la Propontide, sous la protection de nombreux navires. Soudain les Bulgares accoururent au galop, en hurlant. Épouvantés, stratiotes et stratèges jetèrent leurs armes et se sauvèrent : les uns

furent égorgés, les autres se noyèrent en voulant rejoindre les vaisseaux. Les vainqueurs brûlèrent le palais dit de la Source (Baloukli), superbe maison de plaisance où l'empereur aimait à prendre le frais. Des jardins environnants, des parcs, des villas, des monastères, il ne resta que des monceaux de ruines fumantes.

Réconciliation de Rome et de Constantinople (923). — Il s'était jadis élevé une querelle entre Rome et Constantinople à propos des quatrièmes noces de l'empereur Léon le Philosophe. Le patriarche, Nicolas le Mystikos[1] (905-907 ; 912-925), avait refusé toute dispense au basileus. Léon en appela au pape Sergius (904-911) qui déclara valide le mariage impérial. Nicolas ne se soumit pas à cette décision. Une rupture s'ensuivit. Mais en 923 un rapprochement s'opéra. Deux légats pontificaux, Théophylacte et Carus, vinrent à Byzance sceller la paix.

Les Grecs ne s'étaient réconciliés avec le pape que pour enlever à Siméon l'appui de Rome. Le patriarche Nicolas, qui a été l'un des hommes d'État les plus habiles de la monarchie byzantine, craignait par-dessus tout que les légats se rendissent en Bulgarie. Pour les en détourner, il leur dépeignit la région du Balkan comme un pays sauvage dont le souverain massacrait tous les ambassadeurs qu'on avait la naïveté de lui envoyer. Il poussa la ruse jusqu'à écrire sous leurs yeux une lettre où il recommandait à Siméon l'obéissance au souverain pontife et expliquait pour quelles raisons Théophylacte et Carus n'allaient pas à Preslav. Voici ce document célèbre :

« A Siméon, prince de Bulgarie. Vous êtes toujours pour nous un fils chéri, quoique vos sentiments à notre égard n'aient rien de filial. Toutefois nous vous écrivons, moins attentif à ce qui s'est passé qu'à l'amour mutuel que se doivent les pères et les enfants. C'est cette affec-

1. Ce surnom lui était venu de la charge de secrétaire particulier (mystikos) qu'il avait exercée au Palais.

tion qui nous y détermine et aussi le très saint pape de Rome.

« Dès qu'il eut appris nos calamités, il fit venir ici deux légats qui fussent des arbitres de paix entre vous et nous. Ces légats devaient aller vous voir, et nous devions les confier à des guides fidèles. Mais on assure, très cher fils, que vous retenez dans les fers les ambassadeurs qui s'aventurent dans votre pays : chose inouïe chez les autres nations, même chez les païennes. Nous avons donc craint qu'après avoir enduré les fatigues d'un si long voyage, ces hommes ne fussent encore maltraités par vous. En conséquence, nous vous expédions les lettres du très saint pape et nous gardons auprès de nous Théophylacte et Carus que nous avons suppliés de ne pas courir au-devant des pires avanies.

« Vous serez docile à ces lettres, si vous avez quelque soin de votre salut. Ne méprisez pas les paroles du pontife romain comme vous avez méprisé les nôtres. Si vous nous avez compté pour rien, respectez au moins les remontrances que lui vous adresse, de peur que les princes des apôtres ne regardent cet outrage comme fait à eux-mêmes et ne vous en punissent sévèrement. Rappelez-vous comment Pierre, par une seule réprimande, causa la mort d'Ananie et de sa femme ; rappelez-vous comment Paul frappa de cécité le magicien Elymas qui s'attachait à contredire l'apôtre. Réfléchissez à tout cela, et tremblez. D'autant plus que, comme nous l'avons appris, vous avez fort à cœur d'honorer Pierre et Paul ; si donc vous les honorez véritablement, vous ne déshonorerez point celui qui est assis sur leur trône.

« Les légats ont aplani toutes les difficultés issues des quatrièmes noces de Léon le Philosophe. Aussi, nous avons célébré ensemble, avec une concorde inspirée de Dieu, les Saints Mystères. En un mot, l'Église de Rome et celle de Constantinople sont tellement unies que rien ne vous empêche plus de participer à leur communion. Si nous vous annonçons ces choses, bien qu'à l'instiga-

tion du diable vous fassiez la guerre aux chrétiens, c'est afin que vous preniez cependant part à l'allégresse universelle, comme adorateur du Christ [1]. »

Réussite des intrigues byzantines. — Les légats, peu au courant des choses byzantines, se laissèrent prendre au piège ; ils ne virent pas que le patriarche cherchait à isoler Siméon et à empêcher Rome de s'entendre avec lui : leur rapport fut nettement défavorable au tsar. Sur leurs indications, le pape se mit à soutenir la politique grecque. Pendant que Byzance s'attachait Thomislav, de Croatie, en lui cédant le littoral dalmate, le souverain pontife octroyait à ce prince la couronne royale. A Michel Vitchévitch, chef des divers clans de Zachlumie (majeure partie de l'Herzégovine), le basileus accordait le titre de patrice. Au Saint-Siège, il promettait de ne jamais s'arroger la juridiction des évêchés de Croatie et de Zachlumie. Par ce moyen, il amenait le pape et les Slaves du sud à faire le jeu de Constantinople et à considérer Siméon comme un ennemi.

Siméon et les Serbes. — Pour lier davantage les Serbes à l'Empire, les basileis s'étaient efforcés de les convertir au christianisme. Comme le siège de Rome exerçait les droits patriarcaux sur les provinces où Héraclius (610-641) avait installé les Serbes et les Croates, il avait prié le pape d'y envoyer un archevêque, des évêques,

1. La *Patrologie grecque de Migne* (t. CXI) contient vingt-six lettres fort curieuses de Nicolas le Mystikos à Siméon. A grand renfort d'appellations tendres et d'humbles prières, entremêlées tantôt de menaces de représailles militaires, tantôt de formules d'excommunication, tantôt d'offres d'argent et d'habits de parade, le patriarche y multiplie inlassablement les efforts pour éloigner le tsar des provinces de la Thrace inférieure et surtout des murs de Constantinople. Sous l'enflure des mots et des phrases on devine l'angoisse effroyable où les faits et gestes de Siméon jetaient Byzance et les Byzantins.

des prêtres et des diacres, qui réussirent peu à peu à les convertir ; cette conversion fut de courte durée, du moins chez les Serbes, et, sous Basile Ier le Macédonien (867-886), des missionnaires grecs avaient dû les évangéliser de nouveau.

Leur pays touchait au Danube et à l'Adriatique ; il confinait à l'Ibar, au lac de Plava, au lac de Scutari et à la mer. Le versant maritime se composait de quatre provinces : la Dioclée (Monténégro), la Terbunie (sud-ouest de l'Herzégovine, Bouches de Cattaro et Raguse), la Zachlumie (de Raguse à la Narenta), la Paganie (entre la Narenta et la Cettina). Sur le versant de la Save et du Danube, il y avait le groupement de la Bosnâ (Bosnie). La Serbie adriatique et la Serbie danubienne avaient pour point de jonction le plateau de Rascie (sandžak de Novi-Pazar).

Chacun de ces États avait son souverain propre, ou grand joupan ; chaque principauté se partageait à son tour en subdivisions innombrables, gouvernées par des joupans. A cause de leurs aspirations particularistes, de leur tendance à l'émiettement et de leur répugnance à suivre un chef commun, ces Slaves du sud ne s'étaient pas encore élevés à l'idée de nation. Ils consumaient toutes leurs forces dans d'interminables guerres civiles. Et cette désunion perpétuelle les livrait au premier ennemi qui se présentait. Leur pays, que la géographie prédisposait à ce rôle, servait sans cesse de champ clos à l'Orient et à l'Occident. Isolés entre de grandes puissances avides de s'agrandir, ils étaient tantôt francs, tantôt byzantins, et tantôt bulgares, en attendant de passer des mains des Hongrois à celles des Turcs.

Au début du IXe siècle, la Bulgarie subjugua la plupart de ces seigneuries féodales. Elle s'attaqua ensuite, mais sans succès, au grand joupan Vlastimir, qui régnait sur la Rascie. Siméon reprit la lutte contre cette principauté qu'affaiblissaient de continuels déchirements intérieurs. Il lui imposa bientôt sa suzeraineté. Ce qui n'empêcha

pas les Serbes de lier partie avec Constantinople dès que le tsar eut regagné Preslav.

Ce qu'il advint de l'entente de Siméon avec les Arabes (923). — Devant cette coalition qui pouvait devenir dangereuse, Siméon résolut de frapper un grand coup et de ne rien négliger pour amener Byzance à composition. Il comprit qu'il lui fallait la coopération d'une puissance maritime et d'une flotte de guerre. Dégagé de tout scrupule par les exemples des basileis, il adressa une ambassade au sultan fatimite d'Égypte. Un traité secret fut conclu. Les Arabes donneraient par mer l'assaut à la ville, et les Bulgares par terre. Aux premiers, reviendrait tout le butin; aux seconds, la possession de ce joyau unique : Constantinople.

Le basileus-adjoint, Romain Lécapène, eut cette chance que ses vaisseaux capturèrent les ambassadeurs arabes qui revenaient en compagnie des envoyés de Siméon. Il fit emprisonner les députés du tsar. Au contraire, il fut aux petits soins pour les hommes du sultan, il les combla de riches cadeaux, il leur confia les magnifiques présents qu'il destinait au khalife, et leur dit : « C'est ainsi que les Byzantins se vengent des ennemis qu'ils estiment. » Il s'excusa en même temps de n'avoir pas encore payé le tribut annuel de 22.000 pièces d'or et obtint même qu'ils le réduisissent à 11.000. Bref, il se démena tellement qu'il détacha de Siméon les Arabes.

L'attaque suprême (924). — En septembre 924, Siméon se dirigea vers Constantinople à la tête d'une armée formidable. Pour terrifier les Byzantins, il ravagea d'abord la Macédoine et la Thrace, sans laisser aucun arbre sur pied, disent les chroniqueurs. Ensuite il installa son quartier général en face du palais des Blaquernes. Mais, comme en 913, l'aspect des épaisses murailles et des hautes tours garnies de balistes, de catapultes et de bom-

bardes à lancer le feu grégeois, lui donna grandement à réfléchir. Il demanda une conférence. Romain Lécapène lui dépêcha le patriarche et quelques patrices. Le tsar les reçut fort mal et déclara qu'il voulait parler à l'empereur lui-même.

Ne voyant pas d'autre moyen de conjurer le péril, l'autocrator accepta. On se mit à orner le lieu de l'entrevue. Pendant qu'on travaillait à cet ouvrage, Siméon n'en continuait pas moins à dévaster la banlieue. Le basileus, lui, prosterné dans l'église de Blaquernes, priait Dieu de toucher le cœur du conquérant et de lui inspirer des pensées de paix. On conservait en ce sanctuaire le *maphorion* miraculeux, manteau qu'on disait avoir appartenu à la Sainte Vierge ; il s'en revêtit par-dessus ses habits impériaux comme d'une armure impénétrable ; et, suivi d'une partie de sa garde bien armée, il se rendit en bateau sur la plage de Cosmidion. C'était le 9 novembre.

Le tsar arriva entouré de soldats aux cuirasses d'or et d'argent. Tout en examinant la position, son escorte, pour mieux humilier les Byzantins, clamait en langue grecque : « Gloire à Siméon le basileus ! » Après avoir paradé un certain temps, il sauta légèrement à terre et s'approcha de l'empereur. Mais, apercevant le patriarche Nicolas le Mystikos, il lui reprocha violemment sa duplicité. Comme celui-ci protestait de son affection à l'égard du tsar et certifiait qu'il ne cessait de prier pour lui, Siméon l'interrompit : « Alors, si j'ai eu un cheval tué sous moi, à la bataille d'Anchialo, c'est grâce à tes prières ! »

En revanche, il fut très doux avec le régent Romain Lécapène. Par l'effet même de son éducation byzantine, il se trouva petit devant cette majesté vieille de mille années ; il céda au prestige de ce noble vaincu qu'il regardait comme le premier souverain du monde. Au surplus, s'il y avait impossibilité pour le basileus de repousser son adversaire, il y avait aussi impossibilité

pour Siméon, qui ne possédait pas de marine, de s'emparer de la ville.

Victoires en Serbie et défaites en Croatie (926-927). — Les chroniqueurs racontent qu'au moment de la séparation, deux aigles se battirent quelque temps sur la tête des deux monarques ; puis l'un dirigea son vol vers Byzance, et l'autre vers le Balkan.

De fait, en retournant au Balkan, l'ordre bulgare retrouvait sa vraie direction. Mais il était bien tard pour reprendre l'idée d'un empire slave. Pendant que les descendants des bandes d'Asparouch contemplaient avidement la *Ville gardée de Dieu*, il n'avaient pas vu les frontières de l'ouest et du nord se fermer brusquement. Au delà de la Save et du Danube, ils avaient été supplantés par les Hongrois et les Petchenègues. Une seule porte leur restait ouverte : celle de l'Adriatique.

Si le tsar s'était éloigné de Constantinople avec tant d'empressement, c'est qu'il venait d'apprendre la nouvelle d'une inquiétante diversion serbe. Il envahit la Rascie, accompagné d'un prétendant nommé Tchéslav. Le prince Zacharie (921-624) s'enfuit immédiatement en Croatie où il organisa la résistance. Le tsar convoqua les joupans pour leur présenter son candidat. Quand ils furent réunis, il les fit arrêter. Là-dessus, il occupa militairement le pays et renvoya Tchéslav en Bulgarie.

Il ne fut pas si heureux en Croatie. Son général en chef y subit plusieurs défaites et finalement resta sur le champ de bataille. Sa tête et celles des principaux officiers, expédiées à Constantinople, furent exposées plusieurs jours à la basse curiosité des badauds byzantins.

Mort de Siméon (927). — Malgré son âge, le tsar ne ressentait ni lassitude, ni découragement. En 926, ses troupes, secondées par les Slaves de Macédoine, assiégèrent Salonique. L'année suivante, il se disposait à tenter de nouveau d'enlever Constantinople. La mort le sur-

prit au beau milieu des préparatifs de la campagne, le 27 mai 927 [1].

Puissance et étendue de l'empire bulgare. — Siméon avait porté à son apogée le royaume de Kroum et de Boris. La fusion entre les premiers colons slaves et la horde d'envahisseurs allait bon train. La Bulgarie n'avait plus qu'une seule foi et tendait à n'avoir plus qu'une seule langue. Ses limites partaient de Sozopolis, sur la mer Noire, embrassaient la Thrace jusqu'à Andrinople, la Macédoine, l'Albanie, l'Épire, et aboutissaient au golfe d'Arta ; elles remontaient le littoral de l'Adriatique, et, de l'embouchure du Drin, gagnaient l'Ibar, puis la Save. Rhasos (Novi-Pazar), Prichtina, Nich, Branitchevo et Belgrade appartenaient au tsar.

La Bulgarie transdanubienne, qui atteignait la Moravie et la Pologne, était maintenant au pouvoir des frères du steppe. La Bulgarie danubienne englobait Mésembria, Anchialo, Develt, toute la Zagorie, se glissait entre Philippopoli (Plovdiv) et Andrinople, et longeait les pentes du Rhodope. Une troisième Bulgarie contournait le bassin du Strymon, passait à une faible distance de la grande place forte de Salonique, franchissait le Vardar, envahissait le nord de la Grèce, ne laissait au basileus que les villes de Durazzo, de Dulcigno, d'Antivari, et bravait Byzance du haut des citadelles de Prespa et d'Ochrida.

En outre, la race slave avait projeté jusqu'à la triple

1. Un légat pontifical, Madalbert, arriva en Bulgarie en 927. Il venait réconcilier les Bulgares avec les Croates et donner à Siméon la couronne tant désirée, à condition que le nouvel empereur reconnaitrait l'autorité papale. Si le grand souverain était déjà mort au moment de l'arrivée de Madalbert, le diadème fut remis à son fils Pierre. D'une manière comme de l'autre, c'est en cette année 927 qu'on doit placer la reconnaissance par Rome de l'empire et du patriarcat bulgares. (Cf. S. Vailhé. *Formation de l'Église bulgare, Échos d'Orient*, 1911).

pointe du Péloponèse des myriades de colons qui dépossédaient peu à peu la race hellénique de son sol natal. Les Slavinies baptisées de la Thessalie, de la Béotie, de l'Attique et de la Morée désiraient s'unir à leurs sœurs de Mésie et de Thrace. L'empire grec se voyait menacé au cœur même de ses provinces. L'hellénisme semblait vaincu.

Mais Constantinople était la plus puissante forteresse continentale et maritime de cette époque. Les barbares avaient beau saccager les thèmes les plus importants : la grande cité rebâtissait toujours la vaste monarchie byzantine. Elle avait arrêté les Huns, les Avares, les Perses, les Arabes. Elle brisa de même l'élan du terrible Siméon vers la domination de l'Orient.

Siméon et l'hellénisme. — Siméon n'a pas été seulement un grand capitaine, il a été aussi un admirable lettré. Son esprit cultivé et fin lui a permis de s'entourer d'une pléiade d'hommes qui ont été la parure de son règne et qui ont fait l'honneur de la Bulgarie. Il a eu l'art d'attirer auprès de son trône les savants de la péninsule et de les employer tous au bien commun. Il a compris que les armes ne lui suffisaient pas pour disputer à la race grecque la prépondérance balkanique. Et c'est à l'hellénisme lui-même qu'il a demandé la formation intellectuelle dont son peuple avait besoin.

A ce moment, malgré ses tares religieuses et morales, Byzance n'avait pas encore perdu son influence. Sa langue séduisante, sa machine administrative si perfectionnée, sa belle marine de guerre et son armée organisée à la romaine lui conservaient une réelle supériorité de civilisation. Les Bulgares pouvaient donc lui emprunter beaucoup. Ils ne s'en privèrent pas. Mais, comme tous les peuples neufs, ils copièrent servilement leur modèle et en reproduisirent surtout les défauts.

Constantinople produisait de préférence des rhéteurs et des compilateurs ; sa littérature ecclésiastique, et sur-

tout monastique, devenait de plus en plus étrangère aux traditions de l'antiquité gréco-latine; les sciences ne la préoccupaient guère; bien souvent, toute l'activité de son intelligence se concentrait sur de malfaisantes controverses dogmatiques ou de ridicules querelles disciplinaires. La Bulgarie était trop jeune pour opérer un triage dans les enseignements qu'on lui proposait. Elle prit tout, indistinctement. Ses chroniques et ses recueils ne furent qu'une transcription indigeste des œuvres religieuses byzantines et n'eurent rien de national.

La littérature ecclésiastique. — Les lettres bulgares seraient restées stériles si le clergé n'était pas intervenu. Siméon eut l'heureuse idée de grouper autour de lui, en une sorte d'académie, un certain nombre d'évêques et de simples prêtres qui connaissaient le latin, le grec, et étaient des travailleurs infatigables. Désireux avant tout d'assurer le triomphe du christianisme dans ses États, il leur demanda une foule de travaux théologiques et de traductions d'auteurs chrétiens. C'est à Clément, évêque de Vélitsa, puis d'Ochrida, que fut confiée la direction de ce cercle d'écrivains. Par ses sermons, ses panégyriques de saints et ses Vies des deux grands apôtres slaves, il donna une vive impulsion à cette école. Pour l'en récompenser, Siméon, à la mort de Gorazd, le nomma métropolitain de Bulgarie.

Le tsar traduisit lui-même cent trente-cinq discours de saint Jean Chrysostome et les réunit sous le titre de *Zlatostroui*, *Flot d'or*. Il dirigea la compilation d'un célèbre recueil, le *Sbornik, dit de Siméon*, encyclopédie qui condense tout ce que les Byzantins de cette époque savaient en fait de théologie, de philosophie, d'histoire et de rhétorique.

Constantin. — Prêtre attentif au bien des âmes, Constantin publia son ouvrage initial, le *Pooutchitelno Evanghelié* (Evangile instructif), dans le but de combattre les

erreurs pernicieuses que des sectes ariennes cherchaient à implanter en Bulgarie ; ce livre, traduit, très librement, de saint Athanase d'Alexandrie, comprend cinquante et une conférences spirituelles, tirées des paroles et des actes de Notre-Seigneur. A cet Evangile instructif, il donna comme prologue un poème de trente-trois strophes ; il y remercie Dieu de la récente conversion des Moraves et des Bulgares au christianisme, et il promet de suivre toujours la route tracée par le maître aimé dont il porte le nom (saint Constantin ou saint Cyrille) : c'est le premier exemple de poésie écrite que nous offre la littérature slave. Siméon, qui se connaissait en hommes, fit sacrer Constantin évêque et lui attribua le siège de Titcha (aujourd'hui simple village, situé au delà de Kotel, sur le versant nord du Balkan).

JEAN L'EXARQUE. — De famille noble, Jean l'Exarque avait été le compagnon d'études de Siméon à Constantinople. Devenu roi, l'hémiargos le choisit d'abord comme visiteur des monastères et des *éparchies* (diocèses) de son royaume et lui fit ensuite accepter un siège épiscopal.

Jean l'Exarque se mit d'emblée à la tête du mouvement qui emportait les esprits vers les sciences divines et humaines. Dans le *Livre des Cieux*, il traduisit le traité *De la Foi orthodoxe*, de saint Jean Damascène ; puis, dans *l'Amour de la Sagesse*, la *Dialectique* du même docteur. Il écrivit un *Tableau de la Création* ou *Hexaméron*, imité des Pères Grecs. Il composa encore une *Grammaire*, adaptation des règles de la langue hellénique à la langue slave. Enfin, par les discours qu'il prononçait aux principales fêtes de l'année, il fit œuvre d'excellent prédicateur, après s'être successivement révélé théologien profond, philosophe distingué, historien sérieux et grammairien érudit.

LE POPE GRÉGOIRE. — Sur l'ordre du tsar, le pope Grégoire traduisit l'ouvrage de Jean Malalas (VIe siècle),

auteur d'une *Chronique* relatant les faits principaux survenus depuis le commencement du monde jusqu'à Justinien Ier. A cette traduction, il ajouta une *Histoire de l'Ancien Testament*, et l'*Alexandrie*, ou récit fabuleux de la vie d'Alexandre le Grand.

LE MOINE CHRABR. — Les Byzantins avaient en haine la littérature des Slavénies. Quand il leur arrivait de triompher de l'adversaire et d'envahir la région balkanique, leur premier soin était toujours de brûler les ouvrages slaves et de démolir les écoles indigènes.

A la suite d'une de ces campagnes de destruction systématique, le moine Chrabr se leva courageusement et défendit sa langue et son rite dans un opuscule fameux : *O' slavienski pissmeneh* (*l'invention des lettres slaves*). Ce vaillant petit livre se répandit partout et protégea les traditions menacées par le byzantinisme.

VALEUR DE CETTE LITTÉRATURE. — Constantin, Jean l'Exarque, Grégoire et Chrabr, ne furent pas les seuls écrivains du xe siècle. Il s'en trouvait beaucoup d'autres à côté d'eux. Tous s'employèrent à la même besogne : traduire la patrologie grecque. Ils n'achevèrent pas cet immense travail. Ils atteignirent quand même l'objet visé par Siméon. En effet, au moyen de ces traductions, ils propagèrent dans tous les recoins des Balkans la foi chrétienne et ils fournirent à la civilisation nouvelle des bases solides.

Ils eurent cependant le tort grave de se borner à transcrire les ouvrages byzantins, au lieu de les repenser et de les récrire en y imprimant leur marque propre et le génie de leur race. La littérature bulgare, comme la russe et la serbe, ne se fit à Constantinople qu'un insignifiant bagage scientifique. Elle s'y habitua, par contre, à l'emphase de la forme et à la pauvreté du fond. Aussi, à peine née, elle paraissait déjà décrépite. Et le peuple ne

parvint jamais à s'intéresser à cette étrangère qui ne reflétait en rien l'âme de la nation.

RÔLE DE L'ÉGLISE DANS LA SOCIÉTÉ BULGARO-SLAVE, DE 893 A 927. — L'homme ayant une âme et un corps, le progrès doit être à la fois intellectuel, moral et matériel. La vraie civilisation comprend donc le progrès intellectuel par la vérité, les sciences et les arts ; le progrès moral par la vertu, les bonnes mœurs et le respect de l'autorité ; le progrès matériel par un bien-être raisonnable. Ce sont ces divers éléments de la véritable civilisation que saint Cyrille et saint Méthode avaient apportés aux Moraves et aux Bulgares. Leurs disciples continuèrent cette œuvre bienfaisante sous Siméon et donnèrent au christianisme une place prépondérante dans la vie nationale.

A l'exemple de leur maître, ils eurent pour principal souci d'instruire le peuple, de former et de développer son intelligence par l'enseignement religieux ainsi que par l'enseignement profane. Ils savaient qu'au IXe siècle, Théodulfe, évêque d'Orléans, ami de Charlemagne, avait lancé le décret suivant : « Les prêtres tiendront des écoles dans les bourgs et les campagnes ; si quelqu'un des fidèles veut leur confier les petits enfants pour leur faire étudier les lettres, ils ne refuseront point de les accepter ; ils n'exigeront aucun salaire et ne recevront rien, sauf ce que les parents leur offriront volontairement. » Ils savaient aussi, par saint Méthode, qu'une foule de conciles avaient parlé dans des termes analogues, notamment ceux d'Aix-la-Chapelle en 789, de Thionville en 805, de Mayence en 813, de Rome en 826, de Paris en 829. Ils eurent à cœur de suivre cette grande tradition ecclésiastique d'Occident ; ils couvrirent d'écoles la Bulgarie mésienne et la Bulgarie ochridienne.

Leur influence ne fut pas moindre au point de vue moral. La doctrine et les institutions chrétiennes ne purent, malgré l'appui zélé de Siméon, changer tout d'un coup cette société barbare. Mais que de vices disparu-

rent ! La femme bulgare était l'esclave de l'homme ; par le mariage indissoluble, elle reconquit sa dignité. L'enfant était à la discrétion du père, qui pouvait l'étrangler à sa naissance si bon lui semblait ; par le baptême, il devint le protégé de Dieu et fut désormais intangible.

Ils contribuèrent de même au progrès matériel. Ce sont eux qui apprirent aux guerriers du steppe la noblesse du travail. Les descendants des compagnons d'Asparouch méprisaient le labeur corporel. Ils ressemblaient d'ailleurs en ceci à tous les païens. En Occident, les cénobites ont dû eux-mêmes ouvrir les routes, jeter les ponts et dessécher les marais. « Les Bénédictins, dit le protestant Guizot, ont défriché l'Europe. » Mignet appelle les monastères des « républiques agronomiques, industrielles et économiques ». D'après Montalembert, « les trois huitièmes des villes et des bourgs de France doivent leur existence aux moines. »

Appréciation générale sur le règne de Siméon. — Ce règne est certainement le plus beau de l'histoire bulgare. Siméon n'aurait pas été indigne de la sublime fortune qu'il rêva pour lui et pour son pays. Dans ses guerres, il versa des flots de sang, il accumula ruines sur ruines, car il gardait un fond assez étendu de sauvagerie native. Mais, par de nombreux côtés, il rentre, déclare Alfred Rambaud, dans la famille de ces grands souverains à demi barbares qui se dévouèrent à civiliser leurs peuples ; presque chaque nation européenne honore l'un d'eux comme son premier initiateur : saint Vladimir de Russie, saint Étienne de Hongrie, Clovis ou Charlemagne chez les Francs.

Les Bulgares sont fiers à juste titre de ce maître ouvrier de leur monarchie. Il a commis la faute de tenir son regard trop fixement attaché sur Byzance. Et cependant, par la superbe force d'expansion qu'il a donnée à son pays et par la haute idée qu'il s'est faite de la fonction royale, il est vraiment Siméon le Grand.

CHAPITRE II

PIERRE Ier (927-969).

Causes de faiblesse. — Caractère de Pierre Ier. — La dictature de Soursouvoul. — La paix avec Byzance (927). — Reconnaissance par Rome de l'empire et du patriarcat bulgares (927). — Première révolte des boyards (fin de 927). — Le byzantinisme en Bulgarie. — Deuxième révolte (930). — L'indépendance serbe (931). — Troisième révolte (963). — Seconde période de la littérature bulgare.

Causes de faiblesse. — Après Siméon, l'auteur de la grande Bulgarie, tout s'effondra. Les causes de faiblesse étaient nombreuses. Cet immense empire ne reposait pas sur une race homogène ; il avait sans cesse à compter avec les Croates, les Serbes, les Albanais et les Valaques. En outre, le pouvoir y manquait de stabilité et n'avait d'autre soutien que l'énergie personnelle du roi.

Boris avait créé, il est vrai, une hiérarchie de fonctionnaires. Grâce à cette hiérarchie, Siméon avait établi, ou bien simplement maintenu l'ordre matériel, le mouvement commercial, les recettes douanières, l'autorité des gouverneurs de province, la perception à peu près régulière de l'impôt. Mais ces institutions unificatrices n'avaient rien de solide et n'étaient pas enracinées. Chaque souverain devait recommencer son royaume. Si le successeur n'avait pas la même intelligence et la même fermeté, plus rien ne restait debout.

Et cela se comprend. Malgré ses qualités de sagesse et de bravoure, de vigueur et d'endurance, la race bulgare ne pouvait atteindre du premier coup à cette parfaite organisation sociale qui, dans tous les pays d'Europe, a été l'œuvre de plusieurs siècles de monarchie.

Caractère de Pierre I[er]. — Siméon avait désigné pour lui succéder le plus jeune de ses fils, Pierre, un enfant en bas âge. Il avait déshérité son aîné, Michel, issu d'un premier mariage, et l'avait enfermé dans un monastère. Ce passe-droit devait être funeste à l'empire.

Pierre, en effet, n'avait rien du soldat et du politique. Ce fut toujours un homme humble, doux et paisible. Il n'avait ni l'application soutenue, ni la robustesse de caractère qu'il lui aurait fallu pour donner une ossature à l'œuvre paternelle et la fortifier contre les entreprises des étrangers de l'intérieur et de l'extérieur.

Il se montra encore plus entiché de Byzance que son père. Seulement, tandis que Siméon rêvait de faire de Constantinople la capitale d'une Bulgarie s'étendant sur toute la péninsule, lui ne songeait qu'à transporter à Preslav les raffinements malsains d'une civilisation arrivée à son terme extrême.

La dictature de Soursouvoul. — La couronne tsarienne et l'unité nationale eussent disparu en peu de temps si l'habileté et la rudesse du régent Soursouvoul ne les avaient pas défendues.

Ce frère de Siméon s'acquitta merveilleusement de sa charge de tuteur. Il sut discerner, par delà les ardeurs de la foule toujours en quête de combats et de butin, les intérêts généraux et permanents du pays. Il eut le courage de gouverner contre la nation et d'avoir un point de vue positif. En présence des Magyars et des Petchenègues qui s'agitaient aux frontières, en présence surtout du mécontentement des frères de Pierre I[er] et de l'atti-

tude belliqueuse des boyards, il ne lui restait plus qu'à renouer avec les Byzantins. Romain Lécapène pouvait avoir l'idée de profiter de la jeunesse du tsar pour tirer vengeance des sanglants affronts que lui avait infligés Siméon. Il importait de prévenir cette agression qui eût été certainement fatale à la Bulgarie.

La paix avec Byzance (927). — Soursouvoul jugea fort sagement qu'il lui fallait se montrer prêt à faire la guerre, s'il voulait trouver les Grecs prêts à faire la paix. Il lança une armée sur la Macédoine du littoral. En même temps, il expédia deux boyards à Constantinople. Dans le message qu'il leur remit, il déclarait qu'il allait investir Salonique si on n'accordait pas à Pierre Ier la main d'une princesse du sang.

L'empereur avait alors besoin de toutes ses forces contre les Sarrasins. Une ambassade prit sans retard la route de Mésembria pour traiter avec le dictateur. Comme les deux parties étaient pressées de conclure et avaient également peur l'une de l'autre, la discussion ne traîna pas. Neuf seigneurs bulgares suivirent à Byzance les représentants de l'autocrator. Appelés à désigner la future reine de Preslav, ils fixèrent leur choix sur Marie, fille de Christophe, petite-fille de Romain Lécapène; et ils écrivirent à Pierre et à Soursouvoul de venir le plus tôt possible à Constantinople.

L'empereur envoya au-devant du tsar et du régent l'un de ses parents, Nicétas. Il alla ensuite les recevoir à la porte des Blaquernes où il les embrassa tendrement. Après un instant d'entretien, on présenta Marie à son fiancé et on signa le traité de paix, ainsi que le contrat de mariage. Ce fut le patriarche qui donna aux époux la bénédiction nuptiale dans l'église Sainte-Marie de la Source. Au moment du départ, le basileus, la basilissa et toute la Cour accompagnèrent jusqu'aux murailles la jeune tsarine qui s'appela dorénavant *Irène* (la paix).

Ce traité et ce mariage eurent lieu en octobre 927,

quatre mois après la mort de Siméon. Ils valurent aux deux empires quarante années de trêve.

Reconnaissance par Rome de l'empire et du patriarcat bulgares (927). — Avant de mourir, quoiqu'il n'en ait peut-être pas profité lui-même, Siméon avait eu le temps de négocier avec le Saint-Siège un pacte qui assurait à sa famille le sacre royal et l'envoi du diadème. Si le légat Madalbert, venu en 927 pour réconcilier les Bulgares et les Croates, n'a pas pu remettre la couronne impériale au glorieux fils de Boris, il l'a certainement donnée à son petit-fils. Ce qui est sûr, c'est que la reconnaissance de l'empire et du patriarcat bulgares date de cette année-là.

Mais la chancellerie byzantine ne voulut pas modifier ses formules et affecta d'ignorer la mission de Madalbert. Dans les suscriptions de lettres, malgré le mariage de Pierre Ier avec une princesse grecque, le Porphyrogénète se contentait de le nommer : « Notre très cher enfant spirituel, l'archôn (kniaz, prince) par droit divin de la très chrétienne nation des Bulgares. » A partir de 945, pour le récompenser sans doute de n'avoir pas pris le parti des Lécapène, il se décida cependant à remplacer la seconde fraction de la rubrique par ces mots : « Basileus de Bulgarie [1]. »

1. Il n'y avait qu'un seul *basileus* au monde : celui de Byzance. Les actes du concile de 870 ne donnent à Louis II d'Allemagne (850-875) que le titre d'*archôn* et le mettent ainsi au niveau des principicules du Caucase et de l'Arménie. Le même concile, convoqué par Basile Ier le Macédonien (867-886), avait refusé aux rois des Francs la qualification impériale. Nicéphore Phocas (963-969) traita Othon le Grand lui-même (996-973) de simple *rex*, appellation vague sous laquelle les Byzantins confondaient dédaigneusement tous ceux qui portaient couronne en Occident. Ils rougirent toujours d'avoir accordé au fils de Siméon la dénomination de *basileus*.

On voit que les souverains de Bulgarie étaient en bonne compagnie et qu'ils auraient dû s'honorer du mépris byzantin. Du reste, ils ont la gloire d'avoir transmis aux monarques russes le nom de tsar.

Première révolte des boyards (fin de 927). — Les boyards ne virent pas de bon œil ce changement de politique. Habitués à ferrailler contre les Byzantins, ils ne se résignaient pas à en être les amis et à déposer le casque de guerre. Ils formèrent le projet de détrôner Pierre et de mettre à sa place Jean, son frère. Le complot ne put échapper à la vigilance de Soursouvoul. Jean fut fouetté cruellement, enfermé dans un monastère et revêtu du froc. Les conjurés moururent dans les supplices les plus affreux.

Alors Romain Lécapène députa un moine à la cour de Bulgarie, sous prétexte de racheter des prisonniers, mais en réalité pour enlever Jean et l'emmener à Constantinople. La chose réussit parfaitement. Jean fut reçu avec honneur à Byzance ; on lui assigna de grands revenus en terres et on lui donna comme épouse une Arménienne de la noblesse. Le basileus le garda auprès de lui, se réservant de l'employer en guise d'épouvantail aussitôt que Pierre Ier manifesterait quelques velléités guerrières.

Le byzantinisme en Bulgarie. — Cet acte de félonie était bien inutile, car le faible et timide Pierre Ier ne rêvait qu'épées à poignée d'or, splendides pelisses de parade, longues tuniques brodées, chlamydes de pourpre et tiares constellées de pierreries. Par sa seule présence à Preslav, la tsarine fit plus pour sa patrie que Siméon n'avait fait pour la sienne avec toutes ses victoires. Elle exerça sur la maison régnante et sur la Cour une influence dont la politique de Constantinople ne manqua pas de tirer profit, surtout à partir du moment où Soursouvoul eut été écarté. Elle allait souvent visiter son père, et par elle, Romain dominait à son aise la Bulgarie. Il y entretenait une nuée d'espions chargés de le renseigner, il excitait les boyards contre le roi ; il préparait, en un mot, la dislocation de l'empire. Il voulait, le jour de l'attaque, ne trouver devant lui que des chefs se piquant

de parler grec et portant de somptueux habits parfumés, achetés à Byzance.

DEUXIÈME RÉVOLTE (930). — Une insurrection, bien plus dangereuse que celle de 927, éclata bientôt dans la partie occidentale du royaume. Michel, le frère aîné de Pierre, quitta son monastère. Aidé par quelques boyards, il s'empara d'une forteresse et attira sous son drapeau une véritable armée. Mais il n'eut pas le temps d'en faire usage; il mourut au milieu d'une de ses premières expéditions. Les soldats, par crainte de représailles, se sauvèrent en Épire, descendirent ravager l'Attique et revinrent s'établir dans les alentours du golfe d'Arta.

L'INDÉPENDANCE SERBE (931). — La domination bulgare sur la Serbie ne dura que sept ans (924-931). A la faveur du désarroi qui suivit la tentative de Michel, Tchéslav, le captif de Siméon, prit le large avec les principaux chefs de sa nation, prisonniers comme lui. A leur retour, ils trouvèrent le pays complètement désert. Les habitants, pour ne pas subir le contact des envahisseurs, avaient gagné la Croatie ou les provinces grecques du sud de la péninsule. Tchéslav les rappela et réussit à ramener la prospérité. Il eut un règne fécond et fut aussi bien accepté de la Serbie danubienne que de la Serbie adriatique. Ce n'est qu'à sa mort, en 960, que la décadence recommença. Privés de leur guide et de leur défenseur, les Serbes retournèrent à l'émiettement et retombèrent au pouvoir des Byzantins.

TROISIÈME RÉVOLTE (963). — La puissance et la cohésion de l'Etat bulgare tenaient à l'énergique personnalité d'un Boris ou d'un Siméon. En se slavisant, les guerriers d'Asparouch avaient contracté ce culte funeste de l'anarchie qui est particulier aux Slaves. L'instinct qui leur faisait aimer l'ordre et l'autorité avait peu à peu cédé la place à un penchant très prononcé pour la confusion et

l'indiscipline. L'empire comptait environ quarante duchés, ou voïvodies ; à peu près autant que d'évêchés. Au contact des Slavinies, les vaillants associés des premiers tsars avaient pris le goût de l'isolement. Dès qu'ils virent flotter la force politique et militaire du roi, ils restaurèrent chacun de leur côté le pouvoir patriarcal des anciens chefs de clan.

L'un de ces voïvodes, le valeureux Chichman Mokr, originaire de Tirnovo, souleva la Macédoine. Assisté de ses quatre fils, David, Moïse, Aaron et Samuel, il se proclama tsar de l'ouest. Il soumit les rives du Vardar, l'Albanie, une partie de la vallée de la Morava, Vidin (l'ancienne Bononia) et Sofia.

A partir de cette époque, il y eut deux Bulgaries : l'orientale et l'occidentale. L'orientale comprenait la Mésie et la Thrace du nord ; ce n'était guère qu'une province byzantine, et le basileus y commandait presque comme chez lui. L'occidentale se munit d'un patriarche et une vie tout à fait indépendante ; elle devint le refuge du sentiment national.

Seconde période de la littérature bulgare. — Tant que la christianisation de la Bulgarie ne fut pas achevée, la littérature garda un caractère exclusivement ecclésiastique ; avant de penser aux chefs-d'œuvre, il fallait convertir et civiliser la foule ; aussi l'écrivain était-il essentiellement catéchiste et prédicateur ; il ne sortait pas des vies de saints, des homélies, et des adaptations bibliques, liturgiques et théologiques. Mais quand le peuple eut perdu la plus grosse partie de son attachement à sa vieille religion et à ses vieux vices, la littérature put admettre les sujets profanes. Hélas ! légendes et contes n'eurent rien de bulgare ; ils ne réfléchirent pas la vie de la nation ; ils ne furent qu'un écho des pâles et froides rapsodies byzantines. De l'histoire d'Alexandre, les Bulgares, ainsi que les Serbes et les Russes, tirèrent tout un cycle de romans dépourvus d'intérêt. Ils exploitèrent de même *la*

guerre de Troie. Les mille et une nuits, traduites en grec à Constantinople, leur fournirent le récit du *tsar Sinagrip*. C'est aussi à Byzance qu'ils prirent le thème de *Barlaam* et *Joasaph*, de *Salomon* et de *Kitovras* (le centaure), etc., etc. Ces ouvrages ne sont qu'une suite agaçante de discussions creuses, d'énigmes puériles et de prodiges baroques. Ils n'ont pas le centième de la valeur qu'auraient quelques légers feuillets de poésie populaire, ou la moindre petite chronique preslavienne.

CHAPITRE III

LES BOGOMILES

Décadence religieuse. — Réaction. — Les Pauliciens. — Jérémie Bogomil et Jean Tzourillas. — Partie négative du Bogomilisme. — Organisation intérieure. — Doctrine générale. — Pouvait-on employer la force contre les Bogomiles? — Le prêtre Cosmas. — Saint Jean Rilski (846-976). — La littérature bogomile.

Décadence religieuse. — L'introduction du byzantinisme en Bulgarie ne fut pas seulement une cause d'affaiblissement politique, elle fut aussi une cause d'affaiblissement religieux. L'action évangélique des deux apôtres slaves et de leurs disciples immédiats était battue en brèche par l'envahissement du formalisme constantinopolitain.

La croyance qu'apportaient les prêtres de la tsarine Irène se traduisait en nombreuses et bruyantes manifestations extérieures, mais ne rendait ni les consciences plus délicates, ni les mœurs plus pures. Chez eux, la religiosité avait pris la place de la religion. Ils conseillaient de réciter des douzaines de *Kyrie eleison* à la file et de se livrer à des centaines de métanies par jour ; mais peu leur importaient la messe et la communion.

Sous leur influence, la pitié vraie, enseignée par saint Cyrille et saint Méthode, s'évanouit dans une profusion de gestes routiniers sans rapports avec la pratique de la vie. Les évêques estimèrent, comme leurs confrères de

Constantinople, que Dieu a investi les souverains du pouvoir de parler en docteurs dans l'Église et d'arrêter les définitions de foi; ils se déchargèrent sur le tsar du poids de l'autorité spirituelle ; ils n'eurent plus d'autre souci que d'exploiter les fidèles, de mener une existence luxueuse, de se parer d'étoffes chatoyantes et de ceintures dorées. Naturellement, ils professaient un dédain profond pour l'excellent clergé des campagnes, que Gorazd et Clément avaient maintenu à un niveau élevé ; ils le laissèrent croupir dans l'ignorance et le dénuement le plus complet.

Réaction. — Le triste spectacle qu'offrait cette hiérarchie byzantinisée jeta le peuple dans les bras des bogomiles. Ces hérétiques, qui déclaraient avoir ramené le christianisme à sa pureté primitive, devaient plaire fatalement à une foule saturée de byzantinisme. Leurs théories et leurs observances trouvèrent un terrain qui n'était que trop bien préparé.

Les Pauliciens. — La secte paulicienne s'était formée des débris de divers groupes gnostiques, sous Constantin Pogonat (668-685). Le dualisme était le fond de sa doctrine ; elle croyait à un Dieu bon et à un Dieu mauvais. Son nom lui vint de la considération dont jouissait saint Paul parmi les adeptes.

Nés sur la frontière syrienne, les pauliciens se multiplièrent avec une rapidité foudroyante ; ils envahirent tous les thèmes d'Asie Mineure et en particulier ceux d'Arménie. C'est dans cette dernière région que Constantin V (741-775) puisa, quand il voulut opposer aux empiétements bulgares une muraille de populations résistantes. En installant ces colons militaires dans la Thrace du nord, il infesta le Balkan tout entier de cette peste du paulicianisme asiatique.

Les pauliciens avaient comme capitale religieuse Philippopoli. De là, ils se répandirent dans les provinces envi-

ronnantes. Peu de temps après sa conversion, Boris signala au pape le danger que constituait pour la foi de ses nouveaux chrétiens la présence de missionnaires arméniens. Jean l'Exarque, sous le règne de Siméon, poussa un long cri d'effroi devant les progrès de ces mêmes propagandistes; il demanda au bras séculier d'agir contre eux; par malheur, le tsar, tout entier à sa lutte antibyzantine, n'accorda aucune attention à la marche du mal et le laissa poursuivre ses ravages.

Dans l'empire grec, les pauliciens étaient devenus un facteur politique de haute importance. Léon V (813-820) en condamna un grand nombre à mort, car ils ne cessaient de nouer des conspirations; mais l'unique résultat de ces mesures fut d'accentuer l'hypocrisie habituelle des sectaires et de les amener à vivre davantage encore dans l'ombre, ou même à s'affirmer orthodoxes.

JÉRÉMIE BOGOMIL ET JEAN TZOURILLAS. — Alors parut un hérésiarque fameux, le pope Jérémie Bogomil. Il se mit à dogmatiser en public vers 927. Les succès des massaliens [1] et surtout des pauliciens facilitèrent sa tâche. Il eut l'habileté de donner à son hérésie un caractère national et slave; il en fit une sorte de protestation contre l'invasion byzantine; et il put ainsi gagner à sa doctrine une multitude de prosélytes, sans susciter d'opposition officielle. Philippopoli fut le principal théâtre de ses exploits; c'est là qu'il demeura jusqu'aux environs de 950.

Certains historiens actuels ne croient pas à l'existence de ce pope Jérémie. Ils pensent que le fondateur de la secte est un nommé Jean Tzourillas. Selon eux, cet individu prêcha, trois années durant, dans les villes de Thrace et de la région de Smyrne. Il menait une vie des moins édifiantes. Il abandonna sa femme afin de se faire moine.

1. Les massaliens, originaires de Mésopotamie et de Syrie, prescrivaient de prier sans cesse, afin de vaincre le mauvais esprit qui naît avec l'homme et habite en lui. Ils condamnaient le travail et la propriété, et recouraient, pour vivre, à la mendicité.

Devenu abbé, il fut traduit en justice pour actes d'immoralité notoire.

Le nom de bogomil viendrait de *bog* et de *miloui* (Dieu, aie pitié); ou de *bog* et de l'adjectif *mili*, qui veut dire aimé, aimable; de sorte que Bogomile serait la traduction littérale du grec Théophile (ami de Dieu).

Partie négative du bogomilisme. — Les bogomiles, ancêtres des Albigeois, s'attaquaient à la hiérarchie, au dogme et au culte chrétien. Ils ne croyaient pas à l'origine divine de l'Église; ils répudiaient l'Ancien Testament, œuvre de Satan, et n'acceptaient le Nouveau qu'en l'interprétant à grands renforts d'allégories; ils rejetaient le baptême d'eau; ils proscrivaient le mariage; ils niaient la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie; ils repoussaient le sacrifice de la messe, ainsi que le culte des images et des statues; ils méprisaient les édifices sacrés; ils vomissaient les plus odieuses insultes contre la Croix où Notre-Seigneur a rendu le dernier soupir.

En même temps qu'ils cherchaient à ruiner l'Église, ils travaillaient à détruire l'État. La société féodale reposait tout entière sur la foi jurée; la série de vassaux et de suzerains, dont les anneaux remontaient du dernier seigneur jusqu'au roi, était étroitement reliée par l'*hommage;* or, ces bogomiles professaient que tout serment est un crime; et, par là, ils bouleversaient de fond en comble l'ordre social. Ils refusaient l'obéissance aux princes, contestaient la légitimité de l'impôt et absolvaient le vol. Ils enlevaient au pouvoir le droit du glaive; ils supprimaient non seulement la peine de mort, mais encore toute autre punition publique; en aucun cas, disaient-ils, l'homme ne doit tuer; il n'y a pas de guerre juste; le soldat qui combat pour sa patrie n'est qu'un vulgaire assassin.

Organisation intérieure. — Leur Église comprenait des chefs, les évêques; des membres qu'on appelait les

parfaits, et les simples *croyants*. Les croyants étaient ceux qui n'avaient fait que le premier pas dans la voie de la perfection; chaque fois qu'ils rencontraient des *parfaits*, ils devaient fléchir le genou devant eux et s'incliner jusqu'à terre trois coups de suite; à leur lit de mort, un *parfait* venait leur imposer les mains pour l'initiation; s'ils mouraient sans l'initiation, ils étaient condamnés à périr éternellement ou à recommencer une nouvelle vie dans un corps d'homme, d'âne, de bœuf, etc.

Les *parfaits*, ou initiés, avaient le privilège de la récitation journalière du *Pater*, seule prière permise aux bogomiles; ils bénissaient le pain sans aucun signe de croix, et ce pain leur tenait lieu d'eucharistie; ils ne mangeaient ni viande (sauf celle des animaux à sang froid), ni œufs, ni fromage. Quand ils avaient peur de ne pouvoir assurer leur salut, ils se suicidaient; il se faisaient étouffer au moyen d'un coussin posé sur la bouche, ou bien se laissaient mourir de faim.

Lorsque les *parfaits* prévoyaient qu'un *croyant* malade ne remplirait pas ses engagements s'il venait à guérir, ils le poussaient fortement au suicide, et, au besoin, l'y contraignaient en le séquestrant dans une maison amie. L'historien Dœllinger a calculé que cette hideuse pratique, volontaire ou forcée, a fait plus de victimes que tous les bûchers de l'Inquisition.

Doctrine générale. — Au début, le dualisme bogomile fut absolu; il admettait la parfaite égalité du principe du bien et du principe du mal. Il se mitigea bientôt. On attribua l'éternité au seul principe bon, et l'on soutint que le principe mauvais est un esprit né bon qui s'est détaché du Dieu suprême par un acte de son libre arbitre.

Ce Dieu suprême a deux fils, Satanaël et Jésus. Satanaël, l'aîné, était gouverneur du royaume céleste. Enivré d'orgueil, il se révolta et fut chassé du ciel avec les anges de son parti.

Alors il créa le monde terrestre et fit Adam d'un peu

de limon, mais il ne réussit pas à lui communiquer la vie. Sur sa demande, le Père envoya une âme dans l'homme, à la condition que cette créature leur appartînt en commun. Satanaël manqua aux engagements du contrat et opprima de toutes façons les mortels. C'est pourquoi, en l'an 5.500, Dieu fit sortir de son cœur le Verbe, appelé encore Jésus, ou le Christ, ou l'archange Michel. Ce second fils a revêtu l'apparence de l'humanité ; il a vaincu Satanaël, nommé désormais Satan, et en a pris la place à la droite du Père.

Avant de retourner à l'être divin, Jésus a produit le Saint-Esprit pour compléter son œuvre. L'Esprit habite parmi les bogomiles et les rend aptes à monter en paradis aussitôt après leur mort. Dès ici-bas, ils voient, non en songe mais en réalité, le Père, sous les traits d'un vieillard, le Fils, sous ceux d'un homme mûr, le Saint-Esprit, sous ceux d'un adolescent.

Pouvait-on employer la force contre les Bogomiles. — Si le tsar Pierre I[er] n'osa pas sévir contre les bogomiles, en revanche certains boyards les poursuivirent impitoyablement. C'était pour eux un *droit* et un *devoir*.

Toute société a des doctrines sans lesquelles il lui est impossible de vivre. Par le suicide rituel et l'abolition du mariage, par la suppression de la peine de mort et de tout châtiment judiciaire, par le refus de l'impôt et du service militaire, par la proscription du serment et par le mépris de toute autorité humaine, ces sectaires ébranlaient l'État dans ses fondements et commettaient de monstrueuses hérésies sociales qu'il fallait réprimer le plus rigoureusement possible.

En outre, depuis Siméon, la société bulgare était entièrement chrétienne ; il y avait union intime entre le roi et les évêques ; les lois de l'Église étaient celles de l'État. Dès lors, rompre l'unité de croyance, c'était troubler l'État aussi bien que l'Église, c'était se rendre coupable d'un délit expressément visé par la législation civile.

Le bien de la collectivité exigeait une sévère intervention du bras séculier, car la question religieuse se compliquait d'une question nationale. Les bogomiles divisaient le pays en deux camps et désagrégeaient la Bulgarie. En les pourchassant et en veillant à la pureté de la foi chez ceux qui lui appartenaient par le baptême, l'Église s'acquittait de la mission que lui a confiée Jésus-Christ et remplissait un office de salubrité publique, et l'État n'avait qu'à lui prêter main-forte, s'il ne voulait voir périr l'ordre social et la patrie elle-même.

Le prêtre Cosmas. — Cet apôtre vit tout de suite la portée de ce mouvement révolutionnaire et anarchiste ; il comprit que l'hérésie bogomile amènerait à brève échéance la dissolution de l'empire bulgare ; et il tenta de remonter le courant. Il devait échouer, étant à peu près seul à combattre. Ni l'Église, qui était en pleine décadence morale, ni l'État, qui avait un chef débile, ne vit combien était nécessaire une répression active et énergique. Cette indifférence des pouvoirs établis ne découragea point Cosmas. Il dénonça hardiment les disciples de Jérémie et leurs doctrines malfaisantes. Il ne craignit même pas de stigmatiser la paresse et l'insouciance du clergé officiel que l'hellénisme avait gâté jusqu'aux moelles. Ses discours étaient des modèles de zèle sacerdotal, de patriotisme et de bon sens.

Saint Jean Rilski (846-976). — Tandis que Cosmas s'efforçait par la parole de relever le clergé et d'arrêter l'expansion du bogomilisme, saint Jean Rilski prêchait par l'exemple.

Jean était né dans le village de Skrino, près de Doubnitza. De famille pauvre, il dut, pour vivre, se faire berger. Vers sa vingtième année, il entra dans une *laure*. Il en sortit bientôt et gagna le massif du Ribo. De nombreux compagnons l'y ayant rejoint, il abandonna la vie solitaire et adopta le régime cénobitique. Sa retraite de-

vint un foyer de prières et fut une protestation incessante contre le relâchement du clergé et contre l'individualisme bogomile. Il n'arriva pas à conjurer ce double péril. Mais, du moins, il fit pour longtemps de son monastère du Rilo une citadelle vraiment chrétienne et vraiment bulgare.

La littérature bogomile. — Au moyen âge, on rencontrait dans tous les pays chrétiens une série de livres apocryphes se rattachant soit aux traditions orientales, soit à l'Ancien et au Nouveau Testament, soit à la magie, aux incantations et à la sorcellerie. La littérature byzantine était particulièrement féconde en ouvrages de cette sorte, et la Bulgarie ne manqua pas de les lui emprunter.

Cet amalgame de souvenirs païens et de légendes chrétiennes eut un grand succès dans le peuple. On vit se multiplier les *fables*, *discours*, *questions*, *entretiens*, où la mythologie et l'histoire de l'Église étaient entrelacées. L'Évangile prenait la tournure d'un conte d'astrologie et de divination. Chacun des principaux personnages de l'ancienne Loi et de la nouvelle devenait le héros d'un cycle, dont le thème religieux disparaissait sous un flot d'imaginations souvent grotesques et toujours malsaines.

Les bogomiles se firent les propagateurs passionnés des livres apocryphes. Ils s'en servirent pour inoculer à la foule leur venin anarchique. C'est avec un art accompli qu'ils entouraient leurs théories révolutionnaires d'un cadre pieux qui écartait les méfiances. L'un des plus perfidement habiles fut Jean Bogoslov. Le pope Jérémie se signala aussi parmi les écrivains de ce groupe. Mais, pendant que Jean Bogoslov diffusait surtout l'enseignement nihiliste de la secte, Jérémie s'employait de préférence à paganiser la société chrétienne et à ressusciter tout l'attirail burlesque des charmes et des conjurations, afin d'obscurcir l'idée religieuse dans la conscience des ignorants et des simples.

CHAPITRE IV

CHUTE DE LA BULGARIE ORIENTALE (963-972).

Nicéphore Phocas (963-969). — Prétexte de la rupture (966). — Agression et reculade (966). — Sviatoslav, roi du Kief. — Prise de Preslav (967). — Volte-face du basileus (969). — Mort de Pierre Ier (30 janvier 969). — Retour de Sviatoslav (970). — Les Russes à Philippopoli (mars 970). — Bataille d'Arcadiopolis (automne de 970). — Jean Tzimiscès sur le théâtre de la guerre (972). — Siège de Preslav-la-Grande (avril 972). — Jean Tzimiscès à Silistrie (juillet 972). — Traité de paix (juillet 972). — Entrée triomphale du basileus (octobre 972). — L'humiliation suprême (octobre 972). — Épilogue.

Nicéphore Phocas (963-969) [1]. — La sécession de Chichman et le travail anarchique du bogomilisme avaient complètement dissocié la Bulgarie. Il eût été cependant facile à un roi fort et obéi de refaire l'unité. Un Boris et un Siméon auraient eu vite relevé le sentiment public ; ils en auraient utilisé à la perfection les admirables ressources militaires. Mais le pauvre Pierre Ier n'avait pas la conscience assez lucide et la volonté assez stable pour se dresser en chef unique et autoritaire au-dessus des bogomiles qui dissolvaient l'âme de la nation et au-dessus des boyards qui en ruinaient le corps. Il ne conduisait pas, il était conduit.

Nicéphore Phocas voulut profiter de cette léthargie. Il

1. Cf. Schlumberger. *Un empereur byzantin au Xe siècle, Nicéphore Phocas*, admirable résurrection d'une époque.

venait de ressusciter en quelque sorte Byzance. Il résolut de lui restituer en Europe la situation qu'il lui avait récemment rendue en Asie par la défaite des Arabes. Il commença, en conséquence, à chercher querelle au tsar. Et ce lui fut chose facile.

Au traité de 937, Soursouvoul avait promis d'empêcher les Magyars de traverser le royaume pour s'en aller jusqu'au delà du Rhodope razzier les populations des thèmes impériaux. Tant qu'il fut à la tête du gouvernement, la police des frontières ne faillit pas à la tâche ; après sa disparition, elle se désorganisa comme le reste. En 943, en 958, en 961, en 962, les bandes hongroises avaient parcouru la Thrace au galop sans que personne eût tenté de leur barrer la route. Aux réclamations de Constantinople, Pierre Ier avait fait des réponses d'une vérité navrante : il ne pouvait, disait-il, s'opposer au passage de ces intrépides cavaliers ; sa faiblesse lui défendait de se les mettre à dos et exigeait qu'il entretînt avec eux les plus pacifiques relations.

De tels incidents se renouvelaient fréquemment et confirmaient Nicéphore Phocas dans son désir de porter enfin le coup mortel à la monarchie danubienne. Bien que son génie eût agrandi et fortifié l'empire grec, le voisinage bulgare ne cessait pas cependant d'être redoutable. Les rivages de la péninsule balkanique restaient aux basileis ; mais les régions centrales, depuis le Danube jusqu'aux montagnes de Thessalie, obéissaient au tsar. Il eût suffi du moindre raffermissement du pouvoir royal pour que la Bulgarie jetât de nouveau en quelques semaines toutes ses forces sous les murs même de Constantinople.

Prétexte de la rupture (966). — Lors de l'accord conclu entre Soursouvoul et Romain Lécapène, on avait stipulé le paiement annuel d'une pension par la cour de Byzance. Quand les envoyés du tsar, en 966, vinrent réclamer l'argent, ils furent très mal reçus.

Le moment n'était d'ailleurs pas bien choisi. C'était à

une réception solennelle donnée en l'honneur d'une belle victoire remportée récemment en Asie. Le basileus, dans la grande salle du Palais Sacré, se faisait présenter les ambassadeurs étrangers. Lorsqu'il aperçut les Bulgares, il se dressa sur son trône et s'écria d'une voix tonnante : « Malheur, malheur à nous autres Romains, nous qui avons jusqu'ici triomphé de tous nos ennemis ! A quel degré de déchéance sommes-nous donc tombés que nous en soyons réduits à payer tribut, comme de misérables Slaves, à ce peuple de hideux mendiants, à ces Scythes de Bulgares ! »

S'adressant au chef de l'ambassade : « Va-t-'en, hurla-t-il comme un fou furieux, retourne chez ton roi ; va dire à ce mangeur de cuir, vêtu de peaux de bêtes, que le basileus de Constantinople ira en personne lui porter l'argent qu'il désire. Va-t'en, et apprends désormais à mieux respecter le glorieux nom romain, triple esclave, fils de chien [1] ! »

Après cette grossière péroraison, il fit brutalement souffleter les représentants du tsar devant toute la Cour et il les renvoya en hâte à Preslav.

Agression et reculade (966). — Sans laisser à Pierre Ier le temps de se préparer, Nicéphore Phocas franchit la frontière. Il s'empara des forteresses échelonnées sur le flanc sud du Rhodope. Mais il rétrograda brusquement vers Constantinople. La vue des sentiers et des passes de Bulgarie lui avait rappelé les hécatombes anciennes.

Ce désagréable souvenir lui inspira le projet de faire entamer ses adversaires par une des nations barbares du nord de la péninsule. Si ces auxiliaires venaient à succomber dans les gorges du Balkan, Byzance serait quand même indemne et ne perdrait pas une goutte de sang.

1. Il est difficile de savoir si ces insultes ont été prononcées par Nicéphore Phocas ou bien si elles sont un développement de chroniqueur.

Nicéphore se tourna du côté des Russes idolâtres. Il savait que leur prince Sviatoslav (964-972) possédait une armée nombreuse, disciplinée, également brave et féroce. Il croyait que le souverain varègue se contenterait de rançonner le royaume du tsar et n'oserait jamais se mesurer avec l'empire d'Orient. Aussi s'empressa-t-il de lui députer un patrice chersonésien du nom de Kalocyr, personnage souple et rusé. Pour aider son légat à détruire toute hésitation dans l'esprit du barbare et de ses sujets, il le munit de quinze cents livres d'or.

Sviatoslav, roi de Kief. — Sviatoslav n'avait que vingt-cinq ans. Sa mère, la tsarine Olga, s'était rendue à Constantinople en 957, sous le règne du Porphyrogénète. Baptisée par le patriarche, comblée d'honneurs par la cour de Tsarigrad [1], elle avait introduit la foi chrétienne dans ses États et gouverné sagement jusqu'à la majorité de son fils. Celui-ci ne voulait pas entendre parler du baptême. « Mes hommes se moqueraient de moi ! » répondait-il aux supplications maternelles.

Il était de taille moyenne, dit Léon le Diacre, mais très robuste ; il avait une large poitrine, le cou gros, les yeux bleus, les sourcils épais, le nez épaté, de longues moustaches, et, sur sa tête rasée, une touffe de cheveux ; à une de ses oreilles pendait un anneau d'argent orné d'un rubis et de deux perles. Dévoré d'ambition, il ne rêvait qu'assauts et batailles. Ce n'était pas un chef d'État ; c'était plutôt un capitaine de bandes, toujours prêt à se ruer là où il pourrait recueillir gloire et butin.

Dès les premiers mots de Kalocyr, il bondit de joie à la pensée qu'il allait quitter son minable palais des bords du Dniéper et attaquer un empire enrichi par un commerce très actif et par cent ans de pillages à travers les thèmes byzantins.

1. Tsarigrad, c'est-à-dire la *ville des tsars*, nom bulgaro-slave de Constantinople.

Prise de Preslav (967). — Les Varègues, au nombre de 10.000, descendirent de Dniéper sur leurs monoxyles étroits, barques creusées chacune dans un seul tronc d'arbre. Ils prirent ensuite le chemin de la mer et abordèrent un peu au sud des bouches du Danube. Cinquante mille Bulgares tentèrent de les repousser ; mais, saisis d'épouvante à l'aspect de ces colosses, ils s'enfuirent bientôt, derrière les murs de Silistrie. En apprenant cette panique, le doux Pierre Ier entra dans une telle fureur qu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, et, depuis, ne fit que languir.

La Bulgarie du nord fut conquise en quelques jours. Preslav devint la base d'opération de Sviatoslav. Belgrade et Vidin tombèrent presque sans résistance. Personne n'osait tenir tête à ces sauvages qui crucifiaient et empalaient les prisonniers par pur plaisir, ou s'amusaient à les prendre pour but de leurs flèches et à leur enfoncer des clous dans le crâne.

Si les Russes triomphèrent aussi aisément, c'est que partout dans le pays ils rencontrèrent des complices. Chichman et ses partisans les accueillirent comme des amis. Ils les supplièrent de renverser du trône Pierre Ier. Malgré leurs instances criminelles, Sviatoslav remit la campagne définitive au printemps de 968. En attendant, il hiverna dans la ville de Preslav, se livrant avec les siens à des banquets pantagruéliques.

Au cours du mois d'avril 968, il se jeta vers le sud comme une bête de proie. Le royaume tout entier du Balkan semblait perdu, lorsqu'une heureuse diversion vint retarder la catastrophe. Les Petchenègues avaient envahi le territoire varègue et ils assiégeaient la cité de Kief. Aussitôt que la nouvelle leur en fut parvenue, les Russes s'élancèrent au secours de leur capitale et laissèrent la Bulgarie respirer.

Volte-face du basileus (969). — Dès que Sviatoslav eut refoulé les Petchenègues dans le steppe, il songea au

départ pour la Mésie et la Thrace. Il était enthousiaste du pays bulgare. Selon la chronique de Nestor, il disait sans cesse à sa mère et aux voïvodes : « Je ne me plais point à Kief ; je veux vivre à Pereïaslavets (Preslav) sur le Danube ; car c'est là qu'est le centre de mes terres, Toutes les richesses y arrivent : de la Grèce, l'or, les étoffes, les fruits, les différents vins ; de la Bohême et de la Hongrie, l'argent et les chevaux ; de la Russie, les peaux, la cire, le miel, les esclaves. »

Mise au courant de ces dispositions peu rassurantes, la diplomatie byzantine ne s'occupa plus que d'empêcher l'orage russe de crever au-dessus de l'empire. Mais de quel moyen user ? En même temps qu'une mauvaise action, Nicéphore Phocas avait commis une irréparable maladresse. En guerre avec les Arabes et avec Othon I[er], empereur d'Allemagne (936-973), il allait encore avoir toute la Scythie sur les bras. Il ne lui restait plus qu'à essayer de restaurer la monarchie bulgare contre laquelle il avait déchaîné les Russes. Il s'y employa sans retard, s'efforçant de redresser la barrière tsarienne qu'il avait lui-même abattue.

Des ambassadeurs, choisis parmi les plus insinuants, parurent soudain à Preslav. Ils eurent l'impudence de parler au nom de la communauté de religion et de la communauté d'intérêts des deux nations. Pierre I[er] n'était pas assez fort pour pouvoir relever ces propos insolents. Un traité fut immédiatement conclu. On se jura de nouveau amitié éternelle. Afin de sceller le pacte, deux des petites princesses royales bulgares furent fiancées aux deux petits basileis Constantin et Basile.

MORT DE PIERRE I[er]. — Les ambassadeurs grecs retournèrent à Constantinople, emmenant les futures souveraines qui devaient vivre, jusqu'à leur adolescence, auprès de la basilissa Théophano. Leur père les avait embrassées en pleurant. Il les avait instamment recommandées aux patrices, et il avait ajouté : « Dites au basileus que

nous étant désormais uni par cette alliance sainte, il serait honteux à lui de nous laisser à la merci de ces féroces idolâtres. Qu'il se joigne à nous pour nous délivrer du joug des Russes ; rien ne sera capable de résister à ses armes toujours victorieuses. » Avec ses filles, il vit aussi partir deux de ses fils, Boris et Romain, qu'on lui avait demandés comme otages.

Quand les chariots de la caravane arrivèrent à Byzance, Nicéphore Phocas donnait déjà ses soins à l'organisation d'une armée d'élite. Le parc des machines de guerre se trouvait au complet. On réparait fiévreusement les murs de l'enceinte urbaine. Une lourde chaîne de fer était tendue au travers du Bosphore, soutenue par des pieux gigantesques.

Le 30 janvier 969, le malheureux Pierre Ier finit par succomber à une nouvelle attaque d'apoplexie. Le pays était sans maître. Chichman ne pensait qu'à s'agrandir, sans se soucier de l'invasion toute proche. Nicéphore se hâta de renvoyer les deux jeunes princes, espérant voir toute la nation se grouper de nouveau autour de la royauté traditionnelle. Mais l'anarchie était trop profonde pour que la Bulgarie se reconstruisît aussi vite. Boris II réussit cependant, avec l'aide du basileus, à repousser une attaque de David, le fils aîné de Chichman Mokr.

Retour de Sviatoslav (970). — Dans la nuit du 10 au 11 décembre 869, Nicéphore Phocas fut assassiné dans son palais par Jean Tzimiscès, un Arménien. Cette brusque disparition du restaurateur de la vaste monarchie byzantine remplit d'aise Sviatoslav. Il crut que Constantinople, l'objet des convoitises de sa race, était désormais sans défense, et il partit en prendre possession.

Malgré leurs divisions, les Bulgares du nord se levèrent comme un seul homme. Leur résistance n'étant pas préparée, ils ne purent vaincre. Boris et Romain tombèrent au pouvoir de l'ennemi. La capitale ne tint qu'une semaine. Sviatoslav y laissa un détachement sous les

ordres du boyard Sviénald, avec mission de surveiller le trésor royal et les princes prisonniers. Suivi du gros de son armée, il franchit le Balkan, et serait allé d'une seule traite à Byzance s'il n'avait pas alors rencontré un adversaire digne de lui, Jean Tzimiscès, le meurtrier, mais aussi le continuateur du grand Nicéphore Phocas.

Les Russes a Philippopoli (mars 970). — Au mois de mars 970, on reçut, dans la *Ville gardée de Dieu*, d'effroyables nouvelles. Les Russes avaient enlevé Philippopoli et l'avaient noyée dans un bain de sang. Vingt mille des défenseurs de la cité, rapporte Léon le Diacre, venaient d'être empalés sur des alignements de pieux ou pendus à des rangées de potences disposées tout autour des murs.

Ce massacre sans nom épouvanta toute la péninsule. Il éteignit en Bulgarie jusqu'aux dernières velléités combatives. La lutte cessa comme par enchantement. De toutes parts, les habitants de la Thrace, terrifiés par le sort des Philippopolitains, envoyaient leur soumission. Les avant-gardes cernaient déjà Andrinople. Deux semaines encore, et Sviatoslav serait sur la plage de la Propontide.

Avant de tenter l'effort suprême, Jean Tzimiscès, tout en accumulant sans relâche les bataillons, expédia des ambassadeurs au chef russe : « Mon prédécesseur Nicéphore, lui mandait-il, t'avait fait venir en ces contrées pour triompher par ton aide des Bulgares. Je vais te payer le prix convenu pour le service que tu as rendu. Après cela, il ne sera que temps pour toi de regagner ta patrie du Bosphore Cimmérien et d'évacuer cette Bulgarie qui est mienne, car elle a jadis fait partie de la Macédoine, antique province de l'empire romain. Donc, hâte-toi de t'en retourner. »

Cette impérieuse mise en demeure n'émut pas beaucoup le roi de Kief. Il répondit qu'il s'établissait purement et simplement dans la Bulgarie danubienne et qu'il exigerait une rançon énorme pour l'abandon des terres de

Thrace. « Si tu repousses mes propositions, lui écrivit-il, vous n'aurez autre chose à faire, toi et tes sujets, que de quitter définitivement l'Europe, où il ne vous restera presque plus de territoire, où vous n'aurez nul droit d'habiter. Retirez-vous en Asie, cédez-nous Constantinople. C'est pour vous la seule manière de rendre possible une paix sérieuse entre l'empire grec et la nation russe. »

Les préparatifs n'étaient pas achevés. Tzimiscès temporisa encore. Il somma une dernière fois Sviatoslav d'avoir à vider les lieux. « Écoute mes conseils, disait le basileus au chef varègue, et tu t'en trouveras bien. Pars au plus vite. Ne sois pas outrecuidant. Songe au désastre qui frappa ton père Igor, lorsque, rompant la foi jurée, il osa venir attaquer Constantinople avec une flotte immense et dut s'en retourner avec dix petits bâtiments à peine. Rappelle-toi sa fin terrible qui fut le châtiment de cette agression audacieuse. Fait prisonnier par les Drevlianes (peuple slave de Volhynie), il fut attaché par eux à des arbres courbés de force qui, en se relevant, le déchirèrent en deux. Que son exemple te serve de leçon. Si tu braves l'empire romain, tu ne reverras jamais ta patrie. Pas une de tes barques n'ira en Scythie raconter votre complet désastre. »

Ce message outrageant exaspéra le roi de Kief. « Il est fort inutile, répliqua-t-il aux porteurs de la communication, que votre maître se dérange pour venir me trouver. Qu'il ne prenne point cette peine. Nos tentes seront sous peu dressées devant Byzance. Nous ceindrons votre capitale d'un fossé profond, et si votre basileus et ses soldats tentent d'en sortir, vous verrez comment ils seront reçus. Nous leur montrerons par nos exploits que nous sommes non de vils marchands ou des artisans vivant du travail de nos mains, mais de nobles guerriers, avides de verser le sang. Basileus Jean, les Russes ne sont point des hommes efféminés. Tu ne réussiras point, par de ridicules menaces, à les effrayer, comme on effraie

par des contes de nourrice les enfants encore à la mamelle. »

Bataille d'Arcadiopolis (automne de 970). — Heureusement pour l'empire d'Orient et la civilisation, Jean Tzimiscès était un grand souverain militaire et un politique consommé. Les troupes impériales, rappelées d'Asie, se mirent en marche dans la direction de Philippopoli. Les deux premiers corps étaient commandés par le beau-frère du basileus, Bardas Skléros, et par Pierre Phocas. Les cantonnements furent établis à Andrinople. Tzimiscès avait donné ordre d'attendre l'attaque russe et de se contenter pour le moment de surveiller les allées et venues de l'ennemi.

Sviatoslav n'était pas resté inactif pendant sa conversation homérique avec l'autocrator. Il s'était allié aux Hongrois et aux Petchenègues. Il avait massacré les principaux chefs nationalistes bulgares de Mésie et de Thrace. Il avait promis aux autres boyards le rétablissement du paganisme et la suppression de l'autorité royale. Il avait ajouté à son infanterie de nombreux contingents venus des régions du Balkan, du Danube, des Carpathes et de la Tisza.

Poussant en avant la multitude de ses auxiliaires, il s'avança sur la route de Constantinople. C'est près d'Arcadiopolis (aujourd'hui Lulé-Bourgas) qu'il se heurta aux têtes de colonnes byzantines commandées par le fin Bardas Skléros. Le stratège avait partagé ses forces en trois corps ; il marchait avec le premier ; les deux autres se dissimulaient de droite et de gauche dans les bois.

Un combat violent s'engagea. Les cavaliers bulgares et hongrois ne purent soutenir le choc des lourds escadrons grecs ; ils se rejetèrent en désordre vers les Russes. Ceux-ci, abrités par d'immenses boucliers, maniaient à merveille la lance et la hache. Quand le général de Tzimiscès les jugea fatigués, il donna le signal convenu. En une demi-heure, les ailes, jusque-là demeurées im-

mobiles et invisibles, se rabattirent contre les géants du nord. Ce mouvement tournant effara les Varègues, et ils se débandèrent. Un de leurs capitaines voulut les retenir. Selon un chroniqueur de Constantinople, Bardas Skléros se précipita sur cet officier et le fendit du haut en bas malgré son casque et sa cotte de mailles; si bien que les deux moitiés de l'homme tombèrent à la fois, une à droite du cheval, l'autre à gauche!...

Jean Tzimiscès sur le théatre de la guerre (972). — Après cette vigoureuse bousculade, les Russes repassèrent le Balkan et se concentrèrent à Preslav. Leur retraite permit à Jean Tzimiscès de tirer d'Anatolie des troupes fraîches et d'en garnir les districts septentrionaux des thèmes de Thrace et de Macédoine. Mais si les Varègues ne tentaient plus rien du côté de la capitale, c'est qu'ils étaient retenus par le pillage des villes du nord et de l'ouest. Une fois ces villes mises à sac, ils revinrent dans les contrées du sud. Les paysans, terrorisés, se réfugiaient dans les kastra (châteaux forts), et n'osaient se montrer. Les terres n'étaient plus cultivées. C'était partout la ruine et la mort.

Le 28 mars 972, l'empereur quitta le Palais Sacré. Pieds nus, la croix en main, suivi de la Cour tout entière, il alla faire ses prières à Sainte-Sophie et dans l'église des Blaquernes. Après quoi, il passa en revue sa flotte, massée au fond de la Corne d'Or, et lui donna l'ordre de cingler à toutes voiles vers les bouches du Danube. Arrivée là, elle devait remonter le fleuve et en garder les endroits guéables, de manière à couper aux Russes la route du retour par mer et par terre.

Il s'éloigna quelques jours après. Sa marche fut menée si promptement et si secrètement que les défilés du Balkan se trouvaient libres. Le passage se fit sans encombre, car aucune mesure n'avait été prise par le prince de Kief.

Les 30.000 Byzantins ne furent pas inquiétés davan-

tage dans leur marche vers Preslav. Coïncidence heureuse, pendant qu'ils couraient à colonnes serrées sur la capitale, Sviatoslav s'en éloignait à toute bride. Il allait à Silistrie pour aviser aux moyens de repousser l'attaque des 300 vaisseaux de guerre du basileus. Il avait confié le commandement de la place à Sviénald, l'un de ses meilleurs généraux. Mais Sviénald était absolument sans défense et ne se doutait pas que les Grecs fussent à quelques lieues de là.

Siège de Preslav-la-Grande (avril 972). — Le camp ennemi s'étalait sous les remparts de Preslav. Cavaliers et fantassins impériaux l'abordèrent, à l'improviste, en masses profondes, au son des tambours et des trompettes. Revenus de leur premier émoi, les braves Varègues saisirent leurs armes et se rangèrent en bataille. Groupés en forme de coin, ils combattaient avec fureur et semblaient avoir le dessus. Lorsqu'ils virent foncer les pesants lanciers grecs, ils lâchèrent pied et se sauvèrent. La plaine se couvrit de leurs cadavres. Les plus agiles des fuyards s'engouffrèrent dans la cité, dont Sviénald ferma aussitôt les épaisses portes de bois, bardées de fer.

Le lendemain, Jeudi saint, 4 avril, Jean Tzimiscès gravit une éminence d'où il pouvait inspecter la ville et présider à l'investissement. Dès que les corps byzantins eurent pris position, il fit donner l'assaut. Les Russes couvraient les assaillants de javelots, de flèches et de pierres. Pourtant, peu à peu, leur activité se ralentissait, accablés qu'ils étaient par la pluie de projectiles enflammés ou de quartiers de rocs que lançaient les balistes et les catapultes de l'armée assiégeante. Le basileus s'aperçut de ce flottement ; il commanda d'appliquer les échelles. Désespérés, les Varègues abandonnèrent les murailles et se retranchèrent dans l'enceinte du palais, vaste éparpillement de constructions en bois, cernées de hautes et solides palissades.

Voyant les Russes disparaître, les impériaux se ré-

pandirent dans toute la capitale. Parmi les personnages marquants qu'ils capturèrent, on trouva Boris II, retenu en demi-servitude chez Sviatoslav. Avec sa femme et ses deux enfants, on le conduisit à l'autocrator qui lui fit bon accueil. « J'ai franchi les monts, lui assura-t-il sans broncher, pour te venger des injures et des mauvais traitements varègues. Je ne suis point venu conquérir la Bulgarie. Les seuls ennemis de ta nation sont les Russes. »

Le massacre terminé, l'armée entoura l'enclos du palais. Pour y pénétrer, il n'y avait d'autre ouverture qu'une très étroite porte ; mais les défenseurs tuèrent successivement tous ceux qui se présentèrent à cette entrée. Sur un signe du basileus, on mit le feu aux palissades. En une heure l'incendie eut dévoré tous ces bâtiments légers, tendus à l'intérieur de belles peaux de bêtes et meublés d'objets somptueux rapportés de Byzance. Beaucoup de barbares furent brûlés vifs. D'autres furent tués, à travers les débris fumants, par les légionnaires. Sviénald et quelques centaines de guerriers réussirent à fuir au milieu des tourbillons de fumée et à gagner la chaussée de Silistrie.

Le dimanche, 7 avril, l'empereur et ses soldats célébrèrent en grande pompe la fête de Pâques. La ville fut débaptisée et on l'appela Johannopolis. Le basileus y détacha une importante garnison et partit à la poursuite de Sviatoslav.

JEAN TZIMISCÈS A SILISTRIE (juillet 972). — Au x[e] siècle, Silistrie (le Durostorum de Trajan, le Dorystolon et le Dristra des Byzantins, le Derster des Russes et des Bulgares) était la principale et la plus forte place du bas Danube. C'est là que Sviatoslav attendait l'arrivée de Tzimiscès. A l'approche de ce dernier, les auxiliaires du Balkan commencèrent à déserter en foule. Pour arrêter ce mouvement, le roi de Kief fit décapiter trois cents boyards.

Ce coup de vigueur accompli, il s'installa dans la plaine, à douze milles environ de la cité. Il prit contact avec les Byzantins le 23 avril. Ses guerriers, comme ceux du basileus, étaient animés d'une extraordinaire impétuosité. La victoire demeura toute la journée incertaine. Ce n'est qu'à la tombée de la nuit que les Russes furent culbutés par une charge de toute la cavalerie grecque, groupée autour de son souverain.

Immédiatement après la bataille, Jean fit fortifier le camp pour éviter toute surprise. On creusa un fossé en forme de rectangle ; la terre, rejetée par devant, servit de parapet ; au sommet de ce parapet, on fixa des lances, des javelots et des boucliers, de manière à obtenir une puissante muraille métallique. La flotte, qui arriva sur ces entrefaites, compléta le cercle de fer dont la ville était enserrée. Chargés du feu grégeois si redouté des barbares, les vaisseaux s'embossèrent un peu au-dessous de Silistrie et interceptèrent toute communication des monoxyles avec le Dniéper et Kief. C'était un siège en règle qui commençait, car il fallait renoncer à enlever du premier coup une forteresse hérissée de tours formidables et peuplée de gigantesques soldats varègues. Un blocus rigoureux fut établi. Les Byzantins exécutèrent d'immenses travaux de circonvallation. Il devint impossible aux assiégés de se ravitailler. Et l'armée grecque attendit que la faim lui livrât l'ennemi.

Décimés par la disette et les maladies, les Russes tentèrent plusieurs sorties dans le courant de juin et de juillet ; ils y perdirent leurs chefs les plus valeureux, sans pouvoir s'ouvrir une trouée. A leur sixième tentative, Jean Tzimiscès résolut d'en finir. Pendant que Bardas Skléros se plaçait entre la ville et le champ de bataille afin de couper la retraite à l'adversaire, lui-même, suivi de toutes les troupes disponibles, chargea de front les Russes. Assaillis à la fois en tête et en queue, les Varègues laissèrent des milliers des leurs sur le terrain. Sviatoslav, couvert de sang, ne s'échappa qu'à grand'peine.

TRAITÉ DE PAIX (juillet 972). — Le 25 juillet, voulant sauver la vie des guerriers qui lui restaient, Sviatoslav offrit de livrer Dorystolon et d'évacuer la Bulgarie, pourvu qu'on lui permît de repartir dans son pays et qu'on lui donnât, séance tenante, du blé. Jean Tzimiscès accepta ces propositions. Les vaincus reprirent leurs barques et descendirent tristement le Danube, sous la surveillance de la flotte impériale.

Parvenus au Dniéper, ils ne purent obtenir le libre parcours à travers le pays de leurs prétendus alliés. Ils se retranchèrent sur la rive gauche du fleuve, au milieu des rochers, et y passèrent l'hiver dans les plus horribles souffrances. Au printemps, ils essayèrent de forcer le passage, mais les Petchenègues qui les guettaient, les massacrèrent tous. Sviatoslav demeura parmi les morts (973).

ENTRÉE TRIOMPHALE DU BASILEUS (octobre 972). — En quatre mois, Jean Tzimiscès avait détruit l'armée russe, pris Preslav, Dorystolon et une foule de places secondaires. Il releva les remparts des villes et des châteaux de la rive droite du Danube, redevenu frontière de l'empire. Il s'annexa la Bulgarie du nord et y mit un gouverneur militaire.

Ceci fait, il s'ébranla vers Constantinople. Il ramenait la famille royale de Preslav-la-Grande et les armes de 40.000 Varègues. Il rapportait aussi une image très vénérée des Bulgares ; elle représentait la sainte Vierge avec l'enfant divin dans ses bras. Accompagné d'une éblouissante procession de dignitaires ecclésiastiques et laïques, de soldats, de captifs et de dépouilles, il pénétra dans la *Ville gardée de Dieu* par la Porte Dorée. De ses propres mains, il plaça la célèbre icone dans le char officiel, sur le vêtement même des souverains de Bulgarie et auprès de la couronne tsarienne. Il suivit à cheval, car il voulait que la Mère du Christ fût seule à recevoir les honneurs du triomphe.

L'humiliation suprême (octobre 972). — En sortant de Sainte-Sophie, Jean Tzimiscès éprouva le besoin de déshonorer sa gloire par une ignominieuse cérémonie. En présence de tout Constantinople, il se fit présenter Boris II qui avait marché derrière lui, à pied, depuis la Porte Dorée. Il lui ordonna de se dépouiller de tous les attributs de la souveraineté. Et le malheureux tsar dut enlever son diadème de lin parsemé de perles et d'ornements d'or, sa tunique et ses bottes de pourpre ; puis il reçut le grade de *magistros*, l'une des plus hautes dignités palatines. Le petit-fils du grand Siméon n'était plus qu'un des innombrables comparses du basileus. Romain, son frère cadet, subit un sort autrement affreux puisqu'il fut mutilé et pourvu d'une charge parmi les eunuques.

Ainsi disparut, dans les antichambres du Palais Sacré la belle et fière lignée d'Asparouch et de Kroum (fin de l'an 972).

Épilogue. — Pour rendre la victoire de l'hellénisme plus complète, Jean Tzimiscès chassa et déposa de son siège de Dorystolon le patriarche Damien qui avait pourtant été reconnu par Rome et par Byzance elle-même. Il subordonna tous les évêchés de la monarchie bulgare au chef de l'Église de Constantinople. Dorystolon redevint une simple métropole byzantine.

Mais la portion occidentale de la Bulgarie n'avait pas été touchée, et Damien y transporta le patriarcat. Il l'établit d'abord à Sofia, ensuite à Vidin, à Mogléna et à Prespa. Enfin, sur les instances générales, il le fixa dans la ville d'Ochrida (l'ancienne Lychnide), refuge de tous ceux qui refusèrent d'approuver le nouvel état des choses.

LIVRE V

LA BULGARIE OCCIDENTALE
ET LA DOMINATION BYZANTINE (972-1186)

CHAPITRE PREMIER

LES CHICHMANIDES (963-1018). SAMUEL (977-1014)[1]

Réveil patriotique. — Limites de la Bulgarie occidentale. — Chichman Ier (963-969) et David (969-977). — Avènement de Samuel (977). — L'offensive (985-986). — Mort tragique de Boris II (986). — Première campagne de Basile II (juillet 986). — Nouveaux exploits de Samuel (986-989). — Défaite de Samuel au gué du Sperchios (996). — Perte de Dyrrachium (997). — Campagnes byzantines de 999 à 1003. — Désastre de Bélacitsa (29 juillet 1014). — L'agonie (1014-1018).

Réveil patriotique. — La victoire de Jean Tzimiscès sur les Russes avait été suivie de la prise de possession par ce basileus de toute la contrée située entre le Balkan et la mer Noire, le Danube et l'Isker. Le reste de la monarchie bulgare avait échappé à l'action des armées byzantines. Toutes les provinces occidentales, réunies sous le sceptre d'un chef national, Chichman Mokr, gardaient leur indépendance. Le vainqueur de Sviatoslav n'aurait pas manqué de les conquérir ; seulement, il avait dû faire une campagne en Syrie ; et, au retour, il était mort empoisonné (10 janvier 976). Le régent Basile s'était vu aussitôt obligé d'user toutes les ressources de l'État pour combattre une révolte de Bardas Skléros ; il avait été forcé de retirer la majeure partie des troupes d'occupation de Bulgarie afin de contenir le prétendant.

1. Se reporter à la magnifique *Epopée byzantine* de Schlumberger.

Ces diverses circonstances avaient permis aux nationalistes de s'organiser contre les oppresseurs étrangers. Après le retrait ou la diminution de l'effectif des garnisons grecques, les Bulgares danubiens ne cessèrent de se révolter. Cependant ces insurrections n'étaient que partielles. La résistance véritable venait de cette jeune royauté d'Ochrida, assez faiblement constituée et pourtant capable d'absorber pendant longtemps toutes les forces vives de l'empire byzantin.

LIMITES DE LA BULGARIE OCCIDENTALE. — Le nouveau royaume comprenait le nord de la Macédoine et de la Thessalie, l'Épire, l'Albanie, la vallée de la Morava. La frontière partait de Despoto-Dagh, passait au-dessus de Serrès, de Berrhoea (Verria) et de Larissa pour aboutir au golfe de la Kalama et remonter jusqu'au Drin. De là, elle gagnait Belgrade par la Rascie, obliquait vers Vidin en suivant le Danube, descendait le long de l'Isker et s'arrêtait aux montagnes d'Iktiman.

Le cœur de cet empire était la Bulgarie ochridienne de l'est du Vardar, la vieille Macédoine des prédécesseurs d'Alexandre. C'est là que se trouvaient les places fortes, les palais seigneuriaux, les trésors enfermés dans d'inaccessibles kastra.

Quant à la résidence du souverain, elle changeait selon les vicissitudes de cette rude et belliqueuse royauté. Elle fut d'abord établie à Sofia (Srédetz), puis à Mogléna et à Vodéna. Elle fut ensuite transportée à Prespa, où elle occupait une île abrupte et boisée qui s'élève au milieu d'un grand lac. De là, on la vit émigrer dans la ville d'Ochrida ou Achrida, qui a conservé quelques pans de murs du château royal.

CHICHMAN Ier (963-969) ET DAVID (969-977). — L'audacieux Chichman, surnommé le Comte, *le Comite*, n'eut qu'un règne de courte durée. Ses fils, les *Comitopoules*,

ainsi que les appellent les historiens byzantins, essayèrent, en 969, de s'emparer des provinces orientales demeurées fidèles à la dynastie de Siméon. Cette première tentative échoua; Boris, avec l'aide des Grecs, réussit à sauver le trône de son père Pierre Ier.

Des quatre fils de Chichman Ier, David, Moïse, Aaron et Samuel, ce fut le vieux et vaillant David qui lui succéda. L'Église bulgare a mis ce dernier au nombre des saints. Après avoir cédé la couronne à Samuel, il se retira dans un monastère et y prit l'habit religieux ; il y mena une vie admirable. Ses reliques, longtemps vénérées à Vodéna, furent ensuite transférées à Ochrida.

C'est sous son gouvernement qu'eurent lieu les mouvements avant-coureurs de la grande guerre gréco-bulgare. Au lendemain de la mort de Tzimiscès et surtout pendant la sédition de Bardas Skléros, lui et son frère se dirigèrent ou inspirèrent toutes les révoltes qui se produisirent de la Thessalie au Danube et à la mer Noire. Intrépides défenseurs d'une nationalité quasi expirante, ces chefs aimés cherchèrent désespérément à restaurer la patrie. En Mésie et en Thrace, ils conduisaient eux-mêmes, à travers les bois et les défilés, les bandes de paysans insurgés. En Macédoine, ils avaient une armée régulière et puissante qui ne se lassait pas d'assaillir les forteresses byzantines que gardaient des mercenaires russes, arméniens et géorgiens.

Au siège de Serrès, Moïse fut tué d'un coup de pierre jetée des murailles.

Avènement de Samuel (977). — Au moment où Samuel reçut le sceptre des mains de son frère David, la Bulgarie occidentale était riche en places de guerre puissamment fortifiées. Elle tenait la Serbie par les forteresses de Belgrade, de Nich et de Prichtina; la Bulgarie danubienne, par Sofia, Pernik et trente-cinq kastra ; la Macédoine, par Kustendil, Uskub, Prilép, Mogléna, Vodéna, Kastoria, Prespa et Ochrida; l'Albanie et l'Épire, par

Bitolia (Monastir), Biélograd (Bérat), Janina et Dyrrachium.

Malheureusement, cet ensemble ne formait pas à proprement parler une monarchie, mais une agglomération de petites principautés slaves et bulgares. La noblesse territoriale, qui gouvernait ces cantons, alliait à sa haine de Byzance la haine du pouvoir royal. En ne voulant pas de chef suprême, elle se condamnait à ne jamais vaincre. Si elle s'était docilement soumise à son tsar, les Byzantins n'auraient jamais pu venir à bout de cette Bulgarie.

Malgré l'hostilité des grands propriétaires terriens, Samuel n'hésita pas à assumer la direction des destinées bulgares. Il commença par assassiner Aaron et sa famille ; seuls, deux enfants, Jean Vladislav et Alousian, échappèrent au massacre, grâce à Radomir, l'héritier présomptif, et furent emmenés à Constantinople. Quand il se crut l'unique représentant de la survivance mâle du boyard de Tirnovo, il demanda la couronne tsarienne au Saint-Siège, et il l'obtint (981).

Dès le premier jour il se révéla comme l'un des plus remarquables souverains d'Europe. « Certes, dit M. Schlumberger, il fut barbare, inhumain, fourbe, peu scrupuleux dans le choix des moyens, mais en cela il ne différait d'aucun des chefs de peuples de son époque, et l'autocrator Basile, son adversaire principal, le dépassa de beaucoup en cruauté comme en duplicité. En tout cas, ce fut un homme de fer, inaccessible à la crainte comme à la fatigue ou au découragement, infiniment fertile en ressources et en ruses, tacticien consommé à l'égal des plus habiles capitaines. »

L'offensive (985-986). — Ce merveilleux guerrier, en quelques mois, adjoignit à son armée toutes les troupes de montagnards qui parcouraient le Balkan ou le Rhodope, et eut bientôt à sa disposition des soldats capables d'affronter une bataille rangée. Il reprit possession de la

Bulgarie du nord et contraignit les garnisons grecques à se retirer prestement dans les alentours d'Andrinople.

Une fois que la Mésie eut été enlevée aux impériaux, il porta la guerre dans le sud et ravagea la Thrace ainsi que les provinces des bords de la mer Égée. La ville de Berrhoea (Verria) ne put lui résister. Larissa, en dépit de ses nombreux bataillons, succomba de même ; le roi bulgare en déporta les habitants dans les districts de l'intérieur; il inscrivit tous les hommes valides dans les cadres de son armée; il ravit à l'église métropolitaine les reliques du saint évêque Achille qui avait évangélisé cette région sous Constantin le Grand, et il en enrichit Prespa, sa capitale insulaire ; il fit monter à côté de lui, sur le trône royal de Bulgarie, une des captives hellènes de l'antique cité thessalienne (986).

Mort tragique de Boris II (986). — Pendant que Samuel relevait l'empire de Siméon, Boris II et Romain, prisonniers d'État à Constantinople, crurent le moment venu de rentrer à Preslav. Ils parvinrent à s'évader de leur prison dorée, peut-être avec l'agrément secret du régent Basile. Des montures leur avaient été préparées d'avance en dehors de Constantinople ; ils les enfourchèrent, et, d'une rapide chevauchée, atteignirent le défilé de la Porte Trajane. Mais leurs bêtes étaient épuisées. Ils descendirent de cheval et s'enfoncèrent dans la montagne, voulant continuer leur route à pied. Là, ils furent aperçus par quelques soldats des postes-frontières de Samuel. Boris, qui marchait un peu en avant, fut pris pour un officier byzantin à cause de son vêtement à la grecque, et tomba percé d'une flèche. Romain, plus heureux que lui, réussit à se faire connaître et à éviter le sort du pauvre Boris. Samuel, ne le redoutant point, l'épargna et le nomma même voïvode de Skopia (Üskub).

Première campagne de Basile II (juillet 986). — Après la prise de Larissa, Samuel s'avançait à travers le thème

de l'Hellade, quand, tout d'un coup, il rebroussa chemin. C'est que, sur son flanc, l'armée impériale se mettait en mouvement.

Basile II (976-1025) avait compris que le temps était venu de vaincre ou de périr. Bien qu'âgé seulement de vingt-huit ans, il ne vivait que pour la gloire militaire et la grandeur de son empire, il n'aimait ici-bas que son armée et sa flotte ; à la bravoure d'un chevalier d'Occident il joignait la science des choses de la guerre. Dès qu'il eut secoué le joug de son tuteur, il tendit tous les ressorts de son énergie personnelle et tous ceux de la monarchie byzantine vers ce but : l'anéantissement de cette Bulgarie, dont les conquêtes de Samuel avaient ressuscité l'ancienne splendeur.

Pour forcer le tsar à quitter l'Hellade, il prit avec toutes ses troupes le chemin du nord-ouest et courut attaquer le centre même de la royauté chichmanide ; il remonta lentement la vallée de la Maritza, choisit comme base d'opérations la citadelle de Plovdiv et y laissa plusieurs régiments qui avaient mission de protéger ses derrières et de garder l'entrée des défilés de la Stara-Planina. Son objectif était Srédetz, l'une des premières places du royaume.

Lorsqu'il eut traversé Bessapara (Tatar-Pazardjik), jadis capitale des Besses, il franchit sans encombre la Porte Trajane et les monts peu élevés qui unissaient le Balkan au Rhodope. Il se trouva ensuite dans les belles campagnes recouvrant le bassin du lac desséché qui forme la plaine de Sofia. Il installa son camp en face de la ville et l'assiégea durant vingt jours, tandis que Samuel et ses troupes occupaient les hauteurs du Vitoch. Il était heureusement mal secondé par ses généraux qu'irritaient son prestige et son endurance. A cause de la mauvaise volonté des officiers, les machines de guerre ne rendaient aucun service. De plus, quand les cavaliers s'éloignaient pour faire du fourrage, les Bulgares, embusqués dans tous les plis de terrain, les massacraient à qui mieux

mieux. Le gaspillage des vivres réduisit bientôt les assaillants à la famine. Et, finalement, Basile II, contraint de lever le siège, dut repartir du côté de Philippopoli.

Le premier jour de la retraite, tout alla bien. Mais le deuxième, au moment où l'armée allait s'engager en sens inverse dans la célèbre passe de la Porte Trajane, une furieuse attaque des Bulgares de Samuel transforma ce départ en déroute lamentable. De tous les points de la gorge d'Iktiman pleuvait une grêle de flèches. Les soldats du tsar s'emparèrent de la tente du basileus, du trésor, de tous les bagages, et d'une multitude de chevaux (17 août 986). Basile II dut son salut aux fantassins arméniens; ces auxiliaires lui firent un rempart de leur corps, et, par des chemins détournés, le ramenèrent sain et sauf à Philippopoli.

Nouveaux exploits de Samuel (986-989). — La Bulgarie du Rhodope, de la Macédoine, de l'Épire et de l'Adriatique, puisa dans ce désastre des Byzantins une activité prodigieuse et acheva sans peine de libérer la Bulgarie du nord. Basile II était trop mal servi par ses lieutenants pour songer à prendre tout de suite sa revanche ; il fit alliance avec le prince de Kief, Vladimir, récemment converti au christianisme (988) et en reçut 6.000 soldats destinés à la guerre de Bulgarie ; mais une révolte de généraux le força d'employer ce corps de troupes à la défense de son sceptre ; et Samuel put poursuivre en paix le cours de ses exploits ; il conquit Dyrrachium et Raguse ; il subjugua la Terbunie, la Zachlumie, la Bosnie méridionale ; il fit de Vladimir, le grand joupan serbe, son gendre et son vassal.

Voyant que Basile II était encore occupé à combattre les rebelles d'Asie, il rompit la ligne de l'empire en surprenant la forteresse de Berrhoea. La chute de cette place lui promettait à bref délai celle de Salonique, la seconde ville de la monarchie après Constantinople. Dès qu'il aurait enlevé Salonique, il serait le maître incontesté de

tous les thèmes de l'est, et le basileus ne pourrait plus sortir de Byzance (989).

Défaite de Samuel au gué du Sperchios (996). — Ce grand succès bulgare consterna les habitants de la *Ville gardée de Dieu*. Seul, Basile II ne ressentit aucun abattement. Obstiné, plein de patiente vigueur, il se prépara sérieusement à la lutte, car il n'avait pas oublié que, pour avoir méprisé son adversaire, il avait été écrasé par lui en 986. Sachant que Samuel avait l'intention de conquérir le Péloponèse, il ordonna la construction de nombreux ouvrages de protection sur les deux rives de l'isthme de Corinthe ; il envoya des officiers organiser partout la résistance, et lui-même se réservait d'entrer en campagne à l'instant décisif et de porter la guerre chez l'ennemi.

Forcé de partir en Syrie, il confia ses forces d'Europe à plusieurs généraux. Le tsar les battit l'un après l'autre et marcha vers Salonique. Il posta son armée dans les environs et chargea un détachement d'aller reconnaître les faubourgs. Le gouverneur, un Arménien, Grégoire le Daronite, dit à son fils, Aschod, de sortir les observer. Ce jeune homme fut capturé dans une embuscade tendue par l'avant-garde de Samuel. Son père accourut à son secours ; il fut cerné, et mourut en se défendant.

Grégoire eut comme remplaçant le stratège Nicéphore Ouranos. A peine arrivé de Constantinople, Ouranos apprit que le tsar avait traversé la Thessalie, la Béotie, l'Attique, et était en train de saccager la Morée. Il se lança sur sa trace et le rencontra auprès du Sperchios. La rivière, grossie par des pluies, paraissait infranchissable, et le tsar n'avait pris aucune précaution. Mais Nicéphore découvrit un endroit guéable, il y fit passer son armée pendant la nuit et il assaillit les Bulgares en plein sommeil. Ce fut une atroce tuerie. Samuel et son fils Radomir furent grièvement blessés ; après s'être dissimulés sous des tas de cadavres, ils regagnèrent pénible-

ment la région du Pinde. Le vainqueur rapporta, dit-on, à Constantinople, mille têtes coupées.

Cette déroute marqua le point tournant de la fortune du fils de Chichman Mokr.

Perte de Dyrrachium (997). — Aschod, prisonnier à la Cour, se fit aimer de la fille du tsar. Imprudemment, Samuel l'accepta pour gendre et lui confia le gouvernement de Durazzo. Cette place importante, conquise depuis peu, rendait la Bulgarie toute-puissante dans l'Adriatique. Dès qu'Aschod y fut installé, après avoir confié la ville à un magnat illyriote, du nom de Chrysélios, et l'avoir chargé de la livrer à Basile II, il cingla vers Byzance où lui et sa femme furent élevés aux plus hautes dignités palatines.

Campagnes byzantines de 999 a 1003.— En 999, une armée grecque réoccupa la Bulgarie du nord sans que Samuel osât intervenir. Basile sentit que son ennemi fléchissait. Il se chargea lui-même de la direction de la lutte, résolu à rester aussi longtemps qu'il le faudrait sur le territoire bulgare et à mener la dure vie des camps comme le plus humble des soldats. Il fortifia Salonique. Une trahison lui ouvrit Berrhoea. Il enleva Servia, Vodéna et plusieurs villes de Thessalie.

Malgré la désagrégation de son empire, Samuel retrouvait parfois son audace. Profitant de ce que Basile assiégeait Vidin, il surprit et saccagea Andrinople. Il ne put y rester, car l'empereur, après avoir soumis Vidin, redescendit par la Serbie et le plateau de Sofia vers la Bulgarie ochridienne, pour investir Skopia. Le tsar voulut sauver la ville. Il n'arriva qu'à perdre quelques milliers d'hommes, et, en même temps toute la basse et la moyenne Macédoine. Il voyait ainsi chaque jour le cercle se resserrer autour du massif montagneux et des cités royales.

Désastre de Bélacitsa (29 juillet 1014). — La Bulgarie éprouvait tous les ans les ravages du basileus. Ce prince toujours armé attaquait ce malheureux pays avec une ardeur opiniâtre ; et le roi Samuel, quoique plein de valeur et de prudence, épuisé par des efforts continuels, ne pouvait plus résister à un pareil adversaire. De 1003 à 1014, ce fut un combat de tous les instants. Basile II, bravant les plus terribles fatigues, harcelait sans répit le conquérant et le refoulait peu à peu derrière le Vardar. Le tsar tenait les hauteurs, évitait toute bataille rangée, et était obligé de se borner à tendre des embûches aux envahisseurs ou à barricader les défilés.

C'est devant une de ces passes fortifiées, sur la route de Serrès (Serrœ) à Melnik, que se présenta, en 1014, l'armée de Basile II. Les Bulgares, disséminés sur les pentes, couvraient de flèches les assaillants ou faisaient rouler au fond de la gorge d'énormes rocs qui réduisaient en bouillie hommes et chevaux. L'empereur songeait à se retirer, mais Nicéphore Xiphias, stratège du thème de Macédoine, lui conseilla de ne pas quitter les lieux et de paraître vouloir à tout prix forcer le passage. « Donnez-moi seulement, lui dit-il un millier de soldats, et je vous promets la victoire, pouvu que vous occupiez ici l'ennemi. » Le basileus s'empressa de le satisfaire. Nicéphore Xiphias, à la tête d'un corps d'infanterie, contourna le mont Bélacitsa qui flanquait le camp de Samuel du côté du midi ; il attaqua les Bulgares par derrière et en eut facilement raison (29 juillet 1014).

Samuel ne dut la vie qu'au dévouement de son fils ; il réussit à se sauver du défilé et il courut s'enfermer dans la citadelle de Prilép. Basile II n'osa pas l'y assiéger, tellement le vieux lion était encore redouté. Mais il traînait après lui 15.000 captifs qui l'embarrassaient dans sa marche. Il fit crever les yeux à tous ces captifs. Par un raffinement inouï, pour chaque centaine d'aveugles, il laissa un borgne chargé de la conduite de ses infortunés compagnons. Puis, il les renvoya en cet état au tsar.

Ce fait monstrueux est attesté par la plupart des chroniqueurs byzantins et admis par tous les historiens modernes.

Quand cette effroyable procession parvint à Prilép, Samuel éprouva un tel saisissement qu'il tomba inanimé. Lorsqu'il revint à lui, il demanda de l'eau; à peine en eut-il bu quelques gorgées qu'une syncope le terrassa de nouveau; il mourut deux jours après, le 15 septembre 1014. Il avait régné trente-huit ans. Basile II avait été forcé de mobiliser toutes les armées de son immense empire pendant un quart de siècle pour abattre le grand Samuel et son peuple héroïque.

L'Agonie (1014-1018). — A partir de ce jour, le basileus ne fut plus connu que sous le nom de *Bulgaroctone*, ou « tueur de Bulgares ». Il pensait avoir rayé leur nationalité de la carte européenne, et les faits semblaient lui donner raison. Le fils de Samuel, Gabriel-Romain, ou Radomir, ne resta qu'un an sur le trône et fut assassiné à la chasse par son cousin, Jean Vladislav, qui lui devait la vie. Ce dernier prit le titre de tsar, mais ses succès momentanés n'empêchaient pas les impériaux de rogner chaque année quelque chose du territoire ochridien. En 1015, les Byzantins s'emparèrent de Prilép et de Vodéna; en 1016, de Mogléna et d'Ochrida; en 1017, de Kastoria. En 1018 (pendant l'hiver), Jean Vladislav alla mourir au siège de Durazzo.

Alors la Bulgarie demeura sans souverain. Deux partis se formèrent : l'un pour la soumission au basileus, l'autre pour la lutte à outrance.

A la tête du premier, se trouvaient le patriarche David, la tsarine Marie, veuve de Jean Vladislav, un célèbre partisan, Krakras et le voïvode Bogdan. Basile reçut avec douceur les chefs qui mettaient bas les armes et leur conféra les plus flatteuses dignités. Il accueillit de la même manière la tsarine Marie, ses trois fils et ses six filles, plus deux filles et cinq fils de Gabriel-Romain;

il la prit sous sa protection et la défendit contre les deux filles de Radomir qui essayèrent de l'écharper un jour qu'elles l'aperçurent aux côtés de Basile. Pendant sa tournée à travers les Balkans, de nombreux boyards lui jurèrent obéissance. Il visita en vainqueur toutes les citadelles tsariennes ; il les remplit de soldats et les dépouilla de leurs trésors. Dans le palais d'Ochrida, il recueillit des richesses considérables, des diamèmes entièrement cousus de perles et de gemmes, des vêtements d'apparat tout brodés d'or.

Le parti de la résistance était composé de boyards de la campagne, de hardis chefs de clans bulgares, serbes et albanais. Deux d'entre eux, Prusian [1], sur le Tomor, près de Bérat, et Ivatz, sur le Vrochot, arrêtèrent longtemps les légions. Prusian, réduit par la famine, capitula, se laissa emmener au Palais Sacré, fut nommé par Basile II capitaine dans la garde impériale et devint plus tard gouverneur du grand et populeux thème des Bucellaires (Galatie). Ivatz fut enlevé dans la montagne par le gouverneur d'Ochrida en personne, Eusthatios Daphnomélès, qui lui creva les yeux, et, aidé par deux affidés, vint le déposer vivant aux pieds de l'empereur.

A la suite de ses succès, Basile II parcourut la Thessalie, la Phocide, la Locride, la Béotie et l'Attique, pour bien affirmer la victoire de l'hellénisme. A son retour dans la *Ville gardée de Dieu*, on lui organisa un triomphe à la romaine. Il fit son entrée, précédé de chars où étaient entassées les dépouilles des tsars d'Ochrida, et escorté d'une longue file de captifs, de boyards, de princes et de princesses, parmi lesquelles on remarquait la reine Marie et les filles de Samuel (1019.)

1. Prusian était un des trois fils de Vladislav ; ils n'avaient pas voulu suivre leur mère Marie dans sa soumission Une des filles de Samuel, Catherine, qui figura, esclave et prisonnière, dans le triomphe de Basile II, fut demandée en mariage par Isaac Comnène (1057-1059) et s'assit aux côtés de son époux sur le trône des basileis successeurs de Constantin.

CHAPITRE II

LA BULGARIE BYZANTINE (1018-1186).

I. — L'ANNEXION

LES ORDONNANCES DE BASILE II. — On lit dans un diplôme du vainqueur de Samuel : « Bien qu'ayant soumis la Bulgarie, nous n'avons pas changé ses droits et privilèges ; nous les avons au contraire confirmés de notre signature et de notre sceau. » En effet, Basile II ne traita pas le royaume tsarien en pays conquis ; il se contenta de lui imposer une sorte de protectorat. Il ne pouvait d'ailleurs procéder autrement. S'il avait écrasé le monarque d'Ochrida, c'était en détachant de lui un grand nombre de boyards achetés à prix d'or ; il se voyait donc obligé de tolérer la situaton terrienne de ceux-ci ; peu à peu il attira la plupart d'entre eux à Constantinople et les accabla de charges honorifiques qui les courbaient sous sa main.

Rien ne fut modifié dans le système fiscal ; les impôts continuèrent à être perçus en nature ; le Bulgare versa comme auparavant une mesure de blé, une mesure de millet et une cruche de vin, par joug de bœufs. A la tête de l'administration furent placés des ducs et des provéditeurs, sortes de « commissaires extraordinaires », investis de l'autorité civile et militaire. Les communes gardèrent leur autonomie. Bref, la domination de Basile II ne fut pas tyrannique. Malgré les forteresses impériales, la condition des habitants de la péninsule n'était pas plus pénible que celle des sujets de race grecque.

L'ARCHEVÊCHÉ GRÉCO-BULGARE D'OCHRIDA (1020-1393). — Les noms des titulaires du patriarcat bulgare ne sont pas tous également connus. Le premier est Joseph, envoyé par saint Ignace en 870. Viennent ensuite saint Gorazd et saint Clément. Après eux, Damien, proclamé patriarche à la fois par Rome et par Constantinople ; lors de la conquête de la Mésie par Tzimiscès, il fut chassé de Drista (Silistrie) et se réfugia dans la Bulgarie ochridienne. Il eut comme successeurs Germain, qui résida et à Vidin (Bononia) et à Prespa (Popli) ; Philippe, qui se fixa dans la ville d'Ochrida ; David, qui dut assister à la ruine de sa patrie ; Jean de Dibra, qui, après la suppression du royaume occidental, ne fut plus patriarche, mais simplement archevêque.

Basile II maintint Jean de Dibra sur son siège d'Ochrida, et lui donna trente évêchés suffragants ; Kastoria (Celethrum), Glavinitza, Mogléna, Bitolia, Stroumnitza, Morozvisd, Kustendil, Sofia, Nich, Vranitza, Belgrade, Uskub, Prizrend, Servia, Silistrie, Vidin, Rascia, Andrinople, Janina, Verria, etc. (1020).

L'archevêché d'Ochrida, créé pour des motifs uniquement politiques, ne conserva pas longtemps son personnel et sa juridiction. Dès que Basile II fut mort et que l'autorité de Byzance fut solidement établie dans la presqu'île, on remplaça Jean de Dibra par un byzantin

nommé Léon (1025). Le nouvel archevêque et ses successeurs n'eurent plus qu'un objectif : élimination progressive de l'élément bulgare au profit de l'élément grec Les lettres de l'un d'eux, Théophylacte, sont un perpétuel débordement d'injures. « Chaque Ochridéen, s'écrie-t-il par exemple, est un être sans tête, qui ne sait honorer ni Dieu, ni l'homme. C'est avec des monstres pareils que je suis obligé d'avoir d'incessantes relations. » Ailleurs, il se compare à un aigle assailli sans trêve par des grenouilles coassantes. Voilà sur quel ton ce singulier archevêque parlait de ses ouailles.

Soulèvements de 1040. — Les basileis suivants rapportèrent l'une après l'autre toutes les ordonnances du Bulgaroctone. Les ducs et les provéditeurs s'attribuèrent des pouvoirs illimités ; eux et leur subordonnés se mirent à piller la Bulgarie et à lui imposer des charges écrasantes.

En 1040, une insurrection éclata dans la ville de Nich, sous la conduite de Pierre Délian, fils (du moins il le disait) de Gabriel-Romain. Présenté au peuple sur un bouclier, il fut proclamé tsar au milieu d'un enthousiasme délirant. Une armée se forma autour de lui et il marcha vers Uskub, en faisant un grand carnage de Byzantins.

Pendant qu'il sillonnait le Rhodope, une sédition éclatait dans les régiments bulgares et dalmates qui étaient au service du basileus; ces mercenaires donnèrent la couronne à l'un d'entre eux, un brave soldat du nom de Tichomir. Mais il s'agissait de savoir lequel des deux chefs régnerait. Devant les troupes réunies, Pierre Délian déclara: « De même qu'un arbrisseau ne peut abriter deux rouges-gorges, de même une nation ne peut avoir deux tsars. C'est pourquoi je suis prêt à me retirer, bien que je sois de la dynastie de Samuel. » Cette évocation habile provoqua des clameurs de joie, et le malheureux Tichomir fut lapidé séance tenante.

Délian partit avec ses soldats du côté de Salonique et

eut la chance de battre l'empereur Michel IV le Paphlagonien (1034-1041). En même temps, un de ses généraux triomphait en Béotie et soulevait les Slaves de la Thessalie et de l'Hellade. Un autre prenait Dyrrachium et lançait les Monténégrins dans la lutte.

Or voici qu'arriva d'Arménie, où il était patrice et stratège de Théodosiopolis (Erzéroum), Alousian, le frère de Jean Vladislav et le fils d'Aaron. Il reçut un commandement et fut chargé de mettre le siège devant Salonique. Il échoua (octobre 1040), et sa défaite ruina la cause de l'indépendance. Craignant des représailles, il attira Pierre Délian dans sa maison, sous prétexte d'un festin, et lui creva les yeux. Ce crime commis, il fit sa soumission au basileus. Privés de guide, les insurgés furent battus dans toutes les rencontres par les troupes russes au service de l'autocrator. Les voïvodes captifs et Pierre Délian servirent à rehausser l'entrée de Michel IV à Constantinople (1041).

Incursions des Petchenègues (1048-1052) et des Koumanes (1065-1091). — Les Bulgares ne perdaient pas une occasion de se révolter ou d'encourager les ennemis de l'empire. Mais les Petchenègues, qu'avaient appelés quelques chefs bogomiles de Plovdiv, causèrent d'affreux dégâts dans le pays. Pendant six ans, dispersés à travers la Bulgarie, ils pillèrent et tuèrent à leur aise. Ils anéantirent quatre armées byzantines. Ce n'est qu'à la fin de 1053 qu'ils se laissèrent toucher par les vastes distributions de subsides ou d'honneurs de Constantin X Monomaque (1042-1054); les uns devinrent colons et les autres rentrèrent en Bessarabie.

Les Koumanes (ancêtres des Ghagaouz de Varna), prirent la place des Petchenègues et se montrèrent encore plus sauvages. Comme les Petchenègues, les Tatares et Bulgares, ils appartenaient à la famille finno-turque. Ils venaient de conquérir toute la région sise entre la mer Caspienne, les Carpathes et le Danube. Byzance ne put

les arrêter. Ils envahirent la Mésie, la Thrace et la Macédoine. Battus en 1091 grâce à un effort combiné de l'armée grecque et des populations balkaniques, ils demandèrent au basileus l'autorisation de s'établir dans la péninsule. Alexis Ier Comnène (1081-1118) la leur accorda volontiers. Sa grande préoccupation, comme celle de ses prédécesseurs, était d'attirer le plus possible d'immigrants dans la presqu'île, de manière à submerger la nationalité slavo-bulgare. Il installa des Valaques et des Arméniens dans le Rhodope et le Balkan. Afin de mieux détruire la Bulgarie ochridienne, il remplit de Turcs la vallée du Vardar.

La révolte de 1073. — Las de ces invasions, dont ils étaient d'ailleurs responsables, les boyards coururent aux armes, ayant à leur tête Georges Voïtek. Trop faibles et trop désunis pour avoir chance de triompher, ils prièrent le grand joupan de Serbie, Stéphane Michel, de leur donner comme souverain son fils Constantin Bodin. Une grande assemblée eut lieu à Prizrend, et Constantin Bodin y fut salué tsar. Les insurgés obtinrent d'abord quelques avantages ; puis des scissions se produisirent qui amenèrent la déroute. Constantin Bodin, fait prisonnier, fut exilé en Asie. Georges Voïtek et ses amis périrent dans les supplices.

Le passage des Normands (1081). — A l'avènement d'Alexis Ier Comnène (1081-1118), l'empire avait à lutter contre les Arabes, les Turcs, les Serbes, les Hongrois et les Petchenègues. A ces ennemis s'en ajoutèrent d'autres, plus redoutables encore : les Normands. Après avoir conquis la Sicile, leur chef, Robert Guiscard, toujours plus avide de gloire et de pillages, débarqua un beau jour en Albanie et mit le siège devant Durazzo. Alexis Comnène, accouru en toute hâte pour défendre la ville, perdit 6.000 hommes et revint presque seul à Ochrida.

Obligé de retourner en Italie à cause d'une descente

des Allemands, Robert Guiscard laissa le commandement de ses troupes à son fils Bohémond. Celui-ci, aidé par les Bulgares, se rendit maître de l'Epire, de la Macédoine de l'ouest et de la Thessalie. Mais il se fit battre à Larissa. Son père reparut bientôt après en Illyrie ; il y vainquit une grande armée byzantine, lui tua 13.000 soldats et était sur le point de subjuguer la péninsule, lorsqu'il mourut d'une fièvre pernicieuse (1085).

Le passage des Croisés (1096). — Ce fut en 1064 que les Seldjoukides commencèrent à menacer les frontières grecques ; en 1081, ils régnaient sur une bonne partie de l'Asie Mineure. Les chrétiens de Syrie, habitués depuis Charlemagne à voir dans les souverains francs leurs protecteurs naturels, ne cessaient de leur adresser des plaintes déchirantes et de crier au secours. Un pape français, Urbain II, entendit cet appel et résolut de délivrer les chrétiens d'Orient du joug de l'Islam.

Pendant qu'il préparait une expédition régulière et disciplinée de tous les chevaliers d'Occident, des bandes populaires, dirigées par des aventuriers, partirent pour l'Asie par la route de Belgrade-Constantinople. Elles ravageaient tous les pays qu'elles traversaient (été de 1096). Leurs déprédations, ainsi que les manœuvres perfides d'Alexis Comnène, donnèrent aux Bulgaro-Slaves une fort mauvaise opinion des Occidentaux et ne contribuèrent pas à faciliter la grande et belle croisade des barons (automne de 1096) qui dut s'ouvrir avec l'épée un passage dans les Balkans.

Du reste, ces pillages n'étaient pas le fait de tous les Croisés. Les corps français se conformaient en général à toutes les règles de la plus austère discipline ; un chroniqueur raconte qu'à la croisade de 1146, Louis VII réprimait impitoyablement les moindres écarts et « faisait souvent couper le nez, les oreilles et les pieds » à ceux qui se rendaient coupables de quelque vol.

LES PROGRÈS DU BOGOMILISME. — A travers ces agitations de toutes sortes, la Bulgarie voyait chaque jour ses souffrances augmenter. Les gouverneurs, le clergé grec et le fisc pesaient sur elle d'un poids de plus en plus lourd. Comme le bogomilisme était avec raison proscrit par les basileis, elle s'y jeta par esprit d'opposition. Tout patriote devait être bogomile. Philippopoli, où Tzimiscès avait transporté une nouvelle escouade d'Arméniens dualistes, fut le foyer de ce nationalisme hérétique.

Le bogomilisme n'avait pas tardé à pénétrer partout. A Byzance, le pontife de la secte était un moine médecin, un Bulgare du nom de Basile, qui prêchait entouré de douze disciples. Alexis Comnène donna l'ordre de le lui amener et feignit de vouloir entrer dans la bande. Flatté, Basile développa telles quelles ses doctrines, tandis qu'un tachygraphe, caché derrière un rideau, écrivait tout ce qu'il disait. L'exposé fini, le voile tomba ; et le résumé fut lu devant les hauts dignitaires et le conseil de l'empire qui se tenaient dans une salle voisine. Basile ne consentit pas à se rétracter. Il fut condamné à mort et brûlé sur l'hippodrome (1110).

Ce supplice ne fit qu'aviver l'ardeur du bogomilisme dans les Balkans. Les pauliciens, auxquels Tzimiscès avait confié la garde de Plovdiv et qui y formaient une colonie de trois mille guerriers fanatiques et cruels, terrorisaient les habitants de la ville et de toute la province. Ils recrutaient leurs adhérents à coups d'épée. Leur propagande prit de telles proportions qu'Alexis Comnène dut venir s'installer à Philippopoli (1115), afin de remédier à cet état de choses. Il ouvrit dans son palais des conférences publiques et il répondait avec patience aux objections des hérétiques. Quelques-uns d'entre eux se convertirent. Voyant que la foule ne faisait que s'endurcir davantage, il exila certains meneurs, en condamna d'autres à la détention perpétuelle, et, de la sorte, ralentit pour un temps la marche de l'erreur.

Traqué en Bulgarie, le bogomilisme passa en Serbie et

en Bosnie. En sapant l'amour de la patrie, en prêchant la lutte des classes, en supprimant toute morale, cette doctrine anarchique acheva de décomposer les peuples de la presqu'île et fut le meilleur auxiliaire de la conquête ottomane. Au moment de l'arrivée des Turcs, les neuf dixièmes des bogomiles embrassèrent l'islamisme et saluèrent comme des libérateurs les ennemis de la civilisation chrétienne.

II. — CAUSES DE LA DÉFAITE DES BULGARES

Depuis la venue d'Asparouch, la Bulgarie n'avait cessé de lutter pour enlever à l'hellénisme la suprématie balkanique. Plus d'une fois, elle fut sur le point de gagner la bataille et d'emporter Tsarigrad. Pourquoi ne parvint-elle pas à accomplir sa tâche jusqu'au bout ?

1° La nation bulgare avait la supériorité numérique sur la race grecque de la péninsule ; mais elle ne sut pas rester en contact avec les Slavinies de l'ouest ; préoccupée de conquérir Byzance, elle oublia de défendre la frontière du nord et reçut tous les coups que les Russes, les Petchenègues et les Hongrois destinaient à l'empire d'Orient.

2° Le régime féodal, qui n'aurait dû être qu'un passage de la dissolution des clans du steppe à l'organisation monarchique, ne fut jamais complètement aboli et gêna toujours le pouvoir central. Un Boris et un Siméon imposèrent aux boyards le respect du bien public ; aussitôt que ces hommes avaient disparu, les voïvodes brisaient l'unité nationale. La tradition de l'autorité et l'habitude de l'obéissance n'avaient pas eu le temps de jeter de profondes racines dans ce peuple encore jeune. Au moment où cet esprit d'anarchie allait enfin disparaître sous l'action bienfaisante de grands souverains, le byzantinisme et le bogomilisme vinrent lui donner une nouvelle vie et corrompre l'œuvre religieuse des disciples de saint Cyrille et de saint Méthode.

3° La Bulgarie eut à certaines époques une armée exercée et assujettie ; mais ce ne fut que l'exception ; le tsar n'avait d'ordinaire autour de lui qu'une cohue de milices paysannes conduites au petit bonheur par des boyards jaloux de leur indépendance. A ces bandes, presque aussitôt dissoutes que formées, le roi se voyait dans l'impossibilité de donner la moindre instruction militaire. Il triomphait quand la tactique n'était pas nécessaire et que l'impétuosité des troupes suffisait.

Jugement d'un historien français, Alfred Rambaud. — « L'état politique et social de la Bulgarie, qui ne lui permettait pas d'avoir une véritable dynastie et une capitale permanente, ne lui permit pas la constance dans les traditions, la suite dans les desseins, la longue préoccupation qu'exige la formation d'une vraie armée et de vrais chefs. Siméon, Samuel, généraux à leur manière, n'eurent pas de successeurs capables de les égaler. L'empire byzantin était un vieil Etat, avec une capitale fixe, une politique traditionnelle et une armée permanente. En dépit de ses vices d'organisation, il put produire en une seule génération trois empereurs qui nous apparaissent, Basile II surtout, comme les plus grands hommes de guerre qu'ait connus le moyen âge européen.

« La différence entre la Bulgarie et la Grèce du xe siècle ne tient donc pas à une infériorité native chez la race la plus jeune ; seulement celle-ci était toujours contrainte d'improviser, et, du premier coup, se dépensait tout entière ; au contraire, la vraie force de l'hellénisme consistait en un patrimoine séculaire de traditions et de ressources. Les Bulgares furent vaincus moins par les Grecs du xe siècle que par la vieille Rome, dont Constantinople était l'élève et l'héritière. Le coup qui les abattit était monté depuis mille ou douze cents ans. Ils furent en réalité vaincus par Marius, Jules César et Trajan. Leur amour-propre national peut s'incliner devant de tels vainqueurs. »

III. — LA CIVILISATION BULGARE (DE 865 A 1018).

Le pouvoir royal.— Les longues luttes contre Byzance empêchaient la royauté bulgare de travailler d'une manière suivie à prévaloir sur les dynasties féodales et à leur substituer dans la nation le lien commun du patriotisme. Cependant les tsars avaient remporté de beaux succès ; leur pouvoir, électif au début, était devenu héréditaire, et, malgré de fréquentes usurpations, avait constitué un organe à peu près fixe d'attaque et de défense. Boris et Siméon jouirent de la pleine prépondérance intérieure et furent libres dans leur action nationale. Mais, en essayant de conquérir Constantinople, ils poursuivaient un objet beaucoup trop vaste pour leur monarchie naissante, et ils oubliaient d'établir chez eux une centralisation durable qui aurait assuré l'avenir de la patrie bulgare.

Les boyards. — Ils se divisaient en trois classes : les grands boyards, les boyards urbains, les boyards ruraux.

Les grands boyards étaient au nombre de six. Ils composaient le Conseil du roi et n'avaient que voix consultative. En réalité, leur influence était considérable et s'exerçait souvent contre les intérêts généraux du pays. Ils s'occupaient surtout des affaires étrangères ; ils y rendirent maintes fois des services signalés; mais ils ne savaient pas assez résister à l'or byzantin.

Les boyards urbains étaient investis des diverses charges de la Cour, ainsi que de celles de l'administration civile et militaire. En temps de paix comme en temps de guerre, dans les fêtes de Preslav comme dans les combats, ils se tenaient aux côtés du tsar, revêtus de cuirasses de fer copieusement dorées.

Les boyards ruraux, exclusivement voués au maniement des armes, habitaient sur leurs terres, dans les *kastra* du Rhodope ou du Balkan. C'étaient des hommes aussi vaillants qu'indisciplinés. Si les Romains et les

Byzantins avaient exagéré les droits de l'État, eux, ils exagéraient les droits de l'individu.

L'ADMINISTRATION. — Le royaume était partagé en provinces dont le nombre et les limites varièrent fréquemment. Il y en avait quarante à la mort de Siméon et sous Pierre Ier.

A la tête de chaque province se trouvait un voïvode nommé par le tsar. Dans certaines contrées, en vertu de traités conclus au moment de l'annexion, la fonction de gouverneur se transmettait par l'hérédité.

Le voïvode avait en main l'autorité civile et militaire; il maintenait l'ordre matériel et répondait de la perception de l'impôt. Il s'arrogeait souvent tous les attributs de la souveraineté.

LE CLERGÉ. — La Bulgarie a été faite de moitié par le glaive des successeurs d'Asparouch et de moitié par les enseignements des disciples de saint Cyrille et de saint Méthode. C'est pourquoi, avant l'introduction du byzantinisme, l'Église avait sa part dans les résultats de l'entreprise commune. L'archevêque ou le patriarche était le conseiller ordinaire du roi et le membre le plus influent de l'assemblée des boyards.

Mais la fréquentation des basileis pousse les tsars vers l'omnipotence ; ils perdent la notion de l'unité chrétienne ; ils se croient compétents en matière ecclésiastique, et ils ne respectent plus la liberté de l'évêque. Étant sous leur dépendance, la religion du pays passait avec eux de la vérité à l'erreur ou de l'erreur à la vérité.

LES CLASSES POPULAIRES. — La grosse majorité des Bulgares s'adonnait aux travaux des champs. Cette population agricole comprenait : 1° les hommes libres ; 2° les serfs ; 3° les colons.

Les hommes libres n'étaient pas liés au sol. Les obligations fiscales et les prestations n'avaient pas pour eux

une rigueur absolue. En revanche, ils supportaient tout le poids du service militaire et avaient pour mission de défendre le pays contre l'étranger.

Les serfs n'étaient pas des esclaves ; car l'esclave n'avait aucun droit, il n'était qu'une chose et non une personne ; au contraire, le serf pouvait devenir propriétaire, intenter une action en justice, prêter serment devant les tribunaux et être enrôlé dans l'armée. Le servage constituait donc un immense progrès sur l'esclavage et donnait souvent une situation plus heureuse que ne l'est celle du prolétariat industriel et du prolétariat agricole de nos jours. En effet, les serfs bulgaro-slaves, moyennant un cens et des corvées, possédaient les terres et ne devaient jamais abandonner leur résidence. Si, comme l'exigeait l'intérêt social, ils étaient attachés à la glèbe, par contre la glèbe leur était attachée, et ils ne risquaient pas de se trouver sans feu ni lieu.

Les colons, ou prisonniers de guerre, sans être des esclaves, n'étaient cependant pas des citoyens. Ils cultivaient au profit des boyards. Quoique lourde, leur servitude était malgré tout une garantie ; lorsque les champs où ils travaillaient étaient vendus à un autre maître, ils n'en étaient point séparés, pas plus qu'on ne pouvait les séparer de leur femme et de leurs enfants.

Le commerce. — Contrée essentiellement agricole, la Bulgarie fournissait à toutes les nations voisines des céréales et des bestiaux. Elle avait son marché principal à Constantinople : elle y exportait du blé et des animaux de boucherie ; elle en importait des huiles, du sel, des étoffes, des armes et des tourtes de matières inflammables dont on se servait dans les guerres. Des traités de commerce l'unissaient à l'empire grec ; à ces accords, elle tenait non moins que Byzance ; quand ils n'étaient pas observés, elle n'hésitait pas à protester violemment ; et c'est ainsi que la lutte de Siméon avec les Byzantins s'ouvrit par un conflit d'intérêts économiques.

Les ports de la Mésie et de la Zagorie de Thrace concentraient dans leurs comptoirs presque tous les échanges de la mer Noire ; la plupart des barques russes, se rendant à Tsarigrad, commençaient par faire escale dans ces villes. Toutes les caravanes du nord et de l'ouest traversaient Preslav, Vidin, Sofia et Philippopoli.

LIVRE VI

FORMATION ET DÉVELOPPEMENT DU DEUXIÈME EMPIRE BULGARE (1186-1258)

CHAPITRE PREMIER

ASSEN Ier ET PIERRE (1186-1196)

Situation de Byzance. — Carte ethnographique de la péninsule des Balkans. — Exactions byzantines. — Les chefs du mouvement insurrectionnel (1186). — Proclamation du tsar à Tirnovo (1186). — Insuccès (été de 1186). — Défaite de Jean Cantacuzène (1187). — L'aventure de Branas (1187). — Appui des Serbes (1188). — Victoire bulgare (1188). — Alliance avec les Croisés (1189). — Exploits, de l'année 1190 à l'année 1196. — Assassinat de Jean Assen Ier (1196).

Situation de Byzance. — Au milieu de leurs souffrances de toutes sortes, les Bulgares avaient du moins la consolation de voir Byzance s'affaiblir de jour en jour. Le nombre de ses ennemis ne faisait qu'augmenter. Sur le Danube, c'étaient les Koumanes ; dans les îles et le long des côtes de la mer Égée, les Normands et les Sarrasins ; à Nicomédie, à Nicée et à Iconium, les Seldjoukides ; au nord de l'Anatolie et au sud du Caucase, les Russes et les Tcherkesses.

Mais les incendies qui éclataient à tous les coins de l'empire, ne tracassaient ni le basileus Isaac l'Ange (1185-1195), ni ses sujets : le cirque et les spectacles les préoccupaient beaucoup plus. Constantinople n'attachait d'importance qu'aux amusements publics et à de mesquines questions d'usages ecclésiastiques [1].

1. Le patriarche Michel Cérulaire (1043-1059) et son bras droit, l'ar-

CARTE ETHNOGRAPHIQUE DE LA PÉNINSULE DES BALKANS. — Cette carte présentait alors comme aujourd'hui la plus étrange bigarrure. Les populations helléniques remplissaient les ports de la mer Noire, les îles de la mer Egée, et formaient autour de Byzance et d'Athènes deux grosses agglomérations reliées par un mince cordon qui courait sur les côtes de Thrace et de Macédoine. Outre leurs ramifications de Béotie, d'Attique et du Péloponèse, les Slaves couvraient le nord de la presqu'île, dans sa plus grande largeur, de l'Adriatique à la mer Noire et à la mer Egée ; ils étaient fragmentés en deux portions inégales : à l'est, la Bulgarie slavisée ; à l'ouest, la nation serbe, dont la Croatie, la Bosnie, la Rascie, l'Herzégovine, le Monténégro et la Dalmatie n'étaient que des provinces. En Albanie et en Épire, les Bulgares et les Serbes peuplaient ensemble les vallées. En Macédoine, les Bulgares dominaient, malgré l'enclave turque des bords du Vardar. La race des Skipétars, ou Albanais, se cantonnait à travers les pentes de la chaîne du Pinde. Des Valaques, ou Roumains, promenaient leurs troupeaux sur le Balkan, sur le Rhodope, et avaient pour centre

chevêque grec d'Ochrida, Léon, n'avaient pas hésité à se séparer de l'Église romaine (1054) en lui reprochant :

« 1° L'usage du pain azyme ;
« 2° L'usage de jeûner le samedi ;
« 3° L'usage des viandes étouffées et contenant encore du sang ;
« 4° La suppression de l'*Alleluia* en Carême ;
« 5° De ne pas vénérer les images et les reliques ;
« 6° De ne pas regarder comme saints : saint Basile, saint Jean Chrysostome, saint Grégoire de Nazianze ;
« 7° De permettre l'usage de la viande le mercredi ;
« 8° De manger des œufs et du laitage le vendredi ;
« 9° De manger des viandes impures ;
« 10° De permettre à deux frères d'épouser deux sœurs ;
« 11° De mettre du sel dans la bouche du baptisé ;
« 12° De permettre aux moines de manger de la viande ;
« 13° De ne pas conférer le baptême par triple immersion ;
« 14° De permettre le port de l'anneau aux évêques ;
« 15° De permettre aux clercs de se raser la barbe, etc., etc. »

la Thessalie. De longues files de Vénitiens, de Génois et de Ragusains circulaient dans les villes pour leur commerce.

Ethnographiquement, les Bulgaro-Slaves étaient les maîtres de la péninsule ; ils y constituaient une masse compacte, à peine mouchetée, çà et là, de groupes hétérogènes : Koumanes, Juifs, Tsiganes, Arméniens et Saxons.

Exactions byzantines. — Isaac l'Ange, ayant perdu sa première femme, avait demandé en mariage Marguerite, fille du roi de Hongrie, Béla III. Pour rendre ses noces plus somptueuses, il chargea d'un nouvel impôt les provinces des Balkans. Ses collecteurs levèrent cette lourde taxe avec une insolence et une dureté incroyables ; ils allèrent jusqu'à saisir le bétail des paysans qui n'étaient pas en état de satisfaire aux exigences impériales. Ces procédés sauvages firent déborder la coupe. Dans tous les châteaux du Balkan, nids d'aigle où jamais les Byzantins n'avaient osé monter, on se prépara fiévreusement à la guerre de l'indépendance.

Les chefs du mouvement insurrectionnel (1186). — A la tête des mécontents, se trouvaient deux frères, Pierre, diplomate retors, et Assen, célèbre par son courage et son esprit d'initiative. Ils étaient très probablement Valaques. En effet, dans la correspondance étendue et suivie qu'il entretint avec Innocent III, Kaloïan, le benjamin de la famille, s'est toujours proclamé Romain ou Roumain. Il a été considéré comme tel non seulement par le pape mais encore par Geoffroi de Villehardouin (*Histoire de la conquête de Constantinople*) ; par Henri, frère de l'empereur Baudouin et régent de l'empire durant sa captivité (*Lettre à Innocent III*) ; par Robert de Clary (*Chronique de la prise de Constantinople*) ; par Ansbertus (*Histoire de l'expédition de Frédéric*) ; et enfin par le chroniqueur Nicétas Chonia-

tes, secrétaire d'Isaac II l'Ange et qui l'accompagna dans ses campagnes contre les Bulgaro-Valaques [1].

« C'est parce qu'on refusa aux Valaques du Balkan, dit Rambaud, de les enrôler dans les troupes byzantines, que la grande révolte d'Assen et de Pierre éclata et qu'un empire valacho-bulgare fut au XII[e] siècle fondé contre l'empire grec... Une imprudente tentative du basileus pour soumettre ces pauvres bergers à l'impôt et son refus de les admettre dans les légions en firent des ennemis implacables. » Assen et Pierre seraient donc des pâtres de la Stara-Planina qui avaient pu devenir grands propriétaires terriens dans la plaine. Ils opérèrent leur coup de force pour empêcher la puissante machine de l'administration impériale de soumettre leurs frères de la montagne à sa lourde fiscalité.

Seigneurs de Tirnovo et des environs (ou peut-être simplement riches éleveurs), ils devaient chaque année offrir à leur suzerain de Constantinople un certain nombre de chevaux. En 1186, au cours des premiers mois, ils présentèrent comme d'habitude leurs bêtes au basileus qui était alors de passage à Gypsèles, ou Kipséli (Ipsala), dans la Thrace du sud. La redevance payée, ils firent à Isaac leurs réclamations touchant l'impôt et le service militaire. Comme ils s'y attendaient, leur double requête fut repoussée. Ils feignirent une violente indignation. Assen tint de tels propos que le *sébastocrator* [2] Jean, oncle du souverain, lui fit administrer un vigoureux soufflet par un des gardes présents. Les deux boyards se retirèrent la menace à la bouche. On crut à un de ces emportements de surface, dont les vassaux

1. Consulter A. Xénopol. *L'empire valacho-bulgare*, dans l'*Histoire des Romains de la Dacie Trajane.*

Quant au nom de Vlaques ou Valaques, porté par les descendants des colons de Trajan, c'est celui que donnent aux peuples latins les Slaves (Vlokh) et les Allemands (Welches, Wallons): c'est une forme du mot Gall, Gaulois.

2. Lieutenant impérial.

demi-barbares de la presqu'île étaient coutumiers et on les laissa partir.

Proclamation du tsar a Tirnovo (1186). — Revenus dans leurs forteresses imprenables des rives de la Yantra, ils convoquèrent le clergé, le peuple et les boyards du nord pour la consécration d'une église qu'ils avaient élevée en l'honneur de saint Dimitri. Pendant la cérémonie, l'archevêque Basile déclara que la Bulgarie avait assez souffert et que Dieu voulait la voir recouvrer sa liberté. Au milieu des cris de joie de l'assistance, il revêtit Jean Assen des insignes royaux; il lui plaça la couronne d'or et le proclama tsar des Bulgares et des Valaques. Lui-même fut reconnu archevêque du nouveau royaume. Et, sitôt la fête terminée, de courageux partisans, déguisés en mendiants qui simulaient la folie, coururent annoncer à tout le pays la restauration de la monarchie bulgare.

Insuccès (été de 1186). — Le premier soin de Jean Assen fut de marcher sur Preslav ; il ne put la prendre, dépourvu qu'il était de machines de siège ; il se rattrapa en envahissant la Thrace et en exterminant tous les fonctionnaires byzantins. Isaac vint lui-même au-devant du tsar. Celui-ci, par prudence, regagna les défilés du Balkan. Les Grecs l'y rejoignirent, et, grâce à un épais brouillard, le battirent, puis lui donnèrent la chasse à travers la Mésie. Il s'enfuit chez les Koumanes de Valachie.

On dit que Basile II avait fait graver sur le marbre ce conseil pour ses successeurs : « Si jamais les Bulgares recommencent à se révolter, il faudra, comme moi, traverser toute la Bulgarie et n'y laisser aucune place, aucune forteresse sans garnison ; c'est l'unique moyen de tenir en bride cette nation remuante et indocile. » Isaac n'était heureusement pas assez perspicace et pas assez ferme pour suivre cet avis. Dès qu'il sut Pierre et Assen au delà du Danube, il se contenta de brûler les moissons et il revint triompher bruyamment à Constantinople.

Défaite de Jean Cantacuzène (1187). — Quelques mois après, Assen Ier reparut avec une bonne petite armée renforcée de nombreux Koumanes. Il conquit sans peine la Bulgarie du Nord. Mais il eut la maladresse d'affronter le sébastocrator Jean dans les plaines de Thrace et il fut vaincu.

Toutefois cette déroute n'eut pas de suites fâcheuses, car Isaac l'Ange, jaloux de son oncle, le rappela et lui donna pour successeur Jean Cantacuzène, récemment nommé César. Ce général, fort brave mais vain et présomptueux, avait à peu près perdu la vue le jour où, sur l'ordre du basileus Andronic Ier (1183-1185) on lui avait fait passer un fer rouge devant les yeux. Sous le Bas-Empire, dit Lebeau, « le chef qui doit être l'œil de toute la gestion était censé assez clairvoyant, s'il voyait par les yeux de ses subalternes ».

Apprenant que les Bulgares se tenaient sur le haut des montagnes, Cantacuzène ne douta point que ce ne fût un effet de leur crainte ; il campa paisiblement dans un vallon, sans creuser de fossé ni dresser de palissade ; il ne prit même pas la précaution de placer à quelque distance des sentinelles.

Naturellement, une nuit, Assen et ses hommes fondirent sur les Grecs. Jean Cantacuzène, réveillé par un groupe de soldats qui voulaient se réfugier sous sa tente, les traita de poltrons et de traîtres. « Vous allez voir, leur dit-il, comment on doit se comporter dans une surprise de cette sorte. » Il enfourcha son cheval et s'élança au milieu du camp, en criant aux siens : « Suivez-moi ! » Ne voyant pas où il était et ne sachant pas où il courait, il fut entraîné dans le torrent des fuyards et dispersa lui-même son armée au lieu de la rallier. Tous ses drapeaux tombèrent aux mains des vainqueurs. Pierre et Assen s'affublèrent des habits de pourpre du César et se montrèrent ainsi à leurs troupes amusées et ravies.

L'AVENTURE DE BRANAS (1187). — Ce fut le général Branas qui recueillit la succession du ridicule Cantacuzène. Il se conduisit en grand capitaine. Toujours sur ses gardes, n'abandonnant rien au hasard, il repoussa de poste en poste les troupes tsariennes jusqu'au delà du Danube. Ses soldats, dont il ménageait le sang, le nommèrent empereur, et il assiégea Constantinople.

Un chevalier d'Occident, Conrad, marquis de Montferrat, reçut le commandement de l'armée d'Isaac. Il sortit de la ville et livra bataille. Il renversa lui-même Branas d'un coup de lance. Le rebelle demanda quartier. « Ne crains rien, lui répondit Conrad, il ne t'en coûtera que la tête. » On la lui trancha en effet. Le basileus se la fit apporter à table sur un plat ; après l'avoir examinée avec une joie bestiale, il la lança par terre ; et ses courtisans s'amusèrent à la faire rouler et à la percer de flèches ; puis on la remit brutalement à la veuve. Tels étaient les mœurs de ceux qui traitaient les Bulgares de sauvages.

APPUI DES SERBES (1188). — Vers 1150, la Rascie était divisée entre quatre frères, tous vassaux de Manuel Ier Comnène (1143-1180). Le cadet, Étienne Nemania (1159-1195), battit les trois autres et expulsa les Byzantins de la Serbie du nord (1159). Il bannit ou exécuta les bogomiles venus de Bulgarie. Il réunit à son royaume toute la Serbie adriatique, aida le joupan de Bosnie à se débarrasser de la suzeraineté de l'empire d'Orient et offrit l'appui de son épée à Jean Assen. En 1188, après entente avec le gouvernement de Tirnovo, il envahit l'Albanie et la Macédoine du nord, afin d'y attirer les Grecs et de permettre au tsar d'avoir les coudées franches.

VICTOIRE BULGARE (1188). — Cette diversion eut un plein succès. Assen Ier, qui venait de recevoir un renfort considérable de Valaques et de Koumanes, se remit en campagne, et, selon la coutume, saccagea la Thrace.

Isaac l'Ange prit les escadrons qui lui restaient, c'est-

à-dire environ 2.000 cavaliers, et partit à la recherche de l'ennemi. Au delà d'Andrinople, on vint lui annoncer que les Bulgares étaient à peu de distance et qu'ils marchaient très lentement à cause du butin dont ils étaient chargés. Ils les atteignit sans difficulté. Ceux-ci, toujours pratiques, confièrent les bagages à un détachement qui devait rentrer dans le Balkan par le plus court chemin, et ils attendirent le basileus de pied ferme. Les Grecs engagèrent le combat. Montés sur de petits et infatigables chevaux, les Bulgares voltigeaient autour de la massive cavalerie byzantine, la criblaient de flèches, la lardaient de coups de lance et tournaient bride, pour revenir l'instant d'après avec plus de furie. Au bout de quelques heures de ce manège, les Grecs, harassés, se retirèrent. Ils avaient perdu un tiers des leurs.

Isaac l'Ange crut qu'il serait plus heureux s'il attaquait Jean Assen du côté de l'ouest. En conséquence, il franchit le Balkan d'Etropol et bloqua trois mois, sans résultats du reste, la ville de Lovetch. Alors il retourna à Constantinople où le rappelaient les plaisirs de la chasse et des spectacles. Mais, au cours d'un raid, il avait réussi à capturer la femme d'Assen ; ce qui obligea les deux princes à conclure une trêve et à donner en otage un de leurs frères, Kaloïan.

Alliance avec les Croisés (1189). — En 1189 eut lieu la croisade de Frédéric Barberousse. Peu soucieux du terrible duel qui se livrait entre la Chrétienté et l'Islam, entre la civilisation et la barbarie, le basileus ne pensait qu'à tirer profit pour lui-même du passage des Croisés et à leur faire restaurer son pouvoir en Asie Mineure. Comme les chevaliers plaçaient les intérêts de l'Europe au-dessus de ces intérêts particuliers, il ne perdait aucune occasion de leur nuire. Il se mit en rapport avec Saladin, maître de Jérusalem depuis le 2 octobre 1187, et il tenta par tous les moyens de suspendre la marche de Frédéric Barberousse.

Dès que les Croisés furent entrés dans l'empire d'Orient, ils se virent harcelés par une nuée de brigands, à la solde du basileus, qui traquaient les fourrageurs, enlevaient les convois et tuaient les soldats isolés.

Au contraire, Etienne Némania, Pierre et Assen leur apportèrent des vivres en abondance et les comblèrent d'attentions délicates. Une alliance s'ensuivit. Il fut convenu qu'aux 100.000 hommes de Frédéric Ier s'adjoindraient 40.000 Bulgares et 20.000 Koumanes; cette armée ne devait pas se dissoudre avant la complète destruction de Constantinople. La colère du souverain fut au paroxysme, quand il apprit que son ambassadeur à Byzance avait été jeté en prison et que le patriarche disait aux fidèles dans l'église Sainte-Sophie : « Il faut massacrer les Occidentaux ; c'est une méthode infaillible pour effacer ses péchés ; quiconque se sera rendu coupable d'homicide en tuant un Grec, obtiendra l'absolution en tuant dix Croisés. » En guise de représailles, Frédéric fit mettre à feu et à sang Philippopoli et Andrinople, villes uniquement byzantines à cette époque. Il ne s'apaisa que lorsque le basileus eut consenti à ravitailler son armée et à la transporter en Asie Mineure.

Exploits, de l'année 1190 a l'année 1196. — En 1190, Isaac l'Ange, pour montrer ses talents militaires, s'avança vers Anchialo et s'approcha du Balkan. Il se flattait d'une entrée facile en Bulgarie. Mais il trouva toutes les places en excellent état. Les soldats de Jean Assen Ier, aussi légers que des chèvres, se tenaient sur les hauteurs et couraient de montagne en montagne sans se hasarder dans les plaines. Ils laissèrent l'avant-garde et le corps principal de l'armée s'engager dans un des défilés de l'est de la Sredna-Gora. Soudain, ils dégringolèrent jusqu'à mi-côte et accablèrent les Grecs d'un ouragan de flèches, de javelots et de rochers. Ils les décimèrent comme un troupeau enfermé dans un parc. L'empereur perdit son casque et aurait perdu la vie, si

ses officiers ne lui avait pas ouvert une issue. Cela ne l'empêcha pas de faire annoncer à Constantinople qu'il avait remporté une superbe victoire.

Les prétendus vaincus pillèrent l'année suivante Anchialo et Varna. Isaac reprit les armes et parvint on ne sait comment à battre Étienne Némania. Puis, comme Philippopoli était la ville la plus exposée aux coups des frères de Tirnovo, il y mit en qualité de gouverneur Constantin l'Ange, son cousin, et lui confia une grande partie de l'armée.

La vaillance et l'activité du stratège arrêtèrent net les entreprises bulgares. Fier de ses succès, il chaussa les brodequins de pourpre et se déclara empereur. Des officiers le livrèrent au basileus qui lui fit arracher les yeux. Cette exécution causa une grande joie à Pierre et à son frère Assen : « Ils remercièrent Dieu, dit Lebeau, de les avoir délivrés d'un si dangereux ennemi ; ils faisaient des vœux pour la conservation d'Isaac et de sa famille, s'écriant hautement que tant que de pareils empereurs seraient sur le trône, les affaires des Bulgares ne pourraient manquer de prospérer. »

Sûrs de ne rencontrer aucun obstacle, ils visitèrent, à la façon des guerriers de ce temps, Andrinople, Plovdiv et Sofia. Cette dernière ville possédait les reliques de saint Jean Rilski, protecteur de la Bulgarie ; ils les transportèrent solennellement à Tirnovo (1194).

Bientôt, ils pénétraient en Macédoine, par la région de Srédetz. Mais, sur ces entrefaites, Isaac l'Ange fut détrôné par son frère Alexis III (1195-1203). Cette révolution donnait au tsar toute facilité pour agir. Le nouveau basileus s'empressa de demander la paix. Ses députés furent éconduits, et la guerre continua. Les troupes byzantines étaient commandées par le sébastocrator Isaac, gendre d'Alexis III. Afin de mieux aiguillonner sa témérité, Jean Assen lui accorda d'abord quelques avantages insignifiants. Il n'en fallut pas plus au jeune généralissime pour se juger invincible. On lui annonce que les

Bulgares dévastent les alentours de Serrès. Sans se renseigner sur leurs effectifs, il fait sonner la trompette, monte à cheval et s'élance en avant comme un trait, suivi de sa cavalerie et de son infanterie qui sont rapidement hors d'haleine. Arrivé en face de l'adversaire, il charge fougueusement, et, en un clin d'œil, est enveloppé. La plupart de ses soldats tombent pour ne plus se relever, et lui est chargé de fers par Jean Assen (1196).

Assassinat de Jean Assen Ier (1196). — Parmi les officiers de la suite de Jean Assen, il y avait un boyard du nom d'Ivanko, connu pour son audace, son ambition et sa cruauté. Le sébastocrator prisonnier, Isaac, l'excitait à se défaire du tsar et à usurper la couronne. Il lui promettait en mariage sa fille Théodora et lui certifiait qu'Alexis III le secourrait en cas de difficultés avec les voïvodes.

Une nuit, il fut mandé par Jean Assen. Comprenant que le maître venait d'être mis au courant de ses intrigues, il ne bougea pas. Cependant, comme on lui réitérait l'ordre, il consulta ses complices. Ceux-ci lui conseillèrent d'aller au palais avec un poignard sous son manteau. « Si le roi se contente de vous adresser des reproches, lui dirent-ils, apaisez-le par une humble soumission ; s'il en vient aux voies de fait, tuez-le. » Ivanko se rendit donc à la convocation. Dès qu'il entra, Jean Assen saisit son épée ; le boyard le prévint et l'étendit raide mort.

Sur-le-champ, l'assassin et ses amis s'emparèrent de Tirnovo. Pierre les y assiégea ; sachant la place imprenable, il résolut de les réduire par la famine. Quelques escadrons byzantins partirent d'Andrinople pour délivrer la ville ; mais, au pied du Balkan, les soldats refusèrent d'obéir à leurs chefs et s'écrièrent : « Nous ne connaissons que trop ces montagnes où nous avons perdu déjà tant de camarades. Vous voulez nous mener à l'abattoir. Nous ne sommes pas d'humeur à vous suivre. » Et ils s'enfuirent de tous les côtés.

Quelques semaines après, Alexis III conduisit lui-même une armée dans la Thrace du Nord. Il rencontra la même résistance et fut contraint de revenir sans avoir soutenu Ivanko. Désespéré, l'usurpateur s'enfuit nuitamment de Tirnovo et gagna Constantinople. Pierre, qui avait gouverné jusque-là le territoire de Preslav, monta sur le trône. Il n'y resta pas longtemps. Les boyards, qui avaient plus que jamais l'amour de la ruine et de la mort nationale, lui firent subir le même sort qu'à Jean Assen Ier. Il fut remplacé par le plus jeune de la famille, Kaloïan, que les chroniqueurs de Byzance appellent Joannice et les chroniqueurs de France Calojean (1196).

CHAPITRE II

KALOÏAN (1196-1207)

Un grand roi. — Le royaume de Dobromir (1198). — Le royaume d'Ivanko (1200). — Conquêtes de Kaloïan (1200-1204). — Kaloïan se rapproche de Rome (1197-1202). — Dépit des Byzantins (1203). — Nouvelle démarche de Kaloïan (derniers mois de 1203). — Le sacre (novembre 1204). — L'empire latin de Constantinople (1204). — Kaloïan et les Latins. — Bataille d'Andrinople (14 avril 1205). — Captivité et mort de Baudouin Ier. — Ruine de Plovdiv (décembre 1205). — Mort violente de Kaloïan (8 octobre 1207). — L'usurpateur Boril (1207-1218).

Un grand roi. — Assen et Pierre avaient été surtout des redoutables chefs de partisans, des capitaines de routiers. Kaloïan, ou Jean le Beau, leur jeune frère, fut un véritable souverain, un puissant *faiseur de peuple*. Certes, tout n'était pas à admirer en lui. Brutal, cruel, sans scrupules, capable de tout, il n'avait rien de sympathique et effrayait son entourage par ses colères fulminantes. Mais c'était un excellent général et un fin politique. Il subordonnait ses âpres passions à l'intérêt national, il continuait tenacement la pensée et le dessein des tsars ses prédécesseurs ; à tout instant, il songeait à l'avenir du pays dont il était le chef.

Habilement, patiemment, il rassembla les débris du passé pour en reconstruire un empire qu'il voulait aussi vaste et aussi beau que celui de Siméon. A l'extérieur, son action fut très étendue et très pénétrante ; ayant sé-

journé longtemps à Byzance comme otage, il avait étudié de près les rouages du gouvernement byzantin et en connaissait tous les côtés faibles ; afin de se concilier les Koumanes, il prit femme parmi eux ; il fit alliance avec les Serbes et les opposa aux Hongrois qui ne cessaient de regarder dans la direction du bas Danube. A l'intérieur, grâce à son génie pratique et rude du commandement, il s'assura le concours des turbulents boyards sans relever ni dépendre d'eux ; il rendit à la nation l'unité qui permet de vivre et de durer.

Le royaume de Dobromir (1198). — Une des premières difficultés dont Kaloïan eut à triompher lui vint d'un voïvode, Dobromir Strez, ou Chryse, son proche parent. Ce seigneur était passé, du temps d'Assen, dans le camp byzantin, en compagnie de 500 cavaliers choisis, et avait été l'un des plus ardents à mener campagne contre le tsar de Tirnovo. En récompense, on lui avait concédé le fief de Stroumnitza, et il s'était engagé à préserver cette région des coups de Kaloïan. Il viola son serment et voulut empiéter sur les thèmes voisins. Alexis III, ne pouvant le soumettre, lui donna pour femme sa cousine et lui accorda la suzeraineté de la haute Macédoine (1198). Kaloïan, qui ne tenait pas à ce que ce roitelet le prît à revers pendant qu'il opérerait en Thrace, le délogea lestement de cette position.

Le royaume d'Ivanko (1200). — Ivanko, le régicide, avait reçu des Byzantins la mission de défendre Philippopoli, mais, au lieu de travailler pour l'empire, il travaillait pour son propre compte. Il attirait, par ses libéralités, un grand nombre de ses compatriotes et en faisait des soldats, à la place des troupes grecques qu'il congédiait à mesure ; il construisait des forts sur la Sredna-Gora et sur le flanc sud de la Stara-Planina. Il enveloppa comme dans un filet l'armée impériale chargée de le réprimer et l'extermina sans pitié. Alexis III (1195-1203) implora

une entrevue. Elle lui fut accordée. Il éblouit de promesses le farouche Ivanko, il jura sur les saints Évangiles de lui céder à perpétuité la province de Plovdiv, il le glorifia même du titre d'empereur. Puis, à quelque temps de là, quand il vit que sa dupe ne prenait plus aucune précaution pour sa sécurité personnelle, il s'en saisit et l'envoya pourrir dans un cachot de Constantinople.

Conquêtes de Kaloïan (1200-1204). — Débarrassé par les soins d'Alexis III de son plus dangereux rival, Kaloïan rentra peu à peu dans les anciennes limites bulgares. En 1201, il s'empara de Varna qui fit une résistance acharnée ; la plupart des habitants furent jetés tout vivants dans un fossé extérieur que l'on recouvrit de terre et sur lequel on abattit les murailles de la cité. Craignant le même sort, Byzance reconnut aussitôt les droits du tsar et se garda bien de l'inquiéter désormais.

Quand il eut pacifié le sud et l'est, il se tourna vers le nord-ouest. Voukan, second fils de Némania, et prince du Monténégro, s'était servi des Hongrois pour enlever la Rascie à son frère aîné, Étienne, allié de Kaloïan, et était ainsi devenu le vassal de la Hongrie [1]. Le roi de Tirnovo refoula Voukan et s'attribua Nich, Belgrade, Branitchevo (1204). Il couronna cette campagne par la prise d'Uskub, Prizrend et Kustendil.

Son empire s'étendait de Belgrade à la Maritza inférieure et au port d'Agathopol, et du haut Vardar aux bouches du Danube.

Kaloïan se rapproche de Rome (1197-1202). — Préoccupé de la sauvegarde de l'indépendance si vaillamment reconquise, Kaloïan voulait soustraire l'Église bulgare à l'influence des patriarches de Constantinople et à celle

1. Le monarque de Hongrie demanda pour Voukan le titre de roi à Innocent III, qui l'envoya en l'année 1204. Trois lettres du pape, datant de cette année-là, garantissent le fait.

des archevêques grecs d'Ochrida. Dès lors, sa politique religieuse était toute tracée. Il devait renouer avec Rome les relations de bonne amitié qui existaient au temps de Pierre et de Samuel ; c'était le seul moyen d'obtenir un patriarche qui siégerait dans la capitale du royaume et pourrait conférer l'onction impériale. Les deux fondateurs de la dynastie assénide avaient songé à dépêcher au pape une ambassade solennelle, mais leurs luttes incessantes avaient mis obstacle à la réalisation de ce projet. Kaloïan le reprit résolument.

En 1197, il écrivit à Rome au sujet de la couronne royale. Trois démarches successives restèrent sans résultat. En 1199, le nouveau pape, Innocent III (1198-1216), chargea Dominique de Brindisi, archiprêtre grec-uni, d'aller sonder les dispositions du tsar et de dresser un rapport motivé. Le séjour du messager se prolongea jusqu'en 1202. Cette année-là, il revint à Rome avec un délégué bulgare, Blaise, évêque de Branitchevo, qui portait au pape la lettre suivante :

« Moi, Kaloïan, empereur *des Bulgares et des Valaques*, je vous souhaite joie et salut... Nos frères (Assen et Pierre) avaient voulu depuis longtemps envoyer des ambassadeurs auprès de Votre Sainteté, mais ils n'ont pu le faire à cause des nombreuses contrariétés que nous avons eues. Nous-même, quoique nous ayons écrit à Rome une première, une deuxième et une troisième fois, nous n'avions pu jusqu'à présent obtenir ce que nous désirions ; mais, voyant que Votre Sainteté a daigné déléguer quelqu'un dans notre empire, nous aussi, ainsi qu'il convient à un fils chéri, nous envoyons à votre Miséricorde, comme à un père aimant et désiré, notre fidèle prêtre Blaise, évêque élu de Branitchevo, qui retournera avec votre fidèle ambassadeur, l'archiprêtre de Brindisi. Tous deux vous rapporteront de notre part nos remerciements, notre amitié et notre soumission, comme au père spirituel et au souverain pontife... Nous demandons surtout à l'Église romaine, notre mère, la

couronne et la reconnaissance de notre dignité, comme nos anciens empereurs bulgares l'ont obtenu. L'un fut Pierre, l'un Samuel, et d'autres qui ont précédé ceux-ci sur le trône, ainsi que nous avons trouvé qu'il était écrit dans nos livres. »

DÉPIT DES BYZANTINS (1203) — Les Grecs eurent vent des négociations entamées entre Rome et Tirnovo ; ils firent offrir à Kaloïan le titre de tsar et la couronne impériale. « Depuis que les Grecs ont su que j'ai envoyé quelqu'un vers vous, écrivit le roi au souverain pontife, le patriarche Jean et le basileus Alexis m'ont mandé : Viens à nous ; nous te couronnerons empereur et nous te donnerons un patriarche, parce qu'un empire ne peut exister sans patriarche ; mais je n'y ai pas consenti, parce que je veux être serviteur de saint Pierre et de Votre Sainteté... Je vous prie donc de m'envoyer des cardinaux pour me couronner empereur et établir un patriarcat dans mes terres. »

L'archevêque Basile partit avec cette lettre le 4 juillet 1203. A son arrivée à Durazzo, les Byzantins l'emprisonnèrent et se déclarèrent prêts à le jeter à la mer s'il ne renonçait à sa mission. Ces menaces et la nouvelle qu'un représentant du pape, Jean de Casemarino, était depuis peu en Bulgarie, déterminèrent Basile à revenir. Il reçut du légat le pallium archiépiscopal (septembre 1203), après avoir juré fidélité et obéissance au siège apostolique.

NOUVELLE DÉMARCHE DE KALOÏAN (DERNIERS MOIS DE 1203). — Au départ de Jean de Casemarino pour l'Italie, Kaloïan écrivit au pape :

« Je supplie Votre Sainteté d'accomplir le désir de mon royaume, d'envoyer la verge pastorale pour réunir les brebis et les autres choses qu'un patriarche a coutume d'avoir, d'instituer comme patriarche l'archevêque de Tirnovo... A cause de la longueur de la route et des

guerres, il serait difficile de recourir à l'Église romaine après le décès de chaque patriarche... Je demande donc que l'Église romaine concède à l'Église de Tirnovo le droit d'élire et de consacrer son patriarche... Nous vous demandons aussi que, par ordre de Votre Sainteté, le chrême puisse être consacré dans la grande et sainte église de Tirnovo, car les Grecs ne voudront plus nous le donner, sachant que nous avons reçu votre consécration. Je demande enfin à Votre Sainteté d'envoyer un cardinal qui me donne la couronne et le sceptre. »

Le sacre (novembre 1204). — Innocent III accueillit favorablement toutes ces demandes et envoya en Bulgarie un troisième légat, Léon, cardinal-prêtre de Sainte-Croix.

Voici les passages principaux du rescrit pontifical :

« Nous t'établissons *roi de Valachie et de Bulgarie*[1] et, par notre cher fils le cardinal Léon, nous t'envoyons le sceptre du commandement et le diadème royal. Il t'imposera les mains comme nous l'aurions fait nous-même et recevra ton serment que tu resteras dévoué et obéissant à nous et à nos successeurs et à l'Église romaine, et que tu conserveras à l'obédience du Saint-Siège apostolique toutes les terres et populations soumises à ton empire. »

Le pape disait ensuite à Basile :

« Nous t'établissons primat dans le royaume *des Bulgares et des Valaques*... Nous accordons à toi et à tes successeurs la faculté d'oindre, de bénir et de couronner les rois *des Bulgares et des Valaques*. A ta mort, nul ne pourra être subrepticement élevé sur le siège de Tirnovo, mais bien celui qui aura été élu canoniquement suivant la coutume approuvée... Une fois consacré, il enverra au Saint-Siège des nonces, pour demander le pallium... A son avènement, il prêtera serment à nous ou à

1. Roi de Blaquie et de Bougrie, disait Villehardouin.

nos successeurs et à l'Eglise romaine. Lorsqu'un des évêques soumis à la primatie sera mort, c'est toi qui confirmeras l'élection du successeur et donneras à sa personne la consécration épiscopale... Nous te concédons de faire chaque année, le jour de la Cène de Notre Seigneur, le chrême et l'huile des catéchumènes et des malades, etc... »

Cette charte de l'Église valacho-bulgare conférait au primat ou patriarche de Tirnovo des pouvoirs très étendus qui le plaçaient à la tête d'une Église vraiment autonome et autocéphale, quoique soumise au Saint-Siège. Elle respectait toutes les exigences nationales et garantissait complètement l'épiscopat contre l'arbitraire du pouvoir temporel et de l'Église byzantine [1].

Le 7 novembre 1204, le cardinal Léon sacra le primat ou patriarche Basile, et, le lendemain, aux applaudissements de toute la Bulgarie ressuscitée, couronna le roi Kaloïan.

L'EMPIRE LATIN DE CONSTANTINOPLE (1204). — La neutralité malveillante des basileis avait contrarié la mise en train de toutes les croisades. L'idée de beaucoup de seigneurs d'Occident était que, pour résoudre la difficulté, il fallait détruire l'empire grec et le remplacer par un empire latin dévoué à la cause chrétienne.

Aussi, lorsque à leur départ de Venise certains chefs de la quatrième croisade constatèrent que les ressources dont ils disposaient ne suffisaient pas à l'acquittement de la somme due aux armateurs et aux banquiers du doge Henri Dandolo, ils acceptèrent sans trop rechigner de satisfaire leurs débiteurs en les aidant à reprendre sur les Hongrois la ville dalmate de Zara (1202). Là, malgré les protestations du pape, ils se laissèrent une seconde fois détourner

1. Il serait plus exact de l'appeler l'*Église photienne*, du nom de son inspirateur et de son chef, le patriarche Photius. Beaucoup de ceux que l'Occident qualifie du terme vague d'*orthodoxes* se demandent pourquoi on ne les nomme pas tout simplement : *les photiens*, comme on dit : *les luthériens et les calvinistes*.

de leur but religieux en promettant au prince Alexis l'Ange, fils d'Isaac l'Ange, d'aller rétablir son père détrôné par Alexis III.

Le 23 juin 1203, les Croisés débarquèrent devant Constantinople, et, un mois après, ils s'emparaient du faubourg de Galata. Terrifié, Alexis III s'enfuit sur un navire en abandonnant sa femme, ses enfants et son peuple. Alors on tira le vieil Isaac l'Ange de sa geôle et on le revêtit des ornements impériaux. Le prince Alexis entra dans la cité et fut couronné le 1ᵉʳ août en présence des barons latins. Mais, l'hiver suivant, une émeute, provoquée par un ambitieux, Ducas, surnommé Murzuphle (sourcils épais), coûta la vie au basileus Alexis et à son père.

Assoiffés de vengeance, les Croisés montèrent le 14 avril 1204 à l'assaut de l'enceinte actuelle de Stamboul. Un seigneur, Pierre d'Amiens, enfonça une poterne à coups de hache, et un flot de chevaliers le suivit dans la ville. Selon les habitudes du temps, les vainqueurs pillèrent les palais et mirent la main sur toutes les reliques des églises byzantines pour en enrichir les sanctuaires de leur pays. Baudouin, comte de Flandre, fut proclamé empereur (1204-1206), et l'empire fut partagé entre les grands chefs. La Macédoine échut au marquis de Montferrat, un Piémontais, et la province de Plovdiv au duc Renier de Valenciennes.

Kaloïan et les Latins. — Si les Croisés avaient eu tant soit peu de diplomatie et avaient su se ménager l'alliance bulgare, ils auraient pu faire de Constantinople le centre d'organisation des croisades, le point d'appui de la lutte contre l'islam ; et jamais les Turcs n'auraient pénétré en Europe. Kaloïan était disposé à vivre avec eux en bonne harmonie. Ils eurent la sottise de le rebuter. Lui-même raconta au pape Innocent III comment ses offres de service avaient été repoussées :

« Quand j'ai appris la chute de Constantinople, j'ai envoyé lettres et messagers aux Latins pour conclure un

traité. Ils m'ont répondu dédaigneusement qu'ils ne feraient pas de paix avec moi tant que je ne leur aurais pas restitué la partie de l'empire grec que je détenais injustement. Voici quelle fut ma réplique : je n'ai fait que reprendre ce que mes ancêtres avaient jadis possédé. Vous, vous avez envahi une cité et un empire qui ne vous appartenaient à aucun titre. D'ailleurs, je tiens légitimement ma couronne du souverain pontife, tandis qu'Alexis III n'avait fait qu'usurper la sienne. C'est donc à moi que devait revenir l'empire plutôt qu'à lui. »

Bataille d'Andrinople (14 avril 1205). — Pour Baudouin I[er], la question vitale était d'établir des relations terrestres entre Constantinople et la Syrie chrétienne. Pendant qu'il y travaillait, les Grecs de Démotika (Didymoteichon) massacrèrent leur garnison franque, et, par leur attitude, amenèrent l'évacuation d'Andrinople.

Quand Baudouin voulut reprendre cette ville, il trouva sous les murs 30.000 Bulgares et 14.000 Koumanes. Il n'avait avec lui que quelques milliers d'hommes, car le gros de ses troupes combattait en Asie et en Grèce. Des Koumanes vinrent le braver à une portée d'arc. Indignés de tant d'audace, des chevaliers sortent du camp et les poursuivent l'espace d'une lieue ; mais, dès qu'ils font mine de rebrousser chemin, les Koumanes cessent de fuir, reviennent vers eux et les couvrent d'une nuée de flèches meurtrières (13 avril). A leur retour, on convient que l'armée se rangera le lendemain en bataille et attendra l'ennemi, sans avancer d'un seul pas.

Le 14 au matin, les Koumanes opèrent une attaque générale. On sort aussitôt des retranchements, on court aux armes. Le comte de Blois et Baudouin lui-même oublient ce qu'ils ont ordonné la veille ; n'écoutant que leur courage, ils s'élancent au-devant de l'ennemi. Les Koumanes, très légèrement équipés, montés sur des chevaux rapides, échappent à cette pesante cavalerie qui s'acharne après eux. Tout à coup, au tournant d'un plateau, appa-

raît Kaloïan. Les faux fuyards le rejoignent, et tous ensemble fondent sur les Francs et les Vénitiens accablés de fatigue. Louis de Blois tombe. Pressé de toutes parts, Baudouin se défend longtemps avec sa lourde hache qui fracasse les crânes et défonce les poitrines; à la fin, il est fait prisonnier. Alors Geoffroi de Villehardouin et le doge Dandolo (âgé de 97 ans) rassemblent les débris de l'armée, et leur contenance est si fière que les vainqueurs n'osent les empêcher de se replier en bon ordre sur Rodosto (Rœdestus).

Captivité et mort de Baudouin Ier. — Les Croisés ne purent tirer Baudouin des serres de Kaloïan; offres d'une riche rançon, prières, menaces, tout fut inutile. Le prisonnier était enfermé dans la forteresse de Tirnovo, en un cachot malpropre où il mourait de faim. Un jour de festin, le tsar lui fit trancher les bras et les jambes. Le malheureux souverain fut ensuite jeté, ainsi que les membres sanglants, dans une fosse située près de la ville et qui servait de lieu de sépulture aux bêtes crevées. Il y agonisa pendant près de trois jours, dévoré vivant par les chiens et les oiseaux de proie! Son crâne, enchâssé dans une monture d'or, servit désormais de coupe à Kaloïan (1206).

Ruine de Plovdiv (décembre 1205). — L'empire latin eût été perdu sans l'énergie d'Henri de Flandre (1206-1216), frère de Baudouin. Le jeune roi (il n'avait que trente ans) fit à plusieurs reprises reculer Kaloïan. Celui-ci, dépité, tourna ses armes contre le marquis de Montferrat et lui enleva Serrès. Au soir de cette victoire, il reçut une députation de bogomiles de Philippopoli, chargés de l'inviter à venir prendre possession de la ville. Averti du complot, le duc Renier réunit ses gens, incendia le quartier paulicien et alla s'enfermer dans un château inaccessible de la ville de Stanimaka (Stenimachos), près de Plovdiv. Il y soutint un siège de treize mois, et,

malgré la disette qui le contraignit à manger ses chevaux, il ne paraissait pas le moins du monde décidé à se rendre. Lassés, les assaillants renoncèrent à l'inquiéter davantage. Toutefois, il ne pouvait partir, car le pays était semé de Koumanes. Ce n'est qu'à la fin de 1206 que, du haut des murs, il vit arriver Geoffroi de Villehardouin et ses valeureux chevaliers champenois.

Mais le départ du vaillant Renier n'avait pas laissé les bogomiles entièrement maîtres de la ville. Un seigneur grec, Asprète, conseilla aux habitants de se constituer en principauté indépendante et de résister à Kaloïan. Aussi, quand le tsar se présenta devant les murailles qui reliaient les deux collines (Nébet-Tepé et Djambaz-Tepé) du centre de la cité et formaient une acropole redoutable, il fut plusieurs fois repoussé avec des pertes sérieuses. Les pauliciens parvinrent cependant à lui ouvrir les portes. Il fit décapiter l'archevêque et écorcher vifs les principaux citoyens. Asprète fut pendu, la tête en bas, à une potence très élevée, par une corde qui lui traversait les talons. Palais ducal, remparts, tours, habitations, édifices publics, tout s'écroula sous le pic ou la torche.

Mort violente de Kaloïan (8 octobre 1207). — Toute l'année 1206, Kaloïan sillonna la Thrace et la Macédoine avec ses terribles meutes de Koumanes qui détruisirent des centaines de petites villes. Mais, voyant que le tsar reprenait le dessus, les Byzantins s'étaient ralliés en masse à l'empereur Henri. Le tsar se vengea en passant au fil de l'épée des milliers de citadins et de paysans de l'empire d'Orient. Cette campagne d'extermination lui valut le surnom de *Romaioctone*, le « tueur de Grecs », par opposition au *Bulgaroctone*, Basile II.

Au cours d'une expédition dans le Rhodope, le valeureux Boniface de Montferrat, resté à l'arrière-garde, fut surpris et tué. Cette mort permettait à Kaloïan de tenter la conquête de la Macédoine maritime. Il alla mettre le siège devant Salonique. Sa femme, une Koumane, poussa

un voïvode de sa race, Manastras, à l'assassiner. Une nuit, le boyard se glissa sous la tente impériale, frappa d'un coup de lance le tsar qui dormait, et sortit ensuite rapidement. Aux cris de la victime, on accourut. Le sang lui jaillissait du flanc par une large blessure. Manastras s'empressait autour du roi et donnait les marques d'un étonnement et d'un désespoir intenses. Kaloïan commençait à l'accuser nettement, mais il tomba en défaillance et mourut bientôt après. Au lieu de rechercher le criminel, pourtant si clairement désigné, on déclara que le trépas du souverain était dû à une intervention de saint Dimitri, patron de Salonique. Et le voïvode se garda bien de combattre cette fable.

L'usurpateur Boril (1207-1218). — Boril, l'un des complices du crime, épousa la tsarine et monta sur le trône ensanglanté de Kaloïan. Il lança tout de suite ses sbires sur les traces de l'héritier présomptif, Jean Assen II, et de son frère Alexandre ; mais les deux princes avaient eu le temps de quitter le territoire bulgare et de demander asile au roi de Kief. Inquiet pour sa couronne, Boril signa une paix humiliante avec Henri de Flandre et lui donna sa fille en mariage (1207).

Son usurpation ne fut pas bienfaisante. Il n'eut aucunement à cœur de conserver et d'embellir l'édifice national ; il laissa les lézardes s'agrandir et amener la chute d'une bonne portion de la monarchie bulgare si courageusement reconstruite par l'énergique et avisé Kaloïan.

Il n'eut qu'une initiative heureuse : celle de la répression des bogomiles. Cette secte antisociale s'était répandue jusqu'en France (sous le nom d'hérésie cathare, albigeoise, bulgare, bougre) et y constituait un danger public contre lequel les rois français luttaient avec une clairvoyante ténacité. Un instant affaiblie dans le Balkan, elle avait repris une nouvelle vigueur, grâce à la protection que lui accordait Kaloïan. A la demande du pape Innocent III, Boril réunit à Tirnovo un concile qui condamna

plusieurs chefs du bogomilisme (11 février 1211). Mais, impopulaire comme il l'était, il ne trouva aucun point d'appui dans la nation pour mener à bien cette œuvre d'assainissement patriotique et religieux. Au bout de quelques années, Jean Assen put revenir sans crainte et assiéger la capitale. L'usurpateur essaya de fuir; il ne réussit qu'à se jeter dans les bras de l'ennemi et à se faire crever les yeux (1218).

CHAPITRE II

JEAN ASSEN II (1218-1241)

Le règne réparateur. — Réorganisation du royaume. — Rapports de Jean Assen II avec les Latins (1228). — Victoire sur Théodore Ange-Comnène, despote d'Épire (1130). — Épanouissement de la puissance bulgare. — Embellissements de Tirnovo. — Alliance bulgaro-grecque (1234). — Jean Assen II et Vatatzès en Thrace (1235). — Siège de Constantinople (1236). — Alliance bulgaro-latine (1237-1239). — Assen II rétablit Théodore Ange-Comnène sur le trône (1240). — Baudouin II en Bulgarie (1240). — Mort de Jean Assen II (juillet 1241). — Kaliman Ier (1241-1246). — Michel Ier (1246-1257). — Kaliman II (1257-1258).

Le règne réparateur. — Boril laissait un royaume en proie aux troubles intérieurs et complètement démembré; la Bulgarie n'était plus que l'ombre d'elle-même et son avenir paraissait à tout jamais anéanti. Le nouveau roi se voua tout entier à ce travail de restauration au dedans et au dehors. Homme de bon sens et de volonté, il répara une à une toutes les fautes de l'aventurier. Il sentit que la nécessité s'imposait d'un gouvernement sage dans ses desseins et ferme dans ses actes. A la fois très politique, ami des lettres et des arts, prudent administrateur et savant capitaine, il procéda, malgré ses voïvodes jaloux, à une véritable réfection de la monarchie bulgare. Ce fut sans doute un héros, mais ce fut surtout un sauveur.

Réorganisation du royaume. — La maladresse de Boril et l'indiscipline des boyards avaient produit dans le gouvernement la confusion et le désordre le plus navrant. Le

premier soin de Jean Assen fut de passer en revue les diverses parties de l'administration et d'éliminer les abus. Il ne créa rien, il réforma. Il maintint à la tête de chaque province les voïvodes munis du pouvoir civil et militaire, mais, étant fort, il les soumit à un contrôle rigoureux qui les empêchait d'empiéter sur l'autorité royale. Les collecteurs d'impôts furent étroitement surveillés, et les exactions cessèrent. Le commerce et l'agriculture, qui avaient beaucoup souffert, reprirent un vif essor. De nombreuses écoles s'élevèrent. Grâce à la munificence tsarienne, des monastères surgirent dans le Rhodope et le Balkan, et devinrent les asiles de la science religieuse et de la science profane. D'un bout à l'autre de l'empire, tout fut subordonné au respect de la justice, à l'efflorescence de la foi chrétienne et au progrès de la civilisation.

Rapports de Jean Assen II avec les Latins (1228). — A la mort du roi de Constantinople, Robert de Courtenai (1219-1228), on élut son frère Baudouin II, âgé de onze ans (1228). A cet enfant, il fallait un tuteur réfléchi et résolu. Mais tous les grands chefs de la croisade étaient dans la tombe. Les barons jetèrent les yeux sur Jean Assen II. Pour l'intéresser à la conservation du jeune empereur et de l'empire, on lui proposa le mariage de sa fille avec Baudouin II (1228-1261). Le tsar approuva des deux mains ces projets. Un traité fut immédiatement conclu. Jean Assen promettait de rendre au basileus français tous les territoires que Michel d'Épire et son successeur Théodore lui avaient enlevés. Ce qu'il ne disait pas, c'est, qu'une fois régent, il serait vite le maître.

L'éclatante désapprobation de la foule des seigneurs éclaira le Conseil sur l'imprudence d'un semblable choix. Il rompit avec Assen et confia la tutelle au roi de Jérusalem, Jean de Brienne (1230-1237), un glorieux vieillard de quatre-vingts ans, dont la fille fut aussitôt fiancée à Baudouin II. Il faisait ainsi un double affront au tsar

bulgare et n'évitait un péril que pour choir lourdement dans un autre.

Victoire sur Théodore Ange-Comnène, despote d'Épire (1230). — L'Orient possédait à cette époque un empereur français et trois empereurs grecs : Baudouin II à Constantinople ; Jean III Vatatzès (1222-1254), successeur de Théodore Ier Lascaris (1204-1222), à Nicée ; Alexis Ier Comnène (1204-1214), à Trébizonde ; et enfin Théodore, à Janina. Ces trois derniers royaumes s'étaient fondés sur les débris du gouvernement byzantin, et chacun d'eux prétendait posséder le souverain grec légitime.

Théodore était devenu despote (prince) d'Épire en 1214 et avait remplacé Michel Ier Ange-Comnène (1204-1214). En peu de temps, il eut conquis l'Albanie et occupé Durazzo, Prilep, Ochrida, Bitolia, voire même Salonique. Il étendit sa domination du détroit de Corinthe à la Maritza et au Drin. Il se proclama basileus et fut couronné à Ochrida en 1223.

Assen II, qui avait à se venger des Latins, s'unit à Théodore Ange-Comnène contre Constantinople. Le souverain épirote en profita pour prendre solidement position dans l'est de la Macédoine ; puis, soudain, il envahit la Thrace du sud. Le tsar rassembla en hâte tout ce qu'il avait de troupes. Il rencontra l'ennemi à Klokotnitza. Dans le but d'inspirer à ses soldats plus d'indignation et de colère, il fit porter au bout d'une pique l'original du traité d'alliance signé par Théodore. Après un combat sanglant, le parjure et ses principaux officiers furent pris.

Jean Assen montra une modération et une douceur qui centuplèrent les résultats de sa victoire. Il ne retint prisonniers que le roi et les seigneurs. Les soldats furent renvoyés sans rançon, et, de retour chez eux, dirent tant de bien du monarque de Tirnovo que tous leurs compatriotes désirèrent l'avoir pour chef. Les villes de la Thrace inférieure et de la Macédoine se soumirent d'elles-mêmes. Andrinople, Démotika, Serrès, Prilep et Bitolia l'ap-

pelèrent. L'Épire et la Thessalie le reçurent comme un bienfaiteur et ne revenaient pas de leur surprise en voyant qu'il ne leur imposait aucune contribution de guerre.

Épanouissement de la puissance bulgare. — Jean Assen II traita Théodore et les siens de la façon la plus honorable. Malgré cela, le prisonnier trama plusieurs complots contre le tsar. Celui-ci finit par s'impatienter, et, afin d'ôter à l'ex-souverain toute chance de réussir, il lui fit crever les yeux. Par contre, il fut plein de ménagement pour Manuel, son gendre, et le frère de Théodore. Ce Manuel avait pu s'enfuir du champ de bataille de Klokotnitza. Son beau-père ne chercha pas à l'arrêter et poussa même la condescendance jusqu'à lui laisser la province de Salonique et celle de l'Épire en qualité de vassal.

C'est que sa force lui permettait d'être généreux. Son empire allait de la mer Adriatique à la mer Égée et de la mer Noire à la Save. Une de ses filles régnait à Salonique avec Manuel, une autre avait épousé Étienne Vladislav (1233-1243), roi de Serbie ; et, par ces liens, il reliait à sa maison des voisins qui auraient pu être gênants. A l'intérieur comme à l'extérieur, la Bulgarie n'avait peut être jamais été aussi vigoureuse. Une inscription fut gravée dans la principale église de Tirnovo pour perpétuer le souvenir de cette puissance :

« L'an 6748 de la création du monde (1230), moi, Jean Assen, par la grâce du Christ, tsar et autocrate des Bulgares, j'ai fait bâtir et j'ai fait embellir par des peintures ce temple vénéré, dédié aux saints quarante martyrs, avec le secours desquels, la douzième année de mon règne, j'ai entrepris la guerre contre la Romanie (le despotat d'Épire et la monarchie latine). J'ai vaincu l'armée byzantine et saisi le roi Théodore Comnène avec tous ses boyards. J'ai conquis toutes les terres d'Audrin (Andrinople), jusqu'à la Thrace grecque, et, en outre, la terre albanaise et serbe. Les villes situées dans les alentours

de Constantinople et cette ville elle-même étaient aux Francs, mais eux-mêmes se soumettaient à ma puissance puisqu'ils n'ont pas d'autre tsar que moi et qu'ils m'envoyaient leur tribut. C'est Dieu qui l'a ainsi ordonné, puisque, sans lui, ni actes ni paroles ne peuvent être accomplis. A lui gloire dans l'éternité. *Amen!* »

Embellissements de Tirnovo. — Jean Assen II avait le sens de la grandeur. Il ne lui suffisait pas que ses ministres, ses généraux, ses diplomates fussent les premiers de la péninsule. Il voulait, de plus, que cette cour d'hommes habiles eût un cadre digne d'elle et que la capitale bulgare éclipsât toutes les autres.

Parmi les villes du royaume, Tirnovo lui était particulièrement chère. Il l'aimait parce qu'elle avait été le berceau de la dynastie des Chichmanides et de la sienne. Il l'aimait à cause de sa position sur la Yantra caillouteuse, à la convergence de nombreux et très importants passages balkaniques. C'est pour cela qu'il ne cessa de la fortifier en même temps et de l'orner. Il lui donna une couronne de châteaux et une parure de sanctuaires. Il couvrit les deux acropoles de monastères et de palais. Il restaura l'église de Saint-Dimitri où Assen Ier avait reçu le diadème. En un mot, il fit de cette cité pittoresque, lieu de résidence des grands boyards, du patriarche et de la Cour, le centre de la vie nationale.

Alliance bulgaro-grecque (1234). — Le tsar avait le cœur ulcéré de l'injure qu'il avait eue à subir de la part des Latins de Constantinople. Il ne pouvait pardonner aux Français d'avoir repoussé sa fille et préféré celle de Jean de Brienne. Le respect et surtout la crainte que lui inspirait son beau-père avait jusqu'alors suspendu les effets de son ressentiment. André, roi de Hongrie, avait épousé Yolande, sœur de Baudouin II ; et Marie, leur fille, était femme d'Assen. C'est de ce mariage avec la princesse franco-hongroise qu'était née Hélène, recher-

chée d'abord pour le petit empereur et ensuite rejetée. Vatatzès la demanda pour son fils Théodore et l'obtint sans peine. Le tsar de Tirnovo et le basileus de Nicée conclurent une alliance défensive et offensive, et se donnèrent parole de réunir l'année suivante toutes leurs troupes contre les chevaliers de Constantinople.

Jean Assen II et Vatatzès en Thrace (1235). — Dès les premiers jours du printemps, Vatatzès fit embarquer ses soldats à Lampsaque (sur l'Hellespont, rive d'Asie) et descendit à Gallipoli, possédé alors par les Vénitiens. Le siège ne dura que quelques semaines, en dépit de l'héroïsme des Italiens. Les Grecs étaient déjà maîtres de la citadelle lorsque Jean Assen y arriva en grande pompe avec Marie de Hongrie et Hélène. Le tsar resta dans la ville pendant que Vatatzès emmenait la tsarine et sa fille à Lampsaque. Le patriarche grec de Nicée, Germain II (1222-1240), assisté de Joachim, archevêque de Tirnovo, célébra les fiançailles de Théodore et d'Hélène ; puis il proclama l'indépendance de l'Église bulgare et reconnut Joachim comme patriarche.

Siège de Constantinople (1236). — Assen et Vatatzès employèrent le reste de l'armée de 1235 à conquérir la rive est et ouest de la Propontide et à préparer leur attaque contre Constantinople. Ils se présentèrent devant la ville avec 20.000 soldats et une flotte. Jean de Brienne n'avait sous ses ordres que 300 chevaliers et leurs servants. Il désarma tous les Grecs de la cité et conduisit ses héros dans la plaine. Quand l'ennemi avança, ils le chargèrent si furieusement qu'ils le mirent en déroute. Assen et Vatatzès, à la vue des hauts faits de ces hommes bardés de fer, « se retirèrent saisis d'effroi, raconte Lebeau, comme s'ils eussent été frappés de la foudre ».

Les alliés ne furent pas plus heureux sur mer. Les amiraux vénitiens, Léonard Quirini et Marc Guffoni leur enlevèrent vingt-quatre vaisseaux. Les autres navires, à

demi désemparés, ayant perdu les trois quarts des équipages, se réfugièrent dans le port de Lampsaque, d'où ils n'osèrent plus sortir.

Cette double victoire était due à la bravoure des Latins. Mais Jean Assen n'y fut pas sans doute étranger. Il combattit avec beaucoup de mollesse, car il n'ignorait pas que, si Constantinople était prise, Vatatzès seul en aurait la gloire et le profit.

Alliance bulgaro-latine (1237-1239). — Sous l'influence de sa femme Marie et de son beau-frère, Béla IV, le nouveau roi de Hongrie, Assen, se détachait peu à peu de Vatatzès. Il se défiait également des Grecs et des Français. Il craignait, non sans raison, que celle des deux nations qui viendrait à bout de détruire l'autre ne tournât ensuite toute son activité contre lui. C'est pourquoi, selon les conjonctures, il devenait tour à tour ami et ennemi des deux peuples.

Voyant donc que Baudouin allait avoir le dessous, il résolut de se séparer de Vatatzès. Mais auparavant il voulut tirer de ses mains Hélène. Il vint à Andrinople et envoya une députation à Lampsaque chercher sa fille pour quelques jours. Dès que la princesse fut arrivée, il congédia le cortège byzantin et reprit le chemin de Tirnovo, malgré les pleurs de son enfant qui regrettait Théodore et l'impératrice Irène.

Après cela, il écrivit à Grégoire IX (1227-1241), qui avait menacé de l'excommunier s'il n'abandonnait pas son alliance avec les Grecs. Il lui réclamait un légat. Le pape lui dépêcha l'évêque de Pérouse, Salvo de Salvis. Une réconciliation eut lieu. Mais Jean Assen changea encore d'avis, et, le 27 janvier 1238, le Saint-Siège faisait prêcher en Hongrie une croisade contre le souverain qui venait de manquer à ses engagements. Devant la mauvaise tournure que prenaient les événements, le tsar joua de ruse et s'entendit avec les Francs contre Vatatzès. C'en fut assez pour que Grégoire IX, l'ennemi irré-

conciliable des Byzantins, accordât son pardon au monarque et décommandât l'attaque de Béla IV.

Jean Assen II leva une grande armée et la conduisit en Thrace. Baudouin II se joignit à lui et ils allèrent ensemble bloquer Tchorlou (Tyroloé). Les assiégés repoussaient tous leurs assauts et opposaient aux machines des deux alliés des machines plus meurtrières encore. Cependant, faute de vivres, la place était sur le point de céder. Mais elle n'en eut pas le temps. Les tristes nouvelles que le tsar reçut l'obligèrent à lever le siège. Il apprit que la tsarine, son fils aîné et le patriarche étaient morts de la peste à Tirnovo. Croyant à une vengeance du ciel, qui le punissait ainsi d'avoir violé tant de fois sa parole et repris Hélène, il renvoya sa fille à Lampsaque et rentra précipitamment dans sa capitale (1239).

Assen II rétablit Théodore Ange-Comnène sur le trône (1240). — Le roi tenait prisonnier depuis 1230 Théodore Comnène, auquel il avait fait crever les yeux. Pourtant, il le traitait avec humanité et il avait permis à toute la famille royale épirote de rejoindre son chef. En 1240, après la mort de Marie de Hongrie, il épousa Irène, la fille de l'aveugle, et, comme cadeau de noces, donna la liberté à tous les captifs. Théodore se fit mener à Salonique sous un déguisement, souleva le peuple et chassa son frère Manuel. Mais, à cause de sa cécité, il céda la couronne à son fils Jean.

Baudouin II en Bulgarie (1240). — Tout en se rapprochant des Grecs, Assen, obéissant aux nécessités de sa situation politique, faisait visage aimable aux Latins de Constantinople. Lorsque Baudouin II revint d'Europe, suivi de 700 chevaliers avec leurs gens et de 30.000 arbalétriers que lui avaient fournis la France et l'Italie, le tsar accourut à Sofia lui présenter ses hommages et il favorisa de toutes manières son passage en Bulgarie.

Mort de Jean Assen II (juillet 1241). — Jean Assen mourut en juillet 1241, laissant le souvenir d'un prince valeureux, doué d'un parfait bon sens, possédant un tour de main singulièrement habile, dévoué sans réserve au bien général, mais trop peu scrupuleux dans le choix des moyens.

Kaliman Ier (1241-1246). — Assen II eut pour successeur son fils cadet, Kaliman, âgé de neuf ans. Vatatzès ne laissa pas échapper une occasion aussi favorable de démolir l'œuvre grandiose de l'émule de Siméon ; il s'empara de toute la contrée du Rhodope et de toute la Macédoine du nord. De son côté, Michel II d'Épire réunit à son royaume l'Albanie et la Macédoine de l'ouest. Les tuteurs du jeune roi ne firent rien pour conserver les provinces conquises par Assen à force de patience, de diplomatie et de courage. Trois mois leur suffirent pour dilapider les résultats d'un labeur de vingt-trois ans.

Michel Ier (1246-1257). — A Kaliman Ier succéda son frère mineur, Michel Assen. Irène se chargea de la régence. Elle se vit contrainte, pour avoir la paix avec Vatatzès, de renoncer à tous les territoires repris à Kaliman. Dès qu'il fut en âge de combattre, Michel Ier tenta de recouvrer son patrimoine. Il ne put vaincre son beau-frère, Théodore Lascaris, dont l'armée le poursuivit, et vint mettre le siège devant deux places fortes du Rhodope, Tzepina (Tchépino) et Krytzimos (Kritchim). Alors, aidé des Koumanes, il se retourna contre les Serbes. Mais leur roi Ouroch Ier (1243-1276) le battit à plusieurs reprises. Michel Ier n'eut d'autre ressource que de demander en mariage la fille de son vainqueur et de se laisser imposer une demi-vassalité des plus humiliantes.

Kaliman II (1257-1258). — Ces défaites excitèrent un grand mécontentement dans le peuple. Les féodaux, plus puissants que jamais, se mirent à braver ouvertement

Michel Ier et à le menacer de leur épée. Avec leur complicité, un prince du sang tua Michel Assen, qui était son cousin, et prit le nom de Kaliman II. Il ne garda que trois mois la couronne tsarienne. Les seigneurs l'assassinèrent pour satisfaire leur vertige démagogique. Avec lui, s'éteignait la dynastie assénide.

Voici la version de Lebeau, d'après Georges Acropolite :

« Michel Ier fut assassiné près de Ternove par son cousin Calliman, fils d'Alexandre, et petit-fils du premier Asan. Pour s'assurer la couronne, l'usurpateur avait contraint la femme de Michel à l'épouser. Mais Urus (Ouroch Ier), roi de Russie (!), père de la princesse, vint avec une grande armée venger la mort de son gendre. Calliman fut défait et tué dans sa fuite. Michel n'avait pas laissé d'enfants. On proclama roi Myzès, qui avait pour femme la sœur de ce prince, et qui était déjà possesseur d'un grand pays, dans la partie de la Thrace appartenant aux Bulgares. Son caractère lâche et efféminé le rendit bientôt méprisable. Un serve, nommé Constantin Tech, s'était rendu célèbre en Bulgarie par les talents de son esprit et la force de son corps. Également estimé du peuple et des grands qu'il avait su gagner, il souleva les Bulgares, se fit proclamer roi, assiégea Myzès dans Ternove et se rendit maître de sa personne, de sa femme et de ses enfants, et lui donna pour retraite la ville de Mésembrie, sur le Pont-Euxin. »

Jean Assen III serait le fils de ce Mysès qui livra Mésembria à Théodore II Lascaris et reçut en retour un grand domaine dans la région de l'ancienne Troie.

LIVRE VII

L'AGONIE ET LA MORT DE LA PATRIE BULGARE (1258-1396)

CHAPITRE PREMIER

LA PRÉPONDÉRANCE SERBE

I. Constantin Assen (1258-1277) : Un tsar serbe. — Chute de l'empire latin (1261). — Agression des Hongrois (1262) et des Byzantins (1265). — Constantin Assen dupé par les Byzantins (1272). — La tsarine Marie s'empare du pouvoir (1277). — Mort de Constantin Assen (1277).

II. La dynastie tertéride : Ivaïlo (1278-1279). — Jean Assen III et Georges Terter Ier (1280). — Ivaïlo et Jean Assen III chez les Tatares (1281). — Charles d'Anjou en Albanie (1281). — Irruption des Tatares-Mongols de la Horde d'Or (1285). — Smiletz (1285-1293).

III. Svétoslav (1295-1322) : Le libérateur. — Les Ottomans en Asie Mineure. — Années de paix pour la Bulgarie.

IV. Les Chichmanides de Vidin (1323-1331) : L'anarchie. — Politique de Michel Chichman Ier. — Désastre de Kustendil (28 juillet 1330). — Régence de la tsarine Anne (1330-1331).

I. — CONSTANTIN ASSEN (*1258-1277*)

Un tsar serbe. — Parmi les voïvodes de cette époque, il se rencontre bien peu de cœurs vraiment bulgares. Chacun d'entre eux se bornait à s'occuper de son intérêt particulier, de son domaine, de son indépendance, sans se demander si cet égoïsme ne détruisait pas la patrie. Les boyards ne songeaient point qu'en affaiblissant l'autorité royale et en ne tenant aucun compte de la succession légitime, ils faisaient périr la tradition léguée par les grands tsars nationaux et condamnaient la Bulgarie à cet état d'anarchie gouvernementale qui est le prélude de la mort. Leur bravoure personnelle ne les empêchait pas d'être un ferment de ruine.

Le point de vue patriotique leur était si étranger qu'après l'assassinat de Kaliman II, ils osèrent choisir comme tsar un serbe, Constantin, petit-fils du célèbre Étienne Némania. C'était, du reste, un guerrier de valeur et un souverain conscient de ses devoirs. Afin de s'identifier le plus possible avec ses sujets, il prit le nom de Constantin Assen, congédia sa première femme et épousa la princesse Irène, fille de Théodore Lascaris et d'Hélène, petite-fille, par conséquent, de Jean Assen II.

Chute de l'empire latin (1261). — Michel Paléologue (1259-1282), officier brave et ambitieux, venait de voler aux Lascaris leur couronne. Il envoya, au début de 1261 un de ses généraux, avec 800 cavaliers, au delà de l'Hellespont, observer les mouvements des Bulgares. Dès que ce corps d'éclaireurs parut en Thrace, tous les Grecs se joignirent à lui et le renforcèrent tellement qu'il compta bientôt 20.000 hommes. On avertit le stratège que l'armée de terre et la flotte de Baudouin II se trouvaient à quarante lieues de la capitale et assiégeaient un port de la mer Noire. Aussitôt, couvrant sa marche et cachant son infanterie dans les replis de terrain, il s'approcha, le soir, des remparts de Constantinople.

On dit qu'un paysan lui indiqua un souterrain qui conduisait dans la ville. Le général y pénétra, suivi d'un fort détachement, pendant que le reste de ses bataillons attaquait les murailles. Pris entre deux feux, les Latins s'effrayèrent et cédèrent la partie. Baudouin II monta sur un navire en partance. Au moment où il quittait la Corne d'Or, la flotte rentrait victorieuse et débarquait les soldats triomphants. Mais, découragés par la fuite de l'empereur, les vainqueurs regagnèrent rapidement leur bord respectif et s'éloignèrent vers l'Occident.

Agression des Hongrois (1262) et des Byzantins (1265). — Constantin Assen était loin de partager l'allégresse des habitants de Constantinople, car il n'ignorait pas que

Michel VIII Paléologue aurait à cœur d'essayer ses armes sur la Bulgarie. Cependant, ce ne fut pas dans le sud que se produisit la première agression, ce fut dans le nord-ouest. Les Hongrois, déjà maîtres de la Transylvanie, parcoururent tout le plateau transbalkanique et se déclarèrent possesseurs de toute la région de Vidin qu'ils confièrent à un seigneur vassal, le Russe Jacques Svétoslav (ou Venceslas).

Quand Michel Paléologue fut bien assis sur le trône, il assaillit, lui aussi, Constantin Assen. Posté à Andrinople, il dirigeait lui-même les opérations. Comme il connaissait parfaitement le pays au moyen de cartes que lui avaient dressées ses espions, il pouvait fixer d'avance à ses troupes les chemins et les sentiers à suivre, les gués et les ponts à occuper. Aussi, les succès ne se firent pas attendre. Ses soldats s'emparèrent de Philippopoli et même du château de Stanimaka. Les Balkans furent reconquis. Anchialo ne put résister. Mésembria se soumit.

Dans un accès de désespoir, Constantin Assen appela les Tatares campés à Saraï, sur les bords de la Volga. Ils accoururent, au nombre de 20.000, se ranger sous son drapeau. Partagés en plusieurs bandes, ils se répandirent dans toute la Thrace comme des loups. Ils occupèrent toutes les hauteurs, tous les passages, et fermèrent le chemin de Constantinople. L'empereur ne savait à quel parti se résoudre. Pendant que les Bulgares s'avançaient en bon ordre, serrés autour de leur roi, son armée à lui se fondait. A la fin, il abandonna les quelques bataillons restés fidèles. Accompagné de cinq ou six officiers, il partit du côté de la mer, se cachant le jour dans les taillis et ne marchant que la nuit. Arrivé au bord de la Propontide, il se jeta dans une barque et rentra, honteux, à Constantinople.

Constantin Assen dupé par les Byzantins (1272). — Le roi de Sicile, Charles d'Anjou, avait donné l'hospitalité à Baudouin II, ainsi qu'à Jean Lascaris, et il ne ces-

sait de déclarer qu'il les remettrait un jour ou l'autre sur le trône. Très habilement, Paléologue se rapprocha de la Cour romaine, et, en lui faisant miroiter l'espoir du retour des Grecs, obtint qu'elle arrêtât les préparatifs du monarque sicilien.

Mais il n'était pas rassuré et il cherchait partout des alliances. Nicéphore d'Épire et Constantin Assen étaient ceux qui pouvaient le servir ou bien lui nuire le plus aisément dans le cas d'une guerre avec les Latins. Ces deux princes s'étaient unis aux Lascaris en épousant les deux filles de Théodore II. Lorsqu'ils furent devenus veufs, il leur fit accepter à chacun une de ses nièces. A Marie, la tsarine, il promit pour dot Anchialo et Mésembria.

Naturellement, les fêtes terminées, il informa Constantin Assen que les Grecs de ces villes ne consentaient pas à une cession. Furieux, le tsar allait prendre les armes. Mais Michel Paléologue l'avertit qu'au premier mouvement hostile, le khan Nogaï, chef de la Horde d'Or, et maintenant son allié, franchirait le Danube. Devant cette épouvantable menace, Constantin Assen dut renoncer à se faire justice.

La tsarine Marie s'empare du pouvoir (1277). — Un accident permit à Marie de prendre la direction des affaires. Son époux se cassa une jambe et se vit, dès lors, dans l'impossibilité de marcher. Immédiatement, elle se proclama régente, sans plus tenir compte du tsar.

Cette intrusion souleva des colères très vives. Jacques Svetoslav, de Vidin, paraissait vouloir se mettre à la tête des boyards mécontents. L'astucieuse byzantine le pressa gracieusement de venir la trouver à Tirnovo pour conférer avec elle sur l'exécution d'un projet, dont il aurait, disait-elle, tout lieu d'être ravi. Le Russe se rendit à l'invitation. Marie annonça qu'elle désirait faire de lui son enfant adoptif. Ce grotesque vieillard consentit à devenir le fils de la jeune reine. La cérémonie de

cette singulière adoption se déroula dans la grande église de Tirnovo et fut présidée par le patriarche. Mais, le lendemain, cette tendre mère fit poignarder Svétoslav.

Mort de Constantin Assen (1277). — La même année, un porcher, du nom d'Ivaïlo (Lacanas, pour les Byzantins), rassembla autour de lui des laboureurs et des bergers. Avec eux, il se mit à donner la chasse aux meutes tatares qui venaient d'occuper la Bulgarie de l'est. Ses exploits devinrent célèbres. Se voyant le chef d'une véritable armée, il prit le diadème et l'épée tsarienne. Il nettoya rapidement la contrée envahie et fut regardé, à juste titre, comme un sauveur.

Constantin Assen voulut défendre sa couronne. Mais les intrigues de sa femme lui avaient aliéné tous ses sujets. Il ne put réunir que 2.000 ou 3.000 hommes. Il les conduisit quand même à la bataille et parut d'abord avoir l'avantage. Il ne le garda pas longtemps. Un groupe d'ennemis parvint à fendre les rangs de ses soldats et à le tuer dans la voiture où son infirmité l'obligeait à se faire traîner.

II. — LA DYNASTIE TERTÉRIDE

Ivaïlo (1278-1279). — L'impératrice était si détestée que toute la Bulgarie reconnut comme roi l'ancien porcher. Michel Paléologue eut peur de se trouver en présence d'un nouveau Samuel. Il imagina d'opposer à Ivaïlo un membre ou un soi-disant membre de la famille des Assénides qui se trouvait à Constantinople. Il lui fit prendre le nom de Jean Assen III et lui gagna plusieurs boyards qui recrutèrent une armée et l'amenèrent à Andrinople. Avant de partir pour la Mésie, il maria sa fille au prétendant et entoura la noce de tout l'éclat prestigieux des fêtes impériales.

Paléologue et Assen III se dirigèrent ensuite vers Tir-

novo. Affolée, la tsarine Marie ouvrit les portes de la capitale à Ivaïlo et lui offrit sa main. Elle n'eut pas à se féliciter de cette union. L'ex-gardeur de porcs ne cessait de lui reprocher la distinction de ses manières et s'emportait souvent contre elle jusqu'à la frapper.

Mais ce mauvais mari était bon général. Il exerçait lui-même ses troupes et les menait lui-même au combat. Dans les fréquentes rencontres qu'il avait avec les Byzantins, il ne faisait aucun quartier. Ceux que l'épée de ses soldats avait épargnés périssaient sous le glaive de ses bourreaux. Il avait une telle renommée de férocité que souvent les impériaux refusèrent de l'attaquer. Il lui était cependant bien difficile de vaincre, car les Grecs n'étaient pas seuls à l'assaillir. Les Tatares revenaient toujours plus nombreux. Un jour, ils le battirent complètement dans un défilé et le forcèrent à s'enfuir.

Aussitôt, croyant qu'il était mort, les habitants de Tirnovo livrèrent Marie et reconnurent Jean Assen III comme leur souverain légitime. Ivaïlo se présenta devant la ville. Il fut repoussé. En désespoir de cause, il se réfugia chez ses ennemis les Tatares pour essayer de les lancer en masse contre Jean Assen III.

JEAN ASSEN III ET GEORGES TERTER Ier (1280). — Jean Assen III, que la perspective d'un retour d'Ivaïlo épouvantait, cherchait partout des soutiens. Il s'attacha un courageux voïvode, d'origine koumane, Georges Terter, et en fit son beau-frère. Quand il vit reparaître Ivaïlo et les Tatares, il envoya contre eux son parent. Les deux armées qu'il lui confia, l'une de 10.000 hommes et l'autre de 5.000, furent écrasées. Le vaincu rejeta sur le tsar la responsabilité de ces défaites et mit tous les seigneurs de son côté. Pris de peur, Jean Assen III se sauva secrètement à Constantinople, en emportant tout le contenu du trésor public. Georges Terter fut couronné tsar (derniers mois de 1280).

Ivaïlo et jean Assen III chez les Tatares (1281). — Après la proclamation de Terter, Ivaïlo repartit chercher du renfort. Il se rendit sur la Volga inférieure, dans la ville de Saraï, capital d'un puissant empire, la Horde d'Or, qui s'étendait de l'Oural au Danube, et était peuplé de Tatares-Mongols, de Petchenègues et de Polovtsi. Devant le palais du khan Nogaï, il rencontra Jean Assen III qui venait, lui aussi, demander du secours. Le chef les reçut tous les deux avec bonté, les admit à lui présenter des cadeaux et les promena aimablement sur ses terres. A la fin d'un festin qu'il voulut leur offrir et où il s'enivra plus que de coutume, il fit couper la gorge à Ivaïlo. Assen III profita du bruit pour quitter la salle et regagner Byzance à toute vitesse.

Charles d'Anjou en Albanie (1281). — Bientôt il se forma contre les Byzantins une coalition dont le tsar de Tirnovo voulut faire partie. Comme la tsarine grecque, Marie, avait été l'ennemie acharnée du Saint-Siège et s'était opposée à toute tentative d'union entre l'Église bulgare et l'Église romaine, Georges Terter, par réaction, se tourna vers les Latins. Ses ambassadeurs allèrent saluer le souverain pontife et s'entendre avec Charles d'Anjou. Sur leur invitation, le roi de Sicile résolut de commencer la campagne en Albanie et de descendre ensuite en Macédoine, avant d'investir Constantinople. Ses troupes abordèrent en effet, à Durazzo, mais, le 11 décembre 1281, à Bérat d'Albanie, elles subirent une défaite irréparable, et elles se rembarquèrent immédiatement pour Naples.

La position de Terter devint des plus critiques. Il dut concentrer tous ses efforts vers le sud pour empêcher Byzance de se venger. Il lui fallut donc dégarnir sa frontière de l'ouest et laisser ainsi le champ libre au roi de Serbie, Ouroch II Miloutine (1282-1321). Celui-ci ne trouvant personne sur son chemin, envahit la Macédoine,

occupa tout l'ouest de la presqu'île et enleva aux Bulgares l'hégémonie balkanique.

Irruption des Tatares-Mongols de la Horde d'Or (1285). — Les Tatares-Mongols avaient une première fois pénétré à travers les défilés des Carpathes et débouché dans le bassin de la Tisza en 1239. Ces terribles cavaliers traînaient après eux des armes à feu empruntées aux Chinois et de redoutables machines de guerre. Ils anéantirent comme en se jouant une armée hongroise de 100.000 hommes et ne s'en allèrent que lorsqu'il n'y eut plus rien à détruire. Les relations qu'ils eurent avec Michel Paléologue, Ivaïlo et Jean Assen III, leur apprirent l'état d'anarchie de la presqu'île des Balkans et leur inspirèrent l'idée d'un coup de main qui leur livrerait tout l'Orient.

En 1285, ils se ruèrent simultanément sur la Hongrie et la Bulgarie. Ils promenèrent leur épée sanglante du Danube à la mer Adriatique et à la mer Égée. Georges Terter, impuissant, usa du grand moyen byzantin : il donna sa fille à Tchoki, le fils du khan Nogaï, et paya un lourd tribut à celui-ci (1285).

Smiletz (1285-1293). — Menacé par les Tartares, Georges s'enfuit à Andrinople et y fut emprisonné sur l'ordre du basileus. Nogaï nomma roi de Bulgarie un boyard à sa dévotion, Smiletz. Son successeur, Tchoki, chassa ce tsar vassal (1293). Mais Svétoslav, fils de Georges Terter Ier et beau-frère du chef asiatique, s'insinua dans les bonnes grâces de Tchoki, et, quand il eut obtenu sa confiance, le jeta en prison et le fit étrangler. Le patriarche Joachim III, complice des Tatares comme il l'avait été des Byzantins, fut précipité du haut de la citadelle de Tirnovo et se brisa la tête dans la Yantra.

III. — SVÉTOSLAV (1295-1322)

Le libérateur. — Ce chassé-croisé de souverains avait plus abattu le royaume que toutes les campagnes des Serbes, des Hongrois et des Tatares. Aussi, Svétoslav consacre-t-il tout son long règne à essayer d'introduire de l'ordre dans le chaos politique et social qu'il avait devant lui. Par malheur, la vénalité des boyards et les mariages avec des princesses byzantines l'empêchaient de combattre efficacement les incessantes immixtions du basileus dans les affaires bulgares.

Du reste, Byzance se chargea de multiplier les obstacles sous ses pas. Des voïvodes, grassement récompensés, proclamèrent tsar le fils de Constantin Assen et de Marie, Michel ; mais leur candidat, malgré les troupes qu'il avait, n'osa pas se lancer dans la lutte. D'autre part, le frère de Smiletz, Radoslav, soudoyé lui aussi par l'empereur Andronic II (1282-1328), arriva en Thrace avec une armée ; il fut battu, capturé et privé de la vue par Eltimir, oncle du roi et seigneur indépendant de la province de Karnobat (Krounos) ; on échangea les nombreux officiers captifs contre Georges Terter Ier.

A la suite de cette victoire, Svétoslav, sous un prétexte quelconque, attaqua Andronic pour couper court à l'arrivée de nouveaux prétendants. Il lui reprit tout le territoire situé entre la Toundja et la mer Noire, avec les villes de Yambol (Diampolis), Mésembria, Anchialo et Sozopol.

Les Ottomans en Asie Mineure. — Les Turcs étaient apparus sur la scène politique au moment de la ruine du khalifat de Bagdad (ixe siècle). Ils venaient de la région occupée aujourd'hui par la Boukharie, la Mongolie et le Tibet. Ils se divisèrent en deux branches. Les Turcs orientaux se répandirent dans les steppes de la

Tatarie où ils habitent encore. Les Turcs occidentaux se fixèrent dans le Turkestan et embrassèrent l'islamisme; c'est parmi eux que les khalifes recrutaient leur garde; mais cette milice devint l'arbitre de l'empire arabe (IXe, Xe siècle) et le couvrit de sultanies.

Un des principaux clans turs, celui de Seldjoukides, soumit la Cappadoce, l'Arménie, la Géorgie, la plus grande partie de l'Asie Mineure et toute la Syrie. Cet empire croula vers la fin du Xe siècle. Sur ses débris se fondèrent plusieurs royaumes, entre autres celui d'Iconium (Koniah). A la suite de l'épouvantable invasion mongole de 1258, ce dernier état, comme tous ses voisins, perdit complètement sa cohésion et sa puissance. C'est à la faveur de cette anarchie que s'élevèrent les Ottomans.

La tribu turque des Ottomans avait quitté le Khorassan vers 1235 et reçu d'un sultan d'Iconium la plaine du Sangarius (le Sakkaria) et le district de Yéni-Cheïr. Elle avait pour chef Erthogroul. Le fils de celui-ci, Osman ou Othman (d'où Osmanlis, Ottomans), recueillit une bonne moitié de l'héritage des Seldjoukides. Une fois maître des hautes régions, il entreprit la conquête de la basse Asie Mineure et arriva en 1308 jusqu'à la Propontide. Son successeur, Orkhan, allait s'emparer de Brousse en 1326.

Années de paix pour la Bulgarie. — Avec un pareil ennemi à ses trousses, le basileus ne pouvait plus songer à créer des difficultés à Svétoslav. Il demanda la paix et traita le roi bulgare en ami. Le tsar, qui sentait combien son pays avait besoin de repos, déposa volontiers les armes. Il s'efforça de réorganiser l'administration royale, il attira dans ses ports les navires italiens, il se rapprocha des Serbes. Quand il mourut, en 1322, la Bulgarie avait retrouvé un peu de sécurité et de bien-être.

Son fils, Georges Terter II, le suivit dans la tombe à quelques mois de distance (1323).

IV. — LES CHICHMANIDES DE VIDIN (1323-1331).

L'ANARCHIE. — La disparition du dernier des Tertérides fut le signal d'une affreuse débandade. Les cités et les forteresses du sud de la Stara-Planina se livrèrent à Byzance. Dans la vallée de la Toundja supérieure et autour de Sliven (Stilbnon), le frère de Svétoslav, Voïcil (ou Voïslav, ou Boësilas), fonda une principauté indépendante ; il avait quatre villes et commandait à 3.000 soldats ; il tenta même, avec le concours des Grecs, de conquérir la province de Philoppopoli. D'autre part, un noble, nommé Chichman, d'origine koumane, s'était taillé, avec l'appui des Tatares, un petit royaume dans l'ouest et avait pris Vidin pour capitale (1290). Son fils, Michel, s'était reconnu vassal du roi de Serbie et régnait au moment de la mort de Terter II. La Bulgarie du nord le choisit comme tsar.

POLITIQUE DE MICHEL CHICHMAN I[er]. — A l'aide de mercenaires tatares et valaques, Michel Chichman reprit la Thrace septentrionale et entrevit un instant la possibilité de mettre la main sur Constantinople. L'empire souffrait cruellement d'une guerre civile occasionnée par la rivalité d'Andronic II et de son petit-fils Andronic III. Dès le début de la querelle, Michel Chichman se rangea du côté d'Andronic le Jeune (1328-1341), dont il avait épousé la fille après avoir répudié sa femme légitime, la princesse Anne, fille d'Ouroch II Miloutine. Mais, lorsqu'il vit que son allié triomphait sur toute la ligne et qu'il conquérait Salonique, la Macédoine du sud, la Thessalie, l'Epire et l'Albanie, il se ravisa et promit des secours à Andronic l'Ancien (1327).

Ceci lui fournissait l'occasion d'envoyer au pied des murs de Constantinople 3.000 cavaliers bulgares et tatares, commandés par son ami Ivanko Bessaraba prince,

roumain. Sous couleur de défendre la ville contre Andronic II, les escadrons devaient pénétrer dans la cité et y introniser Michel Chichman. Mais Andronic le Jeune avertit son grand-père du péril qui le menaçait ; lui-même accourut et enleva d'assaut la capitale. Devenu seul basileus, il invita les troupes d'Ivanko à s'éloigner au plus vite, et, comme il avait besoin de se porter en Asie Mineure, il fit la paix avec Michel (1328).

Désastre de Kustendil (28 juillet 1330). — La répudiation de la princesse Anne et l'alliance défensive et offensive conclue avec Andronic II contre la Serbie avait produit une tension très vive entre Michel Chichman et Étienne Ouroch III (1321-1333). La guerre était inévitable.

Le tsar semblait le maître de la situation. Pendant qu'Andronic allait se poster à Bitolia pour attaquer les Serbes par le sud, les bataillons roumains et tatares d'Ivanko Bessaraba venaient grossir le chiffre des troupes bulgares. Découragé, Étienne Ouroch III offrit de traiter. Pour toute réponse, Michel Chichman se mit en marche vers la Macédoine où il devait rejoindre le basileus. Le kral de Serbie l'empêcha d'opérer cette jonction en l'arrêtant à Kustendil (l'ancienne Pautalia). Quatre jours se passèrent en pourparlers. Étienne Ouroch III ne faisait durer la conversation que pour permettre à tous ses contingents d'arriver et pour affamer ses adversaires, qui manquaient d'approvisionnements.

Le samedi 28 juillet, sans annoncer la fin des négociations, les Serbes s'ébranlèrent. Surpris par cette brusque attaque d'un ennemi qu'ils croyaient démoralisé, les Bulgares ne purent se mettre en ordre de bataille. Malgré des prodiges de bravoure, ils plièrent très vite. Le cheval de Michel Chichman s'abattit et le tsar fut tué par les soldats d'un détachement à la tête duquel se distinguait le fils aîné du roi Étienne, le futur empereur Douchan.

Ayant appris cette déroute, Andronic III battit en retraite sur Andrinople. Étienne Ouroch, suivi d'une foule de boyards chargés de chaînes, s'empara des principales forteresses bulgares, conquit la ville de Nich avec ses environs et une partie de la Macédoine de l'ouest. En même temps, il tira de prison la veuve de Michel Chichman, sa sœur Anne, et éleva sur le trône le fils de celle-ci, Chichman II.

Régence de la tsarine Anne (1330-1331). — La tsarine ne resta pas longtemps au pouvoir. Les Bulgares manifestèrent bientôt une telle colère de se voir dominés par le petit-fils d'un roi serbe, qu'Anne rentra chez son frère Étienne Ouroch III et que Chichman II s'enfuit chez les Tatares. Il eut comme remplaçant Jean Alexandre, neveu du tsar Michel et gendre d'Ivanko Bessaraba (1310-1325), deuxième souverain de la principauté de Valachie qui venait d'être fondée par le bessarabe Radou Negrou, ou Rodolphe le Noir (1290-1310).

CHAPITRE II

LA DISLOCATION ET SES CAUSES

I. Jean Alexandre (1331-1365) : Les débuts du règne. — Étienne Douchan (1333-1355). — Progrès des Turcs. — L'œuvre royale de Jean Alexandre. — Le moine Théodose. — La débâcle (1365).

II. Pourquoi la Bulgarie n'a pu résister aux Turcs : Affaiblissement du pouvoir royal. — Troubles religieux. — Situation extérieure. — La puissance ottomane.

III. Civilisation du second empire bulgare : La royauté. — État social. — Les boyards. — Le clergé. — Le peuple. — Assemblées. — Administration. — Justice. — Armée. — Impôts. — Agriculture. — Industrie. — Commerce.

I. — *JEAN ALEXANDRE* (*1331-1365*)

Les débuts du règne. — Le premier acte de Jean Alexandre fut de marier sa sœur Hélène au nouveau roi de Serbie Étienne Douchan. Fort de ces liens de famille, il put reprendre à l'empire grec quelques-unes des provinces perdues, entre autres celle du sud-est de la Stara-Planina. Mais la Bulgarie n'en restait pas moins la vassale de la Serbie.

Étienne Douchan (1333-1355). — Jusqu'à cette époque, les Serbes avaient été tour à tour sous la suzeraineté du basileus et du tsar. Ils avaient laissé la Bulgarie et Byzance se disputer l'hégémonie balkanique. Ils devinrent leurs compétiteurs dès qu'ils les virent en pleine désagrégation. Étienne Douchan groupa en un seul État toutes les provinces, excepté la Bosnie et Raguse.

Il voulait revêtir la pourpre impériale à Constantinople même. Pour réaliser ce plan, il avait imposé son alliance ou plutôt son protectorat à Jean Alexandre. Il conquit les thèmes byzantins s'étendant jusqu'à la Maritza et à l'isthme de Chalcidique ; il soumit la Macédoine et l'Albanie.

Ces succès exaltèrent l'ambition du kral. En 1346, il prit le titre de tsar des Serbes et des Grecs. A Uskub, la nouvelle capitale, se tint une assemblée solennelle composée des voïvodes et des évêques de Serbie, ainsi que du clergé des contrées vaincues. Le 16 avril, jour de Pâques, le patriarche de Tirnovo et l'archevêque gréco-bulgare d'Ochrida sacrèrent patriarche l'archevêque serbe Joannice ; celui-ci, à son tour, sacra Douchan empereur et proclama l'Église de Serbie indépendante.

Grand guerrier, le fils d'Ouroch III (qu'on le soupçonne d'avoir étranglé) battit successivement plusieurs armées byzantines et ne laissa au basileus que la Thrace maritime et Salonique. Sage législateur et incomparable administrateur, il codifia et compléta les coutumes, les ordonnances et les lois de ses prédécesseurs.

Cependant, l'empire grec était à la merci des hordes turques. Aussi, Douchan pria-t-il le pape Innocent VI (1352-1362) de le nommer général en chef de toutes les armées que les princes chrétiens s'apprêtaient à lever contre les Osmanlis, se vantant d'avoir protégé dans ses États le catholicisme qu'en réalité il persécutait odieusement. Il interrompit les négociations le jour où il apprit que le roi de Hongrie allait tourner ses armes non contre les Turcs, mais contre les Vénitiens. Peu après, le 18 décembre 1355, il mourut presque subitement en Macédoine, au moment où il se préparait à marcher sur Constantinople.

Progrès des Turcs. — Jean Alexandre avait assisté, la rage au cœur, à ce développement triomphal de la monarchie serbe. Le désordre du royaume rendait im-

possible toute entreprise contre Étienne Douchan. Le tsar ne pouvait pas davantage mettre obstacle à la marche des Osmanlis vers Tsarigrad et saisir avant eux la suprématie de l'Orient. Nicodémie et Nicée avaient succombé. Brousse était devenue la ville sainte des fils d'Erthogroul. Orkhan, l'invincible, jouissait du spectacle de la faiblesse des Byzantins, et calculait à quel degré de décadence ils étaient tombés.

En mourant (1341), Andronic III confia la régence à son premier ministre, Cantacuzène (1341-1355). La justice et la sévérité de celui-ci soulevèrent beaucoup de haines. On lui en voulait surtout du zèle avec lequel il défendait la couronne du petit Jean V Paléologue (1341-1391). Pendant qu'il guerroyait dans le Rhodope contre un aventurier fameux, Montchil, l'impératrice Anne le déclara ennemi de la patrie et le mit hors la loi. Furieux de tant d'ingratitude, il rassembla ses partisans et ceignit le diadème. Aveuglé par sa colère, il sollicita l'appui d'Orkhan et lui offrit la main de sa fille. Il arriva ainsi à entrer à Constantinople et à se faire sacrer dans Sainte-Sophie.

Mais les Turcs jurèrent de ne s'accorder ni trêve ni repos tant qu'ils ne seraient pas les possesseurs de cette Byzance que Cantacuzène venait de leur montrer. En 1356, le fils d'Orkhan, Suleyman, traverse de nuit l'Hellespont en compagnie de soixante soldats, surprend le port de Tzympe (Djemenlik) et y trouve les embarcations nécessaires au passage de 30.000 hommes. Survient un tremblement de terre qui renverse une partie des murailles de Gallipoli ; les Musulmans n'ont plus qu'à y pénétrer par la brèche. Munis de cette solide base d'opérations, ils enlèvent Konour, Boulaïr, Malgara, Ipsala et Rodosto, malgré les piteuses réclamations de leur humble allié, Jean Paléologue. Le chemin de l'Europe leur est désormais grand ouvert.

Ce fut Mourad I[er], frère cadet de Suleyman, qui s'y engagea le premier et prit Tchorlou. Aucune barrière ne

se dressait devant lui. L'empire grec n'était plus qu'une ombre et avait perdu toute vertu militaire. La Serbie s'était démembrée à la mort d'Étienne Douchan. La Bulgarie se mourait de la double maladie du bogomilisme et de l'anarchie féodale. Aussi, quand le sultan se dirigea sur Andrinople, la garnison livra la ville (en 1361), et Mourad ne craignit pas de pousser ses avant-gardes jusqu'à Philippopoli.

L'œuvre royale de Jean Alexandre. — De tous les États de la péninsule, celui de Bulgarie était peut-être le moins atteint. Sans les boyards et les bogomiles qui le paralysèrent, il eût facilement repris le dessus. Jean Alexandre était un guide expérimenté et prudent. Il parvint à supprimer de nombreuses bandes de brigands, organisées par des voïvodes. Il réunit deux conciles (1350 et 1360) qui condamnèrent à mort ou exilèrent les chefs du bogomilisme. Il rétablit entre son royaume et la république de Venise des relations commerciales très suivies. Soucieux de la formation intellectuelle et morale de son peuple, il fit composer beaucoup d'ouvrages de vulgarisation, il éleva une foule d'églises et de couvents. Il protégea spécialement deux écrivains qui sont chers à tout Bulgare, Théodose et Euthyme, et il présida ainsi à un véritable réveil de la littérature.

Le moine Théodose. — Né à Tirnovo, il fonda près de cette ville un monastère qui compta bientôt soixante moines. En même temps qu'il les initiait à la vie religieuse, il leur donnait le goût des lettres, il les rompait aux joutes philosophiques et religieuses. Controversiste éminent, il leur enseignait à combattre l'hérésie par la parole et par la plume. Lui-même, dans une infinité d'opuscules ou dans des discussions publiques, cinglait l'erreur avec une énergie vengeresse. Il fut l'âme des assemblées qui poursuivaient les hérétiques. Il s'attacha surtout à démasquer les adamites qui voulaient amener

l'homme à se conformer aux animaux pour le costume et les mœurs. Plusieurs disciples l'aidaient dans cette lutte de tous les instants ; le principal était Euthyme, qui devint plus tard patriarche de Tirnovo.

La débâcle (1365). — Une faiblesse criminelle de Jean Alexandre apporta bientôt un nouvel appoint aux désordres produits par les perpétuelles incursions turques et les prédications révolutionnaires des bogomiles ou des adamites. Le tsar, sans réfléchir à la répercussion de son acte, répudia la tsarine roumaine, Théodora, qui lui avait donné trois enfants : Michel, Strachimir et Assen. Il mit à sa place une juive, Rébecca, qu'il eut l'impudence de faire baptiser sous le nom même de Théodora. Si, chez Jean Alexandre, le devoir avait triomphé de la passion, la ruine de la Bulgarie en eût été considérablement retardée.

En effet, ce second mariage fut le point de départ d'une complète dislocation. La juive eut un enfant : Jean Chichman. L'héritier présomptif, Michel, mourut empoisonné, on devine par qui. La couronne revenait de droit à Strachimir ; mais la marâtre intrigua si bien qu'elle fit attribuer à son fils Jean Chichman le titre de tsarévitch.

Ces iniquités soulevèrent de violentes protestations dans le peuple. Pour les apaiser, Jean Alexandre donna comme principauté à Strachimir la vallée du Timok et Vidin. Assen reçut la province de Preslav. Quant au rejeton de Rébecca, il régna sur un territoire qui allait de la passe de Kotel à Svichtov, et de Philippopoli à Kustendil et à Vratza. En outre, les côtes de la mer Noire, du cap Éminé aux bouches du Danube, étaient devenues le domaine d'un seigneur valaque, Dobritch, qui a légué son nom à la région appelée Dobroudja.

Du vivant même de Jean Alexandre, ces roitelets avaient commencé à se quereller. Après sa mort, qui arriva en 1365, ils ne craignirent pas d'en venir aux mains sous les regards amusés des Turcs.

Les Hongrois furent les premiers à essayer de tirer

parti de ces discussions ; gouvernés depuis 1342 par le roi français Louis d'Anjou, descendant de saint Louis, ils ne cessaient d'élargir leur empire. A peine Jean Alexandre était-il descendu dans la tombe qu'ils occupèrent le royaume de Vidin et internèrent Strachimir et sa famille en Croatie. L'intrus Jean Chichman III ne parvint à les en déloger qu'avec le concours des Turcs. Il employa le même moyen pour reprendre Sozopol, Mésembria et Anchialo. Il avait si peu l'esprit national qui n'hésitait pas à introduire lui-même l'ennemi dans la place.

II. — POURQUOI LA BULGARIE N'A PU RÉSISTER AUX TURCS

Affaiblissement du pouvoir royal. — Les causes qui ont amené la conquête de la Bulgarie par les Turcs sont les mêmes que celles qui avaient amené la domination byzantine. La principale de ces causes fut, comme toujours, l'affaiblissement du pouvoir royal.

Les boyards, déjà puissants sous le premier empire bulgare, l'étaient devenus bien davantage sous le second. Ils ne se cachaient plus pour passer du côté des Byzantins quand la somme offerte était suffisamment rondelette. Lorsqu'ils ne trahissaient pas, c'est qu'ils étaient occupés à se déchirer les uns les autres. Ils n'avaient le souci des intérêts de l'État que dans le cas où leur intérêt particulier était en jeu. Leur jalousie ne pouvait tolérer que la Bulgarie eût un gouvernement régulier, solidement assis, obéi sans résistance et confiant dans sa propre durée. Ils brisèrent avec une âpre joie la belle unité impériale de Siméon. Partout, des principautés surgissaient, disparaissaient, se reformaient, changeaient à tout instant de maîtres et de frontières. Si un tsar essayait d'imposer une règle uniforme, il était renversé à bref délai, ou bien il devait faire de sa vie un combat continuel et acharné.

Troubles religieux. — Cette mobilité dans l'ordre politique ne tenait pas tant au régime féodal lui-même qu'aux tendances anarchiques introduites par les Slaves dans la société bulgare. Ces tendances facilitèrent singulièrement l'œuvre de destruction nationale qu'entreprirent les bogomiles et les adamites. Les adeptes de ces sectes antisociales et antichrétiennes n'admettaient aucune autorité, aucun lien. Leur devise était : ni chef, ni patrie. Ils en vinrent à éprouver une telle haine pour leur pays qu'ils reçurent les Turcs à bras ouverts, et passèrent en nombre dans les rangs de l'islam.

Situation extérieure. — La situation géographique fut aussi pour beaucoup dans les événements qui contrarièrent la fortune et le génie des grands tsars. D'Asparouch à Jean Chichman III, le royaume resta toujours une sorte de chemin des nations. Placé entre l'Europe et l'Asie, il voyait défiler tous les peuples conquérants ; il servait de champ de bataille à toutes les compétitions orientales.

Il aurait pu échapper à ce rôle ingrat en réunissant les Slaves de l'ouest aux Slaves de l'est contre les envahisseurs barbares ou civilisés. Mais il s'était détourné vers Constantinople comme l'insecte qu'attire la flamme. Ce fut une erreur à jamais regrettable. En groupant les Slaves de la péninsule, au lieu de s'épuiser à vouloir supplanter Byzance, la Bulgarie serait devenue l'arbitre de l'Orient et aurait épargné au monde chrétien les horreurs de la domination turque.

La puissance ottomane. — Tandis que la Bulgarie et la Serbie byzantinisées ne pouvaient plus fournir ni des rois ni des hommes, la nation des Osmanlis, que le mahométisme n'avait pas encore eu le temps d'amollir et d'hébéter, possédait une énergie indomptable. Ses ambitions et ses appétits étaient sans bornes. Son esprit guerrier et son fanatisme lui donnaient un élan irrésistible. Ses

sultans avaient tous le même dessein et en poursuivaient l'accomplissement avec une inlassable ténacité. Au-dessus des volontés particulières planait la ferme et persévérante volonté du chef qui leur montrait le but à atteindre et les lançait toutes ensemble dans une vigoureuse offensive. L'organisation militaire était excellente. L'élite de l'armée se composait de fantassins soldés, force permanente créée un siècle avant celle du roi de France Charles VII (1422-1461), et recrutée parmi les jeunes gens enlevés aux chrétiens; cette milice, dite des janissaires, rendait les Ottomans presque invincibles; car, à cette époque, aucun pays n'avait encore d'infanterie régulière.

III. — CIVILISATION DU SECOND EMPIRE BULGARE

La royauté. — En principe, le roi était seul souverain du royaume et gardait l'autorité dont étaient revêtus ses prédécesseurs du premier empire. Il était juge suprême et généralissime. Il veillait à la rédaction et à la revision des coutumes. Il avait pour principal corps de gouvernement et d'administration le grand Conseil.

Le monarque s'intitulait : tsar fidèle au Christ et autocrate de tous les Bulgares et Grecs.

Officiellement, la succession avait lieu par ordre de primogéniture ; si le roi mourait sans enfants, la couronne revenait à son frère cadet ; en cas de minorité, la régence appartenait à la reine-mère. La descendance féminine était exclue; lorsque la descendance masculine faisait défaut, une assemblée de boyards et d'évêques choisissait une nouvelle dynastie; l'élu devait se marier à une princesse de la précédente famille royale.

Les rangs et les titres de la hiérarchie étaient empruntés à l'organisation byzantine. Le grand logothète dirigeait l'administration financière et l'administration civile. Le protovestiaire était le maître des cérémonies. L'armée

dépendait du sébastocrator ou lieutenant impérial. La flotte était sous les ordres du grand drongaire. A la tête de chaque thème (mot s'appliquant à la fois à la province et au corps de troupes qui la gardait) se trouvait un stratège. Sur les frontières, des ducs commandaient au lieu des stratèges. Les despotes étaient des princes apanagers.

État social. — La population comprenait la haute et la basse classe. La première était formée des boyards, des évêques et du clergé des villes; la deuxième, des citadins, des paysans et des prêtres de la campagne.

Les boyards. — Ils possédaient la majeure partie des terres. La plupart du temps, ils rendaient eux-mêmes la justice, ils disposaient à leur gré de toutes les ressources militaires et financières de la seigneurie.

Le clergé. — Il y avait le haut clergé, ou clergé noir, qui ne se mariait pas. Il se composait du patriarche, des métropolitains, des évêques, des archimandrites, des higoumènes et des moines. Il y avait ensuite le bas clergé, ou clergé blanc; ses membres se mariaiènt.

Les monastères et les églises étaient exemptés de tout impôt. Ils avaient des biens considérables provenant de donations faites par les boyards et par les rois. Cette aisance était une source de bienfaits pour la nation. Dans ses églises et ses monastères le clergé conservait les trésors du genre humain, les langues anciennes, la littérature et la théologie chrétiennes, une portion des lettres et des sciences païennes, la peinture et l'architecture, les diverses industries nourricières, enfin l'habitude et le goût du travail.

Le peuple. — Le morcellement de l'autorité souveraine ayant rendu les seigneurs tout-puissants, le roi ne pouvait plus s'adresser au peuple directement; il devait

passer par les boyards de chaque localité, et tout lien était rompu entre lui et la foule. Cet éloignement du monarque avait permis aux propriétaires féodaux de s'arroger des droits exorbitants. La condition des hommes libres, des serfs et des colons, loin de s'améliorer, avait, au contraire, empiré de beaucoup. Leurs personnes et leurs biens étaient souvent livrés à l'arbitraire du voïvode et du boyard.

Assemblées. — Le souverain convoquait le haut clergé et les boyards toutes les fois que des circonstances graves l'exigeaient ; c'est lui qui dirigeait la discussion et décidait en dernier ressort. Ces assemblées de contrôle et de conseil étaient très utiles. Elles ne devenaient nuisibles que sous les rois faibles et aux époques de dissensions intérieures.

Administration. — Quand les boyards y consentirent, le royaume était divisé en thèmes ou provinces. Chacune de ces provinces avait une forteresse dans laquelle résidaient les fonctionnaires et l'évêque. Le stratège ou gouverneur civil et militaire relevait directement du roi. En pratique, si le tsar condamnait l'un des stratèges ou le destituait, il fallait souvent une guerre pour exécuter la sentence.

Justice. — Les tribunaux ecclésiastiques, présidés par les évêques, jugeaient toutes les causes intéressant la religion, c'est-à-dire dans les procès entre clercs, dans les cas d'hérésie, de parjure, d'adultère, de sacrilège, etc.

Les tribunaux laïques se partageaient : en royaux, en provinciaux et en communaux. Les tribunaux royaux se réservaient les causes importantes.

Armée. — L'armée comprenait : 1° les milices des boyards ; 2° les mercenaires du roi recrutés chez les Petchenègues, les Tatares et les Koumanes. Elle pouvait

compter jusqu'à 60.000 hommes; elle n'en avait jamais moins de 10.000.

Les armes étaient : l'épée, la lance, l'arc, la fronde et le bouclier.

Sauf sous deux ou trois tsars plus particulièrement guerriers, il n'existait pas de stratégie et de poliorcétique bulgares. Certains monarques, comme Samuel, comprirent la nécessité de machines de siège ; ils se munirent de catapultes ou de balistes lançant des boulets de pierre, des viretons d'airain et des pots de feu grégeois. Mais, d'ordinaire, les voïvodes ne savaient pas soutenir d'une solide et nombreuse artillerie leurs fantassins et leurs cavaliers ; ils excellaient dans la guerre de ruses, de poursuite secrète, de stratagèmes sans cesse renouvelés, de surprises foudroyantes et de combats corps à corps ; inférieurs dans les batailles rangées, ils étaient incomparables dans les luttes à travers les âpres défilés et les pentes vertes du Rhodope ou du Balkan.

Impôts. — Les impôts se payaient en nature ou en argent. Il y avait : 1° la dîme, qui portait sur les porcs, les brebis et le miel ; 2° l'impôt sur les bœufs, qu'on soldait avec une mesure de blé, une mesure de millet et une cruche de vin, par paire ; 3° l'impôt de la bergerie, pour les pâtures en terre royale ; 4° l'impôt sur les récoltes de céréales ; 5° l'impôt dit de la cheminée, pour chaque maison.

Les articles d'importation et d'exportation étaient soumis à des taxes non seulement aux frontières, mais encore aux portes des villes, aux ponts et aux gués.

Agriculture. — Dès cette époque, les trois quarts de la population se consacraient à l'agriculture et à l'élevage. Les modes de culture restaient primitifs. Cependant, les produits du sol augmentaient de jour en jour. La Bulgarie n'était plus réduite à ses plantes et à ses espèces indigènes d'animaux domestiques; elle profitait

du grand mouvement d'échange qui embrassait la Hongrie, l'Italie, la Russie et l'Asie Mineure ; sa situation géographique lui assurait le bénéfice des inventions et des progrès réalisés chez les voisins.

Industrie. — Elle était peu développée. On se bornait à travailler la laine, les peaux, les bois et un peu les métaux. Chaque famille fabriquait elle-même les ustensiles et les vêtements qui lui étaient nécessaires. Les objets de luxe, les meubles et les étoffes précieuses venaient de Byzance ou d'Italie.

Commerce. — Le commerce était très actif aux périodes de calme où le roi pouvait s'occuper de la police des routes et des rivières. Le principal courant allait de Mésembria et d'Anchialo à Philippopoli, Sofia et Durazzo ; il se ramifiait ensuite dans le nord et gagnait Vidin, Tirnovo et Preslav. Les marchands étrangers, Vénitiens, Génois et Ragusains trouvaient en Bulgarie pleine sécurité ; ils étaient affranchis de toute autre juridiction que de la justice royale ; dans toutes les villes, ils avaient leur quartier, leur église catholique et leurs consuls ; des traités réglaient les droits et péages qu'ils devaient acquitter.

CHAPITRE III

LA CONQUÊTE TURQUE (1361-1396).

Les Osmanlis en Thrace. — Les Serbes sont battus à Tchernomen (26 septembre 1371). — Coalition jougo-slave. — Prise de Sofia (1382). — Victoire jougo-slave de Plotchnik (1387). — Jean Chichman III à Nicopolis (1388). — Bataille de Kossovo (1389). — Chute de Tirnovo (1393). — Légendes relatives à la mort de Jean Chichman III. — Conquête de la Valachie (1394). — Défaite des Croisés à Nicopolis (1396). — L'esclavage (1396). — La crise ottomane et son dénouement. — Le patriarche Euthyme ; son œuvre ; son influence littéraire.

Les Osmanlis en Thrace. — L'empire byzantin n'essayait plus de résister aux agents de décadence et de ruine qui le minaient. Il avait laissé se détacher les provinces d'Asie Mineure ; il laissait de même s'en aller les thèmes d'Europe. De Gallipoli, les Turcs montèrent à Démotika, où personne n'osa venir gêner leurs mouvements. Andrinople, le dernier boulevard de l'hellénisme, se défendit pour la forme ; Mourad y établit sans difficulté le siège de son gouvernement et se mit aussitôt en devoir de parachever l'organisation de son armée (1361).

Il n'avait, hélas ! rien à craindre du côté de Jean Chichman III. Pour faire front aux Hongrois, le tsar avait dû devenir le demi-vassal du sultan, et, comme gage de fidélité, envoyer sa propre sœur au harem impérial. S'il était forcé d'observer le traité, les Turcs, eux, pouvaient le violer impunément. Mourad Ier divisa ses troupes en

trois corps : le premier, sous sa direction, soumit le territoire situé au sud de l'Eminé-Dagh ; le second, confié à Timour pacha, conquit la région de la Toundja supérieure, jusqu'à Sliven ; le troisième, commandé par Lala-Chahin, suivit le Rhodope, et prit Iktiman, Samokov et Kustendil (1370).

Les Serbes sont battus a Tchernomen (26 septembre 1371). — Incapables d'arrêter ces redoutables bataillons ottomans, Jean V Paléologue tentait de rallier l'Occident à sa cause. Il avait eu recours à Innocent VI ; le pape offrit de fournir vingt vaisseaux de guerre avec cinq cents chevaux et mille fantassins ; par malheur, les Génois, les Pisans, les chevaliers de Rhodes et le roi de Chypre firent la sourde oreille ; seul, Amédée de Savoie se mit à la tête d'une expédition contre les Turcs et il leur reprit Gallipoli. Un peu plus tard, non content d'envoyer des ambassadeurs, le basileus se rendit en personne à Rome et reconnut la suprématie religieuse du pape. Mais la mort d'Urbain V (1362-1370) interrompit les négociations, et l'empereur se trouva dans une telle pénurie que ses créanciers l'arrêtèrent à Venise ; en dépit de ses prières, ni la France, ni l'Italie ne sortirent de leur réserve, car elles se souvenaient des entraves de toutes sortes apportées par les Byzantins lors des croisades.

Malgré ce silence des grandes nations, Ougliécha, le roi serbe de la province macédonienne de Drama, et son père, Voukachine, souverain de Prizrend et d'Uskub, réunirent une armée de 60.000 hommes, dit-on. Ils marchèrent sur Andrinople. Mourad étant retenu en Asie, les alliés frémissaient d'espoir. Lala-Chahin dépêcha en avant un de ses meilleurs officiers, Hadji-Ilbéki, pour reconnaître leurs positions Le chef des éclaireurs les surprit en train de festoyer à Tchernomen, sur les bords de la basse Maritza. Il n'hésita pas à les assaillir avec ses 4.000 soldats. Cette attaque inattendue, en pleine nuit, causa dans tout le camp un désordre affreux. Les Turcs

n'eurent qu'à égorger. Voukachine et Ougliécha périrent.

Cette défaite eut des conséquences funestes. Les Osmanlis pénétrèrent comme des fauves dans la Macédoine désormais sans défense et subjuguèrent les habitants des vallées de la Mœsta et de la Strouma. Les voïvodes de ces contrées acceptèrent le vasselage. Mais deux d'entre eux firent quelque résistance : Krali-Marko et Constantin. Krali-Marko avait Prilep pour capitale, et c'est dans les environs de cette ville qu'il s'illustra par des exploits prodigieux. Constantin, qui régnait aux pieds du Rhodope et de l'Ossogovska-Planina, tint lui aussi en haleine, pendant quelques années, les régiments du sultan. A la fin du compte, tous deux se rangèrent parmi les feudataires turcs.

Coalition jougo-slave. — La Serbie, la Bosnie, le Monténégro et la Valachie finirent par comprendre qu'il fallait s'unir. Ce fut le roi de Bosnie, Tverdko Ier (ou Twarko), qui prit la tête du mouvement. Son plan était de fonder une grande confédération jouglo-slave où entreraient tout les États situés entre le Danube et l'Adriatique. De concert avec le souverain serbe, Lazare, il conquit la Dalmatie et s'allia aux Croates. Le despote de l'Albanie maritime se joignit à leur groupe. Les tsars de Vidin et de Tirnovo, Strachimir et Jean Chichman III, tout occupés de leurs querelles personnelles, se tinrent à l'écart de la ligue, mais beaucoup de leurs sujets allèrent grossir les rangs des confédérés.

Prise de Sofia (1382). — Depuis longtemps déjà, Lala-Chahin cherchait à prendre Srédetz ; plusieurs tentatives militaires, très bien conduites, avaient échoué ; il résolut d'employer la ruse. Sur ses ordres, un jeune Turc, soi-disant transfuge, se présenta au gouverneur de la ville, et, pour lui inspirer confiance, demanda le baptême, Le gouverneur, désireux d'avoir au palais quelqu'un qui le renseignât sur les projets mahométans, garda près de

lui le converti et en fit son conseiller. Ils devinrent très intimes. Un jour qu'ils chassaient ensemble sur le Vitoch, l'espion réussit à le séparer de ses gens et à l'entraîner de force à Philippopoli. Alors, Indjé-Balaban, pacha de cette ville, courut attaquer la cité privée de chef, et, après un long siège, s'en rendit maître.

Victoire jouglo-slave de Plotchnik (1387). — Les alliés attendaient patiemment une occasion favorable de se jeter sur les Turcs. En 1387, une grave révolte contre Mourad I[er] éclata en Karamanie. Le sultan partit aussitôt pour cette région et ne laissa que 20.000 soldats à ses généraux de Thrace. Dès qu'il eut traversé le détroit des Dardanelles, Lazare et Tverdko entourèrent les Ottomans à Plotchnik, sur la Toplitza, et en firent un terrible carnage.

Jean Chichman III a Nicopolis (1388). — Ce triomphe releva les courages et ranima les espérances de tous les États chrétiens de la péninsule. Chichman se dégagea des Turcs et se proclama l'allié des Serbes et des Bosniaques. Ivanko, successeur de Dobritch, rejeta lui aussi la vassalité des Osmanlis. Mais Mourad I[er] fit face à tous ses ennemis. Son général Timour pacha écrasa dans la plaine d'Iconium Ala-Eddin, le prince rebelle de Karamanie. A la nouvelle que Jean Chichman, Ivanko et Mircéa le Grand (1386-1418), prince de Valachie, donnaient la main à Tverdko et à Lazare, il chargea un de ses lieutenants d'achever la pacification de l'Asie et il revint précipitamment en Europe.

Pour empêcher la jonction des deux armées, le grand-vizir Ali pacha se dirigea vers le nord avec 30.000 hommes. Il franchit le Balkan dans la région d'Aïtos, enleva Choumen et toutes les forteresses s'élevant entre Gabrovo et Provadia. Le tsar s'était enfermé dans Nicopolis. Ali pacha vit combien il lui serait difficile de s'emparer de cette ville abondamment approvisionnée, et il

pria Mourad de venir en présider lui-même le siège. Mais, à la vue des innombrables corps de troupes du sultan, Chichman demanda la paix, jura de payer tribut et de remettre Silistrie. Seulement, lorsque les Turcs furent repartis, il se déclara délié de ses serments. Ali pacha, qui n'avait pas encore quitté Choumen, retourna en arrière, saccagea Silistrie et marcha de nouveau sur Nicopolis. Le fils de Rébecca en fut réduit à se jeter aux genoux du grand-vizir et à le supplier d obtenir sa grâce. Il fut emmené au camp des Osmanlis, à Touzla. Mourad Ier lui accorda des revenus et le titre de feudataire.

Bataille de Kossovo (1389). — Une fois débarrassé de Jean Chichman III, Mourad se porta au-devant des alliés jougo-slaves. Il les rencontra dans la plaine de Kossovo. Leur armée avait belle allure et vibrait d'ardeur patriotique. La veille de la bataille, les souverains confédérés buvaient en compagnie de leurs principaux boyards, quand Lazare dit à l'un d'entre eux, Miloch Obilitch, un Serbe : « Vide cette coupe à ma santé, quoique tu sois accusé de nous trahir. — Merci, répliqua le voïvode, je ne tarderai pas à te prouver ma fidélité. » Le lendemain matin, Miloch Obilitch se rendit au camp ennemi et annonça qu'il venait faire sa soumission. Le sultan, que les princes chrétiens de la péninsule avaient habitué au spectacle de ces honteuses palinodies, n'eut aucun soupçon et admit le guerrier serbe à lui baiser les pieds. Miloch fit mine de se prosterner, et, en s'inclinant, poignarda Mourad.

Sans se laisser décontenancer, le fils du défunt, Bajazet, secondé par Ali pacha, commença immédiatement l'attaque, avant que la nouvelle de l'assassinat se fût répandue. La lutte fut longue et acharnée. La victoire était en suspens lorsque le gendre de Lazare, Vouk Brankovitch, dans l'espoir de devenir roi de Serbie, fit défection à la tête de 10.000 cavaliers. Dès lors tout était perdu pour les Serbes. Lazare et un grand nombre de boyards fu-

rent égorgés sur le cadavre de Mourad (le 15 juin 1389).

L'armée ottomane acclama le glorieux Bajazet, qui reçut, à cause de sa bravoure et de la rapidité de son coup d'œil, le surnom d'Ilderim (l'éclair). Cependant, le nouveau sultan craignit de pousser les jougo-slaves au désespoir. Il se contenta d'imposer sa suzeraineté au fils de Lazare, Étienne Lazarevitch, et d'emmener sa sœur au harem.

Chute de Tirnovo (1393). — De 1389 à 1393, Bajazet acheva de soumettre l'Asie Mineure. Une seule ville, Ala-Cheïr, refusait encore d'ouvrir ses portes; le sultan ordonna à l'empereur Manuel II Paléologue (1391-1425) de monter lui-même à l'assaut de cette héroïque citadelle byzantine; le basileus eut la lâcheté d'obéir et il délivra ainsi son allié du dernier obstacle qui le retenait au delà de Constantinople. Bajazet le récompensa en envoyant une de ses armées bloquer Byzance, pendant que lui-même allait donner à la Bulgarie le coup de grâce.

Au printemps de 1393, ses troupes investirent étroitement Tirnovo. Son fils Tchélébi dirigeait les opérations. Le siège se prolongea trois mois. La cité succomba le 17 juillet. L'église patriarcale de l'Ascension fut transformée en mosquée ; les autres sanctuaires subirent le même sort, ou devinrent des bains et des écuries; le palais de Trapezitza s'effondra dans les flammes; tous les notables périrent au milieu des supplices ; la plupart des habitants se virent déportés en Asie Mineure. Quant au patriarche Euthyme, qui avait été l'âme de la résistance et avait magnifiquement tenu la place du tsar demi-juif, on le revêtit de ses ornements pontificaux, on l'abreuva d'outrages à travers les rues de la ville fumante et on l'exila en Macédoine.

Avec Euthyme disparaissait le patriarcat de Tirnovo (1204-1393). L'Etat bulgare passait aux mains des Turcs, et l'Église bulgare à celles des Grecs [1].

1. « De même, dit M. Léger, que les exilés de Byzance vinrent por-

Légendes relatives a la mort de Jean Chichman III. — D'après les sources turques, Chichman, fait prisonnier à Nicopolis, n'aurait pu s'enfuir de Touzla et serait allé mourir dans une prison de Plovdiv, en 1395.

D'après les traditions indigènes, il se serait retiré à Sofia au lendemain de la catastrophe de Tirnovo. Après avoir caché ses trésors dans le monastère d'Ourvitch, il entama une lutte épique qui se continua pendant sept ans, avec des alternatives de revers et de succès. Le combat suprême eut lieu sur la colline qui se trouve derrière Samokov. Fortement retranché, il eut raison sans peine des premières attaques. Mais les Osmanlis ne quittèrent pas pour cela leurs positions. Ils attendaient Ali pacha. Celui-ci fut assailli furieusement dans le défilé d'Iktiman par de nombreuses bandes bulgares et dut sacrifier la moitié de ses troupes pour arriver jusqu'aux gorges de l'Isker. Malgré ces pertes, les Turcs gardaient encore une écrasante supériorité numérique. Les bataillons du tsar les chargèrent quand même; refoulés, ils se réfugièrent dans la forteresse de Dossio: c'est là, le soir même de la bataille, que Jean Chichman III mourut des blessures qu'il avait reçues (26 octobre 1400).

Conquête de la Valachie (1394). — Pour compléter sa victoire de Tirnovo, Bajazet attaqua sans tarder la Valachie où régnait le voïvode Michel, fils de Mircéa le Grand, lequel avait été fait prisonnier et emmené à Brousse. Dans l'état-major du sultan, on remarquait Étienne Lazarevitch, Krali-Marko et Constantin, que le vainqueur traînait partout après lui.

Avant le combat, Krali-Marko, selon la légende, aurait

ter en Occident la culture hellénique, de même les savants et les prêtres bulgares allèrent chez leurs congénères serbes et russes répandre les lettres slaves dont leur patrie est le berceau. » Il est certain que la littérature bulgare est la mère des littératures serbe et russe. On l'oublie volontiers à Belgrade et surtout à Pétersbourg.

dit à Constantin : « Je prie Dieu de faire triompher les chrétiens et de ne prendre que moi comme victime. » Il périt, en effet, d'une flèche serbe ou bulgare. Il la méritait d'ailleurs, car lui et ses frères voïvodes passaient facilement dans l'armée des infidèles et apostasiaient volontiers. Michel fut un des rares princes qui firent tout leur devoir. En dépit de sa déroute du 10 octobre 1394, il combattit longtemps encore dans les montagnes de Transylvanie.

DÉFAITE DES CROISÉS A NICOPOLIS (1396). — Les succès remportés en Roumanie achevèrent de consolider la puissance ottomane en Europe. L'empire grec ne se composait plus que d'informes débris de provinces; le centre était réduit à un petit triangle compris entre la Marmara et la mer Noire ; la Macédoine et le despotat de Sparte étaient séparés de Byzance par de vastes territoires qui appartenaient soit aux Turcs, soit à des boyards slaves, soit à des seigneurs français; et ces diverses possessions n'étaient reliées par aucun lien administratif.

Cette situation que Byzance s'était préparée elle-même pendant de longs siècles alarma les voisins hongrois. Leur souverain, Sigismond, réclama impérieusement la mise en liberté de la Bulgarie et de la Valachie. Bajazet répondit avec non moins de hauteur qu'il gardait les deux prisonnières. La guerre fut décidée.

Le monarque hongrois appela toute la chrétienté à se défendre elle-même en prêtant secours à son royaume. Le pape ordonna de prêcher la croisade dans toutes les églises d'Occident. La fleur des chevaliers français accourut ; le comte d'Eu, connétable, les ducs de Bourbon, Henri et Philippe de Bar, cousins du roi, l'amiral Jean de Vienne, le maréchal de Boucicaut, les sires de la Trémoïlle et de Coucy étaient à la tête de la plus brillante noblesse; en route, ils enrôlèrent les seigneurs de Bavière, de Styrie et les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Leur armée, forte de 60.000 hommes, mit le siège devant Nicopolis.

Les Osmanlis étaient 110.000, dont la moitié de chrétiens des Balkans.

Le combat eut lieu près de Nicopolis, au sud-ouest, entre la vallée de l'Ossem et les étangs du Danube. Les chevaliers français, au premier rang comme toujours, engagèrent l'action en dispersant l'avant-garde et en fonçant sur les janissaires. Mais l'aile droite et l'aile gauche, formées de Valaques de Mircéa, battirent en retraite après avoir donné au hasard quelques coups de lance ou d'épée. Le centre, composé de Bohêmes et d'Allemands, continua la lutte avec furie et eût peut-être vaincu, si les Bosniaques et une partie des Hongrois n'avaient pas lâché pied. Étienne Lazarevitch, resté jusqu'alors immobile devant ses bataillons serbes, se précipita au secours de son suzerain Bajazet, le meurtrier de son père Lazare, et lui donna la victoire.

Dix mille captifs furent égorgés par les vainqueurs, mais 30.000 Musulmans couvraient le champ de bataille (25 septembre 1396).

L'ESCLAVAGE (1396).— A partir de ce moment, du Timok à Varna, la Bulgarie fut aux mains des Turcs. Strachimir fut pris et son fils se réfugia en Hongrie. Bajazet appela en Mésie et en Thrace de nombreux colons osmanlis. Dépossédés de leurs terres, beaucoup d'habitants de la plaine s'enfuirent dans les hautes vallées, sur les plateaux du Balkan et du Rhodope où ils fondèrent des villages inaccessibles. D'autres, parmi lesquels certains boyards et une foule de bogomiles, adoptèrent le mahométisme. Les Pomaks d'aujourd'hui sont les descendants des Bulgares apostats.

LA CRISE OTTOMANE ET SON DÉNOUEMENT.— Bajazet s'était vanté de faire manger l'avoine à son cheval sur l'autel de Saint-Pierre de Rome. Tout à coup, il apprend que Tamerlan, le reconstructeur de l'empire de Gengis-Khan, a envahi ses États et vaincu son armée. Réunissant tou-

tes ses forces, il va lui livrer bataille dans la plaine d'Angora. Il est battu, il tombe au pouvoir de l'ennemi (20 juillet 1402) et il meurt en captivité.

Ses fils se disputent son héritage et s'en arrachent les lambeaux. L'un d'eux, Mahomet Ier, parvient à se rendre maître de toute la succession et il passe sa vie à réprimer les révoltes de ses frères et de ses feudataires.

Mais la Bulgarie et ses voisins ne profitent pas de cette merveilleuse occasion de secouer le joug des Osmanlis. Leur inconcevable passivité permet à Mourad II de réparer le désastre d'Angora. Il bat le vaillant prince provençal[1] de Janina, Jean Castriot, plus connu sous le nom de Scanderbeg (1431). Il écrase à Varna le roi de Hongrie, Wladislas, et le voïvode de Transylvanie, Jean Corvin de Hunyade (1444). Seul, Scanderbeg, chef de la tribu albanaise catholique des Mirdites, lui tient tête et le brave impunément.

Cette résistance isolée n'empêcha pas Mahomet II d'asservir la Serbie, la Bosnie et la Grèce après être entré à Constantinople le 29 mai 1453.

Le patriarche Euthyme ; son œuvre ; son influence littéraire. — Les dernières années de la Bulgarie furent illuminées par la physionomie très noble et très vivante d'Euthyme.

Il naquit à Tirnovo vers 1320, d'une famille de boyards. Il embrassa de bonne heure l'état monastique et s'attacha au fameux réformateur Théodose. Celui-ci avait fondé un monastère à Kilifarévo, à deux heures au sud de la capitale. Quand il le quitta pour aller mener dans les montagnes la vie érémitique, c'est Euthyme qu'il se choisit comme remplaçant. Plus tard, en 1365, ils firent ensemble à Constantinople une sorte de voyage d'études. A la mort du maître, le disciple se retira au mont Athos, Sa science et sa vertu y excitèrent la jalousie, et on in-

1. De la famille des Balsa ou des Baux.

trigua tellement contre lui qu'on le fit exiler par Jean V Paléologue dans l'île de Lemnos.

Gracié en 1370, il revint à Tirnovo et s'enferma dans une grotte qui donna naissance au monastère de la Sainte-Trinité. En 1375 et 1378, il fut élu patriarche. Son bon sens, ses talents administratifs, son patriotisme et sa sainteté firent de lui le centre de ralliement des cœurs et des esprits bulgares au cours du long drame qui se termina par la ruine de la patrie. Exilé en Macédoine, il y continua son splendide apostolat, distribuant aux pauvres proscrits l'argent qu'il recevait des boyards et soutenant le courage de ceux qui l'entouraient. Il mourut aux environs de 1415.

Les écrits d'Euthyme sont nombreux. *Vies de saint Jean Rilski ; d'Hilarion, évêque de Mogléna ; de sainte Petka, d'Epivati, dans la Thrace inférieure ; de sainte Philothée. Panégyriques des saints Constantin et Hélène ; de sainte Nédèla ; de Michel de Potuka, en Roumanie ; de saint Jean, évêque de Polybotum, en Phrygie. Lettres à des moines et à Anthime, métropolitain de Valachie. Office de sainte Théophano, femme de l'empereur Léon VI. La traduction de la messe de saint Jacques, des messes de saint Jean Chrysostome, de saint Basile et des présanctifiés.*

Mais le principal titre littéraire d'Euthyme est un *essai de revision des Livres sacrés*. L'ignorance des copistes avait gravement altéré les textes. De plus, le paléo-slave, sous l'action du dialecte populaire, s'affranchissait de la phonétique et de la syntaxe primitive et se mélangeait d'éléments grecs, albanais ou roumains qui le déformaient d'une façon très sensible. Le savant patriarche entreprit de rendre au style sa pureté et de restaurer la vieille langue ecclésiastique. Il fixa des principes, des règles. Et Jean Chichman III ordonna de soumettre à l'approbation d'Euthyme toutes les copies de textes sacrés qui seraient faites dans le royaume.

La conquête turque arrêta le beau mouvement imprimé

par le saint patriarche à la littérature bulgare ; la suppression de la vie nationale fut la mort de toute vie intellectuelle. Mais les manuscrits de l'école de Tirnovo se répandirent très vite en Bulgarie et en Serbie, où ils contribuèrent puissamment au maintien des traditions bulgaro-slaves [1].

1. Pour tout ce qui concerne le premier patriarcat bulgare (924-1019), l'archevêché gréco-bulgare d'Ochrida (1020-1393), le patriarcat bulgare de Tirnovo (1204-1393), le patriarcat gréco-bulgare d'Ochrida (1393-1767), et l'Église bulgare sous la domination phanariote (1767, 1860), de même que pour la création de l'exarchat (1860-1870), l'organisation intérieure de l'exarchat, l'Église bulgare uniate et l'Église latine en Bulgarie, on consultera très fructueusement l'excellent travail du R. P. Vailhé dans le *Dictionnaire de Théologie catholique*. Cet article qui ne comprend pas moins de 61 colonnes compactes, est une mine de renseignements pour tout ce qui a trait à l'histoire ecclésiastique de la Bulgarie.

Un fait à retenir. En 1823, le métropolite phanariote de Tirnovo, Hilarion, au cours de travaux exécutés derrière l'autel de la cathédrale de Tirnovo, découvrit une chambre voûtée pleine de manuscrits. C'était l'ancienne bibliothèque des patriarches, enrichie surtout par Euthyme. La chambre renfermait aussi des reliques. Ces reliques furent vendues en Valachie. Quant aux très nombreux manuscrits slavo-bulgares, ils furent brûlés solennellement.

LIVRE VIII

LA BULGARIE OTTOMANE

CHAPITRE PREMIER

LE RÉGIME TURC ET LE RÉGIME PHANARIOTE

I. Organisation civile et politique : Conséquences de la conquête. — Administration. — Relations des Turcs avec les raïas. — Communes. — Corporations. — Changement d'attitude des Osmanlis.

II. Insurrections diverses : La révolte de Tirnovo (1595). — Efforts de Déodat Bogdanof et de Pierre Partchévitch. — Tentative de 1688. — Redoublement d'oppression. — Les Haïdouks.

III. Les Phanariotes : Le patriarcat gréco-bulgare d'Ochrida (1393-1767). — Lutte entre le clergé indigène et le clergé du Phanar. — Les Bulgares sous la domination phanariote.

I. — ORGANISATION CIVILE ET POLITIQUE

Conséquences de la conquête. — La Bulgarie avait été surprise en pleine crise de développement par l'invasion des Osmanlis. Sous le règne éclatant de Siméon, elle voyait s'ouvrir devant elle un glorieux avenir. Mais, à peine sortie de l'enfance, elle était entrée de plain-pied dans l'histoire et n'avait pas eu le temps de se munir de solides institutions politiques. De plus, ses rapports avec Byzance lui avaient été funestes ; nation primitive et patriarcale, elle avait perdu sa robustesse et sa fraîcheur au contact de la civilisation raffinée et sénile de l'empire d'Orient. Elle passa ainsi de l'aurore au crépuscule sans avoir vu le soleil de midi.

La conquête turque, ce fut la nuit. Si la religion

n'avait pas sauvé la nationalité, les Bulgares auraient alors complètement disparu. Séparés du reste du monde par les vilayets d'Edirné (Andrinople), de Toma (Danube), de Bosna (Bosnie) et d'Ersek (Herzégovine), ils ne prirent aucune part au mouvement de la Renaissance et devinrent peu à peu étrangers à toute vie intellectuelle. Les hautes classes, qui auraient pu sauvegarder le patrimoine des traditions nationales, furent décimées, ou bien se firent musulmanes pour conserver leur rang. Le corps des janissaires, en se recrutant parmi les vaincus, enlevait au peuple la fleur de ses jeunes gens. Cette levée se faisait par la force. Mais c'était de leur plein gré que beaucoup de boyards et de tchorbadjis (gros propriétaires, notables), fournissaient aux Turcs les moyens de maintenir leur domination. Une bonne moitié des généraux, des beys et des vizirs ottomans se composait de Serbes ou de Bulgares chrétiens, lesquels se montraient aussi rapaces et aussi cruels que leurs collègues musulmans.

Administration. — La presqu'île balkanique perdit son nom et s'appela la Roumélie (pays des Romains ou Byzantins). Elle était placée sous l'autorité d'un beylerbey, gouverneur général, résidant à Sofia. La Bulgarie se divisait en sandjaks, ou départements, qu'administraient des sandjaks-beys. Ceux-ci étaient nommés par le sultan ; quelques-uns cependant, comme ceux d'Uskub et de Tatar-Pazardjik, avaient obtenu le pouvoir héréditaire. Les attributions du beylerbey et des sandjaks-beys étaient fort étendues. Le beylerbey, ou pacha à deux queues, réglait à sa guise la redevance de chaque domaine et contrôlait les chefs des sandjaks. Les sandjaks-beys, ou pachas à une queue, levaient les impôts, choisissaient les cadis (juges civils et religieux), surveillaient les employés des finances ; ils avaient aussi la haute main sur la police et le corps d'armée de leur province.

Relations des Turcs avec les raïas. — Au xve siècle et pendant une partie du xvie, les sultans se montrèrent à peu près humains pour les raïas (chrétiens, d'un mot turc signifiant bétail). Ils les laissaient pratiquer librement leur foi et s'occuper tout à leur aise de commerce, d'industrie et d'agriculture. Le droit de propriété et la liberté personnelle étaient généralement respectés. Les impôts se percevaient sans exactions trop criantes. Les tribunaux rendaient assez bien la justice. Bref, les Turcs, qui ont un grand fond de bonhomie et de droiture, ne maltraitaient pas les vaincus.

Cet état de choses dura tant que les sultans furent vraiment les chefs suprêmes. Lorsqu'il y eut dispersion de l'autorité centrale, l'empire devint la proie d'une violente anarchie. La souveraineté unique, tout en gardant son rang officiel, céda la réalité de son pouvoir à des souverainetés multiples qui établirent en chaque sandjak un régime d'atroce tyrannie. La faiblesse et l'insouciance d'en haut produisirent la cupidité et les sauvageries d'en bas.

Communes. — Au début, les communes restèrent en possession de leur autonomie. Le maire et l'ancien du village présidaient à la rentrée de l'impôt, s'interposaient entre les paysans dans les questions litigieuses et répondaient de l'ordre devant le bey. Dans la Bulgarie occidentale, de nombreuses communes, par groupes de quatre ou cinq, s'étaient réunies sous des chefs que les Turcs reconnaissaient. Ces principicules défendaient souvent très bien leurs gens et constituaient une force que les vainqueurs avaient tout intérêt à ménager.

Certaines localités, telles Koprivchtitza, Panaguricht é, Kotel et Tchépino, étaient tout à fait privilégiées, puisqu'elles jouissaient d'une presque complète exemption d'impôts et avaient leurs voïvodes. C'étaient d'abord les villages militaires, c'est-à-dire ceux qui envoyaient chaque année des soldats à l'armée ottomane. Venaient en-

suite les villages gardes-frontières, dont les habitants, tous armés de sabres et de lances, recevaient une solde mensuelle. Il y avait aussi des villages d'archers, où l'on dressait des faucons pour les chasses des beys. D'autres villages enfin surveillaient les défilés et devaient avertir la population en cas de danger.

Corporations. — Une corporation, ou *esnaf*, comprenait les artisans qui dans une même ville exerçaient la même profession ; nul ne pouvait lui échapper et s'isoler ; elle assurait à tous sécurité et considération. Chaque cité possédait ainsi ses corps de métiers qui avaient chacun leur rue, leur caisse de secours et leur comité de maîtres.

Changement d'attitude des Osmanlis. — A partir de la fin du XVIe siècle, l'action personnelle des sultans s'affaiblit. La disparition de leur initiative royale fut le signal de la décadence turque. Les détenteurs des timars et des ziamets (fiefs militaires) se mirent à lever sur les paysans de la péninsule des fermages, un impôt territorial et une dîme qui dévoraient les huit dixièmes des produits. Les gouverneurs de provinces commencèrent à trafiquer odieusement de toutes les charges officielles. La vénalité et la corruption s'introduisirent dans toutes les branches de l'administration. Les janissaires s'établirent à poste fixe dans leurs garnisons et s'y marièrent ; de soldats, ils devinrent gardes nationaux ; ils n'eurent plus d'autre occupation que de faire et de défaire les grands-vizirs et les sultans ; ils ne cessaient de terroriser la capitale que pour aller se rassasier de crimes dans les Balkans.

La masse du peuple bulgare dut courber la tête et souffrir sans dire mot. Mais, de-ci, de-là, des hommes plus énergiques ne purent se résigner à ce rôle d'esclaves silencieux. Ils se réfugiaient dans la montagne et en descendaient au moment propice pour exercer sur les

beys et les différents fonctionnaires ottomans de justes et effroyables représailles. On les appelait les *haïdouks*.

II. — INSURRECTIONS DIVERSES

LA RÉVOLTE DE TIRNOVO (1595). — En 1594, le voïvode de Valachie, Michel le Brave, le voïvode de Moldavie, Aaron, et le prince de Transylvanie, Sigismond Batory, conclurent un traité d'alliance contre les Osmanlis. Le grand-vizir, Sinan pacha (apostat italien), se dirigea sur Bucarest et s'en empara (1595). Mais les alliés rejetèrent ses troupes dans des marais impraticables, empalèrent des milliers de prisonniers et rôtirent à petit feu plusieurs généraux. Ce qui leur échappa, ils l'atteignirent au passage du Danube, près de Giurgévo. De toute l'armée de Sinan pacha, il ne revint que quelques centaines d'hommes.

Immédiatement, tout le nord de la Bulgarie orientale se souleva. Varna, Provadia, Choumen et Roustchouk se remplirent d'insurgés. A Tirnovo, un faux descendant de Chichman III fut proclamé tsar. Par malheur, cette rébellion ne reposait pas sur un plan s'exécutant avec méthode et esprit de suite. Il y eut d'ailleurs beaucoup de gens qui demeurèrent fidèles à la cause ottomane et travaillèrent à faire échouer cet essai de libération.

Bientôt, le nouveau souverain et ses assistants n'eurent plus d'autre ressource que de s'enfuir en Russie. Ceux qui les avaient suivis dans la lutte passèrent en Valachie, au nombre de 16.000, pour échapper à la vengeance turque.

EFFORTS DE DÉODAT BOGDANOF ET DE PIERRE PARTCHÉVITCH. — Dans la seconde moitié du XVIIe siècle, le clergé latin de la Bulgarie occidentale organisa un vaste soulèvement qui aurait peut-être abouti s'il s'était généralisé. Ce fut l'archevêque catholique de Sofia, Déodat

Bogdanof, issu d'une famille de boyards de Kiprovetz, qui dirigea ce début du réveil de la conscience nationale. Il ne se contentait pas de donner des idées, il indiquait lui-même comment il fallait les traduire en actes ; et l'on dit qu'il était plus souvent dans la montagne que sur son trône archiépiscopal. Avant de mourir, ce rude patriote confia son œuvre à l'un de ses amis, Pierre Partchévitch, né lui aussi à Kiprovetz. On pria ce dernier d'aller solliciter une intervention des puissances d'Occident. Il déféra volontiers à ce désir. Homme de savoir et d'expérience, diplomate courageux et habile, il était à même de bien s'acquitter de cette mission. Il se rendit en Pologne, en Allemagne et en Italie. Il fut bien accueilli partout, mais nulle part il n'obtint de promesses formelles. Il mourut à Rome, au cours d'un de ses voyages, en 1674.

Tentative de 1688. — Malgré l'échec de toutes les démarches de ce noble pèlerin de l'indépendance, le groupe de Déodat Bogdanof ne se découragea point. Du reste, les Turcs avaient subi de nombreuses défaites sur terre et sur mer. Sobieski et ses Polonais les avaient battus sous les murs de Vienne le 12 septembre 1683. L'amiral français Duquesne détruisait Alger, jetait cinq mille bombes dans Tripoli et menaçait de forcer les Dardanelles. Le margrave Louis de Bade enlevait Belgrade (1688), que les Musulmans nommaient le boulevard de la guerre sainte.

Ces revers successifs firent jaillir du sol bulgare une véritable armée d'insurgés dont Georges Peïatchévitch, voïvode de Kiprovetz, prit le commandement. Mais ces héros succombèrent sous le nombre, et leurs villages furent incendiés. Uskub, Kustendil, Pirot, Vidin et Tirnovo, qui avaient pris part à l'insurrection, perdirent leurs dernières franchises. Il s'ensuivit un nouvel exode en Valachie et en Transylvanie.

REDOUBLEMENT D'OPPRESSION. — Ces soulèvements excitèrent au plus haut point la rage des Osmanlis. Ils défendirent d'élever de nouveaux édifices sacrés; ils firent abattre les croix qui se dressaient sur les églises et interdirent l'usage des cloches. Les raïas ne devaient avoir aucune arme; ils n'avaient pas le droit d'adopter pour leurs habits la couleur verte et la couleur rouge, réservées aux Ottomans. Quand ils entraient dans une localité où il y avait des Turcs, ils étaient obligés de descendre de cheval et de conduire leur bête par la bride ; si, dans la campagne, ils rencontraient un fils du Prophète, ils sautaient à bas de leur monture et s'inclinaient profondément devant lui; dans la rue, au passage d'un mahométan, hommes et femmes étaient contraints de rester debout; lorsque ledit mahométan avait dans les mains un objet quelconque, le raïa le lui prenait respectueusement et le lui portait jusqu'à la maison. Le premier Osmanli venu pouvait réquisitionner un chrétien pour les gros travaux de son ménage, comme couper du bois, nettoyer l'écurie, etc.; en cas de refus, il lui était loisible de le tuer ou de lui infliger n'importe quelle torture.

Les Turcs faisaient usage de châtiments épouvantables. Le supplice du pal était réservé aux haïdouks, aux maires, aux anciens, aux voïvodes. Pour un rien, on mettait des douzaines de paysans ou de citadins à la question. Tantôt on leur enfonçait des morceaux de bois pointus sous les ongles; tantôt on les frottait de goudron ou d'huile avant de les coucher entre deux tas de braises ; tantôt on les enterrait vivants, la tête émergeant seule.

Quand on n'atteignait pas les raïas dans leur corps et leurs biens, on les frappait dans leur honneur et leurs affections. A tout instant, des femmes bulgares étaient entraînées dans les harems et n'en ressortaient plus. Il n'était pas rare qu'un chef de famille tuât son épouse et ses filles pour les préserver des outrages du vainqueur; on vit même des fils poignarder leur mère et leurs sœurs menacées.

Les Haïdouks. — Relativement peu nombreux au xve et au xvie siècle, ils devinrent légion au xviie et au xviie siècle. Ils s'organisèrent d'une façon rigoureuse. Ils n'admirent plus dans leurs rangs les voleurs de grand chemin ; ils n'y recevaient que les hommes de bonne renommée et d'une bravoure à toute épreuve. Ils formaient des bandes de vingt à trente. Le plus habile et le plus hardi de la compagnie était proclamé voïvode ; il exerçait sur tous ses subordonnés le droit de vie et de mort. Il désignait les innocents qu'il fallait venger et les coupables qu'il fallait exécuter. Ses soldats étaient armés d'un poignard, d'un yatagan, d'une paire de pistolets, d'un fusil ; l'été, ils donnaient la chasse aux oppresseurs, et parfois aussi à leur propres compatriotes; l'hiver, ils se cachaient soit dans les villages, soit dans des cavernes où les bergers les ravitaillaient.

III. — LES PHANARIOTES

Le patriarcat grégo-bulgare d'Ochrida (1393-1767). — Tiraillés entre les Turcs qui les grevaient d'impôts et leurs ouailles qui refusaient quelquefois de se laisser tondre, les archevêques d'Ochrida risquaient à tout moment de perdre leur place ou leur tête. De 1650 à 1700, on ne compta pas moins de dix-neuf démissions forcées ou dépositions, chiffre cependant peu élevé en comparaison des trente-quatre que nous offre à la même époque l'Église de Constantinople. Ce changement continuel provenait la plupart du temps d'embarras financiers et de tripotages.

Après leur victoire, les Turcs avaient converti en mosquées les principaux édifices du culte chrétien, ils avaient confisqué les biens ecclésiastiques, ou les avaient constitués terrains vakoufs [1]. Malgré ces spoliations, l'Église

1. Bien possédé par une mosquée, destiné à l'entretien du clergé, et exempt d'impôt.

ochridéenne, réduite souvent à la plus extrême pénurie, devait acquitter jusqu'au dernier centime ses énormes charges fiscales: taxe sultanique, impôt foncier, mobilier et personnel. Ces obligations étaient d'autant plus onéreuses qu'elles n'avaient rien de fixe; chaque candidat à un siège vacant les faisait monter le plus possible pour être agréé du beylerbey. Comme le non-acquittement de la dette était toujours suivi d'un emprisonnement ou de l'exil, le patriarche courait toute l'année après ce fabuleux capital. Pour l'atteindre, il livrait aux plus offrants les éparchies et imposait à chaque nouvel évêque une forte taxe de consécration. Celui-ci, afin de rentrer dans ses fonds, vendait les fonctions et les ordres sacrés, accordait à des taux élevés toutes sortes de dispenses contraires aux prescriptions canoniques. Un évêché bulgare coûtait 4.000 ducats; la dignité patriarcale, de 6.000 à 25.000 ducats, sans compter les pourboires. La simonie et la concussion régnaient à tous les degrés de la hiérarchie.

Lutte entre le clergé indigène et le clergé du Phanar. — L'archevêque d'Ochrida devait, en outre, payer au sultan le *miri*, impôt que tout chef d'Église était obligé de verser à la Sublime Porte pour en obtenir le firman d'investiture. Dès qu'un compétiteur s'engageait à fournir double miri, on chassait l'archevêque et on disposait de son siège en faveur du concurrent. C'est par ce moyen que les Grecs du Phanar réussirent à évincer les candidats indigènes non seulement dans les Balkans, mais encore dans tout l'empire turc.

A cause de leur profond mépris pour les chrétiens, les Ottomans ne cherchaient pas à se les assimiler. Ils ne voyaient en eux que des êtres inférieurs. Dans le but de se tenir le plus possible à l'écart, ils leur avaient laissé leur religion, leur langue, voire même quelques parcelles de l'administration locale et du pouvoir judiciaire. C'est ainsi que Mahomet II avait conféré au patriarche de Byzance l'autorité spirituelle et en partie temporelle

sur tous les orthodoxes de son royaume ; il en avait fait l'intermédiaire officiel entre le gouvernement turc et les populations chrétiennes.

Depuis 1396, les Bulgares se trouvaient donc soumis directement au chef de l Église de Constantinople. Le patriarcat d'Ochrida était byzantin; le haut clergé se recrutait exclusivement parmi les Hellènes de la presqu'île, le bas clergé parmi les Serbes, les Bulgares et les Roumains grécisés. Mais les Grecs du Phanar entreprirent, avec l'appui des Osmanlis, d'expulser de la hiérarchie péninsulaire tous les popes et tous les évêques nés dans le pays, pour les remplacer par des chevaliers d'industrie venus des rives de la Corne d'Or. Ce fut une lutte sans trêve et sans merci entre les candidats indigènes et les candidats phanariotes. Le duel dura près de 200 ans et se termina par la suppression du patriarcat ochridéen (janvier 1767). La sujétion fut alors absolue, et cette conquête ecclésiastique pesa sur les Bulgares non moins lourdement que la conquête politique.

Les Bulgares sous la domination phanariote. — Dès qu'ils eurent obtenu la victoire, les évêques du Phanar s'empressèrent de substituer dans la liturgie et dans l'enseignement la langue grecque à la langue slave. Ils défendirent d'enseigner le bulgare dans les écoles et ils rendirent obligatoire l'étude du grec ancien. Higoumènes, prêtres instruits, commerçants et bourgeois, s'hellénisaient à l'envi. On rejeta l'alphabet cyrillique et on se mit à écrire le bulgare en lettres grecques. Les métropolites détruisaient d'une façon systématique les monuments de la littérature slavonne, ils brûlaient tous les manuscrits qui leur tombaient sous la main. Au mont Athos, qui avait été le centre littéraire des jougo-slaves, les riches bibliothèques des divers monastères furent livrées aux flammes [1].

1. Pour plus de détails, consulter Louis Léger, *La Bulgarie*, pages 50 et 61.

Quant aux charges ecclésiastiques, elles étaient plus que jamais à l'encan. On vit des cuisiniers, des garçons de café, des fabricants de porte-cigarettes parvenir à l'épiscopat. Ces évêques, humbles valets des Turcs, payaient leur élévation au moyen des sommes énormes qu'ils extorquaient à leur troupeau. A leur exemple, les popes des villes et des campagnes ne se faisaient plus remarquer que par leur ignorance, leur servilité et leur privation de sens moral. Il semblait que la nationalité bulgare n'existait plus. Le bruit des insurrections et des représailles n'arrivait pas jusqu'en Europe. Les savants les plus sérieux du XVIII[e] siècle n'avaient que des idées très confuses sur l'histoire du peuple de Siméon. Au début du XIX[e] siècle, les maîtres de la philologie slave, comme Dobrowsky, 1814, et Kopitar, 1815, confessaient n'avoir que vaguement entendu parler de la langue bulgare. Drogmans, banquiers, métropolites phanariotes avaient achevé l'œuvre des Turcs et croyaient avoir rendu toute renaissance impossible. Les Bulgares eux-mêmes s'abandonnèrent. Les uns se proclamèrent Grecs; beaucoup oublièrent tellement leurs traditions qu'ils en vinrent à accepter l'islamisme ; d'autres, les Pauliciens, ou Pavlikans, de Philippopoli et des environs (13.000), ainsi que leurs congénères de Nikopol et de Svichtov (11.000), pour échapper au joug du patriarche de Constantinople et sauvegarder leur nationalité, se convertirent au catholicisme, à la voix d'un Franciscain bosniaque, Pietro da Soli, et de ses compagnons, au commencement du XVII[e] siècle.

CHAPITRE II

LE RÉVEIL

PREMIÈRE PHASE : Le Père Païsi (XVIII[e] siècle). — Stoïko Vladislavof (1739 1815). — La situation turque sous Sélim III (1789-1807). — Le royaume de Pasvan-Oglou. — La Turquie et la Russie. — Délivrance de la Serbie (1804-1830). — L'indépendance grecque (1821-1830). — Part prise par les Bulgares à la délivrance de la Serbie et de la Grèce. — Georges Mamartchof. — Renouveau intellectuel. — Georges Vénéline (1802-1839). — Aprilof et Palauzof.

DEUXIÈME PHASE : La question ecclésiastique. — Effets du hatti-humayoun de 1856. — Essai d'union avec Rome (1860). — Création de l'Exarchat (1860-1872).

TROISIÈME PHASE : Le Comité d'Odessa et le Comité de Bucarest. — Les « Vieux » et les « Jeunes ». — Lewski et Botef. — Hécatombes de Panaguriché, de Pérouchtitza et de Batak (1876).

PREMIÈRE PHASE

LE PÈRE PAÏSI. — Au milieu du XVIII[e] siècle, alors que la nation de Boris paraissait à tout jamais morte, un symptôme de résurrection se produisit. En 1762, un hiéromoine (moine prêtre), Païsi, répondit parmi ses compatriotes une *Histoire slave-bulgare du peuple, des tsars et des saints de Bulgarie.* Ce livre remua profondément l'âme populaire et fut le signe annonciateur du plein réveil de la conscience nationale.

Païsi était né en 1720 dans l'éparchie (diocèse) de Samokov. Il resta quelque temps au couvent de Khilandar, au mont Athos. Il entra plus tard au monastère de Zographos. Il recherchait avec zèle tous les documents

historiques concernant son pays et il voyagea dans ce but en Bulgarie et en Autriche. Il dira dans le prologue de son travail : « Moi, Païsi, hiéromonaque de Khilandar, j'ai composé et écrit ce livre, je l'ai transporté de la langue russe vulgaire dans la langue vulgaire bulgare et slovène. J'étais dévoré de regret et je pleurais sur mon peuple, à la pensée qu'il n'a pas d'histoire complète des actions glorieuses des premiers siècles de son existence, de ses saints et de ses empereurs. Et souvent les Serbes et les Grecs nous insultaient, en disant que nous n'avions pas d'annales. J'ai vu que, dans beaucoup d'ouvrages et de chroniques, je pourrais réunir un grand nombre de renseignements; je me suis donc mis pendant deux ans à me documenter, et je suis même allé plusieurs fois pour cela en terre allemande... Je n'ai pas tenu compte des douleurs de tête qui m'ont poursuivi et des souffrances que j'ai endurées... Je n'ai appris ni la grammaire, ni la politique; je ne suis qu'un simple Bulgare, et c'est ainsi que j'ai écrit. Ce n'était pas mon dessein d'arranger mes mots suivant les règles et de trouver de belles phrases; ce que je voulais, c'était composer une histoire générale.»

L'ouvrage qui naquit (1762) de ces nobles préoccupations n'a malheureusement aucune valeur historique. Mais il rappelait au peuple bulgare les gloires de son passé, la puissance de ses rois et les vertus de ses saints. Quiconque savait tenir une plume s'empressait de le transcrire, et il fut bientôt dans toutes les mains. Avec lui, un ferment de salut venait de pénétrer dans les masses asservies.

Stoïko Vladislavof (1739-1815). — Le principal disciple de Païsi fut un pope du Balkan qui devint évêque de Vratza sous le nom de Sophroni. Il professa vingt ans dans une école de Kotel et y forma une ardente jeunesse destinée à jouer un grand rôle dans la renaissance bulgare. Son action patriotique l'exposait à toutes les violences turques et phanariotes. Pourtant, en 1794, on l'éleva au siège de Vratza. Mais on ne tarda pas à le

persécuter. Un bey le condamna sans appel à la pendaison ; il ne put faire exécuter sa sentence, car Sophroni avait gagné la montagne. Plus tard, Vladislavof passa trois ans à Vidin, gardé à vue et sans pouvoir sortir de la ville. En 1803, il s'enfuit à Bucarest. Il s'y consacra tout entier à ses travaux littéraires. Il publia successivement ses *Mémoires* (1804) et un *Recueil d'instructions* traduites du paléo-slave et du grec (1806). C'est le deuxième livre imprimé en langue néo-bulgare. Le premier date de 1651 ; il est dû à Philippe Stanislavof, évêque catholique de Nicopolis [1].

La situation turque sous Sélim III (1789-1807). — A la fin du XVIIIe siècle, la Turquie était en complète décadence. De nombreuses défaites infligées par les Russes, les désordres croissants de l'administration, les révoltes perpétuelles des pachas, les aspirations à l'indépendance de la Grèce et de la Serbie, semblaient sonner le glas de la puissance ottomane. Le pouvoir central était à la merci des soldats et de la garde. Bonaparte conquérait l'Égypte. A Belgrade, les janissaires protestaient contre les essais de réformes de Sélim III en s'emparant de la citadelle. La Bulgarie, la Thrace et la Macédoine étaient en proie à des bandes de brigands ; parmi ces pillards, appelés Kirdjalis (voleurs de poules), on rencontrait des Osmanlis, des Tatares, des Albanais, des Grecs, des Bulgares, des Serbes et des Bosniaques ; ils dévastaient villes et villages ; à la moindre résistance, ils torturaient des centaines de paysans à la fois. Ces ravageurs causèrent de terribles souffrances dans les Balkans, mais ils faisaient trembler la Turquie, et les Bulgares se prirent à espérer.

1. Philippe Stanislavof, pavlikan, naquit à Orèche (Bulgarie du nord) vers 1605. En 1648, il devint évêque de Nicopolis. En 1651, il publia un petit livre en langue bulgare, intitulé : *Abgar*. A côté de la reproduction de la lettre absolument légendaire du roi syrien Abgar à Notre-Seigneur, on y trouve la traduction du *Pater*, de l'*Ave* et des prières pour obtenir diverses grâces.

Le royaume de Pasvan-Oglou. — A Vidin, sévissait un chef de Kirdjalis, Osman Pasvan-Oglou, d'origine bosniaque. Il se proclama pacha indépendant et s'adjugea toute la Bulgarie occidentale. Il se mit incontinent à lever des impôts, à battre monnaie et à bâtir des mosquées. Kutchuk-Hussein marcha contre le rebelle. Après une lutte, où elle eut tantôt le dessus, tantôt le dessous, la Porte reconnut le royaume de Vidin et s'engagea formellement à en respecter les frontières. Pasvan-Oglou mourut dans sa capitale en 1807.

La Turquie et la Russie. — Depuis Pierre le Grand, la Russie n'avait pas cessé un instant de convoiter la péninsule balkanique et elle avait appliqué toute sa politique à essayer d'en chasser les Turcs. A maintes reprises, au cours du XVIII[e] siècle, elle avait été repoussée du Danube. Cependant, à la fin, mal servi par les janissaires, le sultan avait dû demander lui-même la paix. Elle avait été signée à Kutchuk-Kaïnardji, en Bulgarie, le 21 juillet 1774. Par ce traité, Abdul-Hamid I[er] acceptait l'indépendance de la Crimée, accordait à son ennemi moscovite la libre navigation sur la mer Noire et admettait que « suivant les circonstances où se trouveraient les principautés de Moldavie et de Valachie, les ministres et la cour du tsar pourraient parler en leur faveur, et il promettait d'avoir égard à ces représentations ». C'était placer la Moldavie et de la Valachie sous le protectorat de Pétersbourg. L'article 7 n'était pas moins désastreux pour les Osmanlis, puisqu'il concédait aux Russes le droit de remontrance au sujet de l'Église orthodoxe dans toute l'étendue de l'empire.

A dater de ce jour, le tsar harcela sans répit le sultan. En 1809, 1810 et 1811, les attaques devinrent si pressantes que la presqu'île paraissait sur le point d'être conquise tout entière. Mais la guerre éclata entre la France et la Russie. Le tsar offrit la paix. Il obtint de

la Sublime Porte une portion de la Bessarabie et les bouches du Danube qui lui donnaient libre accès dans les Balkans. Ce voisinage redoutable pour les Turcs permettait aux Bulgares et aux Serbes de relever la tête et de songer à l'affranchissement.

Délivrance de la Serbie (1804-1830). — Les Serbes furent les premiers à se lancer dans la grande lutte. Les janissaires avaient résolu de mettre à mort tous les raïas capables d'organiser un mouvement insurrectionnel (1804). Pour échapper au massacre, quelques hommes en vue soulevèrent le peuple et proclamèrent chef suprême l'un des leurs, Kara-Georges (Georges le Noir). Devenus les plus forts, ils s'emparèrent de la forteresse de Belgrade et firent payer cher aux musulmans ces quatre siècles d'oppression. Mais alors les divers généraux se disputèrent le pouvoir les armes à la main. Plusieurs défaites, infligées aux Bosniaques et aux Osmanlis, finirent par donner à Kara-Georges la prépondérance sur les autres voïvodes. Naturellement, il ne put résister aux 200.000 Ottomans qui envahirent la Serbie en 1813, et il se réfugia en Autriche avec son état-major. Seul de tous les chefs, Miloch Obrénovitch resta fidèlement à son poste. Il fit une soumission apparente, et, à la première occasion, rouvrit les hostilités (1815). Il battit l'une après l'autre trois armées turques. Sachant bien qu'il ne pourrait tenir longtemps la campagne, il entama des négociations qui valurent à son peuple certaines libertés.

La convention d'Akkerman (1826), imposée par la Russie et l'Angleterre, éleva la Serbie au rang de principauté vassale. Le hatti-chérif de 1830 régla les divers points de cette large autonomie : hérédité de la dignité princière dans la famille des Obrénovitch ; liberté du culte ; liberté du commerce ; faculté de bâtir des églises, des écoles et des imprimeries ; obligation de verser un tribut fixe.

L'indépendance grecque (1821-1830). — Après les Serbes, ce furent les Grecs qui se révoltèrent. Le signal de la rébellion fut donné par Alexandre Ypsilanti, fils d'un ancien hospodar de Valachie. En butte à l'inimitié de l'Autriche et de la Russie, il ne réussit pas à vaincre la Turquie. Mais, du moins, il avait mis le feu aux poudres. Son frère Démétrius, reconnu chef suprême de l'insurrection dans la Grèce centrale, déploya, ainsi que les célèbres Botzaris et Canaris, un héroïsme et des talents qui émurent l'Europe. La coalition turco-égyptienne devait venir fatalement à bout de ces quelques milliers de soldats hellènes, dont les généraux, d'ailleurs, usaient toutes leurs forces dans de sanglantes querelles intestines. Ces rivalités amenèrent la chute de Missolonghi et d'Athènes.

Alors les escadres française, anglaise et russe rejoignirent la flotte ottomane à Navarin et l'y anéantirent (1827). Les concessions faites aux Grecs par la Turquie n'étant pas suffisantes, les troupes moscovites, sous le commandement du comte Diébitch, occupèrent Pazardjik, Provadia, Choumen, Varna et Silistrie. Puis elles franchirent le Balkan, battirent les Turcs à Sliven, prirent Andrinople sans coup férir et s'apprêtaient à combiner leur action avec celle de la flotte britannique qui bloquait les Dardanelles. La Porte accorda tout ce qu'on voulait. La Grèce était libre (1830).

Part prise par les Bulgares a la délivrance de la Serbie et de la Grèce. — Cette part fut considérable. Comme la Bulgarie, placée au centre de la péninsule, ne pouvait se soulever sans attirer sur elle tout l'effort ottoman, elle aidait les autres à s'émanciper. Des multitudes de patriotes s'étaient mises au service de la Serbie et de la Grèce. Les haïdouks du Balkan combattaient et mouraient avec les haïdouks du Kopaonik, de même qu'avec les Klephtes et les Palikares de Thessalie ou du Péloponèse. Ils furent ainsi très utiles aux Russes et ils se

constituèrent les guides du corps d'armée de Diébitch[1].

Georges Mamartchof. — Georges Mamartchof, de Kotel, s'était distingué pendant la campagne russe de 1829. Il pensa que le moment était venu de délivrer le pays. Mais Diébitch le fit emprisonner à Bucarest, car il n'entendait pas travailler pour la Bulgarie. Rendu à la liberté après le traité d'Andrinople, le héros prépara un soulèvement qui devait éclater au monastère de Saint-Nicolas, près de Tirnovo. Un traître révéla le complot au métropolite Hilarion, lequel prévint aussitôt le pacha. Les principaux conjurés furent pendus, et Mamartchof interné en Asie Mineure.

A la suite des massacres qui accompagnèrent la découverte de cette conspiration, beaucoup de Bulgares émigrèrent en Bessarabie, où d'autres les avaient déjà précédés au nombre de 50.000 ou 60.000. Cet exode s'étendit à la Bulgarie occidentale en 1831, 1841, 1851 et 1861. Les paysans de la région de Vidin et de Leskovetz s'armèrent de cognées et de faux pour se défaire des rapaces fonctionnaires turcs. Vaincus, il leur fallut passer le Danube et céder leurs toits à des colons tartares, kurdes et tcherkesses, amenés de Crimée et de Caucasie.

Renouveau intellectuel. — Pendant qu'une partie des notables de Bulgarie se livrait à l'action directe et exterminait les Turcs en détail, l'autre partie se livrait à l'étude et préparait le renouveau intellectuel. Ce dernier travail était le plus pressant. Les gens instruits se considéraient comme Grecs et la nationalité bulgare n'était

1. Les Bulgares étaient si oubliés que, pendant cette campagne, une des principales revues russes, le *Télégraphe de Moscou*, constatait avec surprise que la région du Balkan était habitée par des populations orthodoxes dont la langue se rapprochait de l'ancien slavon. Les officiers et les soldats de Diébitch étaient fort étonnés de rencontrer, au nord et au sud de la Stara-Planina des paysans qui parlaient une langue voisine de la leur.

plus représentée que par des paysans illettrés. Mais le contact russe, les émigrations en Roumanie, l'exemple de la Serbie et de la Grèce, agissaient puissamment. Certains hommes d'esprit clairvoyant et de volonté ferme résolurent de rétablir la langue populaire, premier lien des intelligences et des cœurs. Païsi avait fait revivre les gloires anciennes et prouvé par l'histoire que son peuple n'était pas inférieur aux nations voisines ; Sophroni avait dépeint les sanglantes misères du présent et éclairé la Bulgarie sur son état misérable. Pourtant, le sentiment national n'était pas encore complètement ranimé.

Quelques riches négociants bulgares de Bucarest et d'Odessa, préservés de l'hellénisme, reprirent l'œuvre bienfaisante du moine et de l'évêque. Ils publièrent ou firent publier des livres ; ils aidaient de leurs subsides les maîtres qui s'offraient à répandre l'instruction dans les campagnes. Les frères Mustakof, nés à Gabrovo, furent au premier rang de ces généreux mécènes. Basile Nénovitch écrivit une histoire sainte. Pierre Sapunof et le P. Séraphin Eskizakharénin (de Stara-Zagora) composèrent une traduction du *Nouveau Testament* (1828). Pierre Béron, de Kotel, avait fait paraître en 1824 un *Abécédaire* auquel étaient jointes des notions de physique et d'histoire naturelle, avec des gravures ; jusqu'à lui, les écoliers du pays n'avaient eu entre les mains que le *Tchasoslov*, livre d'heures de l'Eglise grecque.

GEORGES VÉNÉLINE (1802-1839). — Le véritable promoteur de la renaissance bulgare fut l'historien Georges Vénéline. C'était un Ruthène de la Hongrie septentrionale. Il fit ses études à Moscou. C'est là qu'il publia, en 1829, *Les Bulgares d'autrefois et d'aujourd'hui*. L'année suivante, il reçut de l'Académie russe une mission en Bulgarie et put se documenter sur place. Au milieu de difficultés de toute nature, il se procura un grand nombre de manuscrits, recueillit beaucoup de chansons populaires et composa une grammaire.

Quoique bien imparfaits au point de vue de l'érudition, ses ouvrages exercèrent tout de suite une influence considérable et apportèrent un magnifique appoint à la cause nationale. Les *Bulgares d'autrefois et d'aujourd'hui* rendirent aux âmes une légitime fierté et réchauffèrent tous les cœurs. C'était la première fois qu'on présentait à ces opprimés une histoire complète de leur race, et c'était la première fois aussi qu'un historien leur parlait du passé avec cet enthousiasme et cet amour.

Aprilof et Palauzof. — La lecture des travaux archéologiques et ethnographiques de Vénéline éveilla le patriotisme de deux commerçants bulgares d'Odessa, Aprilof et Palauzof. Au mois de janvier 1835, ils fondèrent une école à Gabrovo, lui assurèrent d'importants revenus et choisirent comme professeur un moine du couvent du Rilo, Néophyte, fameux pour sa profonde connaissance des langues slaves. Des manuels élémentaires furent imprimés. Malgré l'opposition des Grecs et des Bulgares hellénisants, les élèves affluèrent.

A cette école s'ajoutèrent bientôt celles de Koprivchtitza, Svichtov, Karlovo, etc. Deux ans après, il en existait 53. Certains ouvrages de vulgarisation, surtout ceux de Néophyte Rilski, avaient 2.000 souscripteurs. Des imprimeries surgissaient à Samokov, à Salonique (1839), à Smyrne (1840), à Constantinople (1843). En 1844, Fotinov faisait paraître à Smyrne le premier journal bulgare.

La nouvelle littérature était uniquement didactique. Elle avait pour but d'enseigner à la Bulgarie les rudiments des sciences humaines. Elle produisit une résurrection intellectuelle qui ne tarda pas à être suivie de la résurrection religieuse et politique.

DEUXIÈME PHASE

La question ecclésiastique. — La lutte commencée sur le terrain de l'enseignement se continua sur le terrain ecclésiastique. Représentant attitré auprès du khalife des chrétiens de toute race, le patriarche de Constantinople, désireux de conserver sa souveraineté spirituelle et ses riches revenus, cherchait de toutes manières à entraver le relèvement de la Bulgarie. Aussi, les rapports avec le Phanar étaient-ils très tendus depuis longtemps. Dès 1840, se basant sur le hatti-chérif de Gulhané (1839) dans lequel Abdul-Médjid (1839-1861) avait promis aux raïas le respect des biens, des personnes et des consciences, la population avait réclamé un peu partout des évêques bulgares. La Porte et le Patriarcat ne voulurent rien entendre.

Mais les chefs du mouvement ne rabattirent rien de leurs exigences, car ils savaient que la constitution d'une Église autonome donnerait à leur nationalité une existence officielle. Au premier rang des combattants se trouvaient l'archimandrite Néophyte Bozvéli, de Kotel, et le moine Hilarion Stoyanof-Mikaïlovski d'Eléna. C'est à Constantinople même qu'ils menaient campagne, du sein de la très nombreuse colonie bulgare. Les phanariotes les firent emprisonner au mont Athos. Néophyte mourut dans son cachot. Hilarion fut relâché au bout de quelques années.

Effets du hatti-humayoun [1] de 1856. — Après la guerre de Crimée, sur les instances des puissances occidentales, Abdul-Médjid lança un hatti-humayoun qui confirmait les promesses du hatti-chérif de Gulhané,

1. Un hatti-humayoun est une *ordonnance souveraine* portée par le sultan comme empereur ; un hatti-chérif est une *ordonnance* portée par le sultan comme khalife.

accordait aux chrétiens la libre pratique de leur culte et annonçait toute une série de réformes dans l'administration religieuse. Sans tarder, les villes du Balkan demandèrent la nomination d'évêques nationaux, le rétablissement de la langue slave à l'église et à l'école, enfin l'octroi de la plus parfaite indépendance ecclésiastique. Leurs réclamations et leurs plaintes furent si vives que la Sublime Porte ordonna la réunion d'une assemblée composée de Grecs et de Bulgares. Les Grecs dirigèrent les élections préparatoires de telle façon qu'ils obtinrent tous les mandats, à l'exception de quatre ; et, sur ces quatre délégués, un seul put assister aux séances.

Voyant ses revendications repoussées en bloc, le peuple, en beaucoup d'endroits, chassa les métropolites du Phanar. Le 3 avril 1860, le jour de Pâques, Hilarion, évêque titulaire de Macariopolis, cessa la commémoraison canonique du patriarche à la messe pontificale célébrée dans l'église Saint-Etienne, à Galata. Cet exemple fut suivi. Et lorsque, l'automne suivant, Joachim II fut élevé au trône œcuménique, en remplacement de Cyrille VII, démissionnaire, les révoltés refusèrent de le reconnaître.

Essai d'union avec Rome (1860). — Les Bulgares étaient très divisés sur la question de savoir quel usage ils feraient de leur autonomie reconquise. Les uns rêvaient d'une Église complètement indépendante et désiraient rétablir le patriarcat de Tirnovo. Les autres voulaient s'unir à l'Eglise romaine, en conservant, bien entendu, leur langue liturgique, leur rite et leur hiérarchie. Ces derniers avaient à leur tête Dragan Tzankof et le Dr Georges Mirkovitch. Ils se disaient que le concours du pape entraînerait le concours de la France, et qu'une fois en possession de l'autonomie religieuse et de l'autonomie politique grâce à Napoléon III, ils rompraient tout lien et se donneraient une Église autocéphale.

Le 18 décembre 1860, 120 députés bulgares, conduits par l'higoumène de Gabrovo, Joseph Sokolski, et l'archi-

mandrite Macaire, de Koprivchtitza, accompagnés de Tzankof et de Mirkovitch, se rendirent à Péra chez Mgr Brunoni, délégué apostolique de Constantinople, et signèrent le pacte d'union avec Rome, au nom de 2.000 de leurs compatriotes. Quelque temps après, l'ambassade de France obtint la reconnaissance civile de la nouvelle communauté. Joseph Sokolski, vieillard faible et ignorant fut désigné pour devenir archevêque. Il reçut la consécration épiscopale des mains du pape Pie IX lui-même dans la chapelle Sixtine. A son retour de Rome, il eut sans peine le bérat ou décret d'investiture. Il ne resta que quelques mois en fonction. Au milieu de juin 1861, il disparut subitement. D'après la version qui eut cours alors, l'ambassadeur russe, le prince Lobanof, l'aurait fait enlever en bateau et conduire dans une ville de Russie, d'où il aurait été relégué au fond de quelque impénétrable monastère. En réalité, cet enlèvement ne fut qu'une fuite préparée de longue main. Avant de se sauver en Russie, Sokolski alla au Phanar abjurer le catholicisme.

Cette brusque disparition arrêta le développement du groupe. Les chefs craignirent de ne plus être assez forts pour entraîner la nation, ils eurent peur qu'elle se divisât en deux camps, et ils cessèrent de favoriser la tendance vers le catholicisme. L'Église bulgare uniate continua de vivre, mais sans s'accroître. Mgr Sokolski fut remplacé par Mgr Raphaël Popof. A la mort de celui-ci (1883), on établit à Constantinople un archevêque administrateur, Mgr Nil Izvorof, et on fonda deux vicariats apostoliques, celui de Macédoine (10.000 Bulgares unis), et celui de Thrace (4.000).

Création de l'Exarchat (1860-1872). — La Porte ne voyait pas de bon œil cette agitation religieuse qui pouvait amener une révolution. La Russie ne voulait à aucun prix d'une nation slave catholique dans les Balkans qui lui eût ôté l'espoir de régenter la péninsule et de s'acheminer vers Constantinople. Turcs et Russes pres-

sèrent donc les Grecs de traiter avec les rebelles. Des pourparlers furent engagés. Mais le patriarche essayait à tout instant de restreindre les concessions. Comme il conservait encore la juridiction civile sur tous les orthodoxes, il fit interner en Asie Mineure les principaux opposants : Hilarion, chef de l'Église bulgare de Constantinople, Auxence, de Durazzo, et Païsi, de Plovdiv. On répondit à ces mesures brutales par l'expulsion des prélats phanariotes de Vidin, de Roustchouk, de Tirnovo et de Monastir.

Pour mettre fin à cette agitation inquiétante, le grand-vizir, Aali pacha, en février 1870, convoqua chez lui les représentants des deux partis et leur remit un firman impérial. Par ce firman, le gouvernement turc instituait un exarchat indépendant, donnait ainsi pleine satisfaction aux demandes des intéressés et soustrayait d'un trait de plume trois ou quatre millions de fidèles au siège œcuménique.

En vertu de cet acte, l'administration de l'Église bulgare était confiée exclusivement à l'exarque, résidant à Constantinople, et au Saint-Synode. Le dixième article leur soumettait les quatorze métropoles suivantes : Roustchouk, Silistrie, Choumen, Tirnovo, Sofia, Vratza, Loftcha, Vidin, Nich, Pirot, Kustendil, Samokof, Varna, et enfin Vélès, en Macédoine. Les éparchies embrassaient toute la Bulgarie du nord et du sud, sauf les lieux dont la population était grecque, c'est-à-dire la ville même de Varna, Anchialo, Mésembria, Philippopoli, Stanimaka, quelques villages et quelques monastères. De plus, Abdul-Aziz promettait à l'exarchat tous les districts et toutes les localités dont les deux tiers des habitants demanderaient à se détacher du patriarcat.

Les Grecs réussirent pendant deux ans à empêcher l'exécution du firman. Les Bulgares tinrent bon, et, en février 1872, désignèrent Anthime, métropolite de Vidin, comme exarque. L'élu, accueilli à Constantinople comme un triomphateur et reçu en audience solennelle par le

sultan, officia pontificalement à la fête des saints Cyrille et Méthode; à la fin de la cérémonie, il proclama l'autonomie religieuse de la Bulgarie. Le Phanar répliqua par la réunion d'un concile qui prononça l'excommunication contre les Bulgares et les déclara schismatiques. Mais la sentence n'était basée sur aucune raison théologique. Sans compter que cette assemblée ne jouissait à aucun titre de l'œcuménicité, puisque les Églises serbe, roumaine, monténégrine, russe, et celle de Jérusalem, n'y étaient pas représentées.

TROISIÈME PHASE

Le comité d'Odessa et le comité de Bucarest. — Le comité d'Odessa, composé d'émigrés qui s'étaient enrichis dans le commerce, fut l'âme de la régénération intellectuelle et morale de la Bulgarie. C'est sous son inspiration et avec son argent qu'en 1856 la campagne pour l'Église nationale autonome prit cette allure méthodique dont la Sublime Porte et le Phanar furent si effrayés. C'est lui qui lançait dans tout le pays ces petits manuels qui réapprenaient aux Bulgares leur langue, leur histoire et leur religion. C'est lui qui fondait ou soutenait les écoles et leur fournissait des professeurs formés à ses frais dans les Universités de Kief et de Moscou. C'est lui encore qui venait en aide aux églises pauvres et reconstituait leur mobilier. Tous ses membres étaient unis par le même sentiment et la même volonté de restaurer la patrie, mais ils ne s'arrêtaient pas à l'idée d'une révolution, et ils croyaient à la possibilité d'organiser la Turquie pour la rendre habitable.

Le comité des réfugiés de Bucarest voulait, au contraire, opposer aux violences de l'anarchie ottomane des violences de salut public bulgare. Entraîné par l'instinct national, il songeait à une série de coups de force libérateurs, car il sentait que la vie et la croissance du peu-

ple opprimé avaient pour condition l'affranchissement. Toutefois, il ne savait pas ce qu'il ferait au lendemain de la victoire et sous quel mode s'opérerait le retour à la tradition.

Le chef de ce mouvement était Georges Rakovski, originaire de Kotel. Poète, historien, journaliste, haïdouk, il se faisait remarquer par l'activité prodigieuse de sa propagande. Lors du bombardement de Belgrade (1862), il créa une légion pour soutenir la Serbie qui s'appliquait en ce moment à parfaire son indépendance. Il essaya ensuite de soulever la population du Balkan. Chacune de ses tentatives eut une issue malheureuse. Il regagna Bucarest et y publia un journal, l'*Avenir*, destiné à propager le plus vite et le plus intensivement possible les idées justes d'où devaient partir les actes réparateurs.

L'année de sa mort, 1867, deux troupes d'insurgés, commandées par Panaïote Kitof et Philippe Totiou, passèrent le Danube, atteignirent le Balkan, mais, devant l'attitude décidée de Midhat pacha, durent s'enfuir en Serbie.

Quelques mois plus tard, une autre expédition, conduite par Hadji-Dimitri-Assénof et Stéphane Karadja, fut dispersée dans les environs de Gabrovo.

Midhat pacha, gouverneur du vilayet du Danube, châtia d'une manière barbare ces diverses insurrections. S'il n'avait pas déployé tant de cruauté dans la répression, il aurait droit à la reconnaissance des Bulgares, car son administration fut pour le pays une source de prospérité.

Les « Vieux » et les « Jeunes ». — Les insuccès divisèrent les *comitats* de Bucarest. Les uns, gens en place et bien nantis, plus enclins à résoudre la question bulgare dans ses rapports avec leurs intérêts personnels, se mirent à prêcher le calme et la patience ; l'indépendance religieuse et l'exarchat leur suffisaient, disaient-ils. Les autres, étudiants et professeurs pauvres, libres de

toute attache, plus aptes à reconnaître l'intérêt général et à le placer au-dessus de tout, décidèrent de continuer coûte que coûte la propagande par le fait afin d'arriver à l'indépendance politique. Ils donnèrent pour successeur à Rakovski un autre intellectuel, Luben Karavélof, né en 1833, à Koprivchtitza. Mais ils renoncèrent à s'adresser indistinctement à la foule. Ils s'occupèrent de constituer dans chaque ville et chaque village une minorité d'élite capable d'entraîner la masse au moment voulu.

Lewski et Botef. — Le soin de recruter ces groupes d'hommes à l'esprit prompt et à la poigne solide fut confié à l'infatigable Lewski, de Karlovo. Sous les déguisements les plus variés, il parcourut pendant cinq ans la Bulgarie, à la barbe de la police ottomane. Il couvrit toute la région du Rhodope et du Balkan d'un réseau épais de comités de choix. Une imprudence d'un de ses collaborateurs, Dimitri Obchti, mit les Turcs sur sa piste. Il leur aurait facilement échappé si un pope ne l'avait pas trahi. Il fut pendu le 6 février 1873. Dimitri, capturé à la même époque, avoua tout. Ses révélations amenèrent l'exil, à Diarbékir, de 80 des principaux conjurés.

Lewski eut comme successeur Athanase Ouzounof, qui, à peine élu, tomba aux mains des Osmanlis. On le remplaça par Christo Botef, de Kalofer, ancien maître d'école chez les cosaques, correcteur d'imprimerie, acteur, etc.

Au moment où s'opéraient ces changements de chef, l'Herzégovine, poussée par l'excès de la misère et par le voisinage du Monténégro, resté à demi indépendant, se soulevait tout entière et entraînait la Bosnie (1875). Sur l'ordre de Botef, Stéphane Stamboulof, le futur dictateur, essaya de provoquer une levée en masse dans le pachalik de Stara-Zagora et de Tchirpan ; mais cette tentative n'aboutit qu'à un massacre de paysans.

Hécatombes de Panagurichté, de Pérouchtitza et de Batak (1876). — Ralliés par Grouef, Kablechkof et Ben-

kovski, les insurgés transportèrent leur centre d'action à Giurgévo. Le mouvement reçut une très vive impulsion. Dans les premiers jours d'avril 1876, les représentants du secteur insurrectionnel de Panaguricht é se réunirent à Oboricht é, dans les forêts profondes de la Sredna-Gora, et y décidèrent un soulèvement général. Au jour indiqué, on devait s'emparer de tous les défilés, couper les voies ferrées et les lignes télégraphiques, incendier toutes les grandes villes. Mais les Turcs furent prévenus, et il fallut hâter l'ouverture des hostilités.

Le 20 avril, tous les paysans de Koprivchtitza et de Panagurichté s'armèrent de vieux fusils, de pistolets, de couteaux, de haches, et arborèrent le drapeau bulgare. Le 1er mai, les affidés de Tirnovo et de Troïan les imitèrent et chassèrent de leur département les troupes ottomanes. Alors, le grand-vizir, Mahmoud-Neddim, au lieu d'envoyer une armée régulière, lâcha sur la Bulgarie des milliers de Tcherkesses, de Pomaks, de Tsiganes et de bachi-bouzouks. Dans l'espace de vingt jours, ces brutes volèrent 50.000 têtes de bétail, détruisirent 60 villages et 14 monastères, tuèrent 25.000 personnes, selon les rapports de l'ambassade de France. A Panagurichté, 284 femmes, 217 enfants et 300 combattants furent massacrés, parmi lesquels Grouef. A Pérouchtitza, quoiqu'ils se fussent rendus, tous les habitants périrent sous les balles. A Batak, il y eut 5.000 victimes. Au bord des routes, tous les arbres portaient des pendus. Les prisons, les bains et les casernes de Philippopoli, de Tirnovo, de Sliven et d'Andrinople étaient bondés de raïas enchaînés. Christo Botef, à la tête d'une poignée de braves, trouva la mort dans les gorges de l'Isker. La Bulgarie devenait un charnier.

Le monde civilisé finit par s'émouvoir. L'assassinat du consul français et du consul allemand de Salonique, coupables d'être intervenus dans une affaire de rapt d'une jeune fille bulgare par un bey ; les révolutions de palais qui renversèrent en quelques mois Abdul-Aziz (1861-

1876) et Mourad V (1876) pour mettre sur le trône Abdul-Hamid II (1876-1909) ; enfin et surtout les récits des journaux et les enquêtes des ambassadeurs, suscitèrent en Europe un long mouvement de colère et de dégoût. « Que les Turcs fassent disparaître leurs abus, de la seule manière possible, s'écria Gladstone, c'est-à-dire en disparaissant eux-mêmes ! »

Dragan Tzankof, le promoteur de l'union, journaliste et professeur, et Marc Balabanof, journaliste et orateur, entreprirent une tournée auprès de tous les gouvernements pour les supplier d'agir. Leur appel fut entendu. Une conférence se tint à Constantinople vers la fin de 1876. Elle arrêta un assez bon programme de réformes ; la Bulgarie devait être divisée en deux vilayets, ayant Tirnovo et Sofia pour chefs-lieux ; chacune de ces provinces serait administrée par un gouverneur chrétien, nommé avec l'assentiment de l'Europe et assisté d'une assemblée nationale élue.

La Sublime Porte prévint ce coup redoutable et éluda les réclamations de la conférence en annonçant soudainement une refonte totale de ses institutions. Le 23 décembre 1876, Midhat pacha, entiché de la constitution anglaise, l'introduisit en Turquie et promit aux peuples de l'empire toutes les libertés imaginables. Et, en attendant que le parlementarisme fonctionnât pour aggraver encore l'anarchie ottomane, rien ne fut changé au sort des Bulgares. Mais la Russie veillait.

CHAPITRE III

LA GUERRE RUSSO-TURQUE (1877-1878)

Situation de la Roumanie, de la Serbie, du Monténégro, de la Bosnie et l'Herzégovine. — Passage du Danube par les Russes (27 juin 1877). — Formation d'une légion bulgare. — Réorganisation de la Bulgarie. — Ordre de campagne de l'armée russe. — Succès du début (juin-juillet). — La traversée du Balkan (juillet). — Arrivée de Suleyman pacha (juillet). — Victoire turque à Plevna (juillet). — Défense du col de Chipka (21-25 août). — Siège et prise de Plevna (7 septembre-10 décembre). — Fin de la campagne. — Traité de San-Stefano (3 mars 1878). — Traité de Berlin (13 juillet 1878).

Situation de la Roumanie, de la Serbie, du Monténégro, de la Bosnie et de l'Herzégovine. — Quoique le traité de Paris eût prétendu enlever à la Russie le droit de protection qu'elle avait sur la Serbie, la Moldavie et la Valachie, le cabinet de Pétersbourg n'en continuait pas moins sa politique panslaviste et suivait attentivement les faits et gestes des populations chrétiennes de l'empire ottoman.

En 1856, la Moldavie et la Valachie, soustraites au protectorat russe, avaient été constituées en principautés vassales de la Porte. Malgré l'opposition du tsar, elles élurent un même hospodar, le colonel Couza, et se groupèrent en un seul État qui prit le nom de Roumanie (1861). Le sultan dut consentir à cette union législative et administrative, ainsi qu'au rejet de la juridiction du patriarche de Constantinople. Le pays ayant besoin d'une dictature,

le prince, fort de sa popularité auprès des paysans, prononça la dissolution de la Chambre. Mais il fut renversé dans la nuit du 22 au 23 février 1866. Le 19 avril, l'assemblée roumaine appela au trône Charles de Hohenzollern, de la famille royale de Prusse, et russophobe déterminé. Depuis lors, la suzeraineté turque ne se manifesta plus que par le paiement du tribut.

En Serbie, la dynastie des Obrénovitch était revenue aux affaires (1858) avec l'ancien prince Miloch, qui eut pour successeur en 1860 son fils Michel. La principauté était demeurée à moitié dépendante. Elle se révolta contre les six forteresses que le sultan avait gardées. Elle se démena si bien qu'elle brisa une grosse partie de sa chaîne et que la Porte évacua les citadelles. Après l'assassinat de Michel, en 1868, son petit-neveu, Milan, lui succéda. C'était un enfant de 14 ans, alors élève au lycée Louis-le-Grand, à Paris.

Depuis 1499, le Monténégro avait pour chef un prince-évêque (le neveu succédant régulièrement à l'oncle), qui avait contracté l'habitude d'aller recevoir à Saint-Pétersbourg la consécration épiscopale. Danilo sécularisa le pouvoir (1851) et ne craignit pas d'affronter les colères turques par d'incessantes réclamations. Lorsqu'il fut assassiné en 1860, son neveu Nicolas, encore mineur, le remplaça, sous la tutelle de son père, le prince Mirko. L'ardent Mirko soutint le mieux possible les révoltés d'Herzégovine et s'attira une invasion d'Omer pacha. Une seule voix s'éleva en Europe pour plaider sa cause : ce fut celle du pape Pie IX (1846-1878). Les chancelleries laissèrent les Turcs écraser ce petit peuple héroïque. Il fallut que le Monténégro souffrît l'établissement d'une route militaire sur son territoire [1].

Du moins, la Roumanie, la Serbie et le Monténégro jouissaient d'un gouvernement national et pouvaient sup-

1. La principauté est devenue royaume le 27 août 1910. Le roi a pris le nom de Nicolas I[er].

porter ainsi les pires crises. Mais les raïas de Bosnie, d'Herzégovine, de Bulgarie, d'Épire, de Thessalie et de Crète étaient accablés d'impôts et enduraient des tortures sans nom. Les Russes ne s'intéressaient que faiblement aux races grecque et roumaine, réfractaires à leur influence. Ils concentraient toute leur tendresse sur les agglomérations slaves qu'ils espéraient grouper un jour sous leur égide protectrice. C'est pourquoi ils ne perdaient pas un instant de vue les Serbes, les Monténégrins, les Bulgares, les Bosniaques et les Herzégoviniens.

En 1876, le roi Milan voulut porter secours à la Bulgarie. Aussitôt les Turcs se ruèrent vers la Morava ; mais Alexandre II (1855-1881) leur intima l'ordre de cesser les hostilités dans les quarante-huit heures ; et ils obéirent. En 1877, au protocole envoyé par les grandes puissances à la Turquie, la Russie avait annexé une clause où elle disait qu'elle ne continuerait à s'abstenir que si la Turquie signait la paix avec le Monténégro. Or, un des premiers actes du Parlement ottoman fut de voter la lutte à outrance (11 avril). Le tsar releva le gant sans hésiter, et, le 24, déclara la guerre.

Passage du Danube par les Russes (27 juin 1877). — L'armée moscovite, qui, depuis l'automne de 1876, était massée en Bessarabie, franchit le Pruth le jour même où Alexandre II lança son manifeste. Le gouvernement roumain comptait rester neutre. Mais les Turcs bombardèrent Olténitza, Kalafat, et saccagèrent de nombreux villages. Carol Ier saisit avec joie l'occasion d'achever l'émancipation de sa nouvelle patrie, il proclama l'indépendance de la Roumanie, et il promit 60.000 soldats pour former l'aile droite de l'armée russe. Celle-ci se composait de sept corps, sous les ordres du grand-duc héritier et des généraux Zimmermann, Vannovski, Krüdner, Radetzki etc. ; elle était forte de 250.000 hommes. D'autre part, le général Loris Mélikof entrait en Arménie avec 60.000 excellents soldats.

Le généralissime ottoman, Abdul-Kérim, avait disséminé ses troupes au lieu de les ramasser en bloc compact : Suleyman pacha était occupé sur la frontière du Monténégro, Osman pacha autour de Vidin, Méhémet-Ali dans la région du bas Danube, Abdul-Kérim lui-même à Choumla, où il ne quittait pas sa tente et ne cessait de fumer le narghilé et de jouer au tric-trac.

Pendant ce temps, Zimmermann passait le fleuve à Hirsova et à Galatz; il entrait ensuite dans la Dobroudja, pour faire diversion et attirer les Osmanlis vers l'est. Cinq jours plus tard, le 27 juin, le gros de l'armée forçait le passage à Svichtov, après s'être prémuni contre les attaques des monitors[1] turcs en établissant des barrages de torpilles. Les précautions les plus minutieuses avaient été prises pour dérouter les espions et empêcher les brigades ottomanes de Roustchouk (25.000 hommes) et de Nicopolis (10.000 hommes) de venir renforcer les 4.000 hommes et les six pièces de canon qui défendaient la rive en cet endroit. Le général Dragomirof commanda de s'abstenir de tirer avant d'avoir mis pied à terre. Cela fut exécuté ponctuellement. Des chaloupes entières se laissèrent couler par les obus de l'ennemi sans brûler une cartouche. Dix cosaques, Skobélef fils en avant, lancèrent leurs chevaux à la nage et dirigèrent l'abordage du premier ponton. Les arrivants s'étendaient à plat ventre sur le sol pour se soustraire au feu des artilleurs osmanlis. Dès qu'ils furent en nombre suffisant, ils escaladèrent les escarpements couverts de buissons et de vignes, et, sous une pluie de projectiles envoyés à bout portant, délogèrent l'adversaire à la baïonnette. Ils étaient maîtres des crêtes qui dominent Svichtov. Et le reste de l'armée pouvait désormais opérer son passage sans crainte.

Les Turcs s'enfuirent vers Tirnovo, et l'avant-garde

1. Type de navire garde-côtes, créé par les Américains lors de la guerre de Sécession.

russe pénétra aussitôt dans la ville abandonnée. Les femmes et les enfants se prosternaient devant ces braves soldats tout noirs de poudre et leur offraient des fleurs. Mais les hommes ne parurent pas ; ils étaient en train de faire disparaître tout ce qui rappelait la domination étrangère : fez, grillages des harems, plaques de marbre avec inscription de versets du Coran, barreaux de turbés où les Musulmans avaient coutume d'attacher des lambeaux d'étoffe pour se préserver de la fièvre et du mauvais œil, etc., etc...

FORMATION D'UNE LÉGION BULGARE. — Au point de vue militaire, la Bulgarie apportait un renfort des plus sérieux. De nombreux volontaires se présentaient, et ces montagnards, familiarisés avec la configuration du Balkan, allaient devenir de précieux auxiliaires. La persécution turque ayant surtout frappé les Bulgares des carrières libérales, la plupart de ces recrues étaient des gens instruits, aussi remarquables par leur intelligence que par leur zèle.

Le 29 avril, un ordre du jour du grand-duc Nicolas annonça que l'empereur avait décidé la formation d'une légion bulgare qui comprendrait, pour commencer, six droujinas à pied (bataillons) et six sotnias à cheval (escadrons). Les officiers, sous-officiers, tambours et clairons furent pris dans les rangs de l'armée russe et spécialement parmi les réfugiés politiques qui s'y trouvaient en assez grande quantité. Le général-major Stoliétof fut nommé commandant en chef.

Bientôt la légion eut ses cadres au complet et compta 6.000 hommes. On y rencontrait presque tous les héros des récentes insurrections. Le Comité slave de Moscou lui fit parvenir 18 pièces de canon 20.000 chassepots français et 1.600.000 cartouches. L'uniforme, de coupe russe, était noir. Comme coiffure, le kalpak en peau de mouton frisée imitant l'astrakan, avec doublure de drap vert.

Du fond de la Russie, la ville de Samara envoya un étendard. Cette bannière nationale, ornée d'un côté de l'image de la Vierge d'Iverskaïa et de l'autre des images de saint Cyrille et de saint Méthode, fut solennellement remise à la légion le 18 mai, en présence de toutes les troupes. Le grand-duc Nicolas dit ensuite aux volontaires : « Je vous félicite, enfants ; j'espère que vous combattrez héroïquement sous les plis de ce drapeau et que vous délivrerez vos frères de l'esclavage turc. »

Réorganisation de la Bulgarie. — Dès le 7 mai, le Comité de Bucarest s'était transformé de sa propre autorité en gouvernement provisoire et avait invité la population à l'obéissance.

« Peuple bulgare ! tu te donneras toi-même des chefs. Pour l'instant, obéis au gouvernement provisoire qui a été nommé par les patriotes. Il se présentera dans quelque temps chez toi et il agira d'après ta volonté. En attendant, il te crie du territoire roumain : En avant ! Dieu est avec nous ! Avec nous sont les frères russes ! Tzankof, Panof, Entéchef, Ivanof, Wiskofski, Stamboulof, Kavilizijef, Vasof. »

Mais, tout en témoignant beaucoup de sympathie aux membres du gouvernement provisoire, la Russie décida d'ignorer les pouvoirs qu'ils s'étaient attribués. Le prince Tcherkasky devint en quelque sorte vice-roi de Bulgarie. C'est lui qui choisit Naïden Guérof, à la fois pédagogue, philologue et administrateur de haut mérite, comme gouverneur de Svichtov, et Dragan Tzankof comme sous-gouverneur. A mesure que les Turcs se retiraient, il rétablissait sur de nouvelles bases tous les services publics. Il confiait d'habitude à des Russes les postes, les télégraphes et la police, mais, pour les autres fonctions administratives, il s'adressait le plus possible aux professeurs et aux étudiants bulgares venus en toute hâte de Bucarest, de Pétersbourg, de Prague et de Paris. Il organisa une milice et ramena les impôts à des proportions raisonnables. Enfin,

il déposséda les grands propriétaires fonciers musulmans, et leur proposa une indemnité, payable en cinquante ans, qu'ils se gardèrent bien de réclamer. Ce système était rigoureux. Mais le vice-roi se trouvait en face d'une situation anormale, créée précisément par la conduite inhumaine et les innombrables iniquités des gouvernants turcs et des beys du pays.

Ordre de campagne de l'armée russe. — Les Russes n'avaient pas de plan bien arrêté. Inonder la contrée de leurs sotnias de cosaques, forcer l'ennemi sur ses points faibles, profiter rapidement de ses fautes, ébranler sa confiance en le menaçant de tous les côtés et en l'étonnant par la hardiesse des marches de cavalerie, tel parut être leur projet. Le passage du Danube, l'occupation des lignes de la Yantra, la prise de Tirnovo, le raid de Gourko, leur permirent de croire un moment qu'ils avaient réussi. Mais si Abdul-Kérim n'avait pas été négligent et mal outillé, il leur aurait fait payer cher cette stratégie fantaisiste. En un jour, les troupes de Roustchouk accourues à Svichtov, auraient rejeté dans le Danube les 30.000 ou 40.000 hommes qui avaient franchi les premiers le fleuve.

L'armée du tsar était divisée en trois groupes : l'aile gauche, avec le tsarévitch et Vannovski, devait opérer le long de la Yantra, puis se porter vers Roustchouk; l'aile droite, commandée par le général Krüdner, avait pour mission de s'emparer de Nicopolis, de passer l'Ossem et de refouler à l'ouest les troupes de Vidin, dirigées par Osman pacha ; enfin, le centre où se tenait le grand-duc Nicolas, marchait directement sur le Balkan. Ces trois groupes étaient éparpillés le long d'une ligne de 200 kilomètres et ils se trouvèrent bientôt entourés de quatre armées dont l'effectif total était égal au leur. Sans la bienheureuse incurie ottomane, pas un soldat russe n'eût pu échapper à la mort ou à la captivité.

Succès du début (juin-juillet). — Le général Gourko commandait l'avant-garde (12.000 hommes, y compris la légion bulgare). Il fut chargé d'ouvrir la route du sud. Grâce à l'inertie des généraux turcs, il occupa sans coup férir les hauteurs imprenables de la Yantra inférieure. Après quoi, il partit vers Tirnovo. Mais, bien que cette ville fût une des plus fortes positions de la Bulgarie et la porte du Balkan, il n'y rencontra cependant que quatre pauvres escadrons qui disparurent au triple galop du côté d'Osman-Bazar. Le grand-duc Nicolas n'eut plus qu'à s'avancer triomphalement, reçu à l'entrée de tous les villages par le pope en habits sacerdotaux et par les paysans radieux.

Les Russes ne furent pas moins heureux à l'ouest. Krüdner investit Nicopolis, en emporta les abords « à la fourchette » et ouvrit une épouvantable canonade dont l'effet fut immédiat. Le gouverneur et la garnison se rendirent à merci.

Cette victoire livrait au tsar, 6.000 prisonniers, 113 canons, 10.000 fusils, 2 monitors; et surtout elle le mettait en possession de la tête de la grande voie qui mène à Philippopoli par Plevna; elle lui permettait de construire un second pont sur le point le plus favorable de tout le haut Danube pour les transports.

La Traversée du Balkan (juillet). — De tous les défilés, celui de Chipka seul était défendu. Les autres étaient simplement surveillés, sauf toutefois celui de Haïn-Heuï, jugé impraticable. C'est par ce passage qu'au prix d'efforts surhumains Gourko alla déboucher dans la vallée de la Toundja. Mais, Sliven et Kazanleuk étant à redouter, Gourko résolut de se créer une ligue de retraite meilleure que celle de Haïn-Keuï et d'attaquer Chipka en queue pendant que le prince Mirsky l'assaillirait de front par le nord.

Au jour fixé, le 17 juillet, la 9e division d'infanterie, venu de Gabrovo, se présenta au rendez-vous. Tous les

sentiers par lesquels on pouvait atteindre le mont qui domine la passe, avaient été fortement retranchés à l'aide d'abatis d'arbres, de remblais et même de blockhaus aux endroits importants. De plus, les quatre colonnes russes avaient toutes les troupes turques sur les bras, car Gourko, qui devait opérer par le sud, était resté à batailler aux environs de Kazanleuk. Aussi, la journée fut très mauvaise et il fallut rétrograder.

Le lendemain soir, le prince Mirsky reçut un billet où le commandant de l'avant-garde lui disait qu'il ne pourrait donner l'assaut que le 18, au matin. Il était trop tard pour l'appuyer. Gourko combattit donc isolément. Il enleva sans difficulté le village de Chipka. De là, il apercevait, à une altitude de 800 à 900 mètres, le campement turc au milieu d'un plateau, et, à cent mètres plus haut encore, les parapets de la batterie du mont Saint-Nicolas. Il s'engagea quand même sur cette pente effroyable. La première position ne put lui résister. A peine était-il arrivé devant la seconde que les Osmanlis cessèrent de tirer et arborèrent un grand drapeau blanc. Aussitôt que les Russes, croyant à une reddition, se furent découverts, il y eut une décharge générale qui coucha la moitié d'entre eux. Après avoir reculé un moment, ils reprirent leur sang-froid, s'élancèrent en avant et s'emparèrent de la redoute en un quart d'heure. Ils essayèrent ensuite, à maintes reprises, d'escalader la crête. Accueillis chaque fois par un feu très vif d'artillerie et par des feux d'infanterie étagés sur deux lignes, ils se replièrent. La retraite s'effectua dans un ordre parfait.

Le 19, tandis que les troupes de Gourko se reposaient, le détachement de Gabrovo se portait vers le col pour occuper la hauteur qu'il n'avait pu prendre le 17. Il aborda les premiers ouvrages turcs et n'y aperçut personne. Il traversa les divers retranchements sans rencontrer âme qui vive. Au camp principal, il trouva huit canons, plusieurs milliers de fusils, et tous les bagages,

parce que les Ottomans s'étaient enfuis par un sentier abrupt où le moindre petit paquet les eût embarrassés. Au pied d'un poteau de télégraphe, s'élevait un monceau de têtes de soldats russes ; en entr'ouvrant les lèvres bleues de quelques-unes, on vit que la langue avait été coupée ; non loin, une trentaine de corps, presque tous décapités, avaient subi les plus horribles mutilations ; des bras et des mains, des jambes et des pieds gisaient çà et là.

Arrivée de Suleyman pacha (juillet). — L'annonce de l'apparition des Russes dans la Sredna-Gora produisit d'autant plus de frayeur et de colère à Constantinople qu'on regardait le Balkan comme un rempart infranchissable. L'obèse et l'indolent Abdul-Kérim fut destitué, ainsi que le ministre de la Guerre, Rédif pacha. Celui-ci eut comme remplaçant Méhémet-Ali, un huguenot français du nom de Julius Détroit. Une flotte alla en toute hâte chercher Suleyman pacha au Monténégro pour le débarquer à Dédéagatch ; le brillant général amenait avec lui 45 bataillons bien entraînés. Il vint prendre position à Karabounar, au-dessous de Stara-Zagora et de Nova-Zagora. En quelques jours, son armée compta 50.000 hommes. C'était plus qu'il ne lui en fallait pour arrêter Gourko.

L'ère des succès faciles était passée. Réouf pacha avait 40.000 hommes à Roustchouk ; Méhémet-Ali, 65.000 à Choumen ; Osman pacha, 60.000 à Plevna ; Suleyman pacha barrait les vallées du sud. Or, 140.000 Moscovites seulement avaient débarqué à Svichtov. Deux corps gardaient la ligne de Lom oriental ; un troisième était en marche pour aller les renforcer ; un quatrième restait à Svichtov ; un autre campait à Nicopolis ; un autre encore était au nord du Balkan, dans la région de Gabrovo; le dernier, celui de Gourko, se promenait dans la Sredna-Gora. Ces régiments, disséminés sur un rectangle de 200 kilomètres de longueur, ne communiquaient que par

de mauvais chemins. Un mouvement combiné des quatre généraux turcs les eût anéantis en quelques jours.

Victoire turque a Plevna (juillet). — Osman pacha s'était jeté dans Plevna, nœud où se joignent les routes de Nicopolis, de Roustchouk, de Sofia et de Philippopoli. Krüdner, après avoir négligé d'occuper à temps ce point stratégique de toute première importance, commit une nouvelle faute en le faisant attaquer par les troupes trop peu nombreuses du général Schilder-Schüdner qui furent repoussées avec des pertes énormes (20 juillet).

Jusque-là les Russes avaient mis toutes sortes d'obstacles à l'entrée en campagne des Roumains. Ils les appelèrent à cor et à cri quand ils virent qu'une course d'Osman pacha contre Svichtov ou Nicopolis pouvait couper les communications du grand-duc Nicolas et l'enfermer entre le Vil et la Yantra. Si Plevna n'était pas prise à bref délai, ils perdaient leur base d'opération sur le Danube. Mais ce n'était pas chose aisée que de réduire cette ville. Le général turc en avait fait un formidable camp retranché. Protégé par un immense cercle de talus et de fossés qui abritaient d'épais rideaux de tirailleurs, il couvrit d'un véritable ouragan d'obus l'infortuné Krüdner, venu au secours de son lieutenant, et lui tua 7.000 hommes (30 juillet).

Défense du col de Chipka (21-25 aout). — Dans le sud, Gourko s'efforçait d'entraver les mouvements de Suleyman pacha, installé à Tirnovo-Seïmen. Il prit Stara-Zagora. Il en fut chassé bientôt après, et, sans l'héroïsme de la légion bulgare, il n'aurait pu empêcher sa retraite de se transformer en déroute. Il se dirigea sur Chipka, abandonnant aux affreuses représailles ottomanes les Rouméliotes qu'il avait lancés dans la plus périlleuse des insurrections. Dès qu'il y eut rejoint la garnison laissée par le prince Mirsky, il vit l'armée de Suleyman arriver dans la plaine et 40 bataillons se disposer au pied du

défilé en colonnes profondes et serrées. Dix fois de suite, les colonnes furent culbutées par un terrible feu de mousqueterie et une pluie d'obus qui ouvraient dans ces masses de larges et sanglantes ruelles ; dix fois de suite, elles se reformèrent imperturbablement pour venir s'abattre devant les tranchées où 3.000 Bulgares et Russes, bien abrités, ménageaient leurs munitions et tiraient à coup sûr (21 août).

Le lendemain, Suleyman donna l'assaut de tous les côtés à la fois, afin d étouffer la petite garnison russo-bulgare sous le poids de ses 50.000 hommes. Ces braves résistèrent toute la journée. Vers le soir, lorsque les balles leur manquèrent et que les Turcs touchèrent le sommet, ils firent pleuvoir sur eux une grêle de grosses pierres, de troncs d'arbres, de fusils cassés, de mottes de terre, et ils parvinrent ainsi à les tenir en respect pendant une heure. Néanmoins, la ligne, pressée de toutes parts, allait se rompre. Mais, au moment même où les Osmanlis atteignaient le plateau supérieur, le général Radetzki accourait de Gabrovo. En un clin d'œil, il eut rejeté l'assaillant dans la plaine. Suleyman avait perdu 8.000 hommes et les assiégés 2.000.

Les trois jours suivants, la lutte continua, presque aussi vive. Seulement, les Russes étaient maintenant 20.000. Au bout d'une semaine, les Turcs se retirèrent à Kazanleuk, moins les 15.000 d'entre eux qui jonchaient les pentes de Chipka.

Près des trois quarts de l'effectif de la légion bulgare étaient hors de combat. La conduite des robustes miliciens avait été si belle que l'empereur envoya son chef d'état-major leur porter au bivouac ses félicitations et celles du généralissime.

Siège et prise de Plevna (7 septembre-10 décembre). — Malgré leur laisser-aller, les Russes réparaient peu à peu les fautes commises. Suleyman avait échoué devant leur ténacité ; Osman, battu à Skalévitsé, dut regagner sa

forteresse ; Méhémet-Ali, d'abord vainqueur du grand-duc héritier, fut défait à Tcherkovna. Mais les troupes du tsar, toutes victorieuses qu'elles fussent, ne se trouvaient pas à l'aise entre les positions turques de Plevna, le Balkan et la Yantra. C'est pourquoi l'empereur avait demandé à ses ministres de lui envoyer un renfort de 100.000 hommes et sa garde ; il avait confié l'aile droite à Carol I[er] ; et ce n'est qu'après avoir reçu de nouvelles troupes et s'être assuré le concours des Roumains qu'il osa se tourner contre Osman.

Le 3 septembre, le général Imérétinski se rendit maître de Lovetch, clef de cette importante route d'Orkhanié par laquelle Osman pacha se tenait en relations avec le reste de l'empire.

Le 7, au matin, les nombreuses batteries, établies sur toute la ligne d'investissement, ouvrirent un feu d'enfer qui se prolongea quatre jours presque sans interruption.

Le 11, quand les parapets turcs eurent été réduits en miettes et que les artilleurs de la place furent complètement harassés, il y eut une attaque générale d'une intensité inouïe. Et pourtant, tout le gain de cette longue et meurtrière journée consista dans la prise de la première redoute de Grévitza par les Roumains. A l'aile gauche, Skobélef père, malgré une averse de mitraille, avait conquis plusieurs positions ; il ne réussit pas à s'y maintenir, et il les quitta en laissant derrière lui des montagnes de cadavres. En somme, c'était une défaite. Au cours de la bataille, 20.000 Russes étaient tombés. Et Osman n'avait pas reculé d'une semelle.

Les généraux du tsar comprirent qu'il y aurait folie à continuer de vouloir prendre Plevna de vive force. Ils résolurent de faire un siège en règle et de remettre la direction des travaux à Totleben, le défenseur de Sébastopol. Il fallait avant tout isoler Osman pacha d'une façon absolue. Gourko, chargé de l'exécution de cette partie du plan, réussit à souhait ; il écrasa les Turcs à Gorny-Doubnik, enleva Tellich, Téteven, Vratza, Etropol, et ôta

par là même aux assiégés tout moyen de se ravitailler. Les positions d'investissement se garnirent de tranchées de batteries, de lunettes et de redoutes reliées par des lignes télégraphiques.

Tandis que Méhémet-Ali et Suleyman pacha faisaient d'infructueux efforts pour dégager Plevna, les dépôts de vivres s'épuisaient rapidement et le typhus couchait des bataillons entiers. Osman essaya de pratiquer une trouée, à la faveur d'un brouillard épais. Il sortit de la ville, caracolant devant ses troupes sur un superbe alezan. Ses vaillants soldats, en silence, la baïonnette croisée, marchèrent l'espace de 3 kilomètres sous une volée de shrapnels sans tirer un coup de fusil, et emportèrent comme un fétu la première des lignes russes. Mais le généralissime eut son cheval tué et lui-même fut atteint d'une balle qui lui traversa le mollet gauche de part en part. L'armée ottomane, privée de la force morale et de l'autorité de son chef, se replia en désordre et trouva la ville au pouvoir des généraux Zotof et Krüdner. Osman pacha consentit alors à déposer les armes (10 décembre). Les 60.000 hommes, dont il ne lui restait plus que 40.000, avaient tenu tête, avec 77 canons, à 150.000 Russes et à 600 pièces d'artillerie.

Fin de la campagne. — Totleben opinait pour qu'on investît Roustchouk, Vidin et Choumen. Le grand-duc Nicolas, qui ne voulait pas laisser à un autre l'honneur de terminer la guerre, brusqua le dénouement. Sur son ordre, l'audacieux Gourko, en dépit de la neige, du verglas et d'un froid de 20 degrés, traversa le massif d'Etropol avec 60.000 hommes et une centaine de canons qu'il fallut traîner à bras. A la descente des montagnes, il mit en fuite plusieurs colonnes turques. Le 4 janvier 1878, il entra dans la ville de Sofia que les Musulmans avaient abandonnée la nuit précédente. Le 7, les soldats du général Kartsof s'emparèrent du col de Troïan, bien qu'ils eussent de la neige jusqu'à la poitrine. Deux jours après,

dans le Balkan central, à Chipka, Radetzki et Skobélef forçaient Veissel pacha et ses 41 bataillons de capituler. Ces divers faits d'armes brisaient la dernière ligne de défense de la Turquie, et, non seulement Philippopoli et Andrinople, mais Constantinople même étaient découverts.

A partir de ce moment, les troupes russes roulent à travers la Roumélie comme une avalanche, ne rencontrant que des hordes de fuyards qui se débandent à leur approche. Gourko, sans s'arrêter dans Tatar-Pazardjik en flammes, arrive au trot à Philippopoli, prend la ville par surprise (nuit du 15 au 16 janvier), bat Fuad pacha et Suleyman sur les contreforts du Rhodope et va rejoindre à Andrinople les colonnes venues par le nord. Le général Stroukof et ses cosaques partent à fond de train dans la direction de Constantinople, coupent la retraite de Suleyman et poussent jusque sous les murs de la capitale (1er février 1878).

Traité de San-Stefano (3 mars 1878). — La situation des Turcs était désespérée. Dès le 19 janvier, leurs plénipotentiaires s'étaient rendus à Kazanleuk et avaient déclaré qu'ils accorderaient tout ce qu'on leur demanderait. Mais c'est seulement à Andrinople, le 31, qu'on signa les préliminaires. Comme la flotte anglaise mouillait dans la Marmara et affectait des allures belliqueuses, le grand-duc Nicolas vint camper aux portes de Constantinople, en manière de défi.

C'est là, le 3 mars, à San-Stefano, qu'Ignatief imposa au sultan un traité qui rendait la péninsule balkanique vassale de l'empire russe. Grâce au tsar, le Monténégro voyait son territoire triplé. La Serbie, devenue indépendante, s'accroissait des districts de Nich, de Lescovetz et de Novi-Pazar. La Roumanie, également indépendante, recevait la Dobroudja en échange de la Bessarabie qu'elle était contrainte de rétrocéder à la Russie. Enfin, la principauté de Bulgarie, soumise vaguement à la suzeraineté

ottomane, s'étendait de la mer Noire aux monts d'Albanie, du Danube à la mer Égée ; elle englobait à peu près toute la Macédoine, et ne laissait aux Turcs en Europe que Salonique, la presqu'île de la Chalcidique, la province d'Andrinople et Stamboul. L'empire de Siméon le Grand était reconstitué.

LE TRAITÉ DE BERLIN (13 JUILLET 1878). — Les puissances s'alarmèrent de voir les Serbes, les Monténégrins, les Bulgares et les Roumains devenir les clients de la Russie. Bismarck, pour arrêter l'expansion moscovite et défendre les intérêts de l'Autriche qu'il regardait comme l'avant-garde de la colonisation germanique en Orient, se proclama médiateur. Le 13 juin, un congrès s'ouvrit à Berlin sous sa présidence. Les travaux des plénipotentiaires européens aboutirent, le 13 juillet 1878, à un traité qui détruisait l'œuvre de San-Stefano.

La Russie s'adjugeait la Bessarabie et un morceau de l'Arménie. L'Autriche obtenait l'administration de la Bosnie-Herzégovine et la surveillance du sandjak de Novi-Pazar, route de Salonique. La Serbie et le Monténégro étaient isolés l'un de l'autre. Quant à la Bulgarie, elle fut morcelée en trois tronçons. Le premier, la Macédoine, était remis au sultan avec force promesses de réformes. Le deuxième, ou Thrace septentrionale, limité par le Rhodope, le Balkan. la haute vallée de l'Arda et la province d'Andrinople, devait former, sous la dénomination peu logique de Roumélie orientale, une province jouissant de l'autonomie administrative et soumise à un gouverneur chrétien nommé pour cinq ans par la Porte. Le troisième, ou Principauté proprement dite, resserré entre le Danube et le Balkan, diminué des territoires de Nich, de Pirot et de la Dobroudja, avec l'autonomie politique, mais demeurait tributaire de la Turquie.

LIVRE IX

RESTAURATION DE LA MONARCHIE BULGARE

CHAPITRE PREMIER

LE PRINCE ALEXANDRE DE BATTENBERG (1879-1886)

L'Assemblée des notables (10 février 1879). — La Constitution bulgare. — L'élection du prince (29 avril 1879). — L'avènement. — Portrait du jeune souverain. — La situation politique. — L'anarchie parlementaire. — Le coup d'État du 27 avril 1881. — Échec de la politique du prince (1881-1883). — La question rouméliote. — La campagne unioniste. — Le coup de force de Philippopoli (18 septembre 1885). — Fière attitude d'Alexandre Ier. — Entrée en scène de la Serbie (septembre, octobre 1885). — Mobilisation et concentration de l'armée bulgare. — Bataille de Slivnitza (18 novembre 1885). — L'offensive bulgare (du 22 au 28 novembre 1885). — Arrangement avec la Porte. — Sédition militaire (du 21 au 26 août 1886). — La contre-révolution (du 28 août au 3 septembre 1886). — L'abdication (7 septembre 1886).

L'Assemblée des notables (10 février 1879). — Pendant la période d'occupation des troupes russes et durant les négociations du congrès de Berlin, le prince Dondoukof, ex-gouverneur de Kief, avait été investi, à titre de commissaire impérial, des pouvoirs nécessaires pour administrer la principauté. Ce régime provisoire devait fonctionner jusqu'à la promulgation du « règlement organique ». Le 10 février 1879, une assemblée de notables se réunit donc à Tirnovo, la capitale historique et traditionnelle, afin d'y élaborer un statut régulier qui rendît la Bulgarie à elle-même.

Les constituants étaient au nombre de deux cent trente-trois. Il y avait parmi eux treize ecclésiastiques, dont onze évêques, un muphti, un rabbin, cent cinq fonctionnaires de l'ordre judiciaire et de l'ordre administratif, quatre-vingt-neuf représentants élus, cinq moines du Rilo, des délégués du Comité politique d'Odessa et d'un Comité de bienfaisance de Bessarabie, enfin vingt et un membres (onze musulmans et dix chrétiens) désignés par Dondoukof. La présidence fut confiée à l'ancien exarque, Anthime, revenu d'Angora, où la Porte l'avait exilé au début de la guerre russo-turque. Les vice-présidents étaient Théodore Ikonomof et Petko Karavélof.

Cette assemblée hétérogène se trouvait en présence d'une situation des plus complexes. La Russie n'était pas satisfaite du vague protectorat moral que lui avait laissé le congrès de Berlin et cherchait par quels moyens elle pourrait amener une véritable prise de possession. La Roumélie orientale, qui avait connu quelques mois d'indépendance, ne se résignait pas à rester sous la domination effective du sultan et demandait avec une colère inquiète sa réintégration dans la patrie commune. Le prince Dondoukof et les « conservateurs », Balabanof, Velkovitch, Natchévitch, Grékof et Stoïlof, penchaient vers l'acceptation du fait accompli. Les « libéraux », Tzankof, Karavélof et Slaveïkof, réclamaient l'ajournement de toute séance tant que satisfaction ne serait pas donnée aux vœux des Rouméliotes. Et de la sorte, dès le premier jour, au lieu de s'unir dans une même pensée d'organisation, les constituants se scindèrent en deux partis rivaux. Désormais, chacune de ces coteries n'eut plus comme objectif que de conquérir et d'exercer le pouvoir.

La Constitution bulgare. — Les notables, tous profondément patriotes malgré leurs jalousies, auraient pu faire œuvre sage s'il y avait eu un chef national pour les guider et les contenir. Mais le prince Dondoukof, unique-

ment soucieux de l'intérêt russe, les poussait à choisir la forme de gouvernement qui leur plaisait et non celle dont ils avaient besoin. Il ne voulait pas avoir affaire à une autorité unique, déclarée responsable, exclusivement attentive à l'avenir et à la fortune de la Bulgarie. Il préférait avec raison un pouvoir collectif, divisé, peu stable, où les responsabilités se déroberaient et où les courants d'opinion seraient tout-puissants. De cette manière, l'anarchie régnerait à l'état endémique et faciliterait une complète mainmise moscovite.

En outre, derrière le commissaire impérial, se tenaient des spéculateurs et des besogneux pour lesquels la petite principauté était une proie. Ils entrevoyaient des postes lucratifs à occuper, des fournitures à obtenir, des travaux publics à entreprendre, le crédit à exploiter.

Cette ligue des politiciens et des financiers russes valut à la Bulgarie une constitution ultra-démocratique. Une seule assemblée, élue pour cinq ans, au suffrage universel direct ; responsabilité ministérielle ; inviolabilité parlementaire ; publicité des séances ; droit d'initiative ; vote et contrôle du budget ; électorat à vingt et un ans ; éligibilité à trente ans [1].

La Chambre n'avait pas pour rôle de coopérer à la souveraineté ; elle était elle-même souveraine. Voici que 1.500.000 paysans, qui n'avaient jamais entendu parler de l'État, étaient appelés à donner de bons gouvernants à cet État. Les élections amèneraient fatalement l'omni-

1. Voici ce que Jean Erdic (M. Queillé) dit de cette constitution dans son livre intitulé : *En Bulgarie et en Roumélie :* « L'acte fondamental de la Principauté, — mécanisme trop vieux pour un peuple trop jeune, — a beaucoup plus servi comme arme d'opposition que comme instrument de gouvernement. Si la ville de Tirnovo fut sa marraine, le prince Dondoukof en est le vrai père, et la péninsule des Balkans n'offre rien de plus curieux que le rôle joué par la Russie pour entretenir cette agitation qui est le levier de sa politique dans les pays jougo-slaves... Ce gouvernement autocratique est fabricant de constitutions pour les autres .. C'est le point culminant de la comédie humaine. » Ces lignes datent de 1884.

potence d'un parti ; aussitôt, le parti en question confierait à ses hommes toutes les charges importantes ; et alors les administrateurs du pays ne penseraient plus aux intérêts de ce pays, mais à ceux de leur clan ; et ils tyranniseraient leurs adversaires. Le résultat serait : corruption générale, violences incessantes, désunion des citoyens et affaiblissement de la patrie.

L'ÉLECTION DU PRINCE (29 avril 1879). — Quand le statut sous lequel le prince devait vivre eut été fixé sans son concours, on se préoccupa des divers candidats. On ne songea pas à un indigène parce que la Bulgarie n'avait plus de souche princière, et que d'ailleurs elle avait besoin d'être représentée en Europe par un chef apparenté aux grandes maisons royales. Trois noms étaient mis en avant : celui du prince de Reuss, ambassadeur d'Allemagne à Vienne ; celui du prince danois Valdemar, frère du roi de Grèce ; et celui d'Alexandre de Battenberg, neveu de l'impératrice de Russie.

Le 28 avril 1879, l'Assemblée des notables se retira pour faire place à la Grande Assemblée nationale, dont la convocation venait d'être décrétée nécessaire en cas de changement de frontière, de revision du pacte fondamental de Tirnovo, de vacance du trône ou de minorité du souverain. Le lendemain, Dondoukof déclara que l'empereur Alexandre interdisait toute candidature russe. Dès que le commissaire impérial fut parti, l'Assemblée entra en séance secrète pour examiner la liste proposée par Mgr Clément. Au nom d'Alexandre de Battenberg, que l'on savait être le protégé du tsar, la salle tout entière éclata en applaudissements.

L'AVÈNEMENT. — Né le 5 avril 1857, Alexandre de Battenberg appartenait à la maison de Hesse-Darmstadt. Attaché à l'état-major général de Pétersbourg, il avait accompagné Gourko dans sa marche foudroyante sur Andrinople. Il s'était distingué à la bataille de Nova-

Zagora, au siège de Plevna et dans l'occupation de la Thrace méridionale. La campagne terminée, il retourna en Allemagne et devint lieutenant aux Gardes du Corps de Prusse.

C'est à Berlin, au milieu d'une fête de l'ambassade russe, qu'il apprit la nouvelle de son élection. Il hésitait, quand Bismarck lui dit : « Acceptez; vous pourrez au moins vous dire un jour que vous avez fait un beau rêve. » A demi rassuré, il parti pour Livadia, dans le but d'y prendre le mot d'ordre du tsar. Une députation bulgare vint l'y trouver et lui remit l'acte de Tirnovo. Mais, avant de se rendre en Bulgarie, il alla recueillir l'assentiment des puissances, il acheva sa tournée diplomatique à Constantinople, chez son suzerain, Abdul-Hamid; ce qui mécontenta très fort la Russie. Le 10 juin, il débarquait à Varna, et, salué par des vivats enthousiastes, prenait le chemin de Tirnovo. Là, il fut reçu solennellement par le métropolite qui lui offrit le pain et le sel. Il prêta ensuite serment de fidélité à la Constitution et passa les troupes en revue.

On raconte que Dondoukof se permit de lui présenter une proclamation au peuple. Certains passages de cette pièce donnaient à entendre que le nouveau souverain devait sa couronne au tsar et lui en garderait une reconnaissance éternelle. Alexandre parcourut le document et dit d'un air tranquille : « Que voulez-vous que j'en fasse? — Altesse, lui fut-il répondu, je désirerais que vous y métiez votre signature. — Non », répliqua le prince avec énergie. Le soir même, le commissaire regagnait la Russie; mais il laissait derrière lui une Chambre inexpérimentée et environ trois cents officiers instructeurs russes.

Portrait du jeune souverain. — Grand, élancé, beau de visage, très noble et très fier sous son uniforme bulgare qu'il ne quittait jamais et qui ne lui ôtait rien de ses allures bon enfant, il exerçait un charme réel sur les foules. Soldat de race, il adorait l'armée, sauvegarde de

l'honneur et de l'indépendance nationale. Roi conscient de sa haute mission, il savait que l'objet de l'État c'est le salut public, la conservation, et, si possible, l'accroissement du pays. Comme son intérêt personnel se confondait avec l'intérêt de la Bulgarie, il n'avait qu'une pensée : discipliner et fortifier sa nouvelle patrie, resserrer par les services rendus le lien qui l'unissait à ses sujets.

Mais il était dépourvu d'esprit de suite. Il lui manquait la fermeté du caractère. Il avait aussi le défaut d'être confiant à l'excès, de s'ouvrir trop facilement au premier venu et de ne pas savoir dissimuler son jeu politique. Quand l'ennemi s'approchait à découvert, il en avait vite raison. Ainsi, lors de son arrivée à Varna, le banquier Günzbourg et l'entrepreneur Poliakof, cautionnés par les plus hauts personnages moscovites, étaient venus lui demander le monopole de l'organisation du crédit et de l'établissement des chemins de fer ; il les pria sèchement d'attendre qu'il eût commencé de régner ; et ces étranges visiteurs n'insistèrent pas. Mais lorsque les adversaires étaient de rusés ministres ou d'ambitieux députés, il ne voyait pas le péril assez tôt, ou l'aggravait en fonçant avec une impétuosité irréfléchie.

La situation politique. — La Constituante avait préparé au prince d'innombrables difficultés intérieures et extérieures. Alexandre I[er] n'avait qu'une part d'initiative très restreinte. Pour faire de sa province turque un État moderne, il lui fallait grouper dans sa main toutes les forces du pays ; mais le suffrage universel dispersait toutes ces forces et créait des partis dont chacun ne pensait qu'à ses profits particuliers. En outre, l'influence moscovite se mettait en travers de tous les essais de concentration nationale. Les libérateurs demeuraient installés dans les services militaires et administratifs. A Sofia le représentant du tsar se considérait comme le mandataire d'un suzerain auprès d'un vassal. Généraux et agents russes, députés de droite, députés de gauche, tous s'agitaient,

se combattaient, intriguaient et rendaient singulièrement ardue la tâche de ce prince de vingt-deux ans.

L'ANARCHIE PARLEMENTAIRE. — Le principal embarras pour Alexandre était la pénurie d'hommes. Les personnalités les plus en vue de la nation n'avaient pas encore eu le temps d'acquérir de l'expérience. L'aîné, Tzankof, avait été maître d'école au moment où l'école était le seul asile de la nationalité bulgare. Parmi ses cadets, les plus marquants étaient : Grékof, éloquent avocat de Bessarabie ; Stoïlof, docteur en droit, né en Roumélie ; Natchévitch, fils d'un riche marchand de Svichtov, lui-même tour à tour négociant et journaliste ; Karavélof, ancien étudiant de Moscou, orateur fougueux ; Slaveïkof, poète ; enfin, le benjamin, Stamboulof, fils d'un aubergiste de Tirnovo.

Obligé de choisir entre conservateurs et libéraux, le prince se décida pour les premiers, car les seconds voulaient « qu'il régnât sans gouverner ». Natchévitch, Stoïlof et Grékof, avec le major-général russe Parentzof à la Guerre, s'assirent donc sur les sièges ministériels tout neufs. Mais aussitôt, leurs adversaires ouvrirent une campagne infernale et parvinrent à triompher aux élections d'octobre 1879. L'Assemblée ordinaire, composée de cent soixante-huit représentants pour la plupart incultes, mit en minorité le ministère et ne put pas le remplacer. Voyant qu'au bout de vingt séances, échelonnées pendant cinq semaines, le Sobranié n'était pas arrivé à former un cabinet, Alexandre prononça la dissolution.

Le deuxième Sobranié se réunit le 23 mars 1880 ; il porta au pouvoir les libéraux. Tzankof fut président ; Karavélof, ministre des Finances ; et le général Ehrenrot, un Finlandais, ministre de la Guerre. Leurs rivaux, soumis à toutes sortes de vexations, ripostèrent violemment. Il s'ensuivit des discordes qui risquaient de briser l'unité de la famille bulgare et de susciter une agression étrangère.

Le coup d'État du 21 avril 1881. — Au mois de mai, le prince de Battenberg se rendit en Russie pour assister aux obsèques du tsar Alexandre II, victime des nihilistes. Il obtint un blanc-seing d'Alexandre III (1881-1894), et revint avec la résolution d'empêcher à tout prix le parlement d'affaiblir et de diviser la Bulgarie. Il voulait que le pouvoir central pût exercer ses fonctions essentielles : défense extérieure et maintien de l'ordre au dedans.

En conséquence, le 21 avril, il publiait une proclamation dans laquelle il annonçait qu'il allait remettre à l'Assemblée nationale « la couronne et les destinées de la Bulgarie » et ne resterait sur le trône que si certaines conditions jugées indispensables étaient ratifiées. Il réclamait carte blanche pour sept ans, et, ce laps de temps écoulé, le droit d'apporter aux institutions établies les modifications reconnues nécessaires. De plus, il renvoyait le Sobranié actuel, donnait ordre de procéder à l'élection des membres de la Grande Assemblée et proclamait l'état de siège pour toute la période électorale.

De peur d'une surprise, les ministres conservateurs dirigèrent les élections d'une manière très rude. La gendarmerie aidant, sur trois cent dix-neuf élus, on ne compta que quatre libéraux. Ainsi triée, l'Assemblée nationale, réunie à Svichtov, adopta sans vote les projets d'Alexandre Ier, acclama la dictature et se retira au bout d'une heure.

Échec de la politique du prince (1881-1883). — Si la démagogie était comprimée pour un temps, l'influence russe s'était au contraire accrue, car tout avait été fait par sa permission. Alexandre n'avait voulu les pleins pouvoirs que pour choisir plus librement les meilleurs ouvriers du bien public. Mais il laissa le cabinet de Pétersbourg inonder de ses créatures tous les services de l'État. Deux généraux du tsar entrèrent au ministère : Sobolef, à l'Intérieur ; Kaulbars, à la Guerre. Comme on

leur refusa la concession de la voie ferrée allant de Sofia au Danube, ils se rapprochèrent des libéraux ou radicaux, surveillèrent étroitement le palais et se comportèrent en gardes-chiourme. L'agent diplomatique du tsar, Yonine, mit en demeure Battenberg de renoncer à la dictature et déclara que les généraux ne partiraient pas avant le rétablissement de la constitution de Tirnovo.

Le souverain, pour se débarrasser sur-le-champ de ses dangereux amis, décida en secret le retour au pacte abhorré. Comprenant enfin qu'il était le garant de l'autonomie bulgare, tous les partis se serrèrent autour de lui. A l'improviste, le Sobranié demanda la restauration du régime parlementaire (18 septembre 1883), et le prince la lui accorda. Kaulbars et Sobolef déguerpirent aussitôt. Sauf celui de la Guerre laissé encore au choix de la Russie, tous les portefeuilles furent attribués à des Bulgares et partagés entre les libéraux et les conservateurs, sous la double direction de Tzankof-Natchévitch. Mais ce ministère de coalition ne pouvait durer. Il fit place à un cabinet purement libéral Tzankof-Karavélof. Ces deux hommes, le premier modéré, le second radical, ne tardèrent pas à se combattre fougueusement. Le Sobranié de mai 1884 porta Karavélof à la présidence du Conseil, Radoslavof à la Justice, et Stamboulof à la présidence de la Chambre.

La question rouméliote. — Conformément au traité de Berlin, la Bulgarie du sud, dite Roumélie orientale, avait été organisée en province autonome sous l'autorité politique et militaire directe du sultan, mais avec une milice nationale, une assemblée provinciale élue, un directoire faisant fonction de ministère, et un gouverneur chrétien nommé pour cinq ans par la Porte et approuvé par les puissances.

Le prince titulaire de ce poste (mai 1879 à mai 1884) fut Aleko pacha, né en Roumélie, fils de ce prince Bogoridi (ou Vogoridès) qui avait établi la première église

bulgare à Constantinople, et arrière-petit-fils du grand Sophroni. Dès sa nomination, on se demanda s'il serait fonctionnaire turc ou chef national et s'il porterait le fez ou le kalpak. Sans se troubler, il garda le fez jusqu'à la station frontière de Harmanli, et prit ensuite le kalpak. Cela suffit pour soulever à son entrée dans Plovdiv un enthousiasme indescriptible.

De fait, on n'eut pas à se plaindre de lui. A l'exception du titulaire de l'Intérieur et du commandant des troupes, les directeurs et préfets furent choisis dans la majorité de la population. De même, aux élections pour le Sobranié provincial, sur trente-six membres élus, trente et un étaient bulgares. Des sociétés de gymnastique, dirigées par le Dr Stransky et armées de bons fusils, purent atteindre le chiffre de 40.000 hommes et évoluer tout à leur aise à travers la Thrace du nord. Grâce à un spécialiste français, M. Jacquin, la Roumélie eut bientôt son organisation financière régulière. Un autre Français, M. de Torcy créa une milice excellente qui se distingua dans la guerre de Serbie. Bref, la Bulgarie du sud était en voie de rapide transformation et pouvait déjà parler haut.

La campagne unioniste. — Depuis le rétablissement de la constitution de Tirnovo, le prince de Battenberg se savait condamné dans l'esprit du tsar et commençait à perdre pied dans la tourmente d'intrigues dont il était enveloppé. Un moment, il tentait de se rapprocher de Pétersbourg ; l'instant d'après, il reprenait sa politique purement nationale.

Cependant, dans la question rouméliote, ses sentiments avaient une direction très ferme. Il ne négligeait aucune occasion de dire combien il désirait voir la Roumélie et la Bulgarie se donner la main ; et, à chacune de ses paroles, le ton du patriotisme s'élevait à Philippopoli. Mais, là encore, les politiciens se divisèrent. Les conservateurs ou unionistes (à l'encontre de ceux de la principauté), étaient russophiles et voulaient différer la fusion. Les

radicaux ou kazionistes (budgétivores) étaient russophobes et poussaient à l'action immédiate. Ceux-ci, chassés du pouvoir quand Aleko pacha eut été, à l'expiration de son mandat, remplacé par un Bulgare pur-sang, Gavril pacha Krestovitch, résolurent de réaliser l'union coûte que coûte. A Roustchouk, le major Panitza se mit en devoir d'arrêter le plan d'une conjuration. A Plovdiv, un Comité central révolutionnaire se constitua en secret sous la présidence de Stransky. Et, par les soins de ce bureau, toute la plaine de la Maritza fut vite en pleine agitation patriotique.

Le coup de force de Philippopoli (18 septembre 1885). — Le 18 septembre 1885, à 4 heures du matin, en dépit des efforts du gérant du consulat de Russie, cinq cents paysans du village de Konaré entrèrent à Philippopoli, conduits par une femme, Nédéla Chiléva, et proclamèrent bruyamment l'union. Le major Nicolaïef leur adjoignit ses soldats, et tous ensemble se rendirent au Konak, pénétrèrent jusque dans la chambre à coucher du pacha et le firent prisonnier au nom du gouvernement provisoire.

Pendant ce temps, le capitaine Filof haranguait les troupes et finissait son discours par ce triple cri que toute la foule répéta : « A bas la Roumélie orientale ! Vivent les Bulgaries unies ! Vive le prince Alexandre de Battenberg ! » Au milieu des fanfares et du joyeux carillon des cloches de la ville, Gavril Krestovitch, de plus en plus ahuri, dut monter dans sa voiture de gala qui disparut au grand trot vers la frontière avec une bonne escorte de cavalerie. Au même moment, un décret ordonnait la levée en masse des Bulgares rouméliotes de dix-huit à quarante ans, et une compagnie de sapeurs prenait le train pour aller détruire les ponts et le chemin de fer entre la station turque de Moustapha-Pacha et celle de Harmanli.

Fière attitude d'Alexandre Ier. — Malgré l'hostilité du tsar, Battenberg, alors à Varna, n'hésita pas à remplir tout son devoir envers la race dont il était le chef. Le 18 au soir, par télégramme, il félicita ses fidèles sujets rouméliotes et leur annonça sa prochaine arrivée. De Tirnovo, il lança une proclamation, signée « Prince de la Bulgarie du nord et du sud », où il déclarait que l'union était définitive et où il exhortait le peuple à faire tous les sacrifices nécessaires pour conserver son indépendance. Le 21, il était reçu en triomphe à Plovdiv.

La Turquie, craignant un soulèvement en Macédoine, se contenta de protester pour le principe. Toute l'Europe resta silencieuse, sauf, bien entendu, la Russie. Alexandre III désapprouva la révolution rouméliote, défendit aux officiers russes de prendre part aux opérations qui pourraient avoir lieu, et ordonna au ministre de la Guerre, le prince Cantacuzène, de quitter ses bureaux et de se retirer à l'agence diplomatique. Battenberg fit appel à l'honneur de Cantacuzène et de ses subordonnés en leur demandant d'achever la mobilisation. L'empereur le leur interdit formellement. Le brave capitaine bulgare Nikiforof, accepta de mener à terme cette lourde tâche. Aux troupes réunies, Alexandre Ier déclara « que le jour du départ de la mission russe était le plus beau de sa vie et que ceux-là étaient des officiers indignes qui désertaient leur poste au moment du danger ». En réponse à ces paroles, le tsar raya le prince des cadres de l'armée moscovite.

Entrée en scène de la Serbie (septembre, octobre 1885). — Tandis que les diplomates européens délibéraient mollement sur les moyens de satisfaire la Russie pour l'empêcher d'intervenir une seconde fois dans les Balkans, le roi de Serbie, Milan Obrénovitch, entassait ses bataillons à Nich. A l'instigation de l'Autriche ou de la Russie, peut-être des deux, il prétendait que « l'équilibre » politique de la péninsule étant rompu en faveur de la Bulgarie par la réunion de la Roumélie, il avait droit à des

compensations territoriales dans la région de Trn et de Vidin. Il pensait vaincre facilement. En effet, ses officiers et ses généraux sortaient des écoles militaires d'Europe et avaient presque tous pris part à la guerre russo-turque. Il savait qu'au contraire leurs collègues bulgares n'étaient que les tout jeunes disciples de l'état-major moscovite rappelé si soudainement [1].

Il avait un triple objectif : occuper Sofia, et, en même temps, s'assurer des districts de Vidin au nord et de Trn au sud. Cette idée l'entraîna très heureusement à commettre une grave erreur stratégique. Il ne chercha pas à masser toutes ses forces sur un point décisif pour y accabler l'ennemi. Il les sema le long de la frontière en trois groupes : la division du Timok, 12.000 hommes ; les divisions dites du Danube, de la Choumadia et de la Drina (26.000), concentrées au delà de Pirot ; enfin la division de la Morava, ou du sud (8.000). Ces dispositions incroyables donnaient aux troupes assaillantes un front d'une étendue de 290 kilomètres !

Mobilisation et concentration de l'armée bulgare. — La mesure du tsar avait privé le prince Alexandre de son ministre de la Guerre, de tous ses officiers supérieurs et des deux cinquièmes de ses capitaines. Il ne s'était pas laissé abattre par ce coup terrible. Il avait nommé tout de suite, à la place de Cantacuzène, le capitaine d'artillerie Nikiforof. Le capitaine Pétrof devint chef d'état-major général. Des capitaines furent mis à la tête d'une division, des lieutenants commandèrent un ré-

1. C'est au congrès de Berlin, remarquait M. Léger en 1885, que remonte la responsabilité de cette agression. « La Serbie étouffée au nord et à l'ouest par un puissant voisin qui est devenu maître de la Bosnie-Herzégovine, cherche en vain à se dégager de son étreinte. Exclue des pays serbes où l'appelait sa destinée historique, elle essaie aujourd'hui de se rejeter sur les pays bulgares. Cette politique insensée et désespérée est la conséquence néfaste du traité de Berlin. » (*La Bulgarie*.)

giment, des sergents se virent promus chefs de bataillon.

Quand Milan déclara la guerre, le 13 novembre, Alexandre répondit par la proclamation suivante : « Le roi serbe nous attaque. Il envahit notre territoire. Nos frères, au lieu de nous aider, veulent ruiner notre patrie. Soldats, montrez votre courage, défendez vos mères, défendez vos foyers. Poursuivez l'ennemi qui vous assaille lâchement et anéantissez-le. »

L'armée bulgare se trouvait alors en grande partie sur la frontière turque ; il y avait 30.000 hommes autour de Plovdiv, 15.000 à Yamboli, 4.000 dans les environs d'Aïtos. Des ordres furent donnés pour que ces troupes fussent dirigées rapidement vers l'ouest, car il n'y avait que 15.000 hommes dans le district de Vidin et 5.000 seulement aux alentours de Sofia. Le prince adopta un plan de campagne très simple : laisser les détachements de l'ouest lutter le plus longtemps possible contre les premiers régiments serbes, pendant que lui-même concentrerait l'armée principale sur la route Pirot-Sofia et y prendrait position. Il choisit le terrain situé au delà de Slivnitza, à deux journées de marche de la Serbie.

Comme l'ennemi avait passé la frontière le 14, Alexandre ordonna aux bataillons du défilé de Dragoman de tenir au moins vingt-quatre heures pour que la concentration fût effectuée à temps. Le 17 au matin, il disposait de 15.000 hommes, et, le soir, de 20.000 ; le 18, de 25.000 hommes ; le 19, de 33.000 hommes. Sarambey était à cette époque le point terminus de la ligne de Roumélie ; des régiments firent en trente heures les 123 kilomètres qui séparent cette gare du champ de bataille !

Bataille de Slivnitza (18 novembre 1885). — Slivnitza est une petite ville située à trente kilomètres au nord-ouest de Sofia. Un peu avant d'y arriver, la route de Pirot à Sofia coupe une série de hauteurs. C'est sur ces hauteurs que les Bulgares établirent une ligne de défense d'environ dix kilomètres, avec des flancs de retour pour

s'opposer à un mouvement tournant. Mais les premières nouvelles qui leur parvinrent n'étaient rien moins que rassurantes. Les divisions de la Morava et du Timok n'avaient pu être arrêtées. Les divisions de la Drina et du Danube étaient arrivées le 16 novembre. Heureusement, la division de Choumadia, chargée de former leur aile droite, était tellement fatiguée que l'offensive générale ne put avoir lieu le 17. Ce fut le salut de la Bulgarie. Si l'adversaire avait attaqué sur l'heure, Sofia était perdue, puisque les renforts rouméliotes ne devaient commencer à paraître que le soir. Toute la journée se passa en petits combats victorieux qui retardèrent l'armée serbe et inspirèrent confiance aux jeunes officiers du prince.

Le 18, l'attaque des Serbes sur la gauche de la position échoua ; à droite, ils furent battus et poursuivis. Le moral des soldats de Milan faiblissait, tandis que les Bulgares prenaient conscience de leur force. Pourtant Battenberg était mortellement inquiet. Il craignait de voir déboucher, au sud-ouest, la division de la Morava, qui venait de s'emparer de Bresnik et pouvait d'un instant à l'autre enlever la capitale, puis assaillir à revers Slivnitza et rejeter les Bulgares dans le Balkan. On tint conseil. La majorité des officiers fut d'avis de prolonger la résistance de Slivnitza et d'employer à la défense de Sofia les bataillons rouméliotes non encore arrivés. Alexandre courut prendre en personne le commandement des troupes de siège.

Mais une demi-heure après le départ du souverain, le capitaine Bendéref, malgré la décision de l'état-major, attaqua vigoureusement l'aile gauche des Serbes, l'enfonça et fit mine de couper la ligne de retraite des envahisseurs par la passe de Dragoman. A l'aile droite, Milan triomphait, quand survinrent trois bataillons et une batterie rouméliotes qui le refoulèrent. Au centre, l'artillerie et l'infanterie ennemies ne réussirent pas à briser la chaîne épaisse des tirailleurs bulgares. Pour comble de bonheur, la division de la Morava ne parut ni

d'un côté ni de l'autre ; apprenant l'échec sanglant de l'aile gauche, elle avait quitté la route de Sofia pour celle de Slivnitza, mais le capitaine Popof l'avait forcée à se replier sur Trn-Vraptcha.

L'élan de la Serbie était brisé.

L'offensive bulgare (du 22 au 28 novembre 1885). — Sofia délivrée, Alexandre repartit au galop à Slivnitza. Le 22, son armée se mit en marche. Le 23, elle délogea les Serbes du défilé de Dragoman. Le 24, elle purgea les environs de Tzaribrod. Le 25, le prince reçut une lettre suppliante où Milan demandait la paix, mais il refusa d'entrer en pourparlers et s'avança immédiatement jusqu'à huit kilomètres de Pirot.

Il avait alors 55.000 hommes. En deux jours d'une lutte ininterrompue, il se rendit maître de la ville et en repoussa les défenseurs vers Nich. Il aurait poursuivi sa route sans tarder. Mais dans la nuit du 27 au 28, le comte de Kheven-Hüller, ministre d'Autriche, lui annonça brutalement que des troupes autrichiennes allaient pénétrer en Serbie si un armistice n'était pas accordé.

La guerre était terminée. Le 3 mars 1886, un traité, imposé par les grandes puissances, fut signé à Bucarest. Il tenait en ce seul article si douloureusement ironique : « La paix est rétablie entre la Bulgarie et la Serbie. »

Arrangement avec la Porte. — Si les victoires de Slivnitza et de Pirot ne valurent à la Bulgarie ni un pouce de territoire serbe ni une livre d'indemnité, en revanche elles cimentèrent l'union toute récente des deux provinces et lui donnèrent une solidité à toute épreuve.

De plus, la Porte, se rendant compte que le nouvel État n'avait plus rien à craindre d'elle, prit le parti de s'en faire un allié. Une convention fut conclue, aux termes de laquelle le prince Alexandre, nommé par Abdul-Hamid gouverneur général de la Roumélie orientale pour cinq ans, restituait les districts de Roupchos et de Kard-

jali, et acceptait une alliance défensive et offensive.

Cet arrangement boiteux ne satisfit personne. La vindicative Russie demanda entre autres modifications que le gouvernement de la Roumélie fût attribué non pas à Battenberg nommément, mais au prince de Bulgarie. Les ambassadeurs biffèrent la clause de l'alliance double. Enfin, tous les Bulgares déplorèrent cette malheureuse rétrocession territoriale qui permettait aux garnisons turques de camper à 6 heures de Plovdiv et à 4 heures de Haskovo.

Sédition militaire (du 21 au 26 août 1886). — Il aurait fallu au prince la finesse et le doigté d'un Henri IV pour se faire le modérateur des divers partis bulgares sans se livrer à aucun et pour se garantir de l'ingérence tracassière de la Russie sans en perdre l'amitié. Il ne sut profiter ni de sa belle résistance au tsar, ni de ses victoires contre les Serbes. Il laissa son armée se diviser en deux camps: les battenbergistes et les russophiles. Il ne récompensa pas comme ils le méritaient les jeunes officiers de Slivnitza, et Bendéref lui-même fut maintenu dans son ancien grade. Le souverain s'exposait de gaieté de cœur aux coups du redoutable clan moscovite dirigé par Tzankof, le métropolite Clément, et, en dessous, par Karavélof.

Pour distraire l'attention publique, le gouvernement feignit de croire à une nouvelle guerre, et rapprocha les garnisons éloignées. C'est ainsi que le régiment de la Strouma, ayant à sa tête l'un des principaux mécontents, le colonel Stoïanof fut transféré à Pernik. Dans la nuit du 21 août 1886, Bendéref, le héros de Slivnitza, adjoint du ministre Nikiforof, arrive à la caserne de ce régiment en compagnie du major Grouef. Après une conférence, à laquelle assistent les officiers et les sous-officiers, la troupe se met en marche sur Sofia, surprend le bataillon campé aux abords de la capitale, cerne le palais et désarme la garde. Stoïanof, Bendéref et Grouef montent

chez le prince. Le revolver au poing, ils exigent un acte d'abdication. On présente au souverain une feuille de papier; il se contente d'y écrire : « Dieu protège la Bulgarie ! Alexandre. » Il est ensuite emmené précipitamment, car le réveil de Sofia l'eût délivré.

Après une nuit passée dans un couvent d'Étropol, il est entraîné à Vratza, puis à Rahovo. Là, les conjurés l'embarquent sur son propre yacht, descendent le Danube et abordent, le 24, à la ville russe de Reni. Ils voulaient remettre le captif aux fonctionnaires du tsar. Ceux-ci, qui n'avaient pas d'ordres, télégraphièrent à Saint-Pétersbourg. Le 25, au matin, arrivèrent les instructions : Alexandre devait être remis en liberté; seulement il devait se rendre en Occident par le plus court chemin, à travers l'empire ou la Pologne. Escorté de gendarmes moscovites, il monta en chemin de fer. Le 26 au soir, il était sur le territoire autrichien, à Lemberg.

La contre-révolution (du 28 août au 3 septembre 1886). — Les conspirateurs croyaient que la foule approuverait leur attentat contre le gardien de la tradition nationale et se résignerait au joug de la Russie. Ils se trompaient lourdement. Le peuple fit entendre des protestations indignées. Toutes les places fortes et toutes les garnisons, même celles qui s'étaient montrées hostiles, refusèrent de reconnaître le gouvernement provisoire, composé de Mgr Clément, de Tzankof et de Grouef. Stamboulof, président du Sobranié, prit la tête de la contre-révolution et pressa Battenberg de revenir. Le 28 août, les milices de Plovdiv, sous le commandement du colonel Moutkourof, entraient dans la ville de Sofia que venaient d'évacuer en hâte les soldats de Stoïanof. Et, le 3 septembre, le prince reparaissait dans sa capitale, en grand appareil militaire, aux applaudissements frénétiques de la population.

L'ABDICATION (7 septembre 1886). — Malgré ce beau mouvement nationaliste, Alexandre était dans une situation intenable. En réponse à un télégramme des plus humbles qu'il avait envoyé de Roustchouk à Pétersbourg, le tsar lui déclara : « Je ne puis approuver votre retour, en Bulgarie, prévoyant les suites néfastes qu'il peut avoir pour ce pays déjà si éprouvé. Je m'abstiendrai de toute immixtion dans le triste état des choses auquel la Bulgarie a été réduite, tant que vous y resterez. Votre Altesse appréciera ce qu'elle a à faire. Je me réserve de juger ce que me commandent la mémoire vénérée de mon père, l'intérêt de la Russie et la paix de l'Orient. »

Devant ces menaces, Alexandre Ier réunit au palais les membres du corps diplomatique et les officiers. Il leur dit en substance : « Je ne puis demeurer parmi vous, puisque la Russie ne le veut pas ; ma présence serait un obstacle à la réconciliation des deux pays ; je suis forcé de renoncer au trône ; l'indépendance de la Bulgarie l'exige ; une occupation russe pourrait se produire. »

Après cela, il fit remettre en liberté Tzankof et Mgr Clément. Il nomma une régence formée de Stamboulof, Moutkourof et Karavélof. Le même jour, c'est-à-dire le 7 septembre, il partit tristement vers Lom-Palanka, au milieu des plus vives manifestations de la reconnaissance et de la douleur publiques.

Il est mort en Autriche le 17 septembre 1893. Il avait de belles parties d'un grand prince : la bravoure, la générosité, le dévouement. Mais il lui manquait les qualités viriles du caractère et de la volonté. Ce n'était pas le maître à l'idée nette et aux résolutions froides dont avait besoin la Bulgarie. Toutefois, dans son règne mélangé d'échecs et de succès, d'erreurs et de beautés, les services dépassèrent de beaucoup les fautes.

CHAPITRE II

LE TSAR FERDINAND Ier

I. La régence : Les origines de Stamboulof. — Son caractère et sa méthode. — La dictature. — Rupture avec la Russie (novembre 1886). — Complots (février-mars 1887).

II. La préparation de l'avenir : Élection de Ferdinand de Saxe Cobourg-Gotha (7 juillet 1887). — Le nouveau prince. — Le ministère Stamboulof (1887-1894). — Luttes pour l'organisation. — Mariage du prince Ferdinand (20 avril 1893). — La chute de Stamboulof (30 mai 1894) et sa mort tragique (15 juillet 1895). — Jugement sur le dictateur.

III. Les résultats : Réconciliation avec la Russie (1896). — Le problème macédonien et l'insurrection de 1902-1903. — Proclamation de l'indépendance bulgare et rétablissement de la couronne tsarienne (5 octobre 1908).

I. — LA RÉGENCE

Les origines de Stamboulof. — L'homme qui allait rétablir l'ordre était né à Tirnovo le 31 janvier 1854. Fils d'un aubergiste sans fortune, il apprit d'abord le métier de tailleur. Il obtint ensuite, grâce au consul russe de Varna, d'entrer gratuitement au séminaire d'Odessa. Indiscipliné et fantasque, il ne s'y occupa que de propagande nihiliste et fut bientôt expulsé de l'empire. Il revint en Bulgarie comme agent secret du Comité de Bucarest, et, sous un déguisement de policier turc, fut un des principaux organisateurs de la grande insurrection de 1876.

Pendant la guerre, il fit bravement son devoir dans les

rang des volontaires. Il se mit aussi d'emblée parmi les premiers quand commença la course au pouvoir et la lutte des intérêts privés. Lieutenant de Karavélof, il acquit une immense popularité en se mêlant aux paysans et en se vêtant comme eux dans ses campagnes électorales. Président du Sobranié, il exigeait une obéissance absolue des députés de son parti (libéral-radical), et un jour, en pleine séance, il menaça de son revolver ceux qui continueraient leur opposition.

Lors de la contre-révolution de Philippopoli, afin de se donner une situation prépondérante, il se posa en défenseur du prince de Battenberg contre les officiers russophiles. Il télégraphia tranquillement à son ancien patron : « Tu es un traître à la patrie. Je te ferai fusiller ! » — « A moins que je ne te fasse subir le même sort », répondit sans broncher Karavélof, qui essaya en vain d'empêcher le jeune conspirateur, sorti à peine de son existence de bohème, de devenir le Monk bulgare.

Son caractère et sa méthode. — Stamboulof était un petit homme trapu, brun, la tête arrondie et grosse, les traits accentués, les yeux bridés, les lèvres lippues, les pommettes saillantes. Sa physionomie décelait une volonté opiniâtre et brutale. L'ensemble de sa personne inspirait la crainte. Son audace de paroles et le timbre de sa voix coupante décourageaient toute velléité de résistance. Lancé dès l'âge de vingt ans dans une vie de condottiere, il n'avait pu acquérir que des connaissances très superficielles et n'éprouvait d'ailleurs aucun goût pour l'étude. Mais il savait agir, et, une fois qu'il avait dans l'esprit un plan nettement dessiné, rien ne pouvait lui interdire d'exécuter ce plan, dût-il pour cela recourir aux plus insignes fourberies et aux plus révoltantes cruautés. Cette fière et violente nature ignorait les règles les plus élémentaires de l'humanité et de l'équité. Son impitoyable rudesse n'en était pas moins nécessaire.

Il a fait converger tous ses efforts vers un double but :

libérer son pays de la tutelle russe et réprimer l'anarchie. Vu l'état politique et social de la Bulgarie d'alors, il n'aurait jamais atteint cet objectif s'il n'avait pas eu la main très prompte et très lourde. La jeune principauté réclamait un puissant coup de barre, et c'est Stamboulof qui le lui a imprimé.

« Il y a certaines heures de la vie des peuples, dit très bien M. de Launay, où le besoin se fait sentir d'un homme politique qui retrousse ses manches et entre à coups de fouet dans le chenil ; cela calme les aboiements pour quelque temps et permet aux travailleurs de se remettre à la besogne sans être assourdis ou mordus. Ce valet de chiens vigoureux et sans scrupule, on le désapprouve. Quand sa tâche est accomplie, on le supprime, au soulagement général ; il est alors voué à l'exécration, jusqu'au jour où on lui élève des statues. »

La dictature. — En dépit de la barbarie de ses procédés, le terrible Stamboulof fut un bon gérant des affaires nationales. Entouré de son état-major rouméliote, Stransky, Moutkourof, Nicolaïef, Panitza, Radoslavof et le publiciste Stoïanof, il se sentit assez fort pour discipliner la Bulgarie et la ranger à l'ordre. Son beau-frère Moutkourof lui assurait le concours de la Roumélie. N'osant livrer Karavélof au peloton d'exécution, il l'avait fait prisonnier en se l'adjoignant en qualité de co-régent. Les conservateurs, Stoïlof, Natchévitch, attirés par son programme antimoscovite, lui offrirent leur alliance qu'il accepta joyeusement, car il avait besoin d'hommes capables de frayer avec le personnel diplomatique et de faire figure en Europe. Pétrof, Popof et plusieurs autres officiers vinrent aussi à lui ; il leur confia les premières charges militaires, écarta de l'armée tous les russophiles et les remplaça par des battenbergistes. Les cadres administratifs subirent la même épuration. Pour faciliter la tâche des nouveaux fonctionnaires, tous plus inexpérimentés les uns que les autres, il établit l'état de siège.

Une nombreuse gendarmerie, munie de fusils et de revolvers dernier modèle, se chargea de façonner l'opinion publique.

Dès les premiers jours de sa régence, Stamboulof affirma que la Bulgarie se reconnaissait l'éternelle obligée de la Russie, mais qu'elle n'entendait pas lui sacrifier son indépendance. Pour résister au colosse, il lui fallait des appuis ; il les trouva dans l'Angleterre et surtout dans l'Autriche. Le tsar tenta de ressaisir l'influence qui lui échappait. Il envoya un haut commissaire à Sofia, le général Kaulbars, frère de l'ancien ministre de la Guerre. Celui-ci devait jouer au proconsul. Il avait mission d'exiger : 1° l'amnistie pour tous les fauteurs de la révolution du 21 août ; 2° la suppression de l'état de siège ; 3° l'ajournement des élections. Mais Stamboulof le remit en place sans hésiter et ne tint aucun compte de ses exigences hautaines.

Il prit toutes les mesures pour que les élections du 10 octobre (Grand Sobranié) fussent l'écrasement complet du clan russe. Forcé de gouverner par le suffrage universel, il résolut d'éviter les surprises. Quiconque était soupçonné de pactiser avec Tzankof ou Kaulbars fut jeté en prison et battu d'importance. Un Comité, dit de *la Bulgarie aux Bulgares*, enrégimenta des Tsiganes armés de solides gourdins et leur confia le soin d'écarter des urnes les gens du parti contraire. Les gendarmes distribuèrent eux-mêmes les bulletins des candidats officiels et veillèrent à ce qu'il y eût trois fois plus de votants que d'électeurs. Les pandores et les matraques démocratiques s'acquittèrent si bien de leur rôle que, sur cinq cent vingt-deux députés, il y eut quatre cent soixante-dix stamboulovistes.

Naturellement, cette majorité fut d'une docilité exemplaire. D'après les indications du chef, elle élut à l'unanimité, le 10 novembre, le prince de Valdemar, fils du roi de Danemark, beau-frère du tsar ; mais le souverain danois repoussa cet offre quand il vit que la Russie ne

reconnaîtrait pas l'élection. C'était ce qu'attendait Stamboulof. Il avait maintenant le temps de se retourner. Il se donna même le luxe de relâcher ses plus intrépides ennemis, Bendéref et Grouef.

Rupture avec la Russie (novembre 1886). — Sans doute, la dictature de Stamboulof était une garantie d'ordre, mais une garantie momentanée. Ce régime compressif, instauré par une bande de partisans, devait les favoriser sans cesse pour les maintenir ; après avoir tiré le pays de l'anarchie, il risquait de l'y faire retomber plus lourdement. De nouvelles candidatures dictatoriales pouvaient surgir et jeter la Bulgarie dans de sanglantes discordes civiles.

Afin de prévenir toute compétition, le régent ordonna des arrestations en masse. A la suite de l'assassinat d'un de ses préfets, au cours d'une bataille électorale, il obtint trente-six condamnations à mort, dont la plupart, il est vrai, furent commuées. Quelques navires russes s'étant montrés à Varna, des factieux crurent à une intervention moscovite et s'emparèrent de Bourgas. Stamboulof les fit mettre en jugement. Sur quoi Kaulbars protesta, et, heureux de trouver cette porte de sortie, emmena tout son personnel consulaire, après avoir commis les intérêts de ses nationaux au consul général de France.

Complots (février-mars 1887). — La Grande Assemblée avait envoyé Grékof, Stoïlof et Kaltchef consulter les puissances sur le choix du prince. Toutes se dérobèrent et répondirent d'une façon dilatoire.

La crainte d'un retour de Battenberg ou d'une prolongation indéfinie de la régence exaspéra les officiers séditieux réfugiés en Roumanie et en Russie. A Lom-Palanka, le commandant de la place fut arrêté au moment où il prenait les armes. A Silistrie, le capitaine Christof mourut à la tête de la garnison révoltée. A Roustchouk, le major Ouzanof et le major Panof, qui s'étaient distingués

à Slivnitza, levèrent aussi le drapeau de l'insurrection et nommèrent régent le métropolite Clément ; battus, ils se jetèrent avec leurs amis dans des canots sans rames amarrés à la rive du Danube ; ils abordèrent sur un îlot où une canonnière vint les capturer ; le lendemain, après un jugement sommaire, ils furent tous fusillés dans un fossé des environs de la ville.

Le gouvernement prit occasion de ces faits pour pulvériser le parti adverse. D'anciens ministres, Tzankof, Orochakof, Nikiforof et Slaveïkof, des journalistes comme Kissimof et Risof, enfermés dans une vieille mosquée, furent fouettés jusqu'au sang à coups de verges ou à coups de boyaux de toile remplis de sable. L'ex-régent Karavélof, nu et couché à plat ventre, subit une horrible flagellation sous les yeux du major Panitza, adjoint du ministre de la Guerre. Ces odieux traitements ne cessèrent que sur les injections du consul de France, M. Flesch.

De toute évidence, la dictature devenait malfaisante. Stamboulof perdait maintenant de vue l'intérêt national. Il abusait de la force. S'il demandait qu'on lui laissât le temps de faire le lit princier, c'était qu'il comptait peut-être garder la place pour lui-même. Or, la Bulgarie avait absolument besoin d'un chef héréditaire. Le bon sens et l'expérience du dictateur finirent par se rendre à cette nécessité vitale. Mais le difficile était de trouver un prince ayant accès dans les cours de l'Europe et en même temps assez hardi pour se passer de l'acceptation des puissances.

II. — LA PRÉPARATION DE L'AVENIR

Élection de Ferdinand de Saxe Cobourg-Gotha (7 juillet 1887). — Installé à Vienne, Stoïlof sondait patiemment les cours et les familles princières d'Europe, mais personne ne se présentait. En fin de compte, il eut la

bonne idée de s'adresser à Ferdinand de Saxe Cobourg-Gotha. Le prince Ferdinand demanda d'abord à venir en Bulgarie à titre de commissaire jusqu'à ce que les puissances l'eussent approuvé. La régence ne fut pas de cet avis. Il consentit alors à laisser poser sa candidature. On l'élut le 7 juillet 1887, à l'unanimité des voix. Il fit aussitôt savoir qu'il était prêt à répondre à cet appel, mais qu'il désirait au préalable être assuré de sa future confirmation par la Porte.

Touché du procédé, le sultan expédia aux grandes puissances une lettre consultative. Les chancelleries, connaissant les dispositions de la Russie, paraissaient vouloir prendre leur temps avant d'opiner. Tout à coup on apprit que Ferdinand était déjà dans sa principauté. Le 10 juillet, reçu à Roustchouk par le régent et les ministres, il envoyait une circulaire aux cabinets européens, une proclamation aux Bulgares, un télégramme de dévouement à son suzerain. Le 13, il entrait à Tirnovo. Le métropolite Clément, l'obstiné russophile, célébra l'office d'action de grâces et prêcha la fidélité au souverain. Le prince prêta ensuite serment devant la Grande Assemblée et fit lire par Stoïlof un discours où il parlait fièrement et résolument de l'indépendance et de l'unité nationales, ainsi que « du trône glorieux des anciens tsars de Bulgarie ».

Le nouveau prince[1]. — Ferdinand Ier, né à Vienne le 26 février 1861, était le fils du prince Auguste de Saxe Cobourg-Gotha et de la princesse Clémentine de Bourbon-Orléans, fille de Louis-Philippe de France. Il avait rang de lieutenant dans l'armée hongroise. Il possédait la finesse et la ténacité du diplomate, la bravoure tran-

1. Les lecteurs qui désireraient un portrait complet pourront se reporter à ceux qu'ont tracés deux maîtres : M. René Pinon (*La force bulgare*, *Revue des Deux-Mondes*, 1908) et M. Georges Bousquet (*Histoire du peuple bulgare*).

quille et l'impassibilité du chef. Il manifestait un tempérament de véritable conducteur d'hommes.

Quitter le vieux palais familial de Cobourg ou le noble château d'Ebenthal pour une demeure improvisée dans une petite ville encore à moitié turque, abandonner livres et collections pour aller s'exposer à l'expulsion ou à un assassinat, n'offrait pas une perspective bien séduisante. Le titre de prince de Bulgarie en 1887 ne représentait aucunement ce qu'est devenue aujourd'hui la même souveraineté, grâce à la patience, au courage et à l'à-propos de Ferdinand. Mais ce jeune chef de vingt-six ans avait l'amour de l'action. Il était dévoré par un magnifique appétit de servir en régnant et de faire de l'histoire.

Le ministère Stamboulof (1887-1894). — A cause du tsar, pas une puissance ne voulut reconnaître le prince Ferdinand. Dès le 10 août, la Russie déclara que ni l'élection n'était valide, ni l'avènement n'était légal. Ne pouvant ou n'osant envahir la Bulgarie, elle invitait la Porte à occuper la Roumélie orientale et à chasser « l'usurpateur ». Le sultan déclina cette dangereuse proposition. Il se contenta d'adresser à Sofia des remontrances toutes platoniques. Et le cabinet de Pétersbourg dut cacher sa défaite en qualifiant son attitude de « protestation passive ».

En attendant le jour où il serait possible de renouer de bonnes relations avec la Russie, force fut au prince de prendre pour base de sa politique l'inimitié moscovite et de choisir comme premier ministre le redoutable champion de l'indépendance nationale. Stamboulof lui était indispensable. La grandeur et l'épouvante du nom de ce Warwick du Balkan constituaient une précieuse sauvegarde pour la couronne. Sa méthode était la seule capable de mettre de l'ordre et de la discipline dans cette société chaotique, passée de la plus affreuse tyrannie turque à une liberté sans limites. D'un mot, le dictateur pouvait

replonger le pays dans l'anarchie sanglante, ramener par conséquent l'armée russe qui eût fait de la principauté une terre d'empire.

Aussi Ferdinand se voyait-il contraint de supporter le contact de cet homme odieux, mais utile. Il se disait avec raison que, tout en fondant l'unité bulgare, Stamboulof s'userait lui-même et se créerait l'opposition qui l'emporterait au moment voulu.

Luttes pour l'organisation. — La formation du ministère Stamboulof ouvrit une guerre non pas d'idées et de programmes, mais d'hommes et de clientèles. C'est l'ancien co-régent Radoslavof qui dirigea la campagne, d'abord dans le journal *Narodni-Prava* (Droits du peuple), et, plus tard, quand cette feuille eut été supprimée, dans le *Svobodno-Slovo* (Parole libre).

Tzankovistes, Radoslavistes, Stoïlovistes, etc., reprochaient surtout à leur ennemi de détenir le pouvoir. Ces haines ne le gênaient pas. Le suffrage universel, docile à ses inspirations *frappantes*, lui donna une énorme majorité. Un capitaine russe, Nabokof, débarqua le 4 janvier 1888 à Bourgas, avec une bande bulgaro-monténégrine, et voulut s'emparer de la ville ; il fut tué ; et, dans ses papiers, on découvrit, paraît-il, une lettre qui démontrait clairement la complicité de la Russie. Des métropolites, ayant refusé de nommer Ferdinand Ier dans les prières publiques, Stamboulof prononça la dissolution du Synode et relégua les récalcitrants dans leurs diocèses. Partout le dictateur veillait, maître de l'Église comme de l'État ; tout-puissant sur la police, l'administration et l'armée ; toujours prêt à transformer ses juges en bourreaux. Lorsque le prince lui reprochait la brutalité de ces procédés de gouvernement, il offrait sa démission.

A travers ces violences, la Bulgarie prenait peu à peu figure de nation. L'empereur d'Autriche félicita Ferdinand de son heureux début. Aussitôt, celui-ci se rendit à Vienne, à Munich, à Paris, et trouva toutes les puis-

sances bien disposées à son égard. Pendant son absence, Stamboulof remplissait les fonctions de lieutenant-général du royaume. Il en profitait pour exprimer à son aise ses sentiments antirusses, et pour réduire ses adversaires à l'impuissance. L'un de ces derniers, le major Panitza, projeta de se débarrasser de son ancien patron et du prince; il fut traduit devant un conseil de guerre et fusillé. A la suite de cette exécution, les attentats contre le premier ministre se multiplièrent ; ils furent tous suivis de condamnations à mort, de copieux emprisonnements et d'innombrables bastonnades.

Un voyage qu'il entreprit à cette époque à Constantinople lui valut un vrai triomphe; Abdul-Hamid le reçut aimablement et lui fit cadeau d'une tabatière en or et d'un porte-cigares enrichi de huit gros diamants. Grisé par ce succès, il essaya, en 1891, de biffer l'article 2 de la loi militaire qui confiait l'autorité sur l'armée au ministre de la Guerre « sous la haute surveillance et la direction du prince ». Il voulait avoir une garde prétorienne. Mais le colonel Ratcho-Pétrof, chef d'état-major général, réussit à déjouer cette tentative audacieuse.

Mariage du prince Ferdinand (20 avril 1893). — Tout en bravant le prince et l'opinion, Stamboulof voyait qu'il commençait à être à charge, et, pour sauvegarder sa stabilité politique, il tâchait de demeurer nécessaire.

Il exprima un jour à la princesse Clémentine le désir que Ferdinand Ier fondât bientôt une dynastie nationale. Mais l'article 38 de la constitution exigeait que le futur héritier du trône fût baptisé selon le rite orthodoxe. Il se chargea d'en imposer la revision à la Chambre. Et Ferdinand Ier épousa, le 20 avril 1893, à la villa Pianore, près de Florence, la fine et douce princesse Marie-Louise de Bourbon-Parme, hélas ! trop tôt enlevée à l'affection des Bulgares [1].

1. Marie-Louise a donné à la Bulgarie deux princes et deux princes-

A cette occasion, le président du Conseil fit le voyage d'Italie, fut reçu par l'empereur d'Autriche et ramena le souverain et la souveraine. Au mois de mai, le Grand Sobranié ratifia la modification de l'article 38, malgré les protestations des métropolites et de la Russie. Mais le crédit du dictateur touchait à sa fin. Il remporta cependant encore une belle victoire en obtenant du sultan la nomination de deux évêques exarchistes en Macédoine.

La chute de Stamboulof (30 mai 1894) et sa mort tragique (15 juillet 1895). — Pendant ces sept ans de dictature, Ferdinand avait observé et étudié les hommes et les choses. Il avait appris la langue de ses sujets, il s'était mis au courant de leurs mœurs et de leurs coutumes pour s'identifier avec eux, comprendre leur âme et s'unir à l'ensemble des générations qui ont formé la Bulgarie. Ayant au plus haut degré le sentiment de l'utile, il avait patiemment cherché les moyens les meilleurs de tourner au bien de la principauté les passions politiques et les appétits individuels. Bien que ses pouvoirs princiers fussent très limités, il prenait un ascendant de jour en jour plus grand. Apparenté à presque toutes les familles régnantes, il pouvait parler aux chefs d'État et gagner la confiance des gouvernements étrangers. Le jour où il se sentit assez fort pour traduire ses idées en actes, il laissa Stamboulof se renverser lui-même.

A la suite d'un scandale privé, dont il avait été la cause, le premier ministre offrit sa démission dans une lettre qui était un véritable ultimatum. Il se flattait qu'elle ne serait pas acceptée. Contre son attente, sa

ses : Boris de Tirnovo, prince héritier, le 18 janvier 1894; Cyrille, prince de Preslav, le 5 novembre 1895; la princesse Eudoxie, le 15 janvier 1898; la princesse Nadejda, le 18 janvier 1899. Elle est morte à l'âge de vingt-neuf ans, peu après la naissance de Nadejda. Elle repose dans la cathédrale catholique de Philippopoli. Elle était petite-fille de Charles X de France.

disgrâce fut définitive. Il vit se former aussitôt un ministère Stoïlof, en dépit des émeutes policières qu'il suscita un peu partout afin de peser sur la volonté du maître (30 mai 1894).

Malgré les huées qui saluèrent son départ, il ne désarma pas. Il entama une furibonde campagne de presse qui n'épargnait personne, pas même le prince. Mais une vengeance particulière vint donner un dénouement sanglant à cette chute dramatique. Le 15 juillet 1895, vers 8 heures du soir, l'ex-régent et son fidèle Petkof quittaient en voiture l'Union-Club de Sofia, quand trois hommes, armés de sabres, l'assaillirent, lui tailladèrent horriblement le visage et les mains, puis s'enfuirent sans être reconnus. Au bout de trois jours d'atroces souffrances, il expira. Ses funérailles tumultueuses faillirent dégénérer en combat, tant l'opinion publique était surexcitée. Il fallut faire garder sa tombe pendant deux mois.

Jugement sur le dictateur. — Stamboulof mérite un autre renom que celui de vulgaire ambitieux ou de despote sanguinaire. Ce fut un homme d'État de premier ordre et un très grand patriote. Il a libéré son pays de la tutelle étrangère et l'a empêché de devenir une simple colonie russe ou une province de protectorat. Par sa prodigieuse force de volonté et d'exécution, il a préparé au prince un pouvoir assuré et continu, une armée d'élite, une nation domptée et vigoureuse. Il a enseigné aux Bulgares qu'on est libre quand on est puissant et qu'on est puissant quand on se groupe sous un chef. Il a souvent usé de moyens arbitraires et cruels. Il s'est fréquemment montré féroce contre ses adversaires. Il n'en a pas moins été un superbe ouvrier de l'ordre national. C'est sa rudesse presque sauvage qui a permis à Ferdinand de reconstruire la Bulgarie. Toutes proportions gardées, on peut l'appeler le « Richelieu des Balkans ».

III. — PREMIERS RÉSULTATS

Réconciliation avec la Russie (1896). — La disparition de Stamboulof fut le point de départ d'une politique d'apaisement et d'entente avec le tsar. Il fallait que la principauté se fît reconnaître officiellement pour pouvoir entretenir des relations internationales régulières. Les coups de tête désespérés de Battenberg et la résistance farouche de Stamboulof avaient fait comprendre à la Russie que ses clients reconnaissants ne consentiraient jamais à devenir ses humbles sujets. Elle vit que le gouvernement bulgare n'était guère embarrassé pour se procurer des protecteurs et qu'elle avait tout à perdre si elle continuait à blesser l'amour-propre de la jeune principauté.

Après la mort d'Alexandre III, survenue le 1er novembre 1894, un essai de rapprochement s'opéra. La réconciliation devint complète au moment de la confirmation dans la religion orthodoxe du prince Boris que l'Église catholique avait baptisé le 10 décembre 1895 et qu'elle eut la grande douleur de se voir enlever le 14 février 1896, malgré les protestations de l'autorité diocésaine latine. Nicolas II voulut être le parrain de l'héritier présomptif.

Au mois de mars 1896, Abdul-Hamid II reconnut Ferdinand comme prince de Bulgarie et gouverneur général de la Roumélie orientale. Le souverain bulgare alla remercier le sultan qui lui fit un accueil exceptionnel. Il se rendit ensuite à Saint-Pétersbourg, et, de là, directement à Paris, où il fut reçu, pour la première fois, avec tous les honneurs princiers.

A partir de ce succès, dû à l'influence de Nicolas II, les relations de la Bulgarie et de la Russie furent très cordiales. En septembre 1902, le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch, le comte Ignatief, le prince, sa cour et ses ministres assistèrent à l'inauguration d'une église monu-

mentale élevée par le tsar au pied de la passe de Chipka. Enfin, depuis 1907, année du jubilé de l'indépendance, une statue équestre d'Alexandre II se dresse devant le Sobranié, sur la plus belle place de Sofia, avec cette inscription : « Au tsar libérateur, la Bulgarie reconnaissante. »

Le problème macédonien et l'insurrection de 1902-1903. — En plus des troubles sanglants provoqués par les compétitions nationales, la Macédoine n'avait pas cessé de souffrir atrocement de l'avidité des percepteurs de dîmes, de la rapacité des fonctionnaires et des juges, des exactions des bachi-bouzouks et du brigandage des Albanais. C'était une suite ininterrompue d'incendies, de pillages, de massacres.

Ce régime oppressif, l'inaccomplissement des réformes promises en 1878, 1880 et 1896, la propagande exarchiste et le voisinage de la principauté, détachaient de plus en plus de l'empire ottoman les Bulgares macédoniens et les habituaient à recourir aux frères du nord. D'autre part, ceux-ci s'exaspéraient au spectacle des souffrances de leurs compatriotes restés sous le joug turc ; les uns demandaient qu'on fît tout pour détruire sur-le-champ l'œuvre paradoxale du congrès de Berlin et reconquérir le troisième tronçon de la nationalité bulgare ; les autres voulaient que la Macédoine fût transformée en province autonome et qu'on laissât au temps le soin de ramener à la patrie commune cette nouvelle Roumélie.

Sentant que la question n'était pas mûre, Ferdinand Ier et ses ministres ne consentirent pas à lancer l'armée au delà du Rhodope. Mais ils en profitèrent pour faire valoir le prix de leur abstention. Bien entendu, ils ne demeuraient pas indifférents aux maux des pauvres raïas du Vardar et aux intérêts du nationalisme. Des comités, réunis à Sofia en 1894, purent fonder librement l'*Organisation extérieure,* chargée de préparer pacifiquement l'autonomie des provinces bulgares de l'empire turc et

de provoquer une intervention européenne. En 1899, une partie des membres de cette société résolut d'employer l'action directe et prit comme chef un ex-lieutenant, Boris Sarafof. A la même époque, se formait en Macédoine une autre association beaucoup plus énergique encore que le groupe des dissidents : l'*Organisation intérieure*, qui avait pour siège Salonique et pour directeur l'intrépide Deltchef.

Cependant les dissentiments des deux branches de l'*Organisation extérieure* s'accentuaient de jour en jour. Pour devancer Sarafof et ses amis, tous partisans d'une Macédoine autonome, Mikaïlovski et les modérés, qui préconisaient l'annexion, décidèrent, au début de 1902, un soulèvement général. L'insurrection éclata en automne, se répandit dans tout le pays et ne cessa qu'en hiver, vaincue par le froid.

Les soldats d'Abdul-Hamid se vengèrent sur les paysans de leurs nombreux insuccès. Terrorisés et ruinés, des milliers de Macédoniens passèrent la frontière et vinrent chercher un asile en Bulgarie. Alors l'opinion publique, très montée, se mit à pousser violemment à la guerre. Mais Ferdinand Ier estimait avec raison que l'heure n'était pas venue de jeter son peuple dans la lutte. Il appela au pouvoir un cabinet stambouloviste, nommant à la présidence, le général Pétrof ; à l'Intérieur, le rude et vaillant Petkof ; à la Justice et au Commerce, le souple et éloquent Ghénadief. Ce ministère eut ordre de se conformer à la politique de la Russie et de l'Autriche qui venaient d'exiger de la Porte des réformes sérieuses en Macédoine.

Au printemps de 1903, devant l'inefficacité de cette intervention diplomatique, les bandes rouvrirent le feu, sous la direction, cette fois, de Boris Sarafof. A Salonique, les comitadjis firent sauter la Banque ottomane et un navire des Messageries maritimes. Pour réprimer 30.000 insurgés, Abdul-Hamid dut envoyer 150.000 hommes. Cette énorme armée, quoique secondée par les Grecs

et les Serbes, s'avoua vite impuissante. Elle se rabattit sur les villages bulgares qu'elle transforma en champs de carnage.

Il va sans dire que novembre et décembre ralentirent considérablement l'activité des montagnards insaisissables. D'ailleurs, ils apprirent bientôt que la Turquie acceptait le programme de Müersteg. Boris Sarafof donna pour mot d'ordre à ses contingents de renoncer à la lutte armée ; et le gouvernement de Sofia retira les troupes qu'il avait massées sur la frontière en prévision d'une attaque ottomane. Au mois d'avril 1904, fut signé un accord aux termes duquel la Bulgarie s'engageait à ne pas favoriser les groupements d'insurgés ; en retour, la Porte s'obligeait, vis-à-vis de la principauté, à une immédiate application des mesures imposées par les Russes et les Autrichiens.

Malgré la création du contrôle financier et des missions militaires européennes, la situation ne fit qu'empirer. Des bandes grecques et serbes, protégées par les Turcs, entrèrent en campagne afin de regagner le terrain perdu et d'assommer les paysans exarchistes qui ne voulaient pas revenir au patriarche du Phanar. Les bandes bulgares ne restèrent pas à court ; elles usèrent du même mode d'évangélisation. Et rien ne fut changé au sort des populations chrétiennes de Macédoine.

Proclamation de l'indépendance bulgare et rétablissement de la couronne tsarienne (5 octobre 1908). — Appuyé sur les 300.000 hommes qu'il peut mettre sur pied en temps de guerre, le gouvernement bulgare ne laissa pas échapper la bonne occasion qui lui fut offerte par la révolution jeune-turque du mois de juillet 1908. Pendant que le parti « Union et Progrès » se flattait de ramener l'âge d'or au moyen de l'application des principes de 1789 et d'opérer la fusion des nombreuses races ennemies dont se compose l'empire ottoman, le prince Ferdinand, vers la fin de septembre, était reçu à Buda-

pest par l'empereur d'Autriche et traité en véritable souverain, ainsi que la gracieuse et charitable princesse Éléonore de Reuss, qu'il avait épousée en secondes noces au mois de mars précédent.

Sur ces entrefaites, le gouvernement de Constantinople s'abstint d'inviter l'agent princier, M. Guéchof, à un dîner offert au corps diplomatique, sous le futile prétexte qu'il ne représentait pas une puissance étrangère. C'était se souvenir un peu tard que la Bulgarie était un État vassal. Si le sultan pouvait invoquer la lettre des traités, en revanche il n'avait pas pour lui l'à-propos. On le lui fit bien voir. M. Guéchof partit en congé, et l'opinion réclama immédiatement l'autonomie absolue.

Un autre incident vint bientôt accélérer la marche des événements. La ligne Sarembey-Harmanli, construite au temps de la domination ottomane et concédée à la Compagnie des Orientaux, était restée dans la dépendance exclusive de la Porte et constituait pour la principauté un grand danger économique et stratégique. Or, dans les derniers jours de septembre, le personnel prit au sérieux les prédications démocratiques des Jeunes-Turcs et se mit en grève. Aussitôt le cabinet de Sofia mobilisa une compagnie du régiment des chemins de fer. Une fois maître du service, il le garda, se déclarant prêt à payer les indemnités nécessaires.

Puis, tandis qu'Abdul-Hamid protestait, le prince Ferdinand se rendit à Tirnovo et y proclama l'érection de la Bulgarie en royaume indépendant (5 octobre 1908). A cette nouvelle, quelques chancelleries affectèrent des airs scandalisés. Quant aux Jeunes-Turcs, ils se gardèrent bien d'envoyer le moindre ultimatum. Ils en étaient empêchés par l'état de désorganisation de l'empire. Ils savaient du reste qu'ils avaient affaire à deux adversaires, puisque le nouveau tsar avait partie liée avec l'Autriche qui venait de s'annexer la Bosnie et l'Herzégovine. Ils se contentèrent donc de réclamer d'énormes compensations pécuniaires pour la redevance rouméliote

(fixée en 1885 à 2.900.000 francs) et pour le rachat de la ligne Sarembey-Harmanli. Ils prétendaient avoir droit à 120 millions. Sûr de son armée et confiant dans ses canons du Creusot, Ferdinand Ier n'accorda que 82 millions. Il s'entendit avec Nicolas II pour que, moyennant une annuité de 4.020.000 francs, cette somme fût prise sur la lourde contribution de guerre (802 millions) imposée par la Russie à la Turquie en 1878.

Ces divers actes politiques, d'une si haute bienfaisance nationale, ont reçu l'approbation du Sobranié extraordinaire qui s'est tenu, du 22 juin au 22 juillet 1911, dans la vieille cité de Tirnovo, au milieu des grands souvenirs de l'histoire bulgare.

CHAPITRE III

L'ÉPOPÉE BALKANIQUE[1]

L'Union balkanique. — Le Monténégro déclare la guerre à la Turquie (8 octobre). — L'échec des Puissances. — Situation militaire des alliés et des Turcs. — Déclaration de guerre de la Turquie (17 octobre). — La proclamation de guerre de Ferdinand Ier (18 octobre). — Prise de Mustapha-Pacha (19 octobre). — Succès à Kustendil et au Tomreuch. — Le plan royal. — Offensive de la deuxième armée. — Batailles et triomphes de Kirk-Kilissé (22-24 octobre). — L'investissement d'Andrinople. — Victoire de Lulé-Bourgas (28 octobre-2 novembre). — La débâcle ottomane. — Opérations bulgares en Macédoine et à Andrinople. — Le Roi et ses soldats. — Marche des armées alliées. — A Tchataldja. — L'armistice (3 décembre). — Négociations de Londres. — L'épilogue.

L'Union balkanique. — Il y a des résultats qu'on ne peut atteindre qu'en prenant les armes. Au congrès de Paris (1856), au congrès de Berlin (1878), l'Europe avait

1. A consulter plus spécialement : *Action française*, Joseph Mainaz, Toucy ; *la Croix*, Moukbir, G. Bertram ; *Daily Chronicle* ; *Daily Telegraph*, E. A. Bartlett ; *Éclair*, Bernard ; *Écho de Paris*, colonel Boucher, marquis de Segonzac; *Gaulois*, Alexandre Hepp, Henri Garnier ; *Illustration*, Leune, Alain de Penennrun, Georges Rémond ; *Journal*, Ludovic Naudeau, Urbain Gohier, Paul Erio ; *Matin*, Roger Mathieu, Stéphane Lauzanne, H-C. Vallier ; *Temps*, René Puaux, Jean Rodes, etc., etc.

Parmi les très nombreuses lettres des correspondants de guerre français et anglais, les unes sont surtout pittoresques, les autres surtout techniques. Toutes sont du plus vif intérêt. Elles se complètent

fait mine de s'intéresser aux chrétiens d'Orient, mais aucun engagement n'avait été tenu. La malheureuse Macédoine, livrée à l'inertie brutale de la Turquie, attendait depuis trente-quatre ans l'organisation administrative promise au congrès de Berlin (article 23). La manie jacobine et centralisatrice des Jeunes-Turcs aggravait chaque jour le sort des populations agricoles du sud et du sud-ouest de la péninsule, pressurées par le fisc, meurtries par l'usure juive, atteintes sans cesse dans leurs biens et leur honneur par les beys aux habitudes rapaces et bestiales, rançonnées à tout instant par les petites autorités civiles, décimées enfin par les instincts sanguinaires et la lubricité des soldats musulmans. Les exactions et les tueries étaient devenues la règle, en particulier dans cette infortunée Macédoine où l'Europe avait même renoncé au contrôle qu'elle exerçait avant la révolution démocratique et libérale du 24 juillet 1908. Était-

à merveille. Rapprochées les unes des autres, elles fournissent une bonne vue d'ensemble, en dépit de la juste censure et des sages précautions de l'état-major des armées royales.

Cette campagne de trente jours est « un prodige de volonté et un bel exemple tactique » (M. de Segonzac). Les sévères critiques qu'on lui adresse sentent la stratégie en chambre et sont purement théoriques. Ceux qui connaissent les hommes et les choses d'Orient, non pas depuis un mois mais depuis de longues années, n'ignorent point que la lutte a été préparée et organisée par Ferdinand I[er] et le général Savof avec un soin minutieux ; ils savent que l'armée bulgare a fait preuve d'un mordant splendide, et que ses chefs, remarquables de science et d'audace, ont su merveilleusement *adapter* nos méthodes aux nécessités de la situation balkanique. Du reste, quand une nation de 4 millions d'habitants, malgré sa pauvreté, instruit, encadre, arme et ravitaille 300.000 hommes, qui conquièrent, en trois semaines, la plus grande partie de la Macédoine et toute la Thrace, il serait à la fois puéril et odieux de lui chercher des querelles d'école de guerre. Si certaines correspondances sont trop lyriques et prêtent à sourire, d'autres, dues surtout à des journalistes de la Triple-Alliance, dénigrent d'une façon systématique toutes les opérations tsariennes, ne se gênent pas pour inventer des revers ou grossir démesurément le chiffre des pertes. Contre les flagorneries et contre les détractions, les Bulgares ont un solide défenseur : le succès.

il surprenant de voir les Bulgares d'Ichtip, de Serrès et de Kotchana, les Serbes de Novi-Pazar et de la Vieille-Serbie, les Grecs de Thessalie et d'Épire, se lever tous ensemble et regarder vers Sofia, Belgrade, Cettigné et Athènes? Un jour ne devait-il pas venir où ces États minuscules se précipiteraient au secours des opprimés? Et comment les royautés des Balkans pouvaient-elles résister au désir bien légitime de profiter de l'anarchie parlementaire jeune-turque pour servir chacune leur propre intérêt national, tout en délivrant leurs frères de l'intolérable tyrannie mahométane?

Les peuples balkaniques avaient en vue un enjeu singulièrement grave, un véritable « être ou ne pas être ». D'une part, bandes et coteries politiciennes, ligues et comités judéo-maçonniques, cercles militaires de Constantinople, malgré les jalousies et les haines réciproques, avaient cependant une idée commune: écraser et exterminer l'une après l'autre les quatre nations voisines, avec l'appui de la Roumanie et de l'Autriche. D'autre part, la robuste monarchie austro-hongroise, mise en appétit par l'annexion de la Bosnie-Herzégovine et le succès des beaux moulinets de l'épée intimidante du terrible archiduc François-Ferdinand, ne cachait plus son dessein bien arrêté de conquérir la Serbie et de pousser jusqu'à Salonique, en laissant vivre encore pour quelque temps la Bulgarie. Si le panturquisme pouvait être facilement conjuré, le pangermanisme au contraire menaçait dans leur existence les nations des Balkans. Il fallait à tout prix opposer une barrière infranchissable à la civilisation et aux armées teutonnes. C'était une question de vie ou de mort. Si la Bulgarie ne s'adjugeait pas la Macédoine et la Thrace, si la Serbie ne rapatriait pas ses fils de Vieille-Serbie, si la Grèce ne reprenait pas l'Épire et les îles, si le Monténégro n'élargissait pas ses frontières vers l'Albanie, il était impossible de barrer la route à l'envahisseur germain.

Mais, pour triompher, le Monténégro, la Grèce, la Ser-

bie et la Bulgarie étaient obligées de s'unir. Or leurs traditions particulières différaient, se contredisaient, se heurtaient. Leurs rois entreprirent pourtant de grouper toutes ces forces divergentes et de les diriger vers le même but de salut public. Ils y réussirent. Ils parvinrent à montrer aux frères ennemis quelle nécessité vitale les armait contre le Turc, et, par un détour, contre l'Allemand. Le souple et perspicace Ferdinand Ier fut l'âme de cette union. Il déroula patiemment le fil qui devait relier Sofia, Belgrade, Athènes et Cettigné. Il se disait que si ses ancêtres capétiens n'avaient jamais voulu aller sur le champ de bataille, la France ne serait même pas aussi grande que Saint-Marin. Il s'était juré de rester d'abord le chef d'un État puissant et indépendant, puis de reconstituer la Bulgarie de Siméon ; et il prit tous les moyens diplomatiques et guerriers qu'exigeait la poursuite de ce double résultat.

Les félicitations que les souverains des Balkans adressèrent à Nicolas Ier en 1910, à l'occasion des fêtes célébrées pour la cinquantième année de son règne, furent la première démarche qui rapprocha officiellement les quatre royaumes. Une convention, passée alors par la Bulgarie et le Monténégro, assurait à celui-ci, éventuellement, une partie du sandžak de Novi-Pazar. Pierre Ier n'en fut guère satisfait. Mais, grâce au tsar Ferdinand, l'entente se fit peu à peu entre les deux pays antagonistes. Secondé par la Russie, qui voulait la fédération pour permettre aux peuples des Balkans de résister à l'Autriche, mais qui était à mille lieues de prévoir une politique de conquête aux dépens des Turcs, le roi des Bulgares gagna le roi des Serbes à l'idée d'une convention militaire et territoriale. De son côté, Vénizélos répondit parfaitement aux avances de Sofia et déclara qu'il considérait comme indispensable l'entente entre les Grecs et les Bulgares. C'est en mai 1912 que les accords gréco-bulgare et bulgaro-serbe furent rédigés, accords qui limitaient les zones d'influence, nationales et religieuses, des

trois États, en Macédoine et en Thrace. Au mois d'août, la Turquie se mit à masser des troupes aux environs d'Andrinople, soi-disant pour faire face au soulèvement albanais, en réalité pour assaillir la Bulgarie et frapper la ligue au cœur et au cerveau. Le premier ministre d'Autriche, le comte Berchtold, tenta ou parut tenter d'éloigner tout conflit par la proposition médiatrice d'une décentralisation administrative. Il était trop tard. Le 28 septembre, les gouvernements balkaniques informèrent celui de Saint-Pétersbourg que l'union était un fait accompli. Les quatre royaumes signèrent avec joie le 30 septembre leur alliance militaire.

Le Monténégro déclare la guerre a la Turquie (8 octobre). Série de victoires (9-17 octobre). — Aussitôt l'entente conclue, l'Europe orientale fut agitée d'un bout à l'autre comme par une invisible main. Les éclairs s'y croisaient de minute en minute dans une atmosphère d'électricité.

Le 6, de grandes manifestations pour la guerre eurent lieu à Cettigné. Le 7, une brigade, avec le prince héritier Danilo et le prince Pierre, défila devant Nicolas Ier en l'acclamant et prit au pas de course le chemin de Podgoritza. Le 8, le chargé d'affaires du Monténégro à Constantinople, M. Plamenatz, introduit au conseil des ministres turcs, leur lut la déclaration suivante :

« Je regrette que le Monténégro ait épuisé tous les moyens amicaux dans la question du règlement des nombreux malentendus et conflits qui se sont élevés entre lui et l'empire ottoman. Avec l'autorisation du roi Nicolas, j'ai l'honneur de vous informer qu'à dater d'aujourd'hui le gouvernement du Monténégro ne connaît plus celui de la Sublime Porte et que les Monténégrins sauront assurer par les armes la reconnaissance de leurs droits et des droits de leurs frères de Turquie. »

Le 9 au matin, après avoir pieusement assisté à la messe, Nicolas Ier, accompagné du prince Mirko et de

l'état-major, monta gravement à cheval au milieu des hourras enthousiastes de ses sujets et s'achemina vers la montagne qui domine Podgoritza. A 8 heures, le premier coup de canon fut tiré par le prince Pierre, pendant que le vieux souverain et toute son armée se signaient en silence et que la musique militaire entonnait l'hymne national. Le duel d'artillerie commença immédiatement. Au bout de vingt minutes, les Krupp de l'ennemi cessèrent de répondre, et les Turcs se retirèrent peu à peu derrière les crêtes. Protégée par de nombreuses pièces, l'infanterie monténégrine se dirigea contre une forte position située sur le mont Detchitch. Le 10, les retranchements tombèrent aux mains des rudes montagnards, et les Turcs se rendirent avec quatre canons. Des hauteurs environnantes, le roi avait suivi toutes les opérations, assisté du prince Mirko.

Le 11, la lutte s'étendit sur presque toute la longueur de la frontière. Le général Martinovitch, chef de l'armée du sud, commença l'investissement de Taraboch, ouvrage formidable qui surplombe en quelque sorte Scutari et commande toute la région. Dans le territoire de Novi-Pazar, des colonnes attaquaient Bielopole et Bérana, pour établir le contact avec des bandes serbes qui venaient d'envahir le sandžak. Au même moment, une autre bataille avait lieu au sud-est, devant la ville de Touzi, que les Monténégrins guettaient maintenant du haut de la position de Detchitch ; en quelques heures, les troupes s'emparaient de la forteresse de Rogamo, clef de Touzi, tandis que 6.000 Malissores prenaient à revers l'armée ottomane (15.000 hommes). Le soir, Nicolas Ier visita les blessés des trois premières journées de la guerre et embrassa tendrement les morts. Au milieu de la nuit, un millier de ses soldats grimpèrent vers Taraboch qu'ils espéraient surprendre. Mais leur mouvement fut découvert par des projecteurs électriques établis à Scutari. Les mitrailleuses de la défense se mirent alors à balayer effroyablement le terrain. Malgré l'ordre de battre en

retraite, les assaillants n'en continuèrent pas moins de se porter en avant sous la mitraille, et la colonne fut presque anéantie.

Cet échec n'eut d'autre résultat que de surexciter encore l'ardeur des troupes de Nicolas Ier. Les combats reprirent dès le lendemain autour de Bérana et de Touzi avec une magnifique fureur.

La ville de Touzi est située à quelques kilomètres de la frontière monténégrine, sur la route de Podgoritza-Scutari. Le 14, à midi, l'infanterie préparait un dernier assaut quand un officier turc apparut, porteur d'un drapeau blanc. Le prince Danilo, généralissime, exigea la reddition immédiate. La garnison, qui comptait 3.000 hommes, se rendit donc sur l'heure. On trouva dans les retranchements 9 canons, 8 mitrailleuses, 7.000 fusils Mauser, 800 tentes et d'importants approvisionnements.

Bérana, qui se dresse à la frontière nord du Monténégro, dans le sandžak de Novi-Pazar, fut occupée le 16. Le 15 au soir, le général Voukotich, qui venait de prendre Bielopole, s'était emparé des hauteurs de Bérana et s'y était retranché pour la nuit. A l'aube, il rompit violemment les lignes ennemies, et, à 11 heures, la ville demandait grâce. Avant d'y entrer, Voukotich alla au fameux monastère serbe de Debovi-Stubovi, et y fit dire des prières solennelles pour le roi de Monténégro et pour son armée. La cité lui livra ensuite 14 canons Krupp, une grande quantité de fusils, de nombreuses munitions et 1.200 prisonniers. Le gros des troupes ottomanes (4.000 nizams et 3.000 Albanais musulmans) avait réussi à s'enfuir.

La prise de ces deux villes simplifia extrêmement les opérations des Monténégrins. Maîtres depuis le 13 des hauteurs du Visitor, et, par le fait même, de Gousinjé, ils pouvaient désormais faire converger tous leurs efforts vers le sud-est du royaume, point central de la lutte. Les régiments de Danilo, très éprouvés par l'inondation que causaient des pluies diluviennes, demandèrent à

prendre d'assaut Taraboch et à entrer à la baïonnette dans Scutari. Mais le prince ne voulut pas sacrifier inutilement des milliers de vies monténégrines ; il entreprit de réduire par la faim ou les obus la redoutable forteresse, avec la cité qu'elle défend ; et il compléta sans retard l'investissement des deux positions.

En quelques jours, le Monténégro, c'est-à-dire une armée de 45.000 hommes, avait repoussé les troupes turques qui l'encerclaient, déblayé toutes ses frontières, conquis une bonne partie des territoires dont il voulait s'agrandir, et rempli le rôle que lui avaient confié ses alliés balkaniques : provoquer un *casus fœderis*, affoler la Turquie et empêcher l'intervention de l'Europe.

C'était le prologue de l'épopée.

L'Échec des Puissances. — L'initiative audacieuse de Nicolas I[er] signifiait à l'Europe que les dernières chances de paix s'effondraient et que les quatre royaumes entendaient régler tout seuls leurs affaires, selon la formule, « les Balkans aux peuples balkaniques ». Cependant, sans se rendre compte qu'il était trop tard, les représentants de la Russie et de l'Autriche se chargèrent de déclarer aux belliqueux États :

1° Que les puissances réprouvaient énergiquement toute mesure susceptible d'amener la rupture de la paix ;

2° Que, s'appuyant sur l'article 23 du traité de Berlin, elles prendraient en main, dans l'intérêt des populations, la réalisation des réformes administratives de la Turquie d'Europe, car il était entendu que ces réformes ne porteraient aucune atteinte à la souveraineté de Sa Majesté impériale le Sultan et à l'intégrité territoriale de l'empire ottoman; cette déclaration réservait d'ailleurs la liberté des puissances pour l'étude et l'application des réformes ;

3° Que, si la guerre venait néanmoins à éclater entre les États balkaniques et l'empire ottoman, elles n'admettraient, à l'issue du conflit, aucune modification au *statu quo* territoriale de la Turquie d'Europe. Les puissances

devaient s'adresser collectivement à la Sublime Porte, et lui notifier leurs volontés (9 octobre).

Après bien des tiraillements, cette démarche collective et bouffonne eut lieu le 11, à Constantinople. Mais M. Guéchof, président du Conseil bulgare, répondit aussitôt de Sofia, sur un ton qui n'admettait plus les plaisanteries lugubres des diplomates européens : « Nous avons dépensé tant d'argent et soulevé tant d'espoirs que nous ne pouvons nous retirer sans quelque chose de substantiel. La guerre est imminente. C'est la rançon épouvantable que nous allons payer pour nos frères chrétiens, pour la liberté dont ils furent dépouillés par le crime commis au congrès de Berlin. »

Le 13, la Bulgarie, la Serbie et la Grèce remirent leur réponse aux légations de Russie et d'Autriche. Cette note impérieuse fut communiquée sur-le-champ par les ministres des Affaires étrangères des trois États aux représentants de la Turquie, à Sofia, Belgrade et Athènes. Elle observait que les promesses solennelles faites à maintes reprises par le gouvernement turc au sujet des réformes macédoniennes, étaient toutes restées lettre morte, et, en conséquence, elle demandait au sultan :

1° La démobilisation immédiate ;

2° L'engagement d'appliquer les réformes dans les six mois, avec le concours des grandes puissances et des royaumes balkaniques ;

3° La confirmation de l'autonomie ethnique des nationalités de l'empire et la promesse de ne pas modifier le caractère ethnographique des provinces ;

4° La représentation proportionnelle de chaque nationalité au parlement ;

5° La reconnaissance, sur un pied d'égalité avec les écoles ottomanes, des écoles chrétiennes ;

6° Le recrutement régional des chrétiens pour le service militaire, avec cadres chrétiens ;

7° La réorganisation de la gendarmerie en Turquie

d'Europe, sous le commandement effectif d'officiers belges ou suisses;

8° La nomination de valis suisses ou belges, agréés par les puissances et assistés de conseils généraux élus par districts;

9° L'institution, auprès du grand vizir, d'un conseil supérieur, composé de chrétiens et de musulmans en nombre égal, pour surveiller l'application de ces réformes.

Le lendemain, la Sublime Porte répondit aux puissances qu'elle était résolue à exécuter des réformes mais qu'elle ne pouvait tolérer une ingérence étrangère quelconque. En même temps, elle prenait l'offensive contre les États fédérés, et ses troupes franchissaient la frontière de Serbie, entre Ristovatz et Tirnovatz, en face de Vrania. Ristovatz est la première gare serbe sur la ligne d'Uskub à Nich. Cette attaque inattendue était opérée par l'avant-garde du 7e corps concentré autour d'Uskub et dont l'objectif était la ville de Nich. Les Serbes se bornèrent à contenir, par une vive fusillade, les forces ottomanes. Sûr de lui-même et de ses alliés, le roi Pierre attendit l'heure qu'il s'était choisie pour agir.

Situation militaire des alliés et des Turcs. — Dans toute la péninsule, c'étaient, presque à chaque instant, des incidents nouveaux: coups de fusils échangés par les avant-postes turcs et bulgares, trains de munitions pour la Serbie arrêtés par ordre du Séraskérat et saisie de 52 canons du Creusot arrivant à destination de Belgrade, attentats à la dynamite, explosions de bombes, assassinats, bref, toute la lyre.

Au début d'octobre, le sultan confisqua cinquante bateaux hellènes de passage dans le Bosphore, la Marmara ou les Dardanelles, avec des marchandises pour la plupart russes et françaises. Cette odieuse et maladroite agression énerva la Grèce au plus haut point, et lorsque, dans son discours fort martial du 9 octobre, Vénizélos parla de la possibilité du maintien de la paix, il fut interrompu vio-

lemment par les cris de : « Vive la guerre ! ». La nation, en effet, se sentait prête. Une ligue militaire avait purgé l'Hellade des partis et des factions dont la lutte éternelle épuisait le pays. Grâce à ce nettoyage salutaire, Vénizélos pouvait gouverner tranquillement, sous l'égide du roi Georges, par les moyens d'une bienfaisante dictature, La mission du général Eydoux, en apportant aux Grecs la tactique et les canons de France, les avait mis en état de prendre sur les Turcs une belle revanche et d'effacer pour toujours les hontes de 1897. C'est pourquoi, le 14 octobre, au cours même de la séance où fut lu le décret de mobilisation, les députés crétois se virent admis au parlement hellénique après élection régulière. Le 18, 100.000 hommes étaient à la frontière, suivis des excellents services créés et dirigés par la mission française. En tenant compte des réservistes qui arrivaient de l'étranger, de l'appel de la classe de 1912 et de l'enrôlement des volontaires, l'armée grecque allait arriver bientôt à un effectif de 140.000 hommes.

La Serbie avait subi elle aussi, de longues années, les ravages du parlementarisme. Durement éprouvée par l'annexion de la Bosnie-Herzégovine à l'Autriche et menacée d'une lourde conquête germaine, elle comprit qu'il fallait se discipliner pour vivre et durer. Pierre Ier, ancien élève de Saint-Cyr et soldat des troupes de la Loire sous le nom de capitaine Karageorges, put enfin réorganiser son armée, la fournir d'artillerie française, et réunir toutes les énergies de la nation dans un même élan pour conquérir un débouché sur l'Adriatique et reconstituer l'empire d'Étienne Douchan. Dès qu'il eut lié le sort de son royaume au sort de la Bulgarie, de la Grèce et du Monténégro, il mit son peuple presque tout entier sur le pied de guerre.

Le tsar Ferdinand Ier possédait, lui, depuis longtemps, l'armée de sa politique, des troupes extraordinairement entraînées et d'un moral parfait, un peuple tendu tout entier vers le même but. Agent central de coordination

et d'impulsion, il tenait sous sa main tous les rouages et allait les déclancher tous à la fois au moment voulu.

Les forces actives qu'il pouvait mettre en ligne de bataille, comprenaient onze divisions d'infanterie et une division de cavalerie. Sur les onze divisions d'infanterie (cette unité en Bulgarie compte vingt quatre bataillons, douze batteries et deux ou trois escadrons, c'est-à-dire un total d'au moins 27.000 hommes), les huit premières étaient celles du temps de paix, que l'on avait renforcées, et les trois dernières étaient des divisions de réserve (la onzième ne fut constituée qu'à la fin d'octobre, devant Andrinople). Sur les dix régiments de cavalerie, quatre avaient été réunis en une division, les autres furent répartis entre les divisions d'infanterie ; la division de cavalerie, appuyée par des mitrailleuses, ne pouvait, faute de bons chemins en Turquie, se munir du complément de l'artillerie à cheval, nécessaire pour la poursuite de l'infanterie ennemie.

Le tsar lança les ordres de mobilisation le 30 septembre. Les manœuvres d'automne, faites aux environs de Choumla, avaient permis, sans attirer l'attention européenne, d'incorporer à plusieurs divisions la plupart de leurs réservistes. Pour assurer le secret de la concentration actuelle et des prochaines opérations, soldats et officiers durent désormais écrire à leur famille sans mettre de date, sans indiquer de lieu, sans donner aucun chiffre ni détail militaire.

Trois armées avaient été constituées. La première, concentrée autour de Kizilagatch, sur la Toundja, au nord d'Andrinople, avait à sa tête le général Koutintchef. La deuxième, réunie dans la vallée de la Maritza, autour de Tirnovo-Seimen et de Haskovo, était placée sous les ordres du général Ivanof. La troisième, groupée entre Yamboli et Straldja, était commandée par le général Radko Dimitrief. La 7e division du Rilo (général Théodorof), les troupes du Rhodope (général Kovatchef), les compagnies frontières et les réservistes régionaux, la

cavalerie, bordant la Turquie d'Europe, formaient un rideau impénétrable qui arrêtait toutes les tentatives d'investigation faites par les Turcs.

Commandant en chef des armées bulgares, Ferdinand Ier s'adjoignit le général Savof, vaillant soldat et habile tacticien ; il nomma chef d'état-major le savant et brave général Fitchef. A cause de la facilité des communications télégraphiques, il établit le quartier royal à Stara-Zagora.

Dès le 1er octobre, alors que la Russie s'effrayait à la pensée de voir les quatre États écrasés par les Turcs réputés invincibles depuis 1908, et que l'Autriche se réjouissait à l'idée des formidables défaites réservées, croyait-elle, aux Slaves des Balkans, la Bulgarie de sud prenait l'aspect d'un vaste camp militaire où scintillait l'acier des baïonnettes. Les Russes envoyaient 10.000 fusils et de nombreux volontaires. Des milliers de vigoureux et farouches Macédoniens venaient s'enrôler en chantant. Les bandes se reformaient de toutes parts dans les Rhodopes et passaient silencieusement en Turquie pour faire sauter les ponts et couper les communications au premier signal venu de Sofia. Le 17 octobre, malgré la pénurie de moyens de transport, la concentration se trouvait terminée et toute la Bulgarie était debout. A la frontière du royaume, sur un front de 120 à 130 kilomètres, 250.000 hommes (9 divisions), l'arme au bras, assurés du double bénéfice de la surprise et de l'offensive, attendaient le coup de téléphone du tsar.

Au contraire, en Turquie, la mobilisation s'effectua dans le désordre le plus complet. La déclaration de guerre du Monténégro avait mis le désarroi partout. Jusqu'à l'accord du 15 octobre au sujet de la Tripolitaine, la présence des navires italiens avait empêché le gouvernement de transporter par mer en Macédoine les troupes d'Asie Mineure et l'avait contraint à les faire remonter par la ligne de Smyrne ou à les diriger à pied sur la première gare de la ligne d'Anatolie-Bagdad ; à

partir du 11 octobre, la flotte grecque, amenée par la ridicule saisie des bateaux hellènes, remplaça la flotte du roi Victor-Emmanuel et ferma complètement aux Turcs l'Égée et l'Archipel. Chaque jour arrivaient d'Asie Mineure, par Haïdar-Pacha, environ 8.000 à 10.000 hommes : demi-sauvages ramassés au hasard, incapables de tenir un fusil, couverts de loques indescriptibles, mourant de faim, dépourvus d'officiers, mais se promettant à voix haute de massacrer tous les villageois chrétiens de Thrace ou de Macédoine, de faire de la péninsule un immense cimetière, d'exterminer surtout la race bulgare et de ne pas laisser derrière eux, dans la jeune monarchie, un seul être vivant. Quatre corps d'armée, comptant chacun trois divisions d'infanterie, étaient installés en Roumélie. Trois autres corps d'armée, d'Uskub, Monastir et Salonique, étaient destinés à opérer contre les Serbes, les Monténégrins et les Grecs. Il y avait en Macédoine 150.000 hommes, et, en Thrace, 250.000, avec Tchorlou comme point d'appui. Les rédifs qu'on amenait sans trêve gênaient les troupes de première ligne, déjà si mal commandées, si maigrement approvisionnées et si peu manœuvrières. On sentait qu'il n'y avait pas de chef, pas de tête. C'était partout l'incohérence la plus fantastique unie à la présomption la plus folle. Les observations prévoyaient que les baïonnettes bulgares, courtes et larges, auraient beau jeu.

Déclaration de guerre de la Turquie (17 octobre). — Telle était la situation respective des alliés et des Turcs.

Ceux-ci, aveuglés sur eux-mêmes, ne tinrent aucun compte de la déclaration d'un journal officieux de Sofia, le *Mir* : « Les efforts des puissances en vue de trouver une base de paix réelle ne font qu'accentuer l'importance capitale de l'entente balkanique, grâce à laquelle *la Turquie est en ce moment entourée de* 600.000 *baïonnettes* et sans laquelle les puissances continueraient à

parler inutilement de réformes. L'intervention de la diplomatie vient trop tard. Les États balkaniques ne demandent pas d'aide. Ils n'adressent pas d'appels et ne désirent qu'une chose : s'affranchir de toute tutelle et se débrouiller eux-mêmes dans les Balkans. » Comment l'empire turc, affaibli par la révolution parlementaire et libérale de 1908, pourrait-il faire face de quatre côtés à la fois et résister à 600.000 soldats chrétiens, intelligents, bien armés et bien commandés ?

Cet avertissement du *Mir* n'avait pas empêché le Séraskérat d'envoyer une colonne contre Vrania (14 octobre). Le 16, encouragée par l'attitude expectante de Pierre Ier et heureuse d'être au lendemain de la signature du traité de paix avec l'Italie qui se bornait à lui enlever la Tripolitaine, la Turquie signifiait hautement à la Bulgarie et à la Serbie la rupture définitive des relations diplomatiques. Le 17, de plus en plus confiante en elle-même, elle leur déclarait la guerre dans une note énergique, remettait les passeports à leurs ministres, ordonnait aux armées ottomanes des frontières serbe et bulgare de commencer leur marche envahissante. Elle n'adressa pas de déclaration de guerre à la Grèce qu'elle espérait encore détacher de la ligue balkanique et elle ne fit pas avancer les troupes massées en Épire. Mais le gouvernement hellène se rangea, le 18, aux côtés de la Bulgarie et de la Serbie.

La proclamation de guerre de Ferdinand Ier (18 octobre). — Pendant que le roi Georges, de sa ville d'Athènes, lançait un message se terminant par ces mots : « En touto nica, — In hoc signo vinces » ; pendant que Pierre Ier partait pour son quartier général après avoir assisté dévotement au Saint-Sacrifice et s'être incliné sous la bénédiction du métropolite de Belgrade, Ferdinand Ier ordonnait des prières publiques dans toute l'étendue de son royaume, et la Bulgarie, comme ses deux sœurs alliées, se prosternait avec foi devant le Dieu des batailles. A

10 heures, dans l'église Saint-Kral de Sofia, une messe solennelle, annoncée par les sonneries des cloches de la capitale, réunissait au pied de l'autel une foule immense, aux premiers rangs de laquelle se tenaient les ministres; l'évêque invoqua longuement la protection du Seigneur pour le roi, les armées bulgares, les souverains de Grèce, de Serbie et de Monténégro, leurs armées respectives et la ligue des États balkaniques. Au même moment, chef accompli et organe suprême de l'intérêt général, le tsar adressait à son peuple ce splendide manifeste :

Bulgares !

Au cours de mon règne de vingt-cinq ans, j'ai toujours cherché dans un paisible travail de culture le progrès, le bonheur, la gloire de la Bulgarie, et c'est dans cette direction que je voulais vous voir marcher constamment. Mais la Providence a ses desseins. Le moment est venu où la race bulgare doit renoncer aux bienfaits de la paix et recourir aux armes pour la réalisation d'un grand problème.

Par delà le Rilo et le Rhodope, nos frères de sang et de religion, bien que nous soyons libres depuis trente-cinq ans, n'ont pas encore une vie humaine supportable. Tous les efforts déployés en leur faveur, aussi bien par les divers gouvernements bulgares que par les grandes puissances, n'ont pu réussir à créer des conditions permettant à ces chrétiens de jouir des libertés accordées à tous les hommes. Les larmes et les gémissements de ces esclaves nous ont ébranlés jusqu'au fond du cœur, nous, leurs frères, qui devons notre indépendance et notre prospérité à une grande libératrice chrétienne. La nation se souvient des paroles prophétiques du tsar libérateur. L'œuvre sacrée doit être menée à bon terme.

Notre amour de la paix est épuisé. Pour secourir les populations chrétiennes de la Turquie d'Europe, il ne nous reste plus d'autre moyen que de prendre les armes.

Après les massacres d'Ichtip et de Kotchana, au lieu d'accorder justice comme nous le lui avons demandé, le gouvernement turc a décrété la mobilisation. Notre longue patience fut ainsi mise à une rude épreuve. Nos sentiments religieux nous obligeaient à secourir nos frères menacés d'extermination. L'honneur et la dignité de la Bulgarie m'ont imposé le devoir impérieux d'appeler sous ses drapeaux les fils chargés de la défense de la patrie. Notre œuvre est juste, grande et sainte.

Avec une foi recueillie dans la protection et l'appui du Tout-Puissant, je porte à la connaissance de la nation que la guerre pour les chrétiens de Turquie est déclarée. J'ordonne à la brave armée bulgare de marcher sur le territoire ottoman. A nos côtés et avec nous, les armées alliées de la Serbie, de la Grèce et du Monténégro combattront l'ennemi commun. Dans cette lutte de la Croix contre le Croissant, de la liberté contre la tyrannie, nous aurons les sympathies de tous ceux qui aiment la justice et le progrès. Fort de ces sympathies, que le valeureux soldat bulgare se souvienne des gestes héroïques de ses pères, de ses aïeux, ainsi que de la vaillance de ses libérateurs russes, et qu'il vole de victoire en victoire ! En avant ! Dieu soit avec nous !

Prise de Mustapha-Pacha (19 octobre). — Le 18, Serbes, Bulgares et Grecs pénétrèrent ensemble sur le territoire ennemi.

Le matin, à Constantinople, dans la grande cour du Séraskérat, Nazim pacha, ministre de la Guerre et généralissime, disait à ses états-majors en partance : « Au revoir, mes amis, à Sofia ! » Les généraux turcs de la région d'Andrinople tenaient à la même heure le même langage : « Soldats, s'écriaient-ils, la frontière bulgare est dégarnie d'un bout à l'autre ; elle n'est gardée que par quelques avant-postes. Dans trois jours, vous aurez l'honneur d'entrer les premiers à Philippopoli. » Aussi, persuadée qu'elle avait affaire à des forces insignifiantes,

l'infanterie de Mustapha-Pacha s'ébranla joyeusement, précédée d'escadrons et de batteries. Soudain, de toutes les crêtes des collines, une terrible canonnade éclata, fauchant la cavalerie et l'artillerie, qui battirent précipitamment en retraite. Après avoir mis les chrétiens au premier rang, les capitaines donnèrent l'ordre de charger. Les bataillons firent quelques centaines de mètres sous une épouvantable fusillade. Plusieurs officiers firent alors exécuter un brusque demi tour à leurs chevaux et s'éloignèrent rapidement. Les hommes les imitèrent, en jetant de tous côtés, les uns, leurs Mauser neufs, les autres, leurs vieux Martini en usage depuis la guerre russo-turque. De-ci, de-là, des groupes résistèrent, mais sans pouvoir couvrir Mustapha-Pacha.

D'un poste d'observation, Ferdinand Ier et le général Savof avaient suivi avec des jumelles les colonnes de la 2e armée. Elles occupèrent les uns après les autres tous les points fortifiés et entrèrent dans la place au pas gymnastique.

Le lendemain, le tsar vint lui-même féliciter les troupes et décorer des officiers. En route, il rencontra un blessé, le fit monter dans son automobile et le conduisit à l'hôpital, que sa Majesté visita en même temps, accompagnée des princes Boris et Cyrille ; au nom de la patrie, il remercia les blessés, qui pleuraient de joie et de fierté. Puis, au milieu d'ovations enthousiastes de la part de ses soldats, le noble et vaillant souverain fit célébrer dans la cité conquise un molébène (cérémonie religieuse) d'action de grâces.

La prise de Mustapha-Pacha était une belle victoire car cette ville est une importante station de la ligne orientale et n'est située qu'à 37 kilomètres d'Andrinople (Odrine pour les Bulgares). De plus, on y trouva d'abondantes provisions de fourrage, d'orge, d'avoine et de blé, ainsi que de nombreuses caisses de cartouches, des obusiers, quatre grandes pièces Krupp et trente pièces de campagne. En s'enfuyant, les Turcs n'avaient même pas

réussi à faire sauter le pont sur la Maritza, qui, malgré quelques dégâts, fut utilisé immédiatement pour le passage des convois. Ils laissèrent indemnes la gare et la station du télégraphe, où, dit-on, un officier sachant le turc se serait installé dès l'arrivée des troupes tsariennes, se serait mis aussitôt en communication avec le quartier général de l'ennemi et aurait ainsi obtenu tous les renseignements désirés.

C'est le 26 que le tsar prit solennellement possession de la ville. Une vieille tradition veut que le roi bulgare, en descendant sur une terre étrangère acquise par l'épée, ait pour marchepied des armes ravies à l'adversaire. En conséquence, au moment où Ferdinand Ier quittait le wagon royal, on plaça devant lui un fusil, et le vainqueur posa ses deux pieds sur le Mauser ottoman.

Succès a Kustendil et au Tomreuch. — Quelques heures après la déclaration de guerre, un combat d'une journée avait commencé aux environs de Kustendil, à la frontière sud-ouest. D'Uskub, Zekki pacha y avait envoyé un corps d'armée. Mal informé comme tous les généraux turcs, il croyait que Ferdinand Ier avait massé tous ses régiments autour de Harmanli et devant la ligne Mustapha-Pacha Andrinople. Il pensait ne rencontrer sur les bords du plateau de Sofia qu'une poignée de réservistes. Il avait, paraît-il, engagé les officiers à emporter leurs uniformes de parade car il comptait forcer aisément le passage de Kustendil, et, de là, gagner Sofia et Belgrade en une semaine. Mais, au lieu d'aller à une revue, il allait à une sanglante défaite qui lui fut infligée par 25.000 Serbes qu'appuyaient à l'est 27.000 Bulgares (7e division du Rilo, général Théodorof). Les baïonnettes chrétiennes eurent vite délogé les Ottomans des hauteurs de Palanka et de Karatovo. Les bataillons de Zekki pacha se sauvèrent éperdument dans la direction d'Uskub et de Kotchana.

Une autre opération, moins éclatante mais d'une importance stratégique aussi considérable, avait lieu au sud de Philippopoli. A cet endroit, une bande de territoire turc s'avance comme un coin en territoire bulgare. Pour prévenir une invasion de ce côté, le 21ᵉ régiment (division Kovatchef) pénétra dans le massif du Tomreuch. Les nizams avaient établi trois lignes de défense, et ne disposaient ni de canons ni de mitrailleuses. Les pièces de montagne des Bulgares les chassèrent successivement des deux premières lignes. Quand l'infanterie se fut suffisamment rapprochée pour se lancer à l'assaut de la troisième ligne, les Osmanlis déguerpirent sans tambour ni trompette. Pendant l'engagement, qui avait duré cinq heures, les Bulgares furent pris à revers par les Pomaks et perdirent beaucoup de monde. La vallée fut néanmoins occupée d'un bout à l'autre et le pays complètement débarrassé.

La division des Rhodopes et la division du Rilo triomphaient partout, en dépit du mauvais temps et des chemins affreux. Le général Théodorof enlevait en courant Tzarévo-Sélo, Gorna et Djoumaïa. Les bataillons de Batak, malgré le froid et la pluie, soumettaient Névrokop, faisaient de nombreux prisonniers et rejoignaient l'armée de Tchépélaré (genéral Kovatchef, 2ᵉ division). Celle-ci accomplissait avec succès sa mission de se rendre à Andrinople par le bassin de l'Arda en conquérant toute la région comprise entre la frontière, Névrokop et Démotika. Elle s'étonnait de trouver si peu de résistance et attribuait ce fait heureux à l'action dissolvante des chrétiens engagés de force dans les rangs turcs. Toutes les hautes vallées de la Brégalnitza, de la Strouma et de la Mesta étaient maintenant terres royales. A Kirdjali, un colonel se rendit avec son détachement. A Mahomia (Razlik), deux compagnies firent de même. C'était une véritable cueillette de prisonniers, de caisses de munitions, de Mauser, et de mitrailleuses.

Le PLAN ROYAL. — Généralissime des armées bulgares, Ferdinand Ier connaissait admirablement son adversaire. Il avait compté obtenir la passivité des Turcs au moyen d'une violente offensive, et les premiers combats de frontière lui donnaient complètement raison.

Depuis de longues années, comme tout son peuple, il s'était fixé cet objectif : arriver à Constantinople et refaire le Grande Bulgarie, en dépassant si possible les limites de l'empire de Siméon. De concert avec le général Savof, le général Fitchef et le général Radko Dimitrief, il avait tiré les déductions suivantes :

Pour couvrir Constantinople, les Turcs occuperont vigoureusement les positions qui protègent la capitale. C'est donc là qu'est le point décisif, et la Bulgarie devra y affecter toutes ses forces actives. La voie ferrée de Tirnovo-Seimen à Sofia ne sera pas attaquée par l'ennemi, et les troupes de réserve suffiront à la garder contre une surprise ; du haut de leurs crêtes inaccessibles, les bataillons des Rhodopes ne laisseront jamais passer les Ottomans. Quant à la capitale, elle sera préservée par les corps d'armée du Rilo-Kustendil, uni à celui des alliés serbes, et les Osmanlis ne sont pas de taille à briser ce double rempart. Cette résistance sera d'autant plus facile que tout l'effort turc se portera sur Andrinople et Kirk-Kilissé, les deux avant-postes de Tsarigrad, qui seront bien fortifiés et probablement bien défendus. Andrinople devra être assailli non seulement de front et de flanc mais encore par derrière. Ce résultat ne peut être obtenu que par la prise préalable et très rapide de Lozengrad (ou la ville aux vignes, nom bulgare de Kirk-Kilissé), dont l'occupation foudroyante obligera l'adversaire à se replier au sud-est. Si Andrinople tient bon, une armée l'investira tout à son aise pour permettre aux autres de pourchasser vers Lulé-Bourgas, Tchorlar et Tchataldja, les hordes ottomanes. En conséquence, les onze divisions du royaume formeront trois groupes, dont le premier (2e armée) opérera par la vallée de la Maritza-Andrino-

ple, le second par le nord-ouest de Kirk-Kilissé (3e armée), et le troisième (1re armée) entre Andrinople et Kirk-Kilissé, de manière à couper la ligne turque, à masquer Andrinople, à servir de flanc-garde à la 2e et à la 3e armée.

Et ainsi, mathématiquement, du but à atteindre étaient déduites toutes les dispositions du plan royal.

Au contraire, les Turcs, à cause de leur séculaire aptitude à la défensive et surtout parce qu'ils étaient en train de constater une fois de plus la lenteur barbaresque de leur mobilisation, visaient à maintenir l'ennemi devant eux pendant quelque temps pour épuiser ses forces. Kirk-Kilissé, se disaient-ils, est inattaquable dans sa chaîne de l'Istrandja et ne sera donc pas attaqué. Andrinople, en revanche, subira tout l'assaut tsarien et nous fournira un point d'appui contre lequel les Bulgares s'useront. Ceux-ci dûment affaiblis, les réserves, massées de Baba-Eski à Tchorlou, rejoindront les corps de première ligne, et, avec eux, rejetteront les troupes de Ferdinand Ier sur le Balkan, enlèveront ensuite Yamboli, Stara-Zagora, Philippopoli, Tatar-Pazardjik, pendant que l'armée de Kustendil s'emparera de Sofia et de Nich. Les divisions de Salonique, de Janina et d'Uskub, de leur côté, n'auront aucune peine à refouler les Monténégrins, les Serbes et les Grecs, qui, tous réunis, ne sont rien devant la glorieuse et invincible armée ottomane.

Cet optimisme superficiel et vaniteux s'expliquait par la puérile mentalité mahométane. Pour le vrai Turc, un chien de chrétien ne peut être en aucun point l'égal d'un musulman ; *a priori*, le ghiaour ne saurait battre le croyant ; en admettant pareille éventualité, on offenserait de façon grave le Prophète et Allah ; les infidèles ne sont qu'une proie dévolue à l'épée vengeresse des fils de Mahomet, lesquels, à moins de trahison, sont forcément et toujours vainqueurs. C'est pourquoi le plan de la Sublime Porte ne tenait presque aucun compte des Grecs, des Serbes et des Monténégrins. S'il accordait quelque importance à l'attaque tsarienne, il ne pouvait, sans une

sorte d'injure à l'Islam, lui supposer de la profondeur et de l'énergie. En distribuant les corps turcs mi-partie en Macédoine, mi-partie en Thrace, il les affaiblissait partout et ne les fortifiait nulle part. Il signifiait que les Osmanlis étaient condamnés à la défaite. Il ne ressemblait ni de près ni de loin au plan royal, pensé et mûri par une seule tête, mis en œuvre par une légion d'officiers instruits et disciplinés, préparé par un long et patient espionnage, voulu par une nation qui était prête jour et nuit depuis vingt-cinq ans à se lever furieusement contre l'ennemi héréditaire.

Offensive de la deuxième armée. — La prise de Mustapha-Pacha, qui avait ouvert la campagne, surexcita au plus haut point les soldats bulgares et les rendit aptes aux plus grands sacrifices.

Tandis que, dans le plus profond secret, les colonnes de la troisième armée se dirigeaient droit sur Lozengrad, la première armée, en se dissimulant elle aussi, descendait au nord d'Odrine, le long de la Toundja. Ces forces abordaient par conséquent de front l'armée d'Abdullah pacha, qui s'appuyait aux deux forteresses, et celle de Mahmoud Mouktar, qui se trouvait à Kirk-Kilissé. A la deuxième armée (général Ivanof), la 9ᵉ division marchait sur Andrinople par la rive gauche de la Maritza ; la 8ᵉ, par la rive droite, cherchait à atteindre l'Arda et à déborder la place vers le sud.

L'offensive du général Ivanof s'était heurtée d'abord aux éléments que l'ennemi avait poussés en avant pour se couvrir, mais, le soir même du 19 octobre, sans s'arrêter à Mustapha-Pacha, les troupes victorieuses avaient continué leur route. Les avant-gardes firent de nombreux prisonniers. Le gros village de Tchirmen tomba rapidement en leur pouvoir. Toutefois les assaillants étaient trop bien renseignés pour se flatter d'emporter d'assaut la capitale de la Thrace. Ils la savaient entourée de six grands forts répartis sur une couronne de qua-

rante kilomètres. Ils se mirent en devoir de balayer tous les postes turcs des environs avant de commencer le bombardement. Grâce à une organisation méthodique et judicieuse, ils allaient séparer Andrinople du reste de la Turquie et empêcher totalement sa garnison d'influer sur les opérations générales.

BATAILLES ET TRIOMPHES DE KIRK-KILISSÉ (22-24 octobre)[1]. — La troisième armée bulgare, chargée de l'attaque de Lozengrad, avait été concentrée dans le plus grand mystère entre Yamboli et Straldja. Elle était commandée par le général Radko Dimitrief.

Né le 24 septembre 1859, à Jéravna, près de Kotel, Radko Dimitrief fréquenta l'École militaire de Sofia, l'École militaire de Constantinople et l'Académie d'état-major en Russie. Il était capitaine du 1er bataillon de Philippopoli quand le prince Alexandre de Battenberg, abandonné par les officiers russes, le nomma chef de l'état-major du corps oriental. Auxiliaire du chef d'état-major occidental pendant la guerre serbo-bulgare, il se distingua aux combats de Dragoman, Belovo et Pirot. Écrivain militaire de grande valeur, il fut désigné par Ferdinand Ier en 1898 pour enseigner la tactique aux officiers de l'état-major. Chef de la troisième région d'inspection militaire depuis 1907, il reçut cette difficile mission : prendre Kirk-Kilissé, et couper au sud les communications et les lignes de retraite. Le « Skobelef bulgare », esprit net et calme dans les plus extrêmes hardiesses, prépara une solution précise pour chaque hypothèse réalisable et se sentit absolument assuré de la victoire.

Le tsar Ferdinand et le général Savof avaient laissé dire qu'au début de la guerre toute leur manœuvre pivo-

1. Pour plus de détails, se reporter à Ludovic Naudeau, *Journal*, 25 décembre ; René Puaux, *Temps*, 20 novembre ; marquis de Segonzac, *Écho de Paris*, 19 novembre, 25 novembre.

terait autour d'Andrinople et qu'ils n'hésiteraient pas à sacrifier 50.000 hommes pour s'emparer immédiatement de cette place forte. Protégé par ces indiscrétions tendantieuses, Dimitrief (4°, 5° et 6° divisions), fit passer son armée en Turquie le 21 octobre, vers Kaibilar, sur un front de vingt-trois kilomètres ; il la mit en marche par les deux rives du Teké Déré, en quatre colonnes, deux colonnes d'une division sur chaque rive ; il n'avait aucune surprise à craindre au nord, car Malko-Tirnovo était bulgare depuis la veille. En même temps, son brillant second, le général Koutintchef (1re armée, 1re, 3e et 10e divisions), débouchait par la vallée de la Toundja et apparaissait subitement entre Odrine et Lozengrad.

Andrinople possédait un corps d'armée de 50.000 hommes (général Chukri pacha). Mahmoud Mouktar, ministre de la Marine et fils du grand-vizir, avait 25.000 hommes à Kirk-Kilissé. En outre, une armée commandée par Abdullah pacha et composée des meilleurs corps, ceux de Constantinople et de Rodosto (65.000 hommes), montait du sud au nord vers le front Andrinople-Kirk-Kilissé.

Dès le début des opérations, leurs nizams et leurs rédifs se replièrent d'obstacle en obstacle. Au nord d'Andrinople, près d'Akbounar, un fort détachement arbora le drapeau blanc. Le régiment bulgare sortit de ses tranchées et vint aux Turcs sans défiance. Ces derniers sautèrent alors sur leurs armes posées à terre et fusillèrent l'ennemi à bout portant, tuant ou blessant 400 hommes. Ils détalèrent ensuite à toute vitesse, pas assez vite cependant pour qu'ils ne fussent rattrapés et corrigés. Mais, malgré ce combat et plusieurs autres, les deux généraux turcs et leur état-major allemand crurent n'avoir affaire qu'à l'aile gauche d'une armée absorbée tout entière par l'investissement d'Andrinople. Mahmoud Mouktar se chargea d'attaquer ces troupes dispersées et Abdullah de procéder à un superbe enveloppement. Ils avaient décidé qu'une véritable armée ne pouvait tra-

verser le chaos de collines et de montagnes qui forme la frontière turco-bulgare au nord et au nord-ouest de Kirk-Kilissé. Ils arriveraient donc sans difficulté à écraser les quelques bataillons lancés au petit bonheur dans ces parages et destinés à rejoindre la capitale de la Thrace. Une fois ces éclaireurs exterminés, Abdullah pacha prendrait à revers les pauvres assaillants d'Andrinople, tandis que Mahmoud Mouktar envahirait le sud-est de la Bulgarie et exécuterait une belle promenade militaire à Yamboli, Stara-Zagora et enfin Philippopoli.

Un double coup de tonnerre tira les deux tacticiens de leur quiétude satisfaite :

1° Abdullah pacha, qui se tenait entre Andrinople et Kirk-Kilissé, fut attaqué furieusement par l'avant-garde de Koutintchef (1re armée). Le bourg de Yenidjé, l'un des points importants du front Andrinople-Kirk-Kilissé, avait une excellente garnison, forte de 10.000 hommes, et appuyait les bataillons de la frontière ; dès le 19, deux régiments refoulèrent ces bataillons vers Tatarlar et Séliolou. Ce dernier village devint le théâtre d'une lutte sanglante. A cause de leur infériorité numérique, les Bulgares subirent au début des pertes considérables et faillirent être anéantis. Mais bientôt arriva le gros de la première armée qui dégagea en un tour de main sa téméraire avant-garde. Secondé par la colonne d'extrême-droite de Dimitrief, Koutintchef livra le 22 et le 23 octobre une série de combats meurtriers et repoussa pas à pas les Osmanlis. Finalement, ses soldats se ruèrent de nuit sur les tranchées turques de Séliolou et de Guerdéli en poussant des hourras et le cri terrible : « Na noge ! (au couteau !) » Affolés par les schrapnells et les baïonnettes, les Ottomans vinrent se jeter dans la garnison de Yenidjé, qui, prise de panique, décampa, égrenant dans sa fuite ses armes, ses munitions, son artillerie. L'armée d'Abdullah n'était plus qu'une foule éperdue, qui s'écoula lamentablement vers Andrinople et surtout vers Bounar-Hissar-Lulé-Bourgas (22-23 octobre).

2° Le 22, les deux colonnes du centre de la troisième armée se heurtèrent contre des tranchées qui leur coupaient la route d'Erikler et d'Eski-Polos. La première colonne culbuta ses adversaires et les chassa quelques kilomètres plus loin ; la deuxième colonne fit aussi plier les siens, qui vinrent se placer plus au sud, sur le front Eski-Polos-Petra. Ces violentes secousses n'ouvrirent pas les yeux de Mahmoud Mouktar. Toujours persuadé, comme son assistant le major Hochwechter, qu'il n'avait devant lui qu'une aile du corps d'investissement d'Andrinople et que la troisième armée pataugeait entre la Maritza et la Toundja, il fit sortir de Lozengrad la plus grande partie de ses forces. Le tir de l'artillerie était surveillé par le colonel allemand Tupcherski ; la cavalerie avait pour commandant en chef le prince Aziz pacha, grand-maître de la franc-maçonnerie turque (23 octobre). Une fois en rase campagne et hors de la protection de la citadelle, la garnison était perdue. Pourtant les Osmanlis occupaient à Erikler, comme à Eski-Polos et à Petra, des positions d'un accès difficile, bordées en maints endroits de falaises de rochers. Mais toute l'armée de Radko Dimitrief, d'un élan furibond, avec son artillerie, débouchait des montagnes inextricables qui avaient si bien caché sa présence. Devant ce cyclone, les Turcs se retirèrent sur Eraklitza, près de Kirk-Kilissé. Mahmoud Mouktar ne trouva rien de mieux que de tenter une attaque de nuit, car il ne se savait pas encore en contact avec Radko Dimitrief, tant les mouvements de celui-ci étaient masqués. A peine les Osmanlis avaient-ils commencé leur manœuvre, que, de trois côtés, à l'est, au nord et au sud, ils étaient eux-mêmes mitraillés, contre-attaqués, criblés de coups, balayés, poursuivis la baïonnette dans les reins. Le commandant de la place n'avait plus aucun moyen de la défendre : il était sans troupes. Le corps sorti si allégrement de Lozengrad avait le sort de l'armée d'Abdullah pacha.

Heureusement pour les Turcs, les Bulgares durent s'arrêter. Ils avaient reçu des torrents de pluie toute la jour-

née et ils étaient épuisés. En outre, la division de cavalerie s'étant portée dans le sud afin de couper la voie ferrée de Kirk-Kilissé-Lulé-Bourgas, aucune poursuite n'était possible. Quant à l'infanterie, malgré sa stupéfiante endurance, il était au-dessus de ses forces de pousser et de prolonger suffisamment cette attaque de nuit, pour garder un contact certain avec un ennemi qui voulait se dérober et qui avait la vitesse folle donnée par la peur.

En dépit de l'obscurité profonde et de la tempête, Mahmoud Mouktar pacha, suivi de son état-major, et des instructeurs allemands, put donc prendre le train de Baba-Eski. Un deuxième et un troisième convoi emmenèrent tous les officiers qui avaient emporté d'assaut les wagons contre leurs propres soldats. Ce fut une débâcle monstrueuse. Les troupes, sans chefs, s'engouffrèrent sur la route de Bounar-Hissar. Les canonniers des forts, laissant là pièces et caissons, enfourchèrent les chevaux et partirent à bride abattue. Les artilleurs de la ville voulurent sauver leurs batteries, mais, dans la campagne, ils coupèrent les traits des bêtes pour aller plus vite et abandonnèrent les canons. Comme l'ouest de Kirk-Kilissé et les environs de Séliolou, l'est et le sud se couvrirent de cadavres d'hommes et de chevaux, de voitures régimentaires, de sacs, de marmites, de cartouchières, de fusils brisés, de files de caissons embourbés, de pyramides de caisses à munitions portant l'étiquette Friedrich-Krupp-Essen, ou Dusseldorf, ou Carlsruhe.

Lozengrad est une coquette cité de 25.000 âmes, perchée sur deux collines. Elle était défendue par 25.000 hommes, protégée par une ligne d'ouvrages de campagne et par deux forts bien construits, bien situés, avec de bons abris casematés; mais ces forts n'étaient armés que de batteries légères, et les grosses pièces avaient dû être transportées aux Dardanelles contre les Italiens, ou peut-être n'avaient jamais existé que sur les factures venues de Germanie. Le 24, à six heures du matin, les quatre colonnes de la troisième armée prirent leurs dispositions

d'attaque et ouvrirent le feu. L'artillerie envoya quatorze projectiles, qui n'obtinrent pas de réponse. Étonnées, les troupes royales s'approchèrent, et virent s'avancer la population qui leur offrait des fleurs. En plus du matériel de guerre, elles trouvèrent, en fait de fournitures venues d'Allemagne : pour 500.000 francs de produits pharmaceutiques et 1.800 francs de pyramidon (!) ; des entassements d'effets militaires de bon drap ; dans les maisons des officiers, d'abondantes bibliothèques d'ouvrages érotiques allemands ; chez Mouktar pacha, une cargaison de sucreries variées, deux selles brodées d'or, le plan de campagne complet, le chiffre des dépêches, l'épée d'honneur du général.

Ainsi fut occupé Kirk-Kilissé, dont von der Goltz avait dit : « La place pourrait tenir trois mois contre une armée prussienne. »

Ce début de guerre, si foudroyant et si heureux, s'était exécuté avec une précision mathématique. La marche des divisions avait été d'autant plus admirable que les pluies rendaient presque impraticable toute cette région accidentée et dépourvue de routes. De plus, les soldats de Ferdinand Ier venaient d'inaugurer brillamment leur méthode favorite de l'attaque à la baïonnette. La Bulgarie royale se classait parmi les nations militaires.

L'investissement d'Andrinople. — Le même entrain, la même discipline et la même furie régnaient dans l'armée du général Ivanof. Maître de Tchirmen et d'Ortakeuy, le vainqueur de Mustapha-Pacha continua sa belle progression, le long de la Maritza. Au fur et à mesure de la marche en avant, il fortifiait tous les coteaux conquis et arriva ainsi à dominer la plaine d'Andrinople. Mais sa tâche était bien ardue. La ville est entourée d'une ligne puissante d'ouvrages qui la défendent à une distance de cinq à six kilomètres ; ces ouvrages sont particulièrement importants sur le front ouest, nord et est, laissant les fronts sud et sud-ouest sous la protection naturelle de la

Maritza, de l'Arda et de la Toundja. Il ne fallait donc pas songer à un assaut immédiat.

Le 22, dans l'intention de repousser les premiers régiments bulgares et d'élargir le plus possible le cercle d'investissement, plusieurs colonnes turques apparurent soudain entre la Maritza, l'Arda et la Toundja, sur la ligne Cadikeuy, Marach, Yourouch. Les Osmanlis cherchaient à déborder leurs adversaires, tandis que ceux-ci esquissaient un mouvement analogue pour prendre le village de Yourouch. Soudain, une pluie de schrapnells éclata, venant de l'artillerie de la 2e division qui suivait la rive nord de la Maritza ; et, en un instant, ce fut, chez les Turcs, le désordre et la fuite (23 octobre).

D'autres attaques se déroulaient aussi au nord-est de la cité. Les Bulgares refoulaient à la baïonnette les avant-postes et se rendaient successivement maîtres de tous les ouvrages avancés. La garnison d'un des forts du nord-est exécuta une sortie vigoureuse mais le feu de l'ennemi pratiqua de telles trouées dans ses rangs qu'elle se retira en abandonnant d'innombrables morts et blessés.

En quelques jours, tout ce que les héroïques soldats du tsar pouvaient gagner en rase campagne avait été gagné. Alors, on compléta l'investissement. Tout y fut réglé avec une science consommée, selon les méthodes de l'Ecole de guerre française. L'infanterie couvrit parfaitement l'installation de l'artillerie. Les batteries, masquées par les crêtes et presque enterrées, eurent leurs servants à l'abri des balles de schrapnells. Les tranchées s'emplirent de combattants gais et farouches. Une malheureuse inondation transforma la plaine en marécage et vint gêner les opérations bulgares. Mais toutes les sorties des régiments de la citadelle, annoncées par les aéroplanes ou les projecteurs, se produisaient sous une formidable nuée de projectiles. Chaque fois, cette bourrasque d'obus se terminait sur le cri de : « Na noge ! à la baïonnette ! » Et chaque fois les Ottomans se repliaient en proie à une terreur folle.

Pendant qu'Ivanof resserrait de plus en plus Odrine dans son rude étau, Dimitrief et Koutintchef, libres du côté d'Andrinople, pouvaient poursuivre leur magnifique randonnée.

Victoire de Lulé-Bourgas (28 octobre-2 novembre). — A peine Lozengrad était-il au pouvoir du tsar Ferdinand que les troupes de Radko Dimitrief, silencieuses et souples, reprenaient leur route à travers les immenses trophées de la défaite ottomane. Elles allaient gravement dans la boue épaisse, d'un pas opiniâtre et régulier, insensibles aux pluies diluviennes qui raidissaient les capotes, se riant des nuits de campement sur la terre détrempée et froide. Elles puisaient dans la haine du Turc une obstination splendide et une fureur épique. Elles traînaient derrière elles leurs troupeaux, pour la consommation courante, et des milliers de chars à bœufs qui réalisaient ce tour de force de transporter munitions, vivres et fourrages, en suivant des pistes défoncées où 150.000 hommes s'avançaient avec difficulté.

En passant, elles enlevaient Kavakbi qu'elles jonchaient des cadavres d'une arrière-garde turque ; elles arrêtaient un train chargé d'artillerie et de soldats musulmans, se servaient des pièces capturées pour bombarder Baba-Eski, et, à la baïonnette, s'emparaient de la ligne du chemin de fer de Constantinople. La cavalerie coupait les communications entre Andrinople et la capitale, puis entre Andrinople et la Macédoine. Une reconnaissance poussait même, par Haïréboli, jusqu'à Rodosto, sur la Marmara, et se rendait compte qu'il n'y avait, dans le sud, aucun détachement ennemi. Ce renseignement précieux décida le général Radko Dimitrief à diriger la troisième armée vers l'est (Visa et Saraï), tandis que la première armée (général Koutintchef) recevait l'ordre de se porter sur Lulé-Bourgas. Mais, malgré sa rapidité relative, la marche des troupes triomphantes était forcément inférieure en vitesse à la fuite vertigineuse des

troupes vaincues. Du reste, la cavalerie aurait été en partie impuissante, car elle n'aurait pu s'avancer que de jour, alors que l'adversaire épouvanté avait déjà parcouru plus de trente kilomètres dans la nuit. Et enfin, vu que les chars à bœufs du ravitaillement ne pouvaient faire plus d'une étape en une journée à cause du mauvais état ou plutôt de l'absence des chemins, il était par le fait même interdit à l'infanterie de brûler les étapes pour reprendre le contact et empêcher le gros des forces ottomanes de se retirer au sud-est et de s'établir sur la merveilleuse position Bounar-Hissar-Lulé-Bourgas. En dépit de ces arrêts nécessaires, en dépit de la fatigue, du froid et des privations de toutes sortes, les régiments de Ferdinand Ier finissaient quand même par rejoindre les Osmanlis afin de leur infliger un nouveau désastre (27 octobre).

Quel spectacle présentait à ce moment la Turquie! Chez les Bulgares un enthousiasme extraordinaire groupait étroitement le peuple et les armées autour du roi et de l'état-major. Chez les Turcs, par contre, régnaient les incompétences, les haines et les divisions inséparables du parlementarisme. Le grand vizir, Mahmoud Mouktar père, avait été remplacé par Kiamil pacha. Dans les ministères, surtout dans celui de la Guerre, c'était un chassé-croisé grotesque de nominations improvisées et de périlleuses destitutions. Démoralisés par la déroute de Kirk-Kilissé, par les charges à la baïonnette des fantassins du Balkan et par le tir impeccable de l'artillerie franco-bulgare, les officiers politiciens des clubs et des loges quittaient en masse le champ de bataille et se cachaient; ceux qui restaient à leur poste, mouraient de faim ou s'agitaient dans le vide.

Au début de la guerre, les hordes ottomanes s'étaient trouvées éparpillées à travers toute la Macédoine, l'Albanie, sur la frontière, en Asie Mineure. Par incapacité de saisir la signification des vingt-cinq années d'entraînement militaire des soldats du tsar Ferdinand Ier, et à

cause aussi de ce mépris transcendant du Turc pour le maudit et stupide ghiaour, l'état-major impérial n'avait pas compris le sinistre avertissement de Lozengrad et continuait la concentration vers la ligne primitivement choisie, au lieu de se retirer tout de suite à Tchataldja. Chose plus grave encore, l'artillerie manquait de munitions. L'infanterie était désorganisée à un point incroyable : de nombreux régiments ne savaient rien de la direction à suivre ; des régiments du 4e corps allaient se ranger dans le 2e ; des régiments du 1er corps passaient au 4e. Connu surtout comme grand chef de la Ligue militaire jeune-turque, Abdullah pacha, pour manier 150.000 hommes, n'avait pas une ligne de télégraphe ou de téléphone, pas un seul appareil de télégraphie sans fil, pas un seul aéroplane, et les commandants de corps d'armée ne lui envoyaient que de rares officiers d'ordonnance. Quant à Nazim pacha, ministre de la Guerre et généralissime, il se tenait à Tcherkeskeuy, c'est-à-dire à une distance de soixante kilomètres, et était encore bien moins au courant que le commandant en chef.

Lorsque s'ouvrit la bataille de Bounar-Hissar-Lulé-Bourgas, la situation était la suivante : le 4e corps, et les débris du 1er, sous Abouk pacha, occupait Lulé-Bourgas et les environs ; le 2e corps, sous Chefket Torghoud, était installé entre Turk-Bey et Karagatch ; le 3e corps, sous Mahmoud Mouktar, campait fort loin sur la droite, à l'arrière de Visa, pour protéger la ligne de retraite vers Saraï ou pour tourner la gauche bulgare. Les Turcs avaient repris leurs positions de 1877. Leurs tranchées couronnaient le ravin escarpé qui s'étend au sud de Bounar-Hissar, depuis Soudjak jusqu'à Lulé-Bourgas, sur un front d'environ quarante kilomètres. Mais ces formidables positions résisteraient-elles à l'impétueuse offensive bulgare ?

Le 28, au matin, le général Radko Dimitrief, sans attendre l'entrée en ligne de la première armée qui marchait sur Lulé-Bourgas et se trouvait encore en échelon derrière

la droite, faisait reprendre avec vigueur par le général Christof un héroïque mouvement d'attaque esquissé le 27 (5e division). Cette 5e division, placée entre Bounar-Hissar et Tchiflik-Teké, supportait tout le poids de l'armée turque et remplissait le rôle de pivot afin de permettre à la première et à la deuxième armée d'opérer leur conversion vers l'est. Superbement secondé par ses vaillantes troupes, très appuyé par son artillerie du Creusot dont les schrapnells et les obus à la mélinite arrosaient avec une précision mathématique l'infanterie adverse ou faisaient disparaître des files entières de soldats dans leurs explosions, le général Christof soutint toute la journée et toute la nuit l'effort des masses musulmanes. La conversion était plus longue et plus difficile qu'on ne l'avait pensé, car il pleuvait à torrent et les convois et l'artillerie avaient peine à s'arracher des fondrières.

Quand l'aube du 29 apparut, sous un ciel bas où couraient des nuages noirs entrechoqués par un vent glacial, la lutte, qui s'était un peu ralentie pendant les dernières heures de l'ombre, recommença furieusement au milieu des collines et des ravins. Les deux colonnes du général Christof tenaient toujours tête sans faiblir, autour de Bounar-Hissar. Dans la soirée, les deux autres divisions (4e et 6e) entrèrent en ligne. Celle du centre s'installa en face de Karagatch et de Turk-Bey ; celle de droite s'étendait vers Lulé-Bourgas. Elles avaient devant elles un déré (ruisseau) formant un fossé profond dont la rive gauche était inabordable et fournissait aux Turcs des escarpements où ils se croyaient invincibles. De plus, la rive droite, occupée par les assaillants, n'offrait aucun abri. Le combat se prolongea toute la nuit, précis et vigoureux du côté bulgare, hésitant et flasque du côté ottoman. Rédifs et nizams, braves à leur manière et collés à leurs tranchées puissantes, tiraient d'une façon ininterrompue, sans viser, sans se servir de la hausse et faisaient une prodigieuse consommation de cartouches, les artilleurs ne connaissaient pas leurs pièces, ils lan-

çaient fréquemment les coups « au jugé » dans la direction de l'ennemi, et leurs batteries, que la présence de nombreux officiers allemands rendait un peu plus heureuses que d'habitude, étaient cependant infiniment loin d'avoir la précision de repérage des batteries tsariennes. Les obus de Dimitrief éclataient tous dans un rayon de cent mètres et fauchaient des rangées de tirailleurs. Les soldats bulgares ménageaient leurs munitions, visaient chacun leur homme, avançaient par bonds successifs et chargeaient à la baïonnette comme avec un couteau de chasse au sanglier.

Le combat du 29 s'était passé en attaques et en contre-attaques très violentes; il n'amena pas de changement notable, à cause des dures pentes au sommet desquelles les Osmanlis étaient retranchés, et à cause de la lenteur inévitable de la conversion de la troisième et de la première armée. La journée du 30 fut au contraire décisive.

A 8 heures du matin, toute la troisième armée était en ligne, *sans réserves*. Les canons du Creusot se mirent à tonner avec une abondance intarissable et avec une merveilleuse justesse de tir; ils trouaient effroyablement les rangs de l'adversaire et couchaient à chaque instant sur le terrain des groupes entiers d'hommes et de chevaux. Abdullah pacha, comprenant qu'il allait être tourné ou enfoncé, résolut d'attaquer avec le centre et d'écraser l'aile gauche bulgare en jetant sur elle le 3e corps. Mais Mahmoud Mouktar (Visa) ne donnait pas signe de vie. Chefket Torghoud dut aller de l'avant avec le seul 2e corps; son mouvement fut assez bien soutenu par l'artillerie et il put croire un moment tenir enfin le succès; une fusillade et une canonnade épouvantable le firent bientôt revenir de cette illusion et il battit en retraite après avoir perdu une bonne partie de son monde. La première armée bulgare (1re et 10e divisions), qui, depuis Andrinople, avançait parallèlement à la troisième et à la même hauteur qu'elle, entra en ligne au cours de l'après-midi.

Elle se posta au sud, entre Lulé-Bourgas et la rivière Erghène. Dès qu'elle se virent côte à côte, les deux armées, fidèles à la méthode française, se ruèrent de front, sans essai d'enveloppement. La cavalerie de Salih pacha ne réussit point à couper cette trombe gigantesque. Toutes les lorgnettes de l'état-major turc, et surtout celle du colonel prussien von Lützow, étaient braquées du côté où devait déboucher le corps de Visa. Mais l'artillerie bulgare de l'aile gauche eut vite fait de briser l'élan de Mahmoud-Mouktar-Grouchy. Vers neuf heures du soir, une brigade de la 6e division de la troisième armée parvint à se cramponner aux tranchées ennemies de Turk-Bey et à y faire grimper ses batteries. La ligne ottomane était rompue.

Cette rupture rendit désespérée la situation d'Abdullah pacha. Dès les premières heures du 31, le tronçon placé entre Turk-Bey et Lulé-Bourgas se mit à fléchir. Koutintchef réoccupa Lulé-Bourgas que sa 1re division avait conquis et dû abandonner la veille ; puis il fit avancer son aile droite et pousser deux batteries qui prirent les Ottomans en écharpe et les délogèrent. L'aile gauche d'Abdullah ne pouvait offrir désormais de résistance sérieuse. Il ne restait plus à Radko Dimitrief qu'à rejeter complètement en arrière le fougueux Mahmoud Mouktar, à enlever encore du terrain au 1er et au 4e corps (Abouk pacha), et alors le 2e corps (Chefket Torghoud), situé au milieu de l'arc de cercle, serait coupé et devrait s'enfuir ou se faire massacrer, pendant que les réserves de Visa et de la forêt de Soudjak seraient atteintes de flanc et enveloppées. D'un bout à l'autre des lignes bulgares, avec la rapidité de l'éclair, un mot d'ordre circula : « Na noge ! A la baïonnette ! » A travers les collines, on entendit le léger cliquetis des inombrables couteaux que l'on dégainait et fixait au canon du fusil. Ensuite, au signal des chefs, le clairon sonna vivement au-dessus des vallées. Les 150.000 soldats du tsar répondirent par un triple hourra dont la clameur énorme et terrifiante

remplit tout le ciel. Aussitôt les balles crépitèrent sur les Osmanlis comme une averse de grêle, une avalanche d'obus couvrit les positions ennemies de milliers de cadavres entourés de flaques de sang, les baïonnettes clouèrent des régiments de Turcs au sol des tranchées. La nuit apporta quelque répit à l'armée de l'islam. A la faveur de l'ombre, officiers et soldats jetèrent leur épée ou leur fusil et se sauvèrent avec des cris d'épouvante dans la direction de Tchorlou. Cette mêlée colossale, qui se terminait pour les Bulgares par un triomphe militaire de premier ordre, s'achevait pour les Osmanlis en une affreuse déroute qui n'a guère son égale dans l'Histoire. La Turquie perdait 55.000 hommes, morts, blessés ou prisonniers. Elle abandonnait sur le terrain un immense matériel de guerre, entre autres quarante pièces à tir rapide. Et la petite Bulgarie de Ferdinand Ier se révélait comme une grande nation conquérante avec laquelle l'Europe et ses diplomates devraient désormais compter.

Le roi envoya immédiatement cette dépêche au commandant en chef des cinq divisions de Bounar-Hissar-Lulé-Bourgas : « Je vous félicite, vous et vos hommes de tous grades, de l'éclatante victoire que vous venez de remporter. Du plus profond de mon cœur, je vous remercie tous pour votre bravoure et votre abnégation sans bornes. Que le Très-Haut vous accorde des lauriers plus beaux encore ! Ma pensée est inséparable de vous, mes vaillants champions. »

La conclusion technique fut tirée quelques jours après par le lieutenant-colonel Azmanof, l'un des plus brillants auxiliaires du fin et valeureux Radko Dimitrief : « Cette bataille est une victoire de l'attaque centrale sur l'attaque enveloppante ; de la méthode française sur la méthode allemande ». Le célèbre et modeste triomphateur de Lulé-Bourgas disait à son tour : « C'est à la France que nous devons tout ce que nous savons. Nous sommes les élèves de Bonnal et de tous vos maîtres militaires. » (Conversations avec M. de Segonzac et un officier fran-

çais, *Echo de Paris* du 21 et *Gaulois* du 23 novembre.)

La débâcle ottomane. — C'est seulement le 1er novembre, au lever du soleil, que les troupes du tsar Ferdinand connurent toute l'étendue de leur victoire. Les 150.000 hommes d'Abdullah pacha ne formèrent plus qu'un troupeau sans nom quand l'arrière-garde, retranchée en travers de la route de Visa, eut été dispersée par une rafale d'obus. Les Turcs, malgré leur ardeur à fuir, étaient à la merci des vainqueurs ; hélas ! comme à Lozengrad, la fatigue et le manque de cavalerie ne permirent pas de tirer parti du succès ; l'unique division chargée de toutes les reconnaissances et de toutes les poursuites, ne pouvait suffire à la tâche écrasante qui lui incombait ; or, quelques brigades fraîches, munies d'artillerie et lancées dès l'aube du 1er novembre, eussent fait 50.000 prisonniers, n'auraient pas laissé les fuyards rallier les lignes de Tchataldja et seraient arrivées à occuper celles-ci sans coup férir.

La boue et les mauvais chemins, qui avaient tant retardé les Bulgares après Kirk-Kilissé, retarda bien davantage encore les convois après la bataille de Lulé-Bourgas. Une marche rapide était littéralement impossible, car, tandis que les armées européennes disposent de nombreuses voies ferrées et d'excellentes routes, l'armée tsarienne n'avait à sa disposition que des chars à buffles barbotant dans l'argile détrempée à trente centimètres de profondeur. Il fallait en outre, pour la sécurité de ces interminables communications, pour la police des pays conquis, pour la garde de l'unique voie ferrée (en fonctionnement à partir du 15 novembre), immobiliser de nombreuses troupes de la territoriale. A ces raisons, qui expliquent la difficulté insurmontable d'une poursuite après cette lutte de six jours, s'ajoutait la nécessité d'attendre les divisions retirées du siège d'Andrinople (3e et 9e) afin d'augmenter l'effectif des deux armées, dont les pertes s'élevaient à 15.000 hommes. *Les Bulgares de*

Ferdinand Ier triomphaient dans des conditions où aucune armée occidentale n'aurait pu se battre.

La déroute ottomane ne fut donc pas inquiétée. Elle recouvrit la campagne de boîtes de cartouches, de fusils, de caissons, d'équipements, de cadavres à moitié ensevelis dans le bourbier des pistes, de blessés râlant sur le bord des sentiers, de traînards à bout de force et mourant de faim. Beaucoup de soldats avaient jeté au loin leurs souliers et s'avançaient chaussés de bas ensanglantés. Mêlées à cette cohue lamentable, des milliers de charrettes à bœufs emmenaient les populations mahométanes de Thrace ou de Macédoine vers Stamboul et annonçaient le retour du Turc en Asie ; cet exode de tout un peuple, fuyant de lui-même devant la Croix, avait l'avantage immédiat d'assurer une circulation tranquille aux convois bulgares et l'avantage plus sérieux encore de promettre aux chrétiens de la péninsule un avenir d'ordre et de travail. Aux rares stations de la ligne du chemin de fer, tous ces malheureux se précipitaient pour obtenir une place, mais les soldats et les officiers les repoussaient en s'ouvrant à coups de poing ou à coups de revolver un chemin vers les wagons. Alors la foule se pressait sur les rails. Femmes, enfants et rédifs s'accrochaient au chasse-pierres, aux marchepieds et aux chaînes d'attelage. Le train partait à une allure d'escargot, en sifflant continuellement pour écarter cette multitude éplorée. Lorsque des soldats essayaient d'escalader les voitures en marche, les occupants les recevaient à la pointe de leur baïonnette. La grande lueur des villages en feu éclairait de teintes sinistres toutes ces innombrables scènes de désolation et de sauvagerie.

Abdullah pacha n'avait pas de service sanitaire. On abandonnait la plupart des blessés chrétiens et on achevait les blessés musulmans qui étaient atteints au tronc. Les Osmanlis frappés seulement à la tête ou aux membres, se traînaient du côté de Tchorlou sous la pluie et le vent, sans pansement, sans un morceau de pain. Ceux

qu'on finit par évacuer sur Constantinople, y arrivaient au bout de huit jours, et, pendant ce trajet en araba ou en chemin de fer, ne recevaient aucune nourriture. Les fuyards valides n'avaient pas non plus à manger ; ils dévoraient tout ce qu'ils trouvaient, des légumes crus, et même du bois. Pendant la bataille, des officiers, pour ne pas mourir de faim, avaient été forcés d'absorber la ration de leurs chevaux, de l'orge et de l'avoine. Pourtant ces affamés n'eurent jamais le bon esprit de couper derrière eux les ponts, d'incendier les fourrages, de détruire les moulins. A leur insu, et tout en tombant d'inanition, ils ravitaillaient l'ennemi. L'intendance turque ne travailla que pour les Bulgares.

Mais si, en se sauvant, les troupes d'Abdullah et de Mahmoud Mouktar laissèrent leurs granges pleines et leurs greniers bien approvisionnés, elles n'oublièrent pas le cortège inséparable de toute défaite comme de toute victoire musulmane : pillages, viols, éventrements, massacres. Le lendemain de Lulé-Bourgas, un médecin bulgare s'agenouillait auprès d'un jeune officier turc qui gisait meurtri, et, au moment où il le pansait, l'autre, de deux balles, lui fracassait le bras. Un major pacha, expirant, se redressait pour abattre à coups de revolver des blessés bulgares qui tentaient de se relever. Tandis que les hôpitaux tsariens s'ouvraient tout grands aux Osmanlis tombés sur le champ de bataille, les soldats du sultan infligeaient des tortures atroces à tous les invalides rencontrés : crevaison des yeux, mutilations infâmes, clouement sur le sol avec la baïonnette dans le dos. Pendant un épisode du long combat de Bounar-Hissar, ils massacrèrent deux ambulances, l'une de 72 blessés, l'autre de 50. Les quelques exécutions faites par les comitadjis dans les villages turcs n'étaient que des représailles, bien compréhensibles et ne représentaient pas le dixième des horreurs commises par les fils du Prophète contre les chrétiens. Ici, des jeunes filles, nues, furents suspendues aux arbres par les cheveux et éventrées au coutelas, de haut

en bas. Là, des rédifs fouillèrent les entrailles des mères de demain, en retirèrent l'enfant et le coupèrent en morceaux.

Le marquis de Segonzac, qui a *vu*, pouvait écrire dans l'*Écho de Paris* du 23 novembre [1] :

« Que l'on excuse ma colère ; voici ce que j'*ai vu* à Asboa (entre Visa et Saraï). Le village, isolé dans la vaste plaine, se composait d'environ deux cents maisons groupées autour d'une petite église orthodoxe. La population était entièrement grecque ; aucun Bulgare, pas de Turcs. Quand l'avant-garde de l'armée en déroute d'Abdullah pacha y pénétra, une partie de la population put s'enfuir. Une soixantaine d'hommes, de femmes et d'enfants furent saisis et enfermés dans l'église, tandis que s'organisaient le pillage et l'incendie. Méthodiquement, avec une patience déconcertante, chaque maison fut fouillée et pillée. Tous les êtres vivants furent tués. On m'a prié de photographier, comme pièces à conviction, le cadavre d'un pauvre petit enfant de quelques mois, auquel on avait fait un trou dans la tête, et le corps d'une petite fille blonde, d'une douzaine d'années, qui gisait, parmi les cendres d'un brasier, les jambes brisées. Et partout, de toutes ces ruines fumantes, émergent des débris humains. Pas une maison n'est restée debout, pas un témoin n'a survécu pour raconter cet abominable drame. On a tout tué, même les animaux, les moutons, les porcs, les chiens. Mais le drame le plus horrible se joua dans la petite église, où les soixante prisonniers furent atrocement torturés et mutilés. On en garda seulement dix-huit qui furent poussés hors du village, on ne sait pourquoi, et fusillés dans un fossé, en plein champ.

1. M. René Puaux (*Temps*, 25 novembre) a *vu* lui aussi le village d'Asboa. Citons deux phrases de son récit. « Ceux qui peuvent avoir encore des sympathies diplomatiques pour la nécessité du maintien du régime ottoman en Turquie d'Europe, auraient dû m'accompagner ; ils seraient édifiés... Les soldats turcs ont tout massacré, n'épargnant qu'une dizaine de jeunes filles qu'ils ont emmenées... »

L'église brûlée s'est effondrée sur ses martyrs, recouvrant leurs cadavres d'un linceul de cendres et de tuiles brisées. Et dans la plaine, des mains pieuses ont jeté hâtivement quelques poignées de terre sur les dernières victimes, pas assez pourtant pour recouvrir toutes ces pauvres faces tourmentées et tous ces membres crispés. On peut estimer que cette exécution a duré cinq ou six heures. On voit qu'elle fut faite avec soin ; chaque maison a été attentivement fouillée, puis allumée. Et ce massacre effroyable n'est pas un cas isolé. On en cite quantité d'autres exemples ! De plus, l'état-major a dressé contre les Turcs une terrible liste d'atrocités commises sur les blessés, car les Turcs ne font pas de quartier : ils ne manquent jamais de torturer et de mutiler les blessés. Les paysans racontent avec terreur les scènes de viol, l'enlèvement des filles et des femmes. C'est la barbarie dans toute sa férocité. Une seule chose surprend : c'est qu'on l'ait tolérée si longtemps. Et comme nous contemplions ces spectacles épouvantables, un officier bulgare nous a dit : « *Voilà pourquoi nous faisons la guerre ; voilà pourquoi nous voulons chasser les Turcs ; voilà de quoi l'Europe ignorante ou insouciante se rend complice !* »

Les crimes ont leur châtiment. Qui donc oserait plaindre les Turcs ?

Opérations bulgares en Macédoine et a Andrinople. — Ce n'est pas seulement au sud-est, c'est sur tous les points que les troupes du tsar Ferdinand Ier bousculaient les Osmanlis. Les petites armées des Rhodopes, avec l'aide de plusieurs bandes d'intrépides comitadjis, se montraient dans toute la Macédoine à la fois et conquéraient pour ainsi dire une ville par jour. Au nord-ouest, elles s'emparaient de Kotchana, Ichtip et Strumitza. De Nevrokop, elles allaient planter leur drapeau dans le sud, à Démir-Hissar, à Serrès, à Drama, sur la ligne Constantinople-Salonique. A l'est, elles prenaient tous les villages des

rives de l'Arda. Démotika, située près de la voie ferrée d'Andrinople-Dédéagatch, tombait entre leurs mains, et cette chute achevait de séparer de celles d'Andrinople et de Tchorlou les troupes turques de Macédoine ; là, comme partout ailleurs, les soldats victorieux faisaient un gros butin : fusils Mauser, canons Krupp, caisses d'obus, médicaments, farine.

Le 8 novembre, le général Théodorof refoula contre Salonique, après un vif combat de trois heures, le corps ottoman qui avait pris position en face de lui sur les hauteurs dominant la ville. Or, tandis qu'il continuait sa marche, il apprit que la cité venait d'ouvrir ses portes au diadoque Constantin. Dès le 7, en effet. pendant que les régiments hellènes, vainqueurs à Yenidjé-Vardar, s'acheminaient vers le célèbre port, le prince royal avait sollicité ou reçu des offres de capitulation qu'il n'avait pas acceptées. Le 8, Tahsin pacha, qui ne pouvait résister au choc des Serbes, des Grecs et des Bulgares avec ses 25 000 hommes démoralisés, capitula sans conditions. Le 9, l'héritier du trône de Grèce entra dans Salonique, où arrivaient peu après les princes Boris et Cyrille, à la tête de la division du Rilo.

Andrinople ne pouvait donc plus compter sur les nizams de Macédoine pour se dégager. Depuis le 24 octobre, elle était complètement enserrée par les masses du général Ivanof. Une fois la grosse artillerie installée, le bombardement des forts avait commencé (29 octobre). Ces ouvrages constituaient un obstacle effrayant. C'étaient d'abord, au nord-ouest, entre la Maritza et la Toundja, les deux forts de Kazal-Tepé et de Cheïtan-Tarla, munis de solides tourelles en béton armé. Ensuite, de l'autre côté de la Toundja, le fort de Tach-Tepé tenait tête aux fronts nord. Au-dessous, à l'est, s'érigeait la menace de Kouch-Tepé. Au sud, à trois kilomètres de la rive gauche de la Maritza, le fort de Kartal-Tepé battait la chaussée de Constantinople, dans la direction de Démotika. Enfin, à l'ouest, entre l'Arda et la Maritza, une position

fortifiée, Papas-Tepé, du sommet d'une colline de 123 mètres, dominait la Maritza et la ligne du chemin de fer. En arrière de chacun de ces six grands forts, une ligne circulaire de vingt-six autres petits ouvrages complétait cette redoutable défense dont l'approche était couverte par une série de travaux passagers : tranchées, trous de loup, réseaux de fils de fer.

On ne pouvait songer à rompre ce cercle, à moins de sacrifier des milliers et des milliers de vies humaines. Ferdinand Ier et Savof s'arrêtèrent à la sage solution de maintenir et de resserrer de plus en plus l'investissement. Le général Ivanof exécuta ce programme à merveille. La présence des troupes serbes n'étant plus nécessaire sur la ligne de Nich à Uskub, deux divisions étaient venues renforcer l'armée assiégeante et remplacer les deux divisions parties pour Tchataldja. D'autre part, la Bulgarie avait envoyé depuis quelques jours de nombreuses formations de réserve. Ces robustes paysans ne portaient pas l'uniforme et étaient revêtus de leur costume campagnard, mais chacun avait son fusil Mannlicher, sa bonne baïonnette, ses cartouchières, et, grâce aux fréquentes périodes d'instruction du temps de paix, se battait comme un soldat de l'active. Aussi les attaques et les contre-attaques étaient-elles d'une extrême violence. La garnison de Chukri pacha (50 000 hommes) semait chaque fois le sol de ses cadavres. Les assauts de nuit, surtout, épouvantaient les Turcs. Ceux-ci, harrassés par le feu et l'action bulgares de la matinée ou de l'après midi, s'endormaient lourdement dans les tranchées. Vers onze heures du soir, l'ennemi, à la lumière aveuglante des projecteurs d'acétylène, se ruait sur les avant postes et y faisait un carnage horrible, ou bien il les inondait d'un ouragan de schrapnells du Creusot, qui, avec leurs 104 balles de plomb, déchiquetaient des groupes d'hommes à la fois. Les divisions poussaient ainsi peu à peu leur ligne de retranchements. Chacun de leurs bonds successifs était marqué par une série de tranchées d'in-

fanterie, et, à 300 ou 400 mètres en arrière, par des épaulements de pièces d'artillerie. Le feu des batteries défilées, au flanc de la longue crête de Vozgatch-Kémal jusqu'à la Maritza, formait une chaîne presque continue de canons de siège.

L'un des plus beaux faits d'armes fut la bataille du bourg de Marach dont les 8.000 défenseurs se virent délogés par 1.800 soldats du tsar.

La cavalerie se signala tout spécialement à l'attaque de la hauteur de Papas-Tepé, qui domine Andrinople au sud-est. Des pelotons de cavaliers criblèrent de bombes à main les premiers ouvrages derrière lesquels s'abritait l'infanterie ottomane. Terrifiés par le vacarme et les éclairs des grenades, les fantassins rentrèrent au trot dans la forteresse. Les élégants « Schneider », installés sans retard dans les retranchements abandonnés, ouvrirent aussitôt un feu d'enfer ; puis les tirailleurs, sous le tir mal réglé des « Krupp », bondirent dans la place et retournèrent contre les Turcs en fuite leurs canons maintenant bien manœuvrés. Mais les Bulgares durent par la suite quitter Papas-Tepé, à cause du fort de Kazal-Tepé qui commande cet ouvrage. En revanche, ils enlevèrent les hauteurs voisines, d'où ils empêchèrent les Turcs de venir réoccuper la position de Papas-Tepé, intenable pour les uns comme pour les autres.

Kartal-Tépé, au sud, fut pris par le 30ᵉ régiment, dans les mêmes conditions, et conservé.

Dirigé par les aéroplanes français en reconnaissance constante au-dessus des fortifications, l'encerclement d'Odrine devenait chaque jour plus étroit. Soucieux de ménager les troupes royales et de ne frapper qu'à coup sûr, Ivanof laissait grandir la famine et la démoralisation. Toutes les sorties de l'adversaire, dans quelque direction qu'elles fussent exécutées, se heurtaient à un mur continu de tranchées, de batteries et d'ouvrages de toutes sortes. Il était désormais impossible à Chukri-pacha de briser cet impitoyable investissement établi et

défendu par 100.000 hommes solides comme des rochers.

Le Roi et ses soldats [1]. — Jour et nuit, dans un wagon ou dans une petite chambre de Stara-Zagora, de Yamboli, de Mustapha-Pacha ou de Kirk-Kilissé, trois hommes étaient penchés sur des cartes et travaillaient silencieusement : le Roi, le général Savof, le général Fitchef. C'était la pensée qui veillait et combattait, c'était la force inspiratrice et directrice de tout un peuple en armes. Le train royal glissait sans trêve au milieu des lourds convois militaires, et le tsar y habitait, pour être toujours prêt. Partout on rencontrait le souverain, calme et grave dans sa longue capote grise. Ceux qui connaissaient les ressources infinies de sa personnalité, n'étaient pas surpris de voir, à côté de l'artiste délicat, de l'organisateur savant et du politique de génie, surgir un magnifique soldat. Avec son lumineux sang-froid et son coup d'œil aigu, il approfondissait les plans de ses armées de Thrace et de Macédoine, en même temps qu'il pointait les mouvements diplomatiques de l'Europe inquiète. Il incarnait vraiment la Bulgarie, pour laquelle il écrivait à coups d'épée une Histoire aussi grande qu'utile.

Entre les séances à l'état-major et les heures passées au front des troupes, il surveillait les arrivages de blessés, s'assurant des soins, donnant à ces hommes la joie d'un mot d'ami ou d'une cigarette, provoquant les récits et les précisions, avec une majesté fraternelle. La bonne reine Éléonore prodiguait elle aussi son dévouement, ses veilles et son cœur ; elle pansait elle-même les combattants comme une sœur de charité ; une partie de ses nuits s'écoulait au chevet des malades. Quand elle entrait ou quand le tsar entrait dans les ambulances, les têtes bandées et les mains mutilées saluaient ardemment.

1. Lire les pages émouvantes d'Alexandre Hepp dans le *Gaulois* des 6, 11 et 16 novembre et du 23 décembre.

— Tu vas mieux ? disait Ferdinand Ier à un blessé livide.

— Non, Sire.

— Tu n'as besoin de rien ?

— Non, j'en ai tué cinq.

Tous les soldats faisaient preuve de cette simplicité cornélienne qui avait sa source dans le dévouement et l'admiration pour le Père de la patrie bulgare. Lorsque le roi, infatigable, se rendait à Yourouch encore chaud des combats de la veille et à Cadikeuy ensanglanté, d'où l'on aperçoit Odrine et ses mosquées blanches, il surprenait ses braves en train de danser le *horo* national au son d'une cornemuse endiablée.

Comme son tsar, toute l'armée, c'est-à-dire la Bulgarie entière, était d une force saine et simple, sans merci dans l'action, mais joyeuse ensuite. Les blessés n'étaient pas accueillis au camp ou dans les gares par des larmes ou des compassions amollissantes mais par des hourras vibrants. « Avec le fusil, disait l'un d'eux, soigné au collège français de Philippopoli, ce n'est pas amusant ; on ne voit pas ce qu'on fait. Avec la baïonnette, à la bonne heure, on peut compter ceux qu'on embroche. » Un autre, à peine couché dans le lit d'hôpital, tirait de son sac, comme un écolier bien sage, un petit livre traversé d'une balle : la traduction de l'*Iliade*, en français !(Dr Rebreyend).

Dans une salle de l'École des Frères de Sofia, un docteur de la Croix-Rouge de France, amené par le comte Jean de Castellane, allait faire un pansement. Le blessé avait eu la main gauche broyée par une balle turque. On avait dû amputer plusieurs doigts. Le médecin met à nu la pauvre main, qui apparaît en lambeaux, réduite à rien. L'homme la contemple et dit gravement : « Elle est toute petite ma main !... » Puis, après un silence : « Mais la Bulgarie sera plus grande ! »

On sait que le train des trois armées principales était constitué par environ 15.000 chariots à bœufs et chars à

buffles, réquisitionnés dans les villages bulgares et conduits par des enfants ou des vieillards. Ce service merveilleusement simple et admirablement régulier, approvisionna de vivres et de munitions 300.000 hommes, malgré un temps et des chemins abominables. Près de Lulé-Bourgas, un vieux paysan à barbe blanche était assis au rebord d'un fossé, où gisaient son char brisé, ses buffles fourbus. Un officier d'état-major passe et lui dit : « Console-toi ; après la guerre on te paiera tout cela. — Je n'ai que faire de votre argent, répond le vieux se redressant ; je vous ai donné mes fils, je vous ai donné mes bœufs ; je ne demande en échange qu'un fusil et une place au front de combat. » (Marquis de Segonzac.)

Un père servait avec ses trois enfants dans le même bataillon. Un autre avait vu partir cinq fils et trois gendres.

Dans une charge à la baïonnette devant Andrinople, des soldats jetèrent leur sac, leur tunique et même leur fusil, pour se précipiter sur les Turcs et les saisir corps à corps. Tel homme, resté seul survivant de sa section, a continué à marcher contre les adversaires et en a tué six. Tel autre, malgré ses chefs qui lui commandent de s'abriter, s'élance en avant et entraîne par son exemple toute la ligne de feu. « Il en résulte une réelle difficulté dans la conduite du combat, disait un capitaine. Nos fantassins, dès qu'ils se sentent près de l'ennemi, à cinq ou six cents mètres environ, ne sont plus tenables. Ils se lèvent, et mettant baïonnette au canon, cherchent à joindre les Ottomans. Il se produit des pertes que l'on pourrait éviter. Mais la passivité des Turcs permet toutes les audaces et toutes les folies ! »

Aux splendides traits d'héroïsme, que leur nombre transformait en banalité courante, s'ajoutaient de réjouissantes ruses de guerre. Un jour les clairons bulgares sonnent la prière des musulmans ; les bataillons de nizams s'inclinent donc pour ce pieux exercice ; et alors éclate contre eux une fusillade nourrie, une véritable ex-

plosion de balles. Le lendemain, une compagnie plante parmi les buissons ses kalpaks d'astrakan, se dissimule ensuite de droite et de gauche en rampant sur le sol, selon la tactique française ; l'ennemi fusille les bonnets, pendant que les Bulgares le prennent de flanc et à revers ; et les Turcs, n'y comprenant rien, fuient pêle-mêle ou se rendent.

Cette superbe allégresse de cœur ou de conscience dans les combats ou sur les lits d'hôpitaux procédait de la haine héréditaire contre les Turcs et était alimentée par un sentiment religieux profond et puissant. « Le matin, un régiment d'infanterie allant au feu défilait devant son pope. En l'abordant chaque homme se découvrait, puis se signait, et le pope lui faisait baiser une icone et lui touchait le front avec un rameau de buis. La discipline n'est pas la seule force des armés bulgares. » (M. de Segonzac, Erménikeuy, 14 novembre.) C'est la religion qui a multiplié l'héroïsme presque à l'infini dans les régiments du glorieux tsar Ferdinand Ier.

Le *Manuel militaire*, que l'on distribue à chaque soldat dès son entrée à la caserne, débute par ce chapitre :

I. — Religion

Sommaire. — Piété. — Le chrétien. — Le signe de la croix. — La signification des icones. — L'icone du régiment et du bataillon.

« Quiconque croit en Jésus-Christ et accomplit sa sainte loi s'appelle chrétien.

« Au début de notre prière, nous traçons sur nous le signe de la croix, afin de montrer notre foi en Jésus-Christ qui pour notre salut a été crucifié.

« Nous devons accomplir ce geste avec un grand respect de la manière suivante : nous réunissons les trois premiers doigts de la main droite pour figurer notre foi en la Sainte Trinité ; puis nous replions vers la paume de la main les deux doigts qui restent, ce qui signifie que nous croyons en Jésus-Christ qui est Dieu et homme.

Ainsi réunis, les trois doigts se portent d'abord au front, pour que Dieu éclaire notre esprit ; puis à la poitrine, pour qu'il ôte de notre cœur les mauvais désirs, et enfin sur les épaules pour qu'il accroisse nos forces.

« Les icones ou images sont les figures qui nous rappellent Dieu ou les saints et les justes. Quand nous prions devant ces icones, nous ne les adorons pas, mais nous prions le saint qui est représenté.

« Tout régiment et tout bataillon possèdent leur sainte icone. Elle rappelle aux soldats qu'ils ont un protecteur, qu'ils doivent le prier plus souvent et implorer dans leurs prières le secours et la protection de Dieu. »

Un peuple qui prie est un peuple invincible [1]. Pas un soldat bulgare n'a rendu les armes ; pas un Turc n'a franchi la frontière de la Bulgarie, sauf les prisonniers. Et quelle moisson de victoires!...

Marche des armées alliées. — Entré en campagne le 8 octobre, le petit Monténégro avait montré que les Ottomans n'avaient guère de consistance, et il s'était em-

1. « Un dimanche, à Stara-Zagora, à la messe. Une petite église dans une maisonnette perdue sous les arbres. Deux chambres consacrées, au plafond du ciel bleu et étoilé. Quatre bancs rustiques, un petit harmonium, des feuillages d'automne sur l'autel, un tabernacle de percale blanche. Mais la cloche qui appelle les fidèles a comme une voix d'ange, et, plus émouvante peut être que la beauté des nefs gothiques, est cette sainte modestie, où s'évoquent les réunions primitives de la foi. Quel recueillement, que d'intimes oraisons, de bienfaisantes pensées ! Exquise, une suavité flotte sur ces pauvres choses et pénètre. Sur son prie-Dieu de bois clair, Ferdinand est incliné. Chevalier de la Toison-d'Or, il a le droit de se faire dire la messe partout, fût-ce dans son train, s'il lui plaît ; il a préféré cet humble et doux sanctuaire. D'un petit bouquet aspergé, il a pris l'eau bénite. La main trace un signe lent, le signe par lequel et pour lequel il vaincra. Agenouillé dans sa longue capote grise, créateur génial dans la paix, il est maintenant un soldat qui ardemment, profondément, en cette heure suprême, appelle sur sa patrie l'aide d'en Haut... » (Alexandre Hepp, *Gaulois*, 23 décembre 1912.)

paré de Touzi, de Bérana, de Gousinjé, de Djakovitza, d'Ipek et de deux points importants des rives de l'Adriatique : Alessio et la rade de Saint-Jean-de-Médua. Il avait commencé le siège de la forteresse très moderne de Taraboch et de la place bien défendue de Scutari. Ses milices, d'une bravoure à toute épreuve, se trouvaient plus propres à une guerre de guérillas et de luttes franches qu'au siège régulier et scientifique d'une ville fortifiée selon les règles actuelles. Mais le roi Nicolas n'en avait pas moins rempli très vaillamment et très habilement le rôle personnel qu'il avait assumé dans les opérations générales de la ligue balkanique.

Les Serbes avaient pris l'offensive le 18 octobre, au sud de Vrania. L'objectif de leur armée principale était Uskub. Le 21, après avoir refoulé vigoureusement les Osmanlis, ils marchent sur Koumanovo et Prichtina. Le sandžak de Novi-Pazar est envahi de partout. Le jour de l'arrivée des Bulgares à Lozengrad, ils culbutent avec une belle maîtrise l'armée turque à Koumanovo, au nord d'Uskub, où ils pénètrent le 26, une semaine après l'ouverture de la campagne. Le 31, le roi de Serbie, Pierre Ier, fait une entrée grandiose à Uskub, la vieille capitale d'Etienne Douchan. Puis, pendant que de rapides détachements se portent à travers l'Albanie et se dirigent sur l'Adriatique pour occuper Durazzo en dépit de la fureur de l'Autriche, des corps d'armée enlèvent Prizrend, rejoignent les Monténégrins à Ipek, prennent Prilep, et, finalement, Monastir, tout en envoyant 50.000 hommes de renfort aux Bulgares. Bien nourris, bien équipés, suivis d'excellentes colonnes d'ambulance, munis de « Creusot » dernier modèle qu'ils embrassent à genoux après la terrible bataille de Koumanovo, pliés aux méthodes françaises aussi bien pour l'armement et la stratégie que pour les services auxiliaires, les officiers et les soldats serbes ont fait des prodiges de valeur, repris la Vieille-Serbie de leurs ancêtres et conquis un butin immense, composé de centaines de canons, de milliers

de fusils, de fabuleuses quantités de munitions et d'approvisionnements.

Comme la Bulgarie et la Serbie, c'est le 18 octobre que la Grèce déclare la guerre à la Turquie et ordonne à ses troupes de franchir la frontière. L'armée se fait tout de suite remarquer par son entraînement, sa souplesse, sa rapidité, sa discipline, la force de son artillerie Schneider, la perfection de son service d'intendance et de son service sanitaire, toutes choses qui lui manquaient en 1897 et qui venaient de lui être données, grâce à Vénizélos, par la mission du général Eydoux. Le 20, les Grecs remportent une notable victoire à Elassona, pendant que leur flotte de guerre bloque les ports turcs de la mer Égée et prépare la conquête des îles. Le 21, l'armée de Thessalie (75.000 hemmes) repousse les Ottomans à Servia, sur la route de Salonique, et, le même jour, un corps de 30.000 hommes pénètre en Épire pour faire le siège de Janina. Le 22, l'amiral Condouriotis s'empare de Lemnos, à l'entrée du détroit des Dardanelles, et provoque les croiseurs osmanlis, qui préfèrent opérer dans la mer Noire où ils n'ont aucun ennemi sérieux devant eux et où ils n'arrivent pas à bombarder efficacement les côtes de Bulgarie. Le 3 novembre, une escadrille conquiert Prévéza, qui commande le golfe d'Arta. Le 4, le diadoque est vainqueur à Yenidjé-Vardar, et il entre le 9 à Salonique. A l'exemple des Bulgares et des Serbes, les Hellènes avaient vaincu en se servant, avec une vive intelligence et un beau courage, des méthodes françaises, de l'enseignement militaire français, de l'armement français. Une fois de plus, von der Goltz était battu par Bonnal.

A Tchataldja. — Vers le 10 novembre, la situation générale, brillante pour la ligne balkanique, ne l'était guère pour la Turquie. Grecs et Bulgares tenaient garnison à Salonique ; Serbes et Monténégrins pourchassaient les débris de l'armée de Zekki pacha ; Andrinople,

réduite à la famine par le général Ivanof, cherchait en vain à rompre le cercle d'acier dont elle était investie ; Démotika était aux mains de la division Kovatchef, accourue des Rhodopes, et Dédéagatch se préparait à subir le même sort ; la première armée (général Koutintchef), maîtresse de Lulé-Bourgas et de la ligne de chemin de fer, avait occupé Muratli (7 nov.), Tchorlou (8 nov.), point de concentration des réserves ottomanes, et envoyait un détachement s'installer à Rodosto, port de la Marmara où débarquaient les renforts turcs allant rejoindre le front ; la troisième armée (général Dimitrief) arrivait de Visa par Saraï et Strandja.

Les Bulgares avaient chassé les hordes du sultan comme dans une battue épique et les avaient acculées à la défense immédiate de Constantinople. Pendant quinze jours, ils marchèrent, se réunirent, prirent leurs dispositions. Il fallut un effort fantastique pour amener à pied-d'œuvre deux armées avec l'artillerie, les services, les convois immenses, à travers une forêt mal percée, des pistes impraticables, des vallées marécageuses ; les soldats avaient une telle volonté de vaincre et détestaient si profondément leurs adversaires qu'ils mettaient une énergie farouche et joyeuse à triompher de tous les obstacles. Le commandement en chef était exercé par le général Radko Dimitrief. La troisième armée (9ᵉ, 3ᵉ et 5ᵉ divisions, 4ᵉ en réserve) fermait Tchataldja au nord ; la première armée (10ᵉ, 1ʳᵉ et 6ᵉ divisions), barrait la presqu'île au sud. Le 13 novembre, vingt-six jours après la déclaration de guerre, 180.000 Bulgares se trouvaient aux portes de Tsarigrad, comme en un rêve.

Or, tandis qu'ils s'approchaient à pas souples des dernières fortifications ottomanes, situées à 50 kilomètres de Constantinople, et qu'ils occupaient avec méthode tout le front de combat, Kiamil pacha, le grand-vizir octogénaire qui venait d'assumer la lourde tâche de présider à la ruine de l'empire, était obligé de lutter contre de très graves intrigues parlementaires. Les principaux membres

judéo-maçonniques du Comité « Union et Progrès », responsables en grande partie de l'effondrement subit de la Turquie et des innombrables défaites des armées de l'Islam, voulaient marcher sur la capitale à la tête de quelques régiments de Tchataldja, ressaisir le pouvoir, et, sans doute, organiser le massacre des chrétiens. Non contents d'avoir introduit dans le gouvernement de leur malheureux pays les principes de 1789, l'athéisme, le parlementarisme et d'avoir substitué au calife une ombre de souverain impuissant, ils rêvaient d'un 4 septembre turc... dont le tsar Ferdinand Ier aurait été ravi et qu'il n'aurait pas hésité à subventionner. Le grand-vizir fit arrêter les meneurs. Le général français Baumann, commandant de la gendarmerie de Constantinople, put maintenir l'ordre, avec le puissant concours du contre-amiral Dartige du Fournet, commandant en chef des croiseurs européens venus pour tenir en respect la populace mahométane et les fuyards.

A ces dangers de guerre civile se joignit le fléau du choléra. Cet ennemi, aussi redoutable que celui des Balkans, tuait en moyenne 2.000 hommes par jour. Les vaincus de Lulé-Bourgas, qui avaient battu en retraite sans manger autre chose que du blé vert ou de l'herbe arrachée le long du chemin, parsemaient de leurs cadavres tout l'espace compris entre Tchataldja et San-Stéphano. Hademkeuy, quartier général, était littéralement couvert de morts jetés en tas et de rédifs ou de nizams se tordant dans les douleurs de l'agonie. Les malades, usés par un mois de famine et de déroute, mouraient en quelques heures. Au milieu de ce charnier, errait un immense troupeau de soldats sans discipline et affamés, mêlés aux milliers de paysans turcs qui fuyaient devant les troupes chrétiennes avec leurs chars, leurs buffles, leurs bœufs et leurs chèvres. Bref, c'était partout le chaos le plus affreux.

Cependant l'armée ottomane, se trouvant sur un front peu étendu et très rapproché de la base, était parvenue à

se rassembler tant bien que mal et à compter 90.000 combattants. Abdullah pacha, « commandant en chef des armées de Roumélie », avait cédé la place à Nazim pacha, ministre de la Guerre et généralissime. Celui-ci travaillait de son mieux à réorganiser ses squelettes de régiments et à relier par des tranchées toutes les positions. Il devait surtout faire exercer l'infanterie à des marches, aux charges, à la baïonnette et au tir. Le spectacle de ces lourdauds s'escrimant contre une cible à quelques kilomètres de l'ennemi, était certainement unique dans l'histoire de la guerre.

Les lignes de Hademkeuy, faussement dites lignes de Tchataldja, s'étendent en demi-cercle du lac de Beuyuk-Tchekmedjé, sur la mer de Marmara, au lac de Derkos et au cap Karabouroun, sur la mer Noire ; ce demi-cercle, qui se développe sur une distance de 25 kilomètres, couronne de 32 forts une série de hauteurs de 130 à 240 mètres ; le lac de Beuyuk-Tchekmedjé, au sud, et, au nord, le lac de Derkos et la forêt de Belgrade, sont de puissantes protections. Devant les lignes fortifiées, se creuse la vallée du Karassou, large fossé découvert qui va du lac de Derkos à celui de Beuyuk-Tchekmedjé. Parallèlement à ce front de Hademkeuy, et au delà de cette vallée, se déroule, à sept ou huit kilomètres plus à l'ouest, une autre rangée de collines escarpées, formant elles aussi de nombreux contreforts et redans naturels. C'est sur cette seconde ligne, la vraie ligne de Tchataldja, dont les crêtes atteignent de 200 à 320 mètres, que les Bulgares, maîtres du village de Tchataldja, avaient établi des positions inexpugnables, d'où nul retour offensif des Turcs ne serait jamais parvenu à les expulser ; et c'est de là qu'ils firent leur tentative du 17 novembre.

La mince langue de terre de Hademkeuy-Tchataldja, c'est-à-dire tout ce qui restait de la puissance ottomane en Europe, offrait au général Savof et au général Dimitrief un problème des plus ardus. Nul mouvement tournant n'était possible contre cette position sans égale qui

avait pour complices deux lacs et deux mers. C'était en somme un siège qu'il fallait entreprendre, et toute l'artillerie lourde investissait Andrinople. Certes, la première et la troisième armées étaient un bélier formidable, capable d'imposer des chocs de baïonnettes à un ennemi retranché et protégé. Mais le tsar Ferdinand et son état-major, soit à cause de l'intervention mystérieuse d'une grande monarchie continentale, soit par crainte d'une installation au centre du choléra, ne jugèrent pas le moment venu de jeter toutes leurs troupes dans un élan furieux contre la digue-forteresse de Hademkeuy. « Si l'on nous laisse entrer à Constantinople, disait le général Radko Dimitrief à un correspondant de guerre, le marquis de Segonzac, nous prendrons les forts de Tchataldja, dût-il nous en coûter 30.000 hommes ; mais faire un pareil sacrifice pour être arrêtés devant les murailles de la capitale turque, c'est inutile. »

Au lieu donc de choisir un objectif, de l'écraser du feu de ses canons et de lancer dessus toutes ses troupes, le commandant en chef abandonna pour une fois sa tactique d'attaque violente poursuivie à outrance, et opéra une simple « reconnaissance d'artillerie », compliquée de deux mouvements d'infanterie, et destinée à renseigner sur l'armement des forts et la position des réserves, en même temps qu'à indiquer s'il y avait un point où le forcement était possible à peu de frais.

La canonnade bulgare commença le 17, vers 8 heures, et couvrit les tranchées ottomanes de gerbes de schrapnells. Le tonnerre des batteries de 75 ne s'interrompait que pour laisser crépiter les fusils et les mitrailleuses des fantassins chargés de sonder le terrain au nord et au centre. Au sud, aucune action d'infanterie n'avait chance d'aboutir, à cause de la nature marécageuse du sol et à cause aussi du feu des croiseurs embossés dans le golfe de Beuyuk-Tchekmedjé. Le duel d'artillerie dura toute la journée, admirablement repéré comme toujours du côté bulgare, et, du côté turc, beaucoup plus précis que dans

les batailles antérieures, car les officiers prussiens y coopéraient avec rage. On vit de nombreux bataillons de Nazim pacha se détacher brusquement des lignes de combat et gagner l'arrière pour se mettre à l'abri. Les Bulgares pratiquaient à la perfection la tactique déjà employée à Lulé-Bourgas : cribler d'obus les réserves, afin de les démoraliser et de briser ainsi la force de l'assaut ultérieur; les réservistes disparaissaient sous la fumée blanche des schrapnells et les flammes rougeâtres des explosions. Dans la nuit, les troupes royales, au milieu de véritables trombes d'eau, reprirent leur marche sur deux ou trois points, en évitant toujours d'attaquer à fond. « La tempête est notre amie ! » disait le général Radko Dimitrief. Et elle lui permit, en effet, d'anéantir plusieurs tranchées turques.

Le lendemain, 18 novembre, un vif combat d'infanterie s'engagea dans le brouillard et se prolongea jusqu'à midi. La lutte s'éteignit complètement vers 2 heures.

Le 19, l'essai bulgare se poursuivit plusieurs heures en une solide canonnade et s'acheva sans avoir amené d'engagement général.

S'il y eut insuccès, ce fut l'insuccès très relatif de l'assiégeant qui a manqué une attaque partielle et qui n'en reste pas moins l'assiégeant. Les Turcs, à proprement parler, n'étaient pas battus, car ils n'étaient pas sortis de leurs tranchées : en revanche, ils ne pouvaient songer à quitter les abris blindés de leurs fortifications pour monter à l'assaut des collines de l'ennemi, rendues imprenables par les travaux du génie des deux armées; leur prétendue victoire n'était donc que le maintien inactif des positions ; mais ils n'étaient point en déroute, ils ne perdaient pas 35.000 hommes comme à Lulé-Bourgas, et cela leur suffit pour se proclamer vainqueurs avec une joie enfantine.

En réalité, les Bulgares savaient qu'ils avaient déjà dépassé les limites de leurs splendides acquisitions. Ils ne croyaient pas nécessaire, pour l'instant, d'aller plus loin et de faire le siège régulier de Tchataldja, ni surtout de prendre contact avec le foyer cholérique de Hadem-

keuy. D'ailleurs, ils avaient besoin de se reposer, de se remettre à une nourriture chaude et substantielle, d'évacuer leurs blessés et leurs malades, de se réapprovisionner en munitions

Le tsar Ferdinand Ier pouvait être fier de ses soldats. En un mois, du 18 octobre au 18 novembre, ils avaient refoulé les Turcs jusqu'à 50 kilomètres de Constantinople, réalisé tous les plans militaires et territoriaux de leur prodigieux souverain, et conquis une gloire dont les rayons frémissants éblouissaient la vieille Europe.

L'ARMISTICE (3 DÉCEMBRE). — De Derkos à Vasiliko, sur la mer Noire, et, dans la Marmara et l'Égée, de Salonique à Silivri, sauf la presqu'île de Gallipoli, toute la côte turque était aux mains du roi Ferdinand. Grâce à l'activité et à la vigilance de la flotte grecque, la voie maritime restait interdite aux convois ottomans d'Asie, et toutes les îles étaient occupées presque sans coup férir. A Gumuldjina, la division du général Kovatchef venait de capturer les survivants de l'armée des Rhodopes (3.000 hommes), avec Yaver pacha, 16 canons, 2 mitrailleuses et 2.000 chevaux. Dédéagatch voyait arriver sur des vapeurs hellènes de Salonique la moitié de la division du général Théodorof, c'est-à-dire 13.000 hommes, chargés, disait-on, de s'emparer des Dardanelles, de concert avec l'escadre de l'amiral Condouriotis. Aussi les négociations, engagées par les Turcs à Tchataldja et conduites par le président du Sobranié, M. Danef, aboutirent-elles facilement là où les alliés voulaient les amener. Le protocole d'armistice fut signé le 3 décembre au soir, à Tchataldja, d'après le texte de M. Danef. Il stipulait les conditions suivantes :

1° Les armées belligérantes gardent leurs positions ;

2° Les forteresses assiégées (Andrinople, Scutari, Janina) ne seront pas ravitaillées ;

3° Le ravitaillement de l'armée bulgare se fera par la mer Noire et la gare d'Andrinople ;

4° Une conférence, en vue de la paix, s'ouvrira le 13 décembre à Londres.

Les Grecs, tout en se réservant de participer aux pourparlers londoniens, refusèrent d'adhérer à l'armistice et déclarèrent continuer la bataille. D'accord avec Serbes, Bulgares et Monténégrins, ils entendaient achever tranquillement la conquête de l'Épire et ne pas permettre à la Sublime Porte d'opérer par la mer Égée des transports de troupes en Macédoine ou en Thrace.

Négociations de Londres. — C'est seulement le 16 décembre que les négociations entre les délégués turcs et les délégués balkaniques commencèrent à Londres, au palais de Saint-James. Les représentants du Monténégro, (Miouchkovitch), de la Grèce (Venizelos), de la Serbie (M. Novakovitch) et de la Bulgarie (M. Danef) apportaient des conditions de paix très nettes : cession par la Porte de tous ses territoires d'Europe, jusqu'à Enos, sur la mer Égée, et jusqu'à Midia, sur la mer Noire, la frontière devant suivre les cours de la Maritza et de l'Erghène ; abandon de toutes les îles à la Grèce ; reconnaissance d'une Albanie autonome sous le contrôle des alliés ; paiement d'nne indemnité de guerre ; acceptation par les vainqueurs de la part de la dette ottomane attachée à chaque région occupée. Près des plénipotentiaires, suivant heure par heure leurs délibérations, les ambassadeurs des six grandes puissances étaient assemblées en conférence et ne s'entendaient que sur un point : autonomie albanaise et « accès commercial » de la Serbie à l'Adriatique. Certains de ces diplomates poussaient à des arrangements vagues pour établir des situations fausses. Les rumeurs d'orages grandissaient chaque jour au dessus des conversations de Londres et rendaient singulièrement difficile la tâche des négociateurs balkaniques.

Du 19 au 30 octobre, les puissances stupéfaites s'étaient inclinées devant le triomphe foudroyant des alliés. Depuis

le début de novembre, l'Allemagne et l'Autriche soutenaient le plus possible la Turquie, afin de restreindre les profits des quatre États.

L'Allemagne, humiliée par les défaites ottomanes et l'échec complet de ses méthodes d'instruction militaire en Orient, voyait en outre surgir dans les Balkans une infranchissable barrière qui s'opposait désormais à la pénétration germanique et en coupait la ligne de marche sur Constantinople, Bagdad et le golfe Persique.

D'autre part, depuis le traité de Berlin, l'Autriche avait tourné toute son ambition conquérante vers Salonique, qui était pour elle la porte du Levant, de la Méditerranée orientale, du canal de Suez ; et Salonique était maintenant perdue. De plus, l'application du « principe » des nationalités dans la Turquie d'Europe, constituait un péril immense pour un empire où sont parlées seize langues différentes. La petite Serbie devenant un grand royaume, pouvait attirer à elle un jour ou l'autre les cinq millions de Serbes soumis à la monarchie dualiste. Enfin, si l'Albanie venait à passer sous l'influence italienne, ou si Pierre Ier conservait Durazzo, la flotte austro-hongroise était exposée à un embouteillement dans l'Adriatique, et, en tout cas, la route de la Méditerranée par la côte albanaise se fermait aux Autrichiens. Ils n'avaient donc qu'un désir : profiter des fatigues de la victoire pour écraser et conquérir le valeureux peuple de Douchan, ou, du moins, lui arracher tout le fruit de ses glorieuses batailles. Et alors, soit dans l'intention d'intimider la Triple Entente et les Balkaniques, soit pour se ruer furieusement sur Belgrade à la première occasion, l'archiduc François-Ferdinand avait mobilisé 700.000 hommes.

Mais il n'y avait pas que ces deux intérêts, le Serbe et l'Autrichien à satisfaire et à concilier. La Roumanie, excitée par les habiles promesses de l'Allemagne et de l'Autriche, effrayée surtout par les grondements du canon bulgare et l'extension soudaine d'un royaume voi-

sin, réclamait avec de sourdes menaces une rectification de frontière dans la région de Silistrie.

Se rendant compte que par delà les conflits austro-serbe et roumano-bulgare l'avenir de tout l'équilibre européen était en jeu, les Osmanlis se reprenaient à espérer. Les fallacieuses suggestions et les secours financiers du germanisme les empêchaient de comprendre que la Turquie d'Europe était définitivement perdue. On leur prenait des territoires, ils offraient des réformes. Sous prétexte que Constantinople était momentanément à l'abri derrière les lignes de Hademkeuy, et qu'Andrinople, Scutari et Janina n'avaient pas encore capitulé, ils voulaient ignorer l'occupation de la Thrace, de la Macédoine, de l'Épire, du sandžak de Novi-Pazar, d'une partie de l'Albanie, et ils parlaient en vainqueurs, avec une jactance d'enfants des steppes. De concession en concession, ils arrivèrent toutefois, devant la patience impérieuse des plénipotentiaires chrétiens, à leur abandonner cinq sur sept des provinces d'Europe, mais ils refusèrent de livrer Andrinople et les îles de la mer Égée. Or, malgré leur désir d'éviter des complications européennes et donc de ne pas recommencer la guerre, Bulgares et Grecs avaient fait trop de sacrifices en hommes et en argent pour laisser au sultan deux joyaux comme Andrinople et les îles. Ils décidèrent brusquement une « suspension » des travaux de la conférence. Sans chercher la rupture, ils la souhaitaient au point de vue militaire. L'état des forces royales permettait de prévoir quelle serait l'issue d'une reprise des hostilités.

Le général Savof avait sous ses ordres, en Thrace, 280.000 hommes, dont 2 divisions serbes ; ses réserves, prêtes à descendre de Bulgarie, se composaient de 15.000 volontaires macédoniens et de 70.000 conscrits parfaitement entraînés. Andrinople était cernée par les 100.000 hommes du général Ivanof. Radko Dimitrief commandait 125.000 hommes à Tchataldja, sur des positions devenues plus fortes que celles de Hademkeuy et

qui barraient pour toujours aux Turcs le chemin de l'Europe. Koutintchef avait disposé en croissant, au-dessus de Gallipoli et des Dardanelles, 50.000 hommes. Au premier signe du roi Ferdinand, ce serait de partout un assaut formidable, irrésistible, et l'infortuné Mahomet V n'aurait plus qu'à regagner Brousse, la capitale de son ancêtre Orkhan l'invincible. En acceptant ces négociations de Londres où il savait fort bien que les Osmanlis apporteraient leurs ruses puériles et leurs marchandages asiatiques, le tsar tentait d'obtenir une solution satisfaisante sans attaquer la presqu'île de Constantinople, riveraine du Bosphore, et celle de Gallipoli, riveraine des Dardanelles ; il voyait que toucher à ces deux points, Stamboul et les détroits, serait émouvoir fâcheusement les grandes puissances, et il cherchait à tourner la difficulté ; mais, si les Ottomans n'étaient pas raisonnables, il n'hésiterait à leur enlever ces deux suprêmes lambeaux de leur empire.

A Constantinople, les Jeunes-Turcs, qui avaient préparé la défaite et ruiné leur pays, complotaient pour ressaisir le pouvoir et renverser le sage Kiamil, ainsi que Nazim pacha, ministre de la Guerre et généralissime. Hantés par les souvenirs jacobins et communards, encouragés par le bloc austro-allemand, ils poussaient à l'intransigeance en jouant du chauvinisme. En réalité, et aucun de ces politiciens ne l'ignorait, l'armée turque ne pouvait quitter les redoutes de Hademkeuy et forcer les collines de Tchataldja. D'ailleurs, pour reconquérir la Macédoine et la Thrace, il lui manquait, comme en novembre et en octobre, l'organisation et le moral. Elle n'avait pas plus qu'avant une intendance, un service d'arrière, une ligne d'étapes. Comment Nazim pacha aurait-il approvisionné des troupes hypothétiquement victorieuses vers Tchorlou et Visa ? Dans quoi encadrerait-il les vagues contingents kurdes, lazes, tcherkesses ou syriens, amenés d'Asie, et ignorant tout d'un combat moderne comme de l'emploi du Mauser ou des pièces à tir rapide?

Les Bulgares, essoufflés par leur campagne vertigineuse, avaient pu reprendre haleine tout à leur aise. Le rendement du chemin de fer de Thrace, faible au début, s'était accru et fournissait un ravitaillement journalier. Les compagnies de pionniers réparaient les voies de Démotika-Dédéagatch et de Dédéagatch-Salonique, pour relier les troupes de Tchataldja à l'ensemble des réseaux macédoniens, serbes et grecs. Les divisions tsariennes, maintenues à l'effectif normal, s'étaient complètement refaites et remises au point. L'armistice et les pourparlers, que les Osmanlis faisaient traîner à la mongole, travaillaient pour le roi en affamant Andrinople. Quant à la brave flotte hellène, avec ses trois petits cuirassés, son croiseur et ses contre-torpilleurs, elle était en mesure de protéger le débarquement d'un corps d'armée bulgare sur un point quelconque de la côte asiatique, et elle ne serait pas gênée dans ses mouvements par les vaisseaux turcs dont trois venaient d'être mis à mal au cours d'une sortie tentée le 18 janvier contre les unités de l'amiral Condouriotis. Les forts des Dardanelles une fois enlevés par Koutintchef, rien ne s'opposerait plus à l'entrée de la flotte grecque dans la Marmara.

Le grand-vizir et son ministre de la Guerre, sous la pression des nécessités ottomanes non moins que sous l'action de la France et de la Russie, s'apprêtaient à subir les rigueurs de la paix en cédant les îles et le vilayet d'Andrinople ; tout le monde, peuple et armée, se réjouissait d'éviter ainsi la catastrophe définitive. Mais, le 23 janvier au soir, une bande d'étudiants, de hodjas et d'officiers du Comité « Union et Progrès », conduite par un des chefs de la révolution de 1908, le colonel Enverbey (d'origine juive), envahissait la Sublime-Porte, abattait à coups de revolver Nazim pacha, et, après avoir odieusement maltraité Kiamil, installait l'ex-dictateur Mahmoud Chefket au grand-vézirat. Forts de l'approbation des ambassades tripliciennes et de la difficulté visible qu'éprouvaient les puissances à se mettre d'accord pour la moindre

intervention commune, les Jeunes-Turcs se disaient prêts à jouer le tout pour le tout sur un champ de bataille. En attendant ce suprême effort, ils introduisaient la guerre civile dans l'armée de Hademkeuy. Entre les officiers fidèles à Nazim et les créatures du Comité judéo-maçonnique, des coups de fusils et des coups de revolver s'échangeaient sur tous les points des lignes de défense, sous les yeux amusés des Bulgares, et les trains amenaient à Constantinople des centaines de blessés.

Le 29, à Londres, les délégués balkaniques remettaient à la mission turque la note suivante : « Les plénipotentiaires des Etats alliés ayant, depuis la suspension des travaux de la conférence, attendu en vain pendant trois semaines une réponse des plénipotentiaires ottomans à leur dernière demande ; d'autre part, les événements survenus à Constantinople leur paraissant écarter l'espoir d'arriver à la conclusion de la paix, ils se voient, à leur grand regret, obligés de déclarer que les négociations, entamées à Londres le 16 décembre, sont rompues. »

Le lendemain Mahmoud Chefket pacha recevait du général Savof ce télégramme : « Démotika, 30 janvier. A. S. E. le Généralissime de l'armée impériale ottomane. J'ai l'honneur, conformément à l'article 4 du protocole d'armistice, de vous informer que les hostilités seront reprises quatre jours après la présente notification, à savoir, lundi prochain, 3 février, à 7 heures du soir. Le commandant en chef de l'armée bulgare, Savof. »

L'Épilogue. — Tels furent pour les Balkaniques les résultats territoriaux de cette lutte si prodigieusement inattendue et si glorieusement menée. Cerveau et conscience du corps national, les rois des quatre États avaient su vouloir et préparer une guerre qui répondait aux vœux instinctifs et historiques de leurs peuples ; responsables de leur pays, ils avaient discerné à merveille le moment favorable ; en allant au combat, ils avaient imploré avec une foi ardente la bénédiction de Dieu sur

leurs armées, et l'autorité royale, appuyée à toutes les forces matérielles et morales de nations vigoureuses, avait été quatre fois triomphante. Au contraire, en Turquie, depuis la révolution de 1908-1909, les officiers et les membres du Comité judéo-maçon avaient fait tendre toute leur politique à l'affaiblissement du pouvoir; le pauvre Mahomed V n'était plus qu'un fantôme de sultan; et un vieux peuple guerrier venait d'être dissous sans retour par l'anarchie parlementaire et l'application des principes malfaisants de 1789.

Quant à la Bulgarie, étroitement groupée autour de son chef, elle réalisait son rêve onze fois séculaire. Elle devenait la puissante monarchie entrevue par Kroum, Boris, Siméon, Kaloïan et Jean Assen. Grâce à son amour de l'ordre et de la discipline, la nation entière, peuple et roi, s'était trouvée en forme pour reconquérir sur la Jeune Turquie libérale et athée les limites territoriales posées par les kniaz et les tsars. Intéressé à bâtir avec des bases solides, le noble et hardi souverain, organe de prévoyance et de préparation depuis vingt-cinq ans, avait été l'artisan de victoires aussi belles que profitables. La finesse et la volonté d'un monarque de tradition et de sang capétien reconstruisaient l'illustre empire bulgare. Et l'Orient saluait avec une admiration inquiète la gloire magnifique de *Ferdinand le Grand.*

LA SECONDE PHASE DE LA GUERRE

L'auteur de ce livre, absent de Paris, a bien voulu nous charger de relater en quelques lignes la suite des événements depuis la rupture des pourparlers de Londres et la reprise des hostilités.

Il va sans dire que le coup d'État exécuté par Enver-bey et l'assassinat de Nazim-pacha ne devaient pas changer la face des choses d'un coup de baguette, pas plus que la révolution du 4 septembre n'avait ramené la victoire dans les rangs de l'armée française. Les Jeunes-Turcs, après avoir donné le coup de grâce à la Turquie en quatre années d'administration ne pouvaient la sauver par quinze jours de pouvoir. Convaincu de cette vérité bien certaine, assuré que le temps et l'anarchie ottomane travaillaient pour lui, Ferdinand Ier, économe du sang de son peuple, s'est bien gardé de lancer ses troupes à l'assaut des lignes de Tchadaltscha. Il s'est contenté de châtier sévèrement une tentative de débarquement d'Enver-bey dans la presqu'île de Gallipoli et de rejeter les Turcs à la mer, pour concentrer son effort sur Andrinople, plus étroitement investie que jamais et vigoureusement bombardée. En dépit de la résistance héroïque de Chukri-pacha, digne héritier des grandes traditions militaires ottomanes, Andrinople est condamnée à tomber aux mains des Bulgares comme Janina est déjà tombée aux mains des Grecs, tandis que les Monténégrins multiplient vaillamment des assauts meurtriers autour de Scutari.

Les Jeunes-Turcs ont fini par comprendre que leur

coup de désespoir était inutile et ils se sont résignés, tout comme Kiamil-pacha, à la perte d'Andrinople. Ils ont demandé la médiation de l'Europe. Forts de leurs succès, les quatre rois coalisés entendent ne pas être dépouillés du fruit de leurs victoires. Instruits par l'expérience des pourparlers de Londres, où la Triple Entente a reconnu si largement les prétentions de l'Autriche appuyées par la Triplice, les confédérés balkaniques sont résolus cette fois à régler directement, dans la mesure du possible, les conditions de leur paix avec les Turcs. Ils n'ignorent pas que la Turquie serait incapable de payer l'indemnité de deux milliards qu'ils réclament d'elle. Cette demande semble bien avoir pour objet de faire traîner en longueur les négociations préliminaires, en sorte que les Bulgares et les Monténégrins soient déjà en possession d'Andrinople et de Scutari au moment où les pourparlers définitifs seront engagés. Ainsi les monarchies balkaniques auront encore une fois prouvé leur habileté diplomatique et leur aptitude à tirer parti (dans des circonstances rendues délicates par l'intervention et la surveillance de l'Europe) de victoires que leur esprit de prévoyance avait su préparer et mûrir.

9 mars 1913.

JACQUES BAINVILLE.

CONCLUSION

Les victoires de la ligue balkanique et les défaites de la Turquie ont enseigné aux quatre royaumes alliés comment les peuples doivent vivre et comment ils peuvent mourir. L'union autour du chef a permis aux Monténégrins, aux Grecs, aux Serbes et aux Bulgares de réunir les membres dispersés de chaque famille et de résister au pangermanisme oppresseur. Il y a maintenant, à côté d'un Monténégro plus fort, une grande Hellade, une grande Serbie, une grande Bulgarie. Chacun de ces pays peut être sûr de durer et de s'épanouir tant qu'il respectera les conditions politiques et sociales qui ont amené le succès et la gloire.

Le chemin parcouru par la race bulgare depuis la libération fixe la mesure de ce qu'elle est capable de faire dans l'avenir, si elle reste fidèle à son chef.

Jusqu'en 1896, le prince fut une sorte de préfet de l'Europe ; il a transformé sa province turque en une nation prospère et il est devenu un souverain prestigieux. La principauté de 1887, en proie aux déchirements des partis, était regardée avec inquiétude ou colère par toutes les puissances ; la monarchie actuelle, choyée par la Triple-Entente autant que par la Triple-Alliance, est à même de parler et de faire triompher son intérêt national. En tout et partout, la politique extérieure de Ferdinand I[er] a été un chef-d'œuvre de bon sens, de pénétration et d'énergie.

En même temps, à l'intérieur, d'excellentes lois étaient

élaborées, des écoles et des établissements scientifiques se fondaient sur tous les points du territoire, les grands travaux et les constructions de chemins de fer étaient poussés activement, les ressources naturelles recevaient un sérieux commencement de mise en valeur, une armée vaillante se préparait en silence aux conquêtes futures. Ces différentes organisations avaient exigé beaucoup d'argent et occasionné des charges très lourdes. Mais les patients efforts du roi et de son peuple ont donné leurs fruits. Les riches plaines de Thrace et les fertiles vallées de Macédoine mettent aujourd'hui au large la population du royaume et fournissent à toutes les activités les moyens de se développer librement.

Avant la guerre, la situation de la Bulgarie n'était pas exempte de périls. La quasi-gratuité de l'enseignement secondaire, qui favorise la désertion des campagnes, avait produit un grand nombre de déclassés, dont la plupart aboutissaient au socialisme et à l'anarchie; ces révoltés et ces affamés deviennent de sages fonctionnaires dans les provinces nouvellement conquises ; la lutte contre le Turc et leur aisance actuelle en ont fait d'excellents serviteurs de la Patrie. La vie parlementaire avait engendré un grouillement de politiciens beaucoup moins préoccupés des intérêts généraux du pays que de leurs intérêts particuliers et de la poursuite d'un mandat législatif ou d'un portefeuille ministériel; les champs de bataille ont absorbé ces passions et ces appétits individuels ; le vent âpre et salubre du patriotisme a balayé la peste des divisions électorales, si contraires au bien commun. Enfin et surtout, les doctrines matérialistes, venues des Universités de Russie et d'Allemagne, amenaient naturellement chez tous leurs adeptes, après la négation de Dieu, la négation de la propriété, du pouvoir et du droit.

A ce dernier danger, de beaucoup le plus grave et qui menaçait toutes les jeunes générations, la guerre, avec ses dures besognes et ses terribles spectacles, a su ap-

porter un bienfaisant dérivatif. Mais le salut ne peut venir que d'un renouveau chrétien, profond et vigoureux. La religion est, en effet, le fondement de la société. Nulle société n'est possible sans Dieu, car, avec lui, disparaît tout lien social et tout frein. Un État irréligieux ou areligieux serait un État sans avenir, voué à l'anarchie et à la mort. Égaux au regard de la destinée suprême, les hommes ne le sont pas dans l'existence présente ; la société, telle que le Créateur l'a établie, repose sur l'Autorité, la Hiérarchie, l'Obéissance, c'est-à-dire sur des inégalités nécessaires, dont la loi divine de justice et de charité règle tous les rapports. Cette loi d'en Haut donne cohésion et stabilité à la famille, qui est la cellule organique de la nation ; elle conserve et étend la patrie en enseignant la discipline, le dévouement, l'amour du sacrifice ; elle rend possible le bien-être matériel en faisant réaliser les conditions de ce bien-être : la santé, le travail, le gain suffisant, la sobriété, les bonnes mœurs, l'ordre, l'économie, l'épargne et la prévoyance. En un mot, religion et civilisation sont synonymes. « La civilisation du monde, a dit Pie X, est une civilisation chrétienne ; elle est d'autant plus durable, plus féconde en fruits précieux, qu'elle est plus nettement chrétienne ; d'autant plus décadente, pour le grand malheur de la société, qu'elle se soustrait davantage à l'idée chrétienne. »

APPENDICES

APPENDICE I

LISTE DES PREMIERS SOUVERAINS BULGARES

M. J.-B. Bury, professeur à l'Université de Cambridge et byzantiniste de haute valeur, est parvenu à expliquer la fameuse inscription de Chatalar, publiée pour la première fois en 1866 par A. Popof et dont nul jusqu'ici n'avait pu donner une traduction plausible. Cette inscription contient les noms des khans de Bulgarie. Mais ces noms font partie d'un texte slave et bulgaro-tartare que personne n'avait été capable de déchiffrer. Les spécialistes s'étaient rendu compte que ces mots avaient une signification numérique ; toutefois, ils ne savaient comment les interpréter. Après de longs et difficiles calculs chronologiques, le savant anglais a établi, très solidement, semble-t-il, la liste que voici.

Disons d'abord que l'année dont il s'agit est l'année lunaire. La date donnée est celle de l'accession au trône. Il faut donc lire, par exemple : Gostun a commencé à régner dans le courant de l'année qui va du mois d'août 554 au mois d'août 555, et il a cessé entre le mois d'avril 567 et le mois de mars 568.

Avitokol				159			
Irnik			449	—		—	450
Gostun		août	554	—		août	555
Anonyme		avril	567	—		mars	568
Koubrat		novembre	578	—		novembre	579
Bezmier.	3	février	637	—	3	janvier	638
Asparouch.	2	janvier	640	—	20	décembre	?
Anonyme	17	mai	660	—	6	mai	661
Anonyme	18	juillet	687	—	5	juillet	688
Terbel	10	avril	696	—	29	mars	697

Anonyme	24 juillet	719	—	11 juillet	720
Sevar	5 avril	729	—	25 mars	730
Kormisoch	25 octobre	743	—	12 octobre	744
Teletz	4 mai	759	—	21 avril	760
Vinek	21 mars	763	—	9 mars	764
Oumor	4 janvier	770	—	23 décembre	?

Après avoir dressé cette liste, M. Bury a tiré trois conclusions non moins précieuses :

1° D'après les chroniqueurs byzantins, peu soucieux, on le sait, de précision et d'exactitude, Asparouch aurait traversé le Danube en 678 ou 679, sous Constantin IV Pogonat (668-685). En réalité, si l'on en croit l'érudit de Cambrige, le passage a eu lieu sous Constant II (641-668), entre le 29 mai 659 et le 16 mai 660.

2° Preslav a été fondé entre le 6 juin 821 et le 26 mai 822. C'est donc Omortag qui est son fondateur.

3° La conversion de la Bulgarie se place entre le 2 février 865 et le 21 janvier 866.

Le P. A. Lapôtre et le P. S. Vailhé mettent le baptême de Boris à la fin de l'année 864, ou au commencement de l'année 865. Voici ce que dit le P. S. Vailhé : « Dans une lettre de 864, le pape saint Nicolas parle de la conversion de Boris comme d'un simple projet. De même, Hincmar écrit dans ses Annales, à la date de 864, que l'on s'attend en Allemagne au prochain baptême du roi bulgare. Enfin, dans sa fameuse lettre encyclique, Photius déclare qu'il ne s'est pas écoulé tout à fait deux ans entre l'arrivée en Bulgarie des missionnaires latins, fin de l'année 866, et la conversion des Bulgares. » (*Formation des Églises orientales.*)

APPENDICE II

LA QUESTION DE PRESLAV

En 1899, M. Ouspensky, directeur de l'Institut archéologique russe de Constantinople, a fait des découvertes fort intéressantes au sujet de la première capitale bulgare. Voici en quels termes le R. P. Louis Petit [1] rendait compte de ces fouilles dans les savants *Échos d'Orient :*

Au cours d'une première excursion en Bulgarie, M. Ouspensky avait porté son attention sur un rempart situé à Aboba (Ak-Baba), non loin de Choumla, lequel forme une enceinte d'environ 24 kilomètres carrés. Au centre de ce vaste emplacement se rencontrent des ruines de constructions très anciennes entourées elles-mêmes de murs de pierres. On voit çà et là, gisant sur un sol inégal, des fragments de marbre et de briques, derniers vestiges d'édifices disparus. L'étude des lieux provoqua certains rapprochements avec les données des chroniqueurs, et M. Ouspensky en tira la conclusion qu'une ville bulgare avait dû s'élever autrefois sur l'emplacement de la moderne Aboba. Restait à vérifier sur le terrain l'exactitude de cette conjecture.

Au mois de septembre 1899, M. Ouspensky se rendit au village d'Aboba, et entreprit des fouilles sur deux points différents, appelés par les gens du pays, l'un Saraï-Yéri (place du palais), et l'autre Klissé-Yéri (place de l'église).

Les travaux d'excavation pratiqués à Saraï-Yéri ne tardèrent pas à mettre au jour les restes d'un monument qui paraît avoir été un palais. Les murs extérieurs sont très mal conservés, car les paysans voisins ne cessent de les mettre au

1. Aujourd'hui Mgr. Louis Petit, archevêque d'Athènes.

pillage pour la construction de leurs maisons. Les murs intérieurs sont, au contraire, en assez bon état ; en certains endroits, ils atteignent encore la hauteur primitive de la voûte. Les pierres qui sont entrées dans cette construction ont dû servir auparavant à quelque autre but ; on découvre encore, en assez grand nombre, des tronçons d'inscriptions grecques et latines, des bas-reliefs et d'autres ornements d'architecture. Bâti par les Romains, ce monument tomba, avec tout le pays, aux mains des Bulgares, qui l'adaptèrent à leur usage. Les pierres et les briques témoignent d'un art primitif et barbare absolument indigne de Rome.

Les fouilles de Klissé-Yéri ont donné des résultats plus décisifs. Sur l'un de ces points, où la sape avait rencontré les fondements d'une ancienne construction, les travaux du déblayement furent poursuivis jusqu'à une profondeur de trois à quatre mètres. Quelle ne fut pas la surprise de l'explorateur, quand il vit apparaître, une à une, toutes les parties d'une basilique romane à trois nefs mesurant cinquante-sept mètres de long sur vingt-huit de large, avec seize colonnes ! Quelques-unes de celles-ci sont entières, mais la plupart n'ont plus que leur base. Les murs sont en pierre de taille de différentes grandeurs. Des colonnes votives portent encore gravés en grec les noms des princes bulgares et des villes de la Mésie orientale que les tsars de Bulgarie tenaient sous leur sceptre au xie et au xe siècle. Sur l'une d'entre elles, on a lu, en beaux caractères grecs, le nom d'Omortag, douzième prince des Bulgares, qui succéda, vers 820, au prince Dintcheng, ou, suivant une autre version, à Tchokos. Une forte muraille ferme le péribole de l'eglise. A l'intérieur, on a découvert un tombeau avec des ossements disposés symétriquement, et, sous le maître-autel, des trous pratiqués verticalement sur douze lignes parallèles, dont M. Ouspensky recherche la raison d'être ; ils sont remplis d'une cendre blanchâtre, assez semblable à de l'amidon. Du côté sud de la basilique, mais à un niveau inférieur, une vaste citerne existe encore ; elle avait sans doute pour but d'alimenter quelque baptistère voisin.

La présence simultanée d'objets chrétiens et d'objets païens pour le service du culte autorise à penser que cette construction remonte au ixe siècle.

Dans les environs de Saraï-Yéri, à Imrihor, à Soïoutlou, à Suleïman-Keuy, à Tcherkeuy, à Pamboukdjou, à Madara, on

rencontre une infinité d'autres ruines. On sait qu'à Madara une colonne depuis longtemps connue représente un cavalier thrace.

M. Ouspensky croit pouvoir identifier cette antique cité avec la première capitale des Bulgares. Fondée par le tsar Boris (par Omortag, d'après M. Bury), elle devint le siège du métropolitain de Bulgarie. En 967, Péréaslav — c'est ainsi qu'on l'appelait — tomba entre les mains du prince russe Sviatoslav, qui s'y établit. Ce ne fut point pour longtemps. En 972, l'empereur Jean Tzimiscès l'enleva aux Russes, la détruisit presque entièrement et lui donna son nom. Péréaslav devint ainsi Joannopolis, mais elle cessa, dès cette époque, d'occuper le rang de capitale. Vers l'an 1000, l'empereur Basile II s'empara, au dire des chroniqueurs, des deux forteresses du nom de Péréaslav. Il s'agit évidemment de la grande Péréaslav, l'ancienne capitale, et de la petite Péréaslav, située elle aussi dans la Mésie orientale, là même où s'élève encore aujourd'hui une ville que les Turcs nomment Eski-Stamboul, et les Bulgares Preslav. Quand la grande Péréaslav eut cessé d'exister comme capitale, que son nom même eut disparu, les historiens regardèrent la petite Péréaslav comme la résidence primitive des tsars et des métropolitains de Bulgarie. Cette confusion s'explique aisément ; ce n'en est pas moins une confusion qu'il sera désormais facile d'éviter, grâce à l'heureuse découverte de M. Ouspensky. Du reste, à lire attentivement certains passages de Théophylacte, on s'aperçoit bien vite que la grande Péréaslav devait occuper le centre du fameux triangle Choumla-Varna-Silistrie.

Après un siècle de gloire, la grande Péréaslav, prise et reprise maintes fois par d'irréconciliables ennemis, était tombée dans un irrémédiable déclin. En 1051, nous voyons les Petchenègues établir sur ses ruines un camp militaire, qui disparaît à son tour en 1073. A dater de cette époque, l'ancienne capitale bulgare n'existe même plus comme place de second ordre. Après le siège malheureux de 972, les tsars de Bulgarie avaient transporté leur résidence à Tirnovo, au centre de ce vaste territoire qui se déploie entre le Danube et le Balkan.

RÉPONSE DE NICOLAS Ier AUX CONSULTATIONS DES BULGARES [1].

Pour faire son salut, il faut la foi et les bonnes œuvres. L'affinité spirituelle, qui se contracte par le baptême entre la personne baptisée et ses parrain et marraine, est un empêchement dirimant du mariage. L'essence du mariage selon les lois consiste dans le consentement mutuel des parties. Les jeûnes observés dans l'Église romaine sont les jeûnes du Carême, les jeûnes qui suivent la Pentecôte, qui précèdent l'Assomption de la Sainte Vierge et la fête de Noël, les jeûnes de tous les vendredis et des vigiles des principales fêtes de l'année. On excepte les vendredis quand les fêtes de Noël, de l'Epiphanie, de l'Assomption de la Sainte Vierge, des apôtres saint Pierre et saint Paul, de la Nativité de saint Jean-Baptiste, de saint Jean l'Évangéliste, de saint André et de saint Etienne premier martyr, tombent en ce jour; il n'y a ni abstinence, ni jeûne.

L'usage du bain pris par nécessité et non par volupté est permis indifféremment tous les jours. L'usage de porter une croix ou des reliques sur soi est une espèce de profanation de la part de ceux qui mènent une vie criminelle. La coutume de communier tous les jours en Carême est très salutaire à

1. Ceci n'est qu'un résumé, dû à l'abbé P. Bélet (traduction de l'*Histoire de l'Église* du Cardinal Hergenrœther, t. III). Il serait à désirer qu'on traduise intégralement les trente-neuf colonnes serrées (Migne, XIX) de cette fameuse réponse. A côté des instructions si positives données par les papes aux nouveaux convertis, on y trouve une foule de renseignements pittoresques sur la vie privée et la vie sociale des Bulgares d'alors.

ceux qui ont la conscience pure. Il est judaïque d'observer dans le christianisme le jour du sabbat comme celui du dimanche, qui lui a été substitué. Les fêtes des saints qu'on doit chômer sont celles de la Sainte Vierge, des douze Apôtres, des Evangélistes, de saint Jean-Baptiste, de saint Etienne, premier martyr, et des saints dont la mémoire est célèbre dans les lieux où l'on habite. Aux jours de dimanches et fêtes, il est défendu de rendre la justice et d'exécuter les criminels. Toute personne peut validement baptiser en employant la forme légitime, puisqu'on fait la fonction de Jésus Christ, qui est toujours le principal ministre de ce sacrement. C'est un péché, même pour ceux qui ont l'autorité publique en main, d'envelopper les innocents dans les châtiments des coupables. Les puissances séculières doivent réprimer les apostats et les novateurs, le maintien de la religion et l'intégrité de l'Eglise étant une des choses dont ils rendront compte au tribunal de Dieu. Le droit d'asile doit être conservé aux églises ; mais les prêtres sont obligés d'imposer la pénitence canonique à ceux qui s'y seront refugiés.

Dans un royaume nouvellement converti à la foi, on doit être plus enclin à user de miséricorde que de sévérité envers les coupables. Au lieu d'une queue de cheval que les Bulgares avaient pour signe militaire, ils auront désormais une croix. Dans une guerre légitime on peut combattre son ennemi en toute sorte de jours ; cependant il est bon de s'en abstenir aux grandes solennités, lorsqu'on n'y est pas contraint par une absolue nécessité. Un soldat chrétien, au lieu de se dispenser de la prière, doit la rendre plus pressante à l'approche de l'ennemi. L'empêchement du mariage qui procède de la parenté en ligne directe, s'étend à l'infini. Il ne faut pas christianiser les idolâtres par la violence, mais on ne doit point les fréquenter, si ce n'est pour les exhorter à se convertir. Un souverain ne perd rien de sa dignité, pour admettre à sa table des amis ou même certains de ses officiers et domestiques.

Il n'y a pas de viande d'animaux dont l'usage soit interdit aux chrétiens. On ne doit point permettre la chasse en Carême, non plus que les divertissements contraires à l'esprit de pénitence, dont on doit être alors principalement occupé. L'évêque et le prêtre chargés du soin des âmes régleront la pénitence qui devra être imposée à ceux qui auront fait usage

du mariage en Carême. La polygamie va contre la loi naturelle et contre la loi chrétienne. Ainsi, quiconque aura pris plusieurs femmes doit garder la première qu'il aura épousée et renvoyer les autres. A défaut d'ecclésiastique, c'est le plus ancien et le plus honorable qui bénit la table avant le repas. Au temps de la prière on doit se tenir dans la posture fixée par l'usage. C'est aux évêques à déterminer les prières publiques.

Dès l'origine, la coutume des fidèles a été de ne jamais manger avant tierce. Dans le besoin, il faut recourir à Dieu, et non à des pratiques superstitieuses. On doit recommander de s'abstenir d'user du mariage le dimanche et pendant que la mère allaite son enfant. On doit recevoir la sainte communion à jeun. Les hommes ne doivent point entrer dans l'église la tête couverte. Les chrétiens doivent prêter serment sur les saints Evangiles et non sur des choses profanes. Les femmes, après leurs couches, peuvent aller à l'église aussitôt que leur état de santé le leur permet. On peut baptiser en tout temps chez un peuple nouvellement converti, de même que lorsqu'il s'agit de personnes en danger de mort. Touchant leur vie et mœurs, les prêtres ne sont jugés que par les évêques. On ne doit point refuser de recevoir les sacrements parce qu'ils sont administrés par des prêtres vicieux, à moins que ces prêtres ne soient déjà sous le coup de censures épiscopales.

C'est au Saint-Siège qu'il appartient d'établir les archevêques ; ceux-ci ne peuvent faire aucun acte de juridiction sans avoir reçu le pallium. Les rituels et les missels ne doivent point être entre les mains des laïques. Il est superstitieux de chercher la vérité par le sort. C'est être novatien et non catholique que de refuser d'admettre à la pénitence ceux qui ont un vrai désir de s'humilier et d'expier. C'est une bonne action que de faire la paix avec ses ennemis de quelque religion ou secte qu'ils puissent être ; mais il ne faut pas traiter au préjudice de la foi. Un prince chrétien ne doit point s'engager dans une guerre sans l'avis de son conseil de conscience. Les ecclésiastiques doivent toujours conseiller aux princes d'user de clémence plutôt que de rigueur. C'est une injustice de mettre un accusé à la question ; ces tortures ne produisent qu'une confession forcée et souvent même portent le malheureux à se déclarer coupable, quoiqu'il soit innocent. C'est un grand péché d'obliger quelqu'un à embrasser

la vie monastique. On ne doit pas prier pour les infidèles défunts.

Il n'y a proprement que trois Églises patriarcales : Rome, Alexandrie et Antioche, qui sont de fondation apostolique. Celles de Constantinople et de Jérusalem ne le sont point d'institution, mais par concession. Un homme ne doit se séparer de sa femme que pour cause d'adultère. On peut donner la sépulture aux suicidés, mais sans prières. On peut inhumer les fidèles dans les églises. Dans la distribution de l'aumône, il faut commencer par les parents nécessiteux, continuer par les pauvres qui se cachent, et préférer les gens de biens aux méchants, sans pourtant délaisser ceux-ci, car ils sont hommes. Il faut brûler les livres capables de corrompre les bonnes mœurs. L'Eglise romaine étant sans rides et sans taches, c'est à sa créance qu'il faut s'attacher, comme ayant été approuvée par Jésus-Christ même dans la personne de saint Pierre, lequel vit toujours en ses successeurs. C'est à eux qu'on doit recourir, selon la coutume immémoriale, dans les choses douteuses et importantes, pour savoir à quoi s'en tenir.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE III

L'entrée de la Moravie et de la Bulgarie dans la civilisation chrétienne.

LIVRE IV

L'apogée de la royauté bulgare (893-927). L'anarchie et la ruine (927-972).

LIVRE VI

Formation et développement du deuxième empire bulgare (1186-1258).

LIVRE VII

L'agonie et la mort de la patrie bulgare (1258-1396).

LIVRE VIII

La Bulgarie ottomane

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN

